

PAULINE

LIBERSART

NICK  
*and*  
SARA

RÉDEMPTION

PAULINE LIBERSART

NICK AND SARA

#2 - REDEMPTION

**BMR**

Couverture : © sakkmasterke/Shutterstock

© Hachette Livre, 2017, pour la présente édition.  
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 9782017008125

# Saison 3

# Chapitre 1

— Je suis complètement crevée, s'exclama Nell en se laissant tomber sur l'une des banquettes en velours violet du salon de thé. Mais ça, c'était une virée shopping !

Éclatant de rire, Sara-Jane s'affala en face de sa cousine. Leurs très nombreux paquets multicolores échouèrent autour de la table, lui donnant un petit air de sapin de Noël avant l'heure.

— On n'avait pas fait ça depuis une éternité ! Je ne sens plus mes pieds, gémit-elle en se débarrassant de ses chaussures.

— Il fallait bien fêter de façon grandiose ton premier job.

— Je ne suis encore que stagiaire-assistante.

— Ne fais pas ta modeste : « Sara-Jane Delaney, assistante du procureur fédéral de Philadelphie en charge du crime organisé »... Excuse-moi, mais ça en jette un maximum.

— D'accord, tu as raison, je suis trop contente !

— Tu peux. Tu es leur plus jeune recrue.

Sara-Jane se rembrunit soudain et se redressa, posant ses coudes sur l'épaisse nappe blanche empesée.

— Oui, et je suis aussi la fille d'un sénateur. Depuis quinze jours, j'ai les oreilles qui sifflent : toutes les mauvaises langues sous-entendent que j'ai été embauchée grâce aux relations de mon père.

— Toi, tu sais que c'est grâce à tes résultats universitaires.

— Sans doute... mais je ne peux pas non plus jurer que mon nom n'a pas joué dans la décision du procureur. D'habitude, il ne prend que des personnes expérimentées, pas des jeunes diplômés. De toute façon, je vais être tellement brillante, tellement acharnée et efficace qu'ils en oublieront qui est mon père.

— « Modeste ». C'est bien ce que je disais, la chambra Nell.

— Et toi ? Ton job de rêve, toujours aussi planant ?

— Oh, le jeu de mots pourri ! Tu ne me l'avais pas encore fait, celui-là.

Nell travaillait depuis quelques mois pour une compagnie aérienne spécialisée dans les voyages de luxe : Lux & Calm Airline. Son activité

principale consistait à organiser les vacances de clients riches et souvent capricieux. Elle passait la moitié de son temps à l'étranger, en transit entre deux avions.

— Je n'ai pas à me plaindre. C'est fatigant, mais c'est super. J'ai enfin l'occasion d'utiliser toutes les langues que j'ai apprises avec mes beaux-pères.

Elles échangèrent un regard de connivence. Nell ignorait l'identité de son père biologique. Sa mère, la fantasque Susan, avait eu envie d'un bébé, mais pas de s'encombrer du géniteur. Elle aimait le changement. Son métier de journaliste de mode lui avait offert l'opportunité de nombreuses rencontres. Nell avait donc eu une quantité impressionnante de beaux-pères. D'abord un Anglais, puis un Canadien. Ensuite il y avait eu ce Français – un fabricant de soierie avec qui sa mère était restée presque trois ans. Nell l'avait beaucoup aimé et elle était toujours en contact avec lui. Puis il y avait eu un Sud-Africain – qui détestait les enfants –, remplacé par un Australien – un gentil idiot avec de beaux muscles qui l'avait initiée aux plaisirs de l'océan et au surf –, précédant un Indien... Ensuite, l'adolescente avait cessé d'en tenir le compte et de s'attacher à ces hommes de passage.

Les deux jeunes femmes se turent le temps que le serveur dépose devant elles les théières ainsi qu'une profusion de gâteaux, de pâtisseries et de gourmandises.

— Non, l'arrêta soudain Sara-Jane. Cette assiette est pour la table, là-bas.

Elle se tourna et adressa un petit signe à James et Arthur. Ses deux gardes du corps avaient l'air de souffrir le martyre. Ils se tassaient sur leur fragile chaise pour essayer de se fondre dans le décor mais sans grand succès. Avec leur allure *Men in Black* et leur carrure d'anciens militaires, ils juraient dans ce salon de thé qui ressemblait à une bonbonnière.

— Je me fais des idées ou ils sont plus cool qu'avant ? interrogea Nell. Les premiers mois, tu te plaignais qu'ils t'adressaient à peine la parole et qu'ils se méfiaient de toi. Ils me regardaient de travers aussi.

Sara-Jane hésita un instant, puis décida qu'elle pouvait être honnête avec Nell... dans une certaine mesure. Elle se pencha vers elle et baissa la voix.

— Quand papa les a embauchés, James et Arthur avaient entendu des rumeurs ; ils pensaient que l'ancienne équipe avait été virée pour s'être fait semer par une gamine, une emmerdeuse instable, et que j'étais une junkie avec des fréquentations louches.

— Mais c'est faux. Tu as... nous étions...

Nell n'osa pas terminer sa phrase. C'était pour lui faire plaisir, pendant leur séjour au Mexique, que Sara avait échappé à ses gardes du corps. Les conséquences avaient été terribles. Elles avaient été kidnappées par les membres d'un cartel. Nell avait eu la « chance » de souffrir d'une très grave intoxication alimentaire. Ses ravisseurs l'avaient abandonnée dans un ravin où des écoliers l'avaient découverte, déshydratée et presque à l'agonie. Elle savait que Sara-Jane avait vécu des choses horribles, mais sa cousine refusait d'en parler, et Nell en était toujours réduite à échafauder des hypothèses.

— Avec le temps, ils ont fini par comprendre que ce n'étaient que des racontars.

Sara-Jane se tut, et Nell eut soudain l'espoir qu'elle lui en dise enfin un peu plus.

— Et quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il y a dix-huit mois, je suis allée à Aspen. Tu te souviens ?

— Bien sûr, la conférence si chiante que tu es revenue deux jours plus tôt que prévu.

— Ce n'est pas pour ça que je suis rentrée... mais c'était chiant quand même. En fait, j'ai reconnu quelqu'un là-bas. Un homme que j'avais vu au Mexique, chez Montoya.

Nell frissonna à la seule évocation du nom du baron de la drogue qui avait orchestré leur kidnapping. Le salaud qui avait voulu faire d'elle une prostituée, l'enquête ayant révélé qu'il la destinait à un bordel de luxe dans les Caraïbes.

— Oncle Dale a envoyé une de ses équipes d'intervention, poursuivit Sara-Jane. James et Arthur ont appris des choses qui leur ont permis de réévaluer leur opinion à mon sujet.

Dale Anderson qui n'était pas un de leurs oncles mais le parrain de Sara-Jane, et accessoirement l'un des *boss* de la toute-puissante DEA, l'agence fédérale de lutte contre le trafic de drogue. Nell examina attentivement sa cousine, qui avait l'air sereine. Elle hésita, puis décida de tenter sa chance.

— Sara, ça fait trois ans et demi. Tu ne crois pas que tu pourrais m'en dire un peu plus sur ce qui s'est passé au Mexique ? Je m'en veux tellement...

— Arrête !

Sara-Jane se pencha et enlaça les épaules de Nell.

— Tu n'as rien à te reprocher. C'était un piège, et nous étions des gamines. Nous n'avions aucune chance de leur échapper.

— Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? J'ai besoin de savoir, ça me ronge.

Nell vit sa cousine lui faire signe de s'approcher plus près d'elle.

— Ils m'ont enlevée au club, comme toi. Ils m'ont droguée et transportée dans un camion jusqu'à l'hacienda de Montoya.

Sara prit le temps de boire un peu de son thé, geste qui ne rassura pas Nell. Manifestement, sa cousine avait besoin de se donner du courage.

— Montoya m'attendait. Il m'a annoncé qu'il voulait faire de moi la nouvelle perle de son bordel personnel. Plusieurs hommes étaient là. L'un d'entre eux était... en affaires avec lui, on va dire. En paiement de ses services, Montoya m'a offerte à ce type, pour qu'il s'amuse avec mon corps.

Nell retint de justesse un haut-le-cœur, mais lâcha le gâteau qu'elle tripotait inconsciemment depuis un moment.

— Seigneur, marmonna-t-elle, voyant ses pires craintes se concrétiser.

— Je ne me rappelle que très peu de choses, expliqua Sara-Jane avec un calme étonnant et un haussement d'épaules fataliste.

Serrant les dents, Nell essaya d'empêcher ses larmes de déborder. Sa cousine prétendait ne pas se souvenir, mais elle avait quand même suivi deux ans de thérapie. Le mot que Sara ne prononçait pas pesa sur la conscience de la jeune femme.

— Au matin, cet homme m'a fait sortir clandestinement de l'hacienda. En réalité, ce n'était pas un trafiquant mais... une sorte d'agent infiltré. Notre cavale a duré quatre jours, et nous avons laissé un certain nombre de cadavres derrière nous quand les sbires de Montoya ont essayé de nous reprendre.

— Des cadavres ?

— Mon ange-gardien n'était pas... un ange.

Cette fois, Nell eut la certitude que Sara plaisantait : elle souriait en attaquant à belles dents une tartelette à la fraise et ses beaux yeux bleus pétillaient de malice. Cela l'intrigua.

À son retour du Mexique, sa cousine était traumatisée. Seul son père, Richard, savait ce qui s'était passé : Sara-Jane avait caché la vérité à sa mère, Anabeth. Décision que Nell avait approuvée. Tante Anabeth aurait enfermé Sara pour la mettre en sécurité si elle avait su ce que sa fille avait été enlevée et...

— Il t'a agressée quand même...

— Je m'en suis remise, l'interrompt Sara.

Son regard d'avertissement disait « le sujet est clos ». Nell le comprit et changea de sujet.

— Je peux te poser une question au sujet d'Aspen ?

— Bien sûr.

— Que s'est-il passé là-bas ? Quand tu es partie, tu n'allais pas bien, tu faisais des cauchemars, tu ne supportais pas que quiconque te touche. Au retour, tu allèges ta thérapie, puis tu l'arrêtes... et j'ai eu l'impression de retrouver la Sara-Jane d'avant.

— Celle que tu appelais la « princesse prout-prout » ?

Cette fois, sa cousine affichait un grand sourire moqueur.

— Je te parle de ma sœur de cœur. Cette fille bien dans ses baskets qui avait disparu après le Mexique. Tu acceptes même que je t'appelle « Sara » alors que, pendant des années, tu as fait la guerre à tout le monde pour qu'on utilise ton prénom entier.

— J'ai... hésita Sara. J'ai suivi les conseils de mon psy. J'ai affronté mes démons et je me suis offert une aventure avec un beau mec.

Nell en resta un moment sans voix, estomaquée.

— Il devait vraiment être exceptionnel pour réussir à vaincre tes névroses.

— Il l'est.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ? Et pourquoi ça n'a pas duré, vous deux ?

— Ce n'est pas le genre d'homme qui s'installe durablement. Je le savais dès le début.

— Mais tu as... vous avez quand même...

Sara partit d'un rire amusé.

— Oui, « on a ». L'expérience m'a libérée et m'a permis d'avancer. Assez parlé de moi. Et toi ? Où en es-tu ? Parce que toi non plus, tu n'as pas été très bavarde dernièrement.

— Je crois que... je n'ai plus peur. Je suis prête à tomber amoureuse, pas juste pour avoir un mec, mais pour partager quelque chose de fort avec quelqu'un. Je pense que j'ai enfin réussi à me convaincre que je ne suis pas comme ma mère.

## Chapitre 2

Une semaine après cette mémorable séance de shopping, Sara sortait d'une des salles d'audience du palais de justice de Philadelphie. Le procès pour lequel elle secondait le procureur – une sordide affaire de blanchiment d'argent via une fausse association d'aide aux handicapés – avait été suspendu pour la journée à la demande de la défense.

Sara planait sur un petit nuage. Son patron lui avait adressé des compliments pour la qualité de ses recherches et la solidité du dossier qu'elle lui avait fourni. Ils avaient mis les accusés en difficulté, au point que les avocats de ceux-ci envisageaient à présent de négocier un accord pour ne pas aller jusqu'au jugement.

Remontant vivement l'immense couloir bordé de colonnes de marbre, elle ralluma son téléphone. Elle n'eut pas le temps de le ranger dans son sac.

— Sara-Jane, c'est maman. Seigneur, où es-tu ?

— Je sors d'une audience. Qu'est-ce qui se passe ?

— Steeles, le rival de ton père aux élections, il vient de tenir une conférence de presse.

— Et alors ?

Sara ne comprenait pas les raisons de l'affolement de sa mère. Son père affrontait l'épreuve des élections depuis des années. Steeles était son dernier *challenger* en date. C'était un pourri, comme le système en produisait beaucoup, mais pas pire que les autres.

— Il a montré une vidéo de toi... Une scène terrible. Il a dit que tu avais été enlevée, torturée par des narcotrafiquants, qu'ils t'avaient enfermée dans une de leurs... maisons closes au Mexique. Il a sous-entendu que ton père s'était laissé corrompre pour te récupérer.

La voix d'Anabeth Delaney était montée aux limites de l'hystérie.

— J'arrive, répondit simplement Sara avant de raccrocher.

La jeune femme aurait bien piqué une colère et donné un coup de pied dans le mur, mais l'endroit ne s'y prêtait pas. Sans perdre un instant, elle prévint son patron qu'elle devait s'absenter pour une raison familiale grave et se précipita vers le parking où James, fidèle au poste, l'attendait dans la voiture, moteur en

marche.

— Il faut foncer avant que les journalistes ne vous tracent, lui annonça-t-il.

Sara le laissa faire : c'était lui le professionnel. Elle avait d'autres soucis, car elle allait devoir s'expliquer avec sa mère. Pourvu qu'Anabeth, si fragile, tienne le choc...

\*

Dans le bureau de la grande maison familiale, le sénateur Richard Delaney tournait en rond comme un lion en cage. Effondrée sur le canapé, son épouse pleurait, des larmes silencieuses.

Il avait éteint la télévision qui rediffusait en boucle les dix-neuf secondes de cette horrible séquence vidéo où l'on voyait ce type s'allonger sur une Sara-Jane droguée, sous le regard hilare d'Alonso Montoya, le célèbre parrain, maintenant décédé, d'un des cartels les plus puissants de la planète.

La diffusion du film avait été un choc effroyable pour Anabeth. Pas un instant elle n'avait douté qu'il s'agissait de son enfant : son œil de mère l'avait identifiée sans erreur. Contraint et forcé, Richard lui avait tout raconté. Il avait dû avouer que Sara-Jane et Nell n'étaient jamais allées en vacances en Floride, mais à Cancún, avec son accord et celui de Susan.

Découvrant que sa belle-sœur était informée de ce qui était arrivé aux filles depuis le début, Anabeth avait explosé. Ils avaient eu une terrible dispute. Elle avait reproché à son mari de l'avoir tenue dans l'ignorance, et de l'avoir fait passer pour une idiote devant Susan. Depuis, elle s'était repliée sur elle-même et refusait de lui adresser la parole.

La porte d'entrée claqua, et Sara-Jane se rua dans le salon.

— Oh, maman !

La jeune femme laissa tomber son sac et sa veste par terre et se précipita pour prendre sa mère dans ses bras. Anabeth s'était levée et la serra de toutes ses forces contre elle.

N'osant pas s'approcher, Richard regardait les deux femmes de sa vie. Il se rendit compte que sa fille ne semblait ni surprise ni traumatisée par la découverte de ces images. Un doute se fit jour en lui, mais il préféra attendre pour poser la question, de peur de provoquer une nouvelle crise chez son épouse.

Anabeth attira Sara-Jane vers le canapé, sans la lâcher.

— Comment te sens-tu, ma chérie ? Est-ce que tu as vu la vidéo ?

— Non, pas encore, mais James me l’a décrite. Ça va, ne t’inquiète pas pour moi.

— Cela a dû te faire un choc terrible. Ton père m’a dit que tu ne te rappelais pas de... ce qui t’était arrivé pendant ta détention et que c’est pour cette raison qu’il n’en avait jamais parlé. Ni à toi ni à moi !

— En fait, avoua Sara, je me souviens d’un certain nombre de choses.

— Mais comment ? Tu étais droguée !

— À moitié seulement. L’homme que tu vois sur le film m’a sevrée pour que je redevienne consciente et qu’on puisse s’échapper.

— Petite ordure ! marmonna Richard. Il m’a dit qu’il ne fallait pas te parler de ce qui s’était passé...

— Tu le connais ! s’exclama Anabeth en levant un doigt accusateur vers son mari. Tu sais qui a agressé mon bébé, et tu n’as rien fait pour le faire condamner, lui faire payer...

— Papa ! Maman ! Stop ! cria Sara-Jane en se plantant au milieu du salon. C’est lui qui m’a sortie de cet enfer. Sans lui, ça se serait très mal fini pour moi. Même si tu as du mal à le concevoir, maman, il m’a sauvée. Ce que tu vois sur ce bout de film, il a été obligé de le faire. C’est le moins pire de ce qui pouvait m’arriver.

— Tu étais au courant aussi pour l’existence de cette vidéo ? demanda Richard.

— Il m’avait prévenue. Comme tu n’en parlais pas, j’espérais que vous ne l’aviez pas reçue et qu’elle avait disparu.

— Montoya m’avait envoyé un extrait, le même que celui que Steeles a diffusé. Avec Dale, nous avons détruit tous les fichiers. Où Steeles a-t-il bien pu trouver une copie ?

— Dale aussi est au courant de cette sordide histoire ? les interrompit Anabeth.

— C’est avec lui, un avion de la DEA et l’une de ses équipes d’intervention que je suis allé récupérer Sara-Jane à Guadalajara.

Anabeth se leva avec lenteur.

— Je constate que vous avez vos petits secrets... dont je suis exclue. Je vais

vous laisser, puisque je ne sers à rien. Qu'on m'a retiré mon rôle de mère.

Malgré l'appel de Sara, Anabeth sortit de la pièce, les yeux pleins de larmes.

— Je crois que tu devrais aller lui expliquer que nous avions pensé faire au mieux...

— Je n'en ai pas envie, avoua Sara en se frottant le visage. Je monte d'abord dans ma chambre, prendre une douche et regarder ensuite cette foutue vidéo. J'irai aussi faire un tour sur le Net pour voir l'ampleur que ça prend. J'affronterai maman après.

Richard la regarda sortir, admirant une nouvelle fois la force de Sara-Jane. Elle savait pour le film et n'avait rien dit... Elle se souvenait de l'agression sexuelle et n'avait rien raconté non plus. Ce petit salaud de Volkonsky s'était bien gardé de lui donner ces détails quand ils avaient négocié le prix du retour de sa fille.

Il se laissa tomber dans son fauteuil, se demandant comment gérer la suite de cette révélation sans exposer encore plus Sara-Jane à la curiosité malsaine des médias, sans qu'ils apprennent ce qui était arrivé à Nell, qui était bien moins protégée.

Quelques minutes plus tard, Ed Sullivan, son chargé de communication, le rejoignit. Il ferma la porte derrière lui, les isolant du reste de la maison, où l'équipe de sécurité était sur les dents pour empêcher journalistes et curieux de passer les clôtures.

— Steeles utilise ses contacts pour essayer d'obtenir une enquête du Congrès.

— Enfoiré ! marmonna le sénateur. Oser se servir de ce qui est arrivé à Sara-Jane !

— La commission risque de l'obliger à témoigner.

— Il n'en est pas question ! Ma fille a déjà assez souffert.

— Richard... Il va falloir expliquer cette histoire de vidéo scabreuse. Tu plonges dans les sondages. Ta réélection est compromise.

— Tu crois que je ne le sais pas ? J'ai fait campagne en me présentant comme le « monsieur propre » de la politique, et soudain le public découvre qu'un cartel détenait mon unique enfant. Il y a de quoi se poser des questions.

— Comment Sara-Jane s'en est-elle sortie ? Tu peux me le dire ?

Le sénateur eut un rire sans joie.

— C'est un... agent infiltré, qui se trouvait là par hasard, qui l'a aidée à

s'échapper.

— De quel bureau fédéral ? demanda aussitôt Ed très intéressé.

Il cherchait déjà le moyen de présenter ce sauvetage au bénéfice des agences de renseignement soutenues par son poulain. La DEA serait le meilleur scénario, le NCIS serait bien aussi. Par contre, la CIA ou la NSA étaient appuyées par le parti de Steeles...

— Donne-moi le nom de ce mec ! On organise une conférence de presse. Il devient un héros. Ta fille ne s'expose pas et, toi, tu sors blanchi. Et, miracle ! les sondages s'inversent...

— Arrête ! s'exclama Richard. Tu m'écœures.

— Tu me paies pour gérer les trucs écœurants, lui rappela Ed. C'est ton avenir qui est en jeu. Sais-tu que le bureau du procureur vient d'annoncer qu'il mettait Sara-Jane en disponibilité le temps que l'affaire soit éclaircie ? Ta fille est à un cheveu de perdre son job.

— Je vais voir, marmonna Richard, vaincu.

\*

La nuit était tombée ; Richard fixait toujours le téléphone sur son bureau. À l'étage, Anabeth dormait, abruti de somnifères. Sara-Jane, après un passage dans la cuisine pour se faire un sandwich, était retournée s'enfermer dans sa chambre. Elle avait dû appeler Daniel : pourvu qu'il soit à la hauteur de la situation !

Se résignant, Richard attrapa l'appareil et composa le numéro de Dale Anderson, son meilleur et plus vieil ami.

— Attends, Delaney, que je comprenne bien, s'exclama celui-ci quand il lui eut exposé sa demande. Tu m'as supplié à genoux de prendre dans mon équipe Nick Volkonsky malgré son passé chargé et ses liens avec un cartel mexicain, parce qu'il avait sauvé la vie de ta fille, ma filleule adorée... Exact ?

— Oui, marmonna le sénateur embarrassé.

— Et aujourd'hui qu'il est devenu l'un de mes meilleurs agents, qu'il a trimé comme un malade pour s'intégrer et se racheter, il faut que je bousille sa carrière pour toi ?

— Non ! Il aura juste à témoigner, il...

— Il était blacklisté ! C'était un réprouvé de la CIA, soupçonné de

corruption et d'accointance avec un pays étranger à la suite des investigations de la commission d'enquête que tu présides, tu te souviens ? le nargua Dale. Est-ce que tu te rends compte du bordel que ce serait à expliquer ? La vérité serait encore plus catastrophique pour toi que le plus foireux des mensonges qu'Ed pourra t'inventer.

— Je sais, je...

— Et moi, je me permets aussi de te rappeler que le *cartel del Golfo* a mis un contrat sur la tête de Volkonsky après le sauvetage de Sara-Jane, contrat qui est toujours actif. Ils ne connaissent peut-être pas son nom, mais ils ont sa photo. S'il se montre, il est mort.

— Je suis dépassé, avoua Delaney. Malgré mes démentis, Steeles risque de parvenir à convaincre le Congrès que j'ai cédé au chantage, que c'est comme ça que j'ai récupéré ma fille. Il y aura une enquête, Sara-Jane va être exposée...

— Je ne peux rien pour toi. Même pour elle, et Dieu sait que je l'adore, je ne sacrifierai pas un de mes agents. Mes hommes ont la certitude qu'ils peuvent compter sur moi en toutes circonstances, et c'est à cette condition que j'obtiens leur loyauté absolue, même pour les missions les plus dangereuses.

— Mais...

— En plus, Volkonsky est quelque part au Moyen-Orient. Même si je le voulais, je ne pourrais pas le rapatrier.

## Chapitre 3

Sara avait passé l'un des pires après-midi de sa vie... mais pas le pire. Ce qu'elle avait vécu au Mexique détenait toujours le premier prix de l'horreur.

Elle avait commencé par serrer les dents pour visionner cette horrible vidéo : dix-neuf secondes en plein cœur de ses plus affreux cauchemars. Le film était un montage au rythme rapide, sur de la musique rap, de plusieurs séquences dont les images étaient recadrées et travaillées avec des effets : Montoya saluant la caméra à son entrée dans la chambre, elle allongée nue et amorphe, puis Nick sur elle, et pour finir la *chica* suçant Montoya, de dos. Cette fille étant blonde, la scène donnait l'impression que c'était elle, Sara-Jane, qui avait fait une gâterie à ce porc.

Dans les médias, les journalistes se déchaînaient en suppositions. Ses camarades de fac et de lycée avaient « gentiment » fourni photos et témoignages sur elle. Elle était devenue « Sara-Jane Delaney, la fêtarde toxicomane que sa famille faisait surveiller par des gardes du corps en raison de ses mauvaises fréquentations ». Des « amis » l'avaient trahie, racontant n'importe quoi pour gagner leur minute de gloire. C'était à vomir. Sara avait clos tous ses comptes sur les réseaux sociaux, car elle était assaillie de messages allant de la pitié navrée – peu nombreux –, aux insultes et aux propositions salaces puisqu'on voyait qu'elle avait « aimé ça » et qu'elle « en redemandait ».

Le procureur l'avait appelée pour l'informer qu'elle était suspendue tant que le scandale ne serait pas retombé. Habitée aux arcanes du pouvoir, la jeune femme savait lire entre les lignes : si cette histoire faisait de l'ombre à la carrière de son patron et était susceptible de gêner sa réélection, il la virerait avec perte et fracas... et un maximum de publicité à son avantage.

Elle avait aussi tenté de parler à sa mère, mais Anabeth dormait, ayant déjà renoué avec ses anciens démons : les médicaments. Les petites boîtes orange étaient alignées sur la table de nuit... Quinze ans d'antidépresseurs, à peine deux ans de sevrage et, au premier problème, sa mère retombait dans son addiction, ce qui avait mis Sara-Jane en colère. Elle avait préféré s'éloigner pour ne pas la secouer en lui hurlant de réagir.

La jeune femme était en train de se préparer un en-cas quand son père la

rejoignit dans la cuisine. Il avait l'air fatigué. Lui qui s'était battu toute sa vie pour ses principes, allait perdre la bataille sur un mensonge. Tout ça à cause d'elle...

— Tu devrais passer ta soirée avec Daniel, lui suggéra-t-il. Être avec quelqu'un de gentil te ferait du bien.

— Je ne peux pas sortir, la maison est assiégée.

— Appelle-le, au moins.

Sauf que Sara était en rage. Elle n'avait pas besoin que « quelqu'un de gentil » la console, la dorlote comme une petite chose fragile. Tout au contraire, elle avait besoin de quelqu'un de fort, qui l'épaulerait dans ce combat... de quelqu'un de dangereux.

Décidée, elle remonta dans sa chambre, attrapa le tabouret de la coiffeuse et grimpa dessus avant de changer d'avis. Perchée, à bout de bras, elle déboîta la corniche décorative du plafond. Elle réussit à atteindre une petite boîte qu'elle avait dissimulée derrière, des années plus tôt.

Pourvu que l'adresse mail soit toujours valable.

\*

Il faisait très chaud pour un mois de septembre, alors même que le soleil n'avait pas encore atteint son zénith. Le ventilateur brassait un air sec et brûlant, le climatiseur de l'appartement ayant rendu l'âme au cours de la nuit précédente, avec un long râle d'agonie qui avait dû réveiller tout l'immeuble.

Nick s'étira : son tee-shirt lui collait à la peau. Il rêvait d'une bière fraîche et de profiter de l'immense piscine qu'il voyait sur ses écrans de surveillance. Avec un soupir de dépit, il tendit le bras pour attraper le paquet de chips posé sur la table. Le climat avait réussi à le dégoûter de sa passion habituelle pour les réglisses. Son corps réclamait du sel pour retenir l'eau. Il se mit à grignoter tout en observant la vidéo. C'était la mission la plus désespérante de l'année. Leur cible, un homme d'affaires libanais, ne quittait pas sa luxueuse villa de location. Transat et bronzette toute la journée. C'était à pleurer d'ennui ! Depuis une semaine, ils étaient quatre en planque dans un appartement, à rôtir dans la fournaise, et toujours rien !

— Alors ? demanda Lupo refermant la porte, un chargement de soda sous le bras.

— Ils sont frais ? rétorqua Nick sans répondre à son coéquipier.

— Oui. Mais j’ai posé ma question en premier.

— Donne d’abord.

Lupo lui lança l’une des canettes et, après avoir rangé les autres dans le frigo asthmatique – qui les empêchait de dormir –, il regarda patiemment Nick avaler la moitié de sa boisson avant de lâcher un soupir de contentement.

— Cette surveillance est aussi chiant qu’un épisode des *Feux de l’amour*, finit par dire Nick. Le vieux a mis de la crème à la blonde. La bonne a servi le repas dans le patio. Puis ils sont retournés dans les transats, et il lui a remis de la crème.

— Elle a enlevé son maillot ?

— Même pas le haut…

— Ouais, vraiment rien à voir. Allez, dégage, petit génie !

Nick ne protesta pas. Il s’était habitué à ce surnom qui, au début, lui avait rappelé de mauvais souvenirs. Dans la bouche de ses coéquipiers, c’était une boutade amicale. Il abandonna la place à Lupo devant les moniteurs, sur la seule chaise en bon état dont ils disposaient. Il s’étira une nouvelle fois, faisant craquer ses articulations.

— Tu vas sortir te dégourdir un peu ?

— Négatif. Je me fais trop remarquer en pleine journée.

Il montrait sa tignasse blonde. Depuis quelques mois, Nick avait renoncé à la coupe militaire et laissé repousser ses cheveux. Certaines de ses mèches, éclaircies par le soleil de leur dernière mission dans les Caraïbes – six semaines à jouer les garçons de plage en maillot de bain, à servir des mojitos à des beautés peu farouches tout en tenant à l’œil le gérant de l’endroit – rendaient flagrantes l’ascendance slave de Nick qui ressemblait, au Moyen-Orient, à une peluche blanche sur un pull foncé. Impossible pour lui de passer inaperçu : il ne pouvait sortir de leur planque qu’avec un sweat à capuche.

— Tu devrais les teindre. Ça te simplifierait la vie.

— Et pourquoi pas me mettre de l’autobronzant pendant que tu y es ? s’esclaffa Nick dont les yeux, d’un bleu si pâle qu’ils en paraissaient gris, pétillèrent de malice. Je n’ai pas la chance d’être un latino *caliente* dans ton genre, beau gosse.

— Dégage, connard, tu m’empêches de bosser, rétorqua Lupo en se retenant de rire.

Souriant, Nick ramassa la tablette dont ils se servaient pour occuper leur

temps libre. Il se laissa tomber sur l'un des lits de camp à l'autre bout de la pièce. Malgré sa lassitude et son envie de se divertir un peu, aucun des films ou séries téléchargés n'éveilla son intérêt... Il reposa l'appareil, prit son ordinateur sécurisé et consulta ses mails, même s'il ne s'attendait pas à trouver autre chose que des spams. Fâché avec sa prétendue famille depuis des années, personne ne risquait de l'inviter pour *Thanksgiving*. Quant à ceux qu'il pouvait appeler « ses amis », il n'en comptait que trois, et ils étaient tous avec lui dans ce trou paumé.

L'idée de se teindre les cheveux était bonne, Nick le faisait autrefois pour les missions de la CIA, quand il devait être invisible. Cela ramena ses pensées à la dernière fois où il avait changé leur couleur. Ses doigts pianotèrent presque à son insu.

Il se redressa soudain, comme mû par un ressort. Il avait un message – sur cette vieille adresse qu'il conservait pour une raison qu'il osait à peine s'avouer.

Lupo avait entendu Nick se relever d'un bond. Il le vit blêmir.

— Qu'est-ce qu'il y a, mec ?

— Attends deux minutes.

Nick consultait des sites d'information en ligne.

— C'est pas vrai, grommela-t-il. Putain, quel bordel !

Il se mit à marcher de long en large. Son attitude alerta son coéquipier.

— Tu me fais flipper, dit celui-ci sans lâcher des yeux les écrans.

Nick posa son ordinateur sur la table pour qu'ils puissent regarder ensemble. Lupo comprit aussitôt de quoi il retournait.

— C'est toi qui as sorti la fille Delaney du piège de Montoya. Le sénateur ne s'est jamais laissé corrompre. C'est une saloperie de traquenard !

Avisant un second fichier sur le même sujet, Lupo cliqua dessus avant que Nick ne puisse l'arrêter, déclenchant la vidéo. Ce qu'il vit le laissa un instant sans voix.

— Ne me dis pas que c'est toi ?

— Si tu crois que j'ai eu le choix... marmonna Nick, plus gêné qu'il ne l'aurait pensé.

— Et Sara ?

— C'est elle qui vient de me prévenir et qui m'appelle à l'aide. Elle veut que

je témoigne pour blanchir son père.

Cette fois, Lupo cessa de s'intéresser aux écrans de surveillance, et oublia sa mission. Il regarda son coéquipier avec inquiétude.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je n'en sais rien.

Perplexe, Lupo fixa de nouveau son attention sur les moniteurs.

— Tiens, Miss Joli Cul a viré son maillot, remarqua-t-il.

Une demi-heure plus tard, l'équipe Alpha-1 tenait une réunion de crise, tout en suivant d'un œil la routine de la villa – leur cible était en train de lutiner Miss Joli Cul sur un transat. Nick avait expliqué les tenants et les aboutissants de l'affaire à ses coéquipiers, en version expurgée, car il craignait un peu leur réaction.

— Juste une question, intervint Wyatt quand il eut terminé. Qu'est-ce que tu foutais exactement là-bas ?

De tous, il avait toujours été le plus méfiant à l'égard de Nick, celui dont la confiance avait été la plus difficile à gagner.

— J'avais un petit business. Je posais du matériel de surveillance haut de gamme pour des gens désireux de rester discrets. Montoya m'avait engagé pour améliorer le système qui lui permettait de se protéger et d'espionner ses invités... Il avait des enregistrements qui lui garantissaient la fidélité de ses vassaux et aussi de monter quelques chantages très lucratifs.

— Donc, c'est pour ça que tu savais comment pénétrer dans son hacienda quand nous sommes allés filer un coup de main aux Mexicains pour le déloger.

Wyatt faisait allusion à leur première mission ensemble, trois ans et demi auparavant, deux semaines après le sauvetage de Sara : le baptême du feu de Nick avec la DEA. Son rôle avait consisté à ouvrir les portes pour permettre l'entrée des équipes d'assaut – et aussi, à la demande de Dale, d'effacer un certain film des ordinateurs de Montoya pour préserver la réputation de Sara, d'où sa surprise aujourd'hui de le voir reparaître.

— C'est moi qui avais conçu et paramétré le système de sécurité. Je n'ai pas eu à le forcer, si c'est ce que tu veux dire. J'ai utilisé mon code administrateur.

— Un code administrateur dans son système de sécurité dont Montoya ignorait l'existence, bien sûr ? suggéra Travis, le chef de leur groupe, avec une ironie non dissimulée.

— Cela va de soi, confirma Nick avec cet air de chérubin innocent qui le rendait si dangereux pour qui ne le connaissait pas.

— Ça, OK... En revanche, je ne comprends toujours pas pourquoi il t'avait refilé Sara-Jane Delaney, insista Wyatt.

— Pour avoir un moyen de pression sur moi, réexpliqua Nick avec patience. Il s'était bien gardé de me dire qui elle était. Et là, il espérait me tenir pour avoir violé la fille d'un sénateur américain.

— Pourquoi l'as-tu sauvée, alors ?

Nick enfonça les mains dans les poches de son pantalon cargo. Convaincre Wyatt, un type qui ne lui avait jamais accordé qu'une confiance limitée allait être...

Mais soudain, la solution lui apparut, toute simple. Il suffisait, pour une fois, de dire la vérité – enfin juste la bonne partie.

— Ma situation était précaire. Montoya voulait m'intégrer à son organisation, et ça, il n'en était pas question. Je savais qu'il ne courrait pas le risque que je me fasse retourner par les *federales* ou un cartel rival, donc si je refusais son offre, ma mort était certaine à très court terme. Je me demandais comment j'allais me sortir de ce merdier quand j'ai vu arriver cette nana complètement shootée. Il me l'a collée dans les bras. Son plan était parfait, sauf qu'il ne pouvait pas savoir que je connaissais la gamine Delaney, et que j'étais aussi au courant que c'était la filleule de Dale Anderson. Je me suis dit que s'il y avait un Dieu quelque part, il était avec moi. Cette fille, c'était ma porte de sortie.

— Donc tu ne l'as pas sauvée par... compassion ? le nargua Wyatt.

— Je l'ai sauvée parce que je suis un salopard opportuniste et que je n'avais aucune envie de mourir. Je l'ai aussi sauvée parce que je n'ai jamais digéré d'avoir été viré comme une merde de la CIA à cause de son père, et qu'elle pouvait être mon billet de retour en grâce.

Wyatt le dévisagea un moment.

— Brutal, mais honnête. Je te crois.

En revanche, Lupo paraissait maintenant contrarié... très contrarié.

— Si j'avais su tout ça, je ne t'aurais pas laissé t'approcher cette pauvre fille à Aspen. Je ne t'aurais jamais laissé seul avec elle dans sa chambre, espèce d'enfoiré !

— Relax, monsieur le romantique. Je n'ai jamais menti à Sara. Elle sait très

bien qui je suis et comment je fonctionne. Elle ne se fait aucune illusion à mon sujet.

— Mais elle t'appelle au secours.

— C'est parce que cette sordide histoire mexicaine refait surface et que je suis aussi concerné qu'elle. Dans n'importe quel autre cas, elle aurait contacté Dale.

Wyatt et Travis hochèrent la tête, convaincus. Seul Lupo paraissait encore dubitatif.

— Pourquoi tu as couché avec elle à Aspen, alors ? Pour te venger de son père ?

Tous se demandèrent si Nick allait sauter à la gorge de Lupo pour avoir osé poser une question directe sur un sujet tabou depuis dix-huit mois et virent l'effort que cela lui coûta de se maîtriser. Ou Nick se déciderait-il enfin à admettre la vérité qu'ils devinaient tous au sujet de Sara ?

— Je te dirais bien d'aller te faire foutre parce que ce n'est pas tes oignons, lâcha-t-il. Mais si tu veux tout savoir, dans une autre vie, elle et moi, ça aurait sans doute pu marcher. Dans celle-ci, on n'a pas eu de chance. En tout cas, ça n'avait rien à voir avec son paternel.

Lupo médita un moment cette réponse amère, avec un regard désolé qui hérissa Nick sans qu'il comprenne très bien pourquoi. Cela remontait probablement à son enfance, quand il avait horreur qu'on le prenne en pitié.

— Je n'ai pas de conseil à te donner, mais pour une fille comme elle, je me serais accroché. Tu étais sorti des galères, tu avais de nouveau un job réglo. Tu n'étais plus le mec réprouvé du Mexique, inscrit sur la liste noire. Vous auriez dû tenter le coup.

— C'est trop tard pour avoir des regrets, rétorqua Nick.

Il préférait éviter de penser à Sara, à ce qui aurait pu exister entre eux, s'il n'avait pas été qui il était, s'il n'était pas encombré des secrets qui étaient les siens. Machinalement, il fit jouer sa montre sur son poignet.

*Sara non plus n'a pas voulu donner suite, songea-t-il, amer. Elle a tourné la page.*

Serrant les dents, il se reprit. Les sentiments n'avaient jamais eu de place dans l'équation. Il ne pouvait pas se le permettre. Trop compliqué, trop dangereux. Il devait rationaliser : ce film représentait un risque, lui. Il devait agir pour sa propre sécurité et celle de ses secrets. Il s'obligea à redevenir ce type froid, distant et manipulateur qu'il oubliait un peu trop souvent d'être ces

derniers temps. Coincé à la DEA dans ce boulot – qui lui plaisait –, il avait à présent des frères d’armes qu’il pouvait nommer des « amis », et s’était relâché. Résultat : il avait été moins assidu à la réalisation de ses objectifs premiers.

— La question est : qu’est-ce que je fais maintenant que cette merde de film est sur la place publique ?

Les trois hommes notèrent que, pour la première fois depuis qu’ils le connaissaient, Nick Volkonsky avait admis éprouver des sentiments pour une autre personne... C’était énorme pour quelqu’un qui se vantait d’être sociopathe et de se moquer du sort de l’humanité.

— D’ici, tu ne pourras rien faire. Il faut que tu ailles à Philadelphie, dit Travis.

— Anderson ne voudra jamais que je largue la mission et que j’intervienne. Mais cette vidéo n’est pas ressortie par hasard. J’ai peur que ce ne soit que le premier épisode d’une offensive plus importante. Que Sara soit le pion sacrifié pour déboulonner son père, voire pour atteindre Dale. Le patron gêne beaucoup de monde, même à Washington.

— Je suis d’accord, acquiesça Wyatt. Ça pue le coup monté.

— Tu aurais besoin de combien de temps ? demanda Travis.

— Si je n’arrive pas à obtenir une vue d’ensemble en trois ou quatre jours, il ne restera plus qu’à tout déballer et à montrer ma tête pour sauver les Delaney.

— Tu le ferais ?

— Franchement ? Je ne crois pas. Il y a trop en jeu, à commencer par ma vie. Et pour ce qu’elle vaut, j’ai quand même la faiblesse d’y tenir.

Les quatre hommes restèrent un moment silencieux, pesant le pour et le contre. Lupo jeta un coup d’œil à l’écran de contrôle et ne put retenir un sourire. Leur cible était vautrée à plat dos sur son transat, soufflant comme un phoque, la queue flaccide après tant d’efforts sous cette chaleur. Miss Joli Cul, elle, piquait une tête... Sans doute pour oublier qu’elle avait passé les dernières minutes à admirer le parasol pendant que le vieux transpirait sur elle.

— On s’emmerde dans cette planque où il ne se passe rien, dit Travis. La villa est louée pour encore une semaine. À mon avis, tu peux t’éclipser cinq jours. Nous te couvrirons.

Les autres hochèrent la tête en signe d’assentiment.

— Je ne sais pas quoi dire... murmura Nick, surpris, tentant d’étouffer la

bouffée de gratitude imprévue qui le submergeait.

— Tu n'as rien à dire. On est une équipe.

## Chapitre 4

Daniel Meyer arrêta sa voiture. La route, les trottoirs et même les entrées des maisons voisines de celle des Delaney étaient envahis de camionnettes de la télévision. Impossible d'approcher. Quelques flics essayaient bien de mettre un peu d'ordre, sans grand succès.

Le jeune avocat était en colère. La veille, il avait accompagné un client à Chicago. Rentré tard, il n'avait pas écouté les informations, et avait juste envoyé un SMS à Sara-Jane pour lui souhaiter une bonne nuit. Il ne s'était pas formalisé qu'elle ne lui réponde pas, il avait pensé qu'elle dormait déjà. C'est en lisant ses mails au petit déjeuner que tout lui avait explosé au visage. Un ami lui avait forwardé la vidéo en lui demandant s'il était au courant que Sara-Jane avait été enlevée et violée. Sautant dans sa Porsche, il s'était précipité pour la voir. Et voilà qu'il se retrouvait bloqué. Saisissant son téléphone, il composa le numéro de la résidence. Il pianota sur le volant en comptant les sonneries, il y en eut trente et une avant que Maria, la gouvernante, ne daigne lui répondre.

— Ah, enfin ! C'est Daniel Meyer. Je suis coincé dehors. Envoyez-moi une escorte.

Il dut attendre encore dix minutes pour que les deux malabars attirés de Sara-Jane – dont il oubliait toujours les noms – parviennent jusqu'à lui et lui fassent traverser la foule des chasseurs de scoops qui hurlaient leurs questions obscènes. Il leur aurait bien répondu vertement, mais il ne fallait rien donner à ces charognards.

— Où est Mlle Delaney ? exigea-t-il de savoir dès qu'il eut franchi la porte.

— Dans le bureau, l'informa la gouvernante en prenant la sacoche qu'il lui tendait.

Daniel était déjà trop loin pour entendre James s'exclamer :

— Dis pas bonjour, espèce de connard.

— Vous ne l'aimez pas, n'est-ce pas ? fit remarquer Maria.

— Il est de ces mecs qui sont parfaits quand tout va bien. Il n'aura pas la carrure pour affronter ce qui arrive. J'ai toujours pensé qu'elle aurait mieux fait de rester avec l'autre.

James et Arthur échangèrent un regard de connivence. Maria se demanda de

qui ils pouvaient bien parler, Mlle Sara-Jane n'ayant jamais eu qu'un seul petit ami officiel.

Daniel trouva la jeune femme assise dans le bureau, regardant une rediffusion de *Danse avec les stars*, et resta un instant pétrifié : elle, une passionnée d'art et d'histoire, suivre cette idiotie !

— Sara-Jane, j'étais si inquiet ! s'écria-t-il en l'attirant dans ses bras pour l'embrasser.

Elle lui rendit brièvement son baiser, mais rompit l'étreinte et se rassit, le laissant surpris par son manque de chaleur.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelé ? Je serais venu aussitôt pour te soutenir.

— Il fallait que j'encaisse cette histoire. J'avais besoin d'être seule.

— Est-ce que c'est vrai, tout ce qu'on raconte ?

— Tout dépend de ce que tu as entendu raconter.

Daniel se sentit déstabilisé. Sara-Jane ne réagissait pas normalement. N'importe quelle femme se serait effondrée, en larmes, catastrophée d'être traînée dans la boue de cette façon, mais elle restait d'un calme olympien. Ses yeux étaient secs, ni rougis ni gonflés.

— On parle de kidnapping, de chantage et de...

— De viol. Tu peux utiliser le mot, je ne vais pas m'évanouir.

Sara-Jane était toujours aussi sereine... et magnifique, simplement vêtue d'un jean et d'une chemise, ses beaux cheveux blonds encore humides retenus par une grosse pince : elle avait dû faire ses longueurs de piscine, comme tous les matins, malgré les circonstances.

— Tu as vu le film ?

— Oui. Mais je te rappelle que j'y étais : ce n'était pas nécessaire.

— Et c'est le seul effet que ça te fait ?

— J'ai été enlevée et violée. Je connais l'existence de cette vidéo depuis le début. J'ai toujours su qu'elle pourrait refaire surface à n'importe quel moment. Je croisais les doigts pour que cela ne se produise jamais.

Daniel se mit à tourner en rond. Sara-Jane le regardait avec un calme perturbant.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de ce qui t'est arrivé au Mexique ?

— J'évite de penser à cette période de ma vie. Même ma mère n'était pas au

courant.

Il s'immobilisa devant elle et posa ses mains sur le plateau du bureau.

— Nous sommes fiancés ! Tu crois que savoir que la femme que j'aime a été kidnappée et... abusée ne me concerne pas ? Tu attendais quoi pour me le dire ?

Sara soupira et se cala au fond du fauteuil paternel. Elle n'avait pas besoin que Daniel lui fasse une crise dès le petit déjeuner.

— Contrairement à ce que tu sembles penser, je ne suis pas traumatisée. Pour être exacte, je ne le suis plus. J'ai surmonté tout ça. Ce qui s'est passé au Mexique a existé. Je ne pourrais pas l'effacer, même si je le voulais. Je n'ai pas l'intention d'en faire un roman ni de te demander pardon pour mon silence. Je refuse de laisser cet événement influencer sur ma vie. Maintenant, veux-tu savoir ce qui m'est vraiment arrivé ?

— Évidemment !

— Alors, assieds-toi.

La jeune femme avait passé une partie de la nuit à réfléchir à son avenir qui ne cessait de s'assombrir – tout comme celui de son père –, à sa mère et à ce qu'elle allait pouvoir dire à Daniel, en espérant que ces révélations ne détruisent pas leur relation et leurs projets de mariage. Elle l'aimait et savait qu'ils pouvaient avoir une vie heureuse ensemble.

Raconter son histoire fut moins pénible qu'elle ne l'avait craint. Daniel l'écouta avec attention, même s'il pâlit à plusieurs reprises, ce qui poussa Sara à taire de nombreux détails – comme les morts qui avaient jonché la route vers la liberté.

— Pourquoi ne pas le dire à la presse ? Ton père serait lavé de tout soupçon. Et ce type, pourquoi refuser de révéler son nom ? Il deviendrait un héros. Ça devrait lui plaire.

— Sûrement pas ! C'est un agent infiltré de la DEA. Il ne peut pas se montrer.

— Il n'aura qu'à changer de job ! Tu dois penser à toi. Tu n'as pas à protéger ce mec. Il ne t'est rien. En plus, il a... il t'a... bafouilla Daniel.

— Il a fait ce qu'il fallait pour me sauver. Je ne vais pas le remercier en détruisant sa vie et en le faisant tuer !

Depuis des mois, elle essayait de ne pas songer à Nick, se refusant à demander de ses nouvelles à oncle Dale. Quand elle avait eu son diplôme, elle

le lui avait secrètement dédié. Mais à Noël, elle n'avait pas pu s'empêcher de s'interroger sur l'endroit où il pouvait se trouver. Est-ce qu'il allait bien ? Quel cadeau avait-il reçu ? Et surtout... avait-il quelqu'un dans sa vie ?

Il avait sans doute eu raison de lui dire qu'ils ne vivaient pas dans le même monde. Cela avait été dur – très dur –, mais elle avait fini par en prendre son parti.

À ce moment, son portable vibra. Sara regarda l'écran. Elle était submergée de messages des quelques amis qui lui restaient et de sa famille, mais surtout de journalistes qui avaient réussi à se procurer ses coordonnées. Si les premiers s'inquiétaient pour elle, les autres étaient à la recherche de détails scabreux sur sa captivité. Elle vérifiait, car elle attendait un message précis. Et ce mail venait de l'adresse qu'elle espérait voir s'afficher...

Sara allait ouvrir le courriel quand Daniel s'écria :

— Nous avons une conversation importante ! Pourrais-tu laisser ton téléphone ? Je suis complètement retourné par ce que tu viens de m'avouer, et tu joues avec ta messagerie. Nous avons des décisions à prendre pour ton avenir. À commencer par balancer l'histoire et le nom de ce type à la presse pour que les journalistes te lâchent et...

La jeune femme vit rouge. Daniel osait s'arroger le droit de décider pour elle en s'attaquant à Nick ! Elle explosa.

— Je crois que cette conversation est terminée. J'ai des problèmes à résoudre et toi, tu dois aller bosser et te calmer.

— Tu n'as qu'à dire la vérité. Ce serait si simple !

— Tu ne comprends pas la portée de cette histoire. Elle dépasse largement ma petite personne et ma réputation : c'est aussi celle d'un sénateur américain, sa carrière, son engagement qui sont mis en cause.

— Mais, mon cœur...

— C'est également la vie d'un agent fédéral qui est en jeu.

— C'est son problème, pas le tien, et...

— Je crois qu'il vaut mieux que tu partes maintenant, le coupa-t-elle, agacée par son entêtement à sacrifier Nick. Je te fais confiance pour garder le secret absolu sur ce que je viens de te confier. Même vis-à-vis de ta famille.

— Tu... tu peux compter sur moi, mon amour, balbutia-t-il, éberlué.

Sara-Jane ne lui avait jamais parlé sur ce ton de commandement. Elle, toujours d'humeur joyeuse, révélait soudain un caractère bien différent.

Comment sa douce fiancée pouvait-elle se montrer si dure, si inébranlable face au cauchemar qui s'abattait sur elle ? Comment pouvait-elle refuser son aide ? Pourquoi ne s'en remettait-elle pas à lui pour gérer cette situation ? Son père saurait se défendre seul... Qu'avait-elle besoin de protéger un minable petit agent fédéral ?

Perturbé par toutes ces questions, il obéit, récupéra ses affaires et sortit de la maison, escorté par l'équipe de sécurité. Ce n'est qu'une fois dans sa Porsche que Daniel réalisa que Sara-Jane l'avait congédié sans même l'embrasser ni le raccompagner à la porte.

Dans le bureau, Sara s'obligea à prendre une profonde respiration pour se calmer. Elle n'aurait pas dû s'énerver. Le pauvre Daniel découvrait la situation et avait du mal à y faire face. Elle pouvait le concevoir. Ce qui lui était arrivé était digne d'un mauvais polar. Daniel ne réalisait pas encore certaines implications, mais il était intelligent : elle lui faisait confiance pour comprendre. Il avait été adorable de vouloir la protéger à tout prix, mais il s'y était très mal pris. Elle se promit de faire la paix avec lui. Revenant à ses problèmes les plus urgents, elle ouvrit le message :

*Vois quoi faire. A+. Ton Ange*

Laconique. Obscur. Digne de Nick.

\*

La journée avait été excellente. Le soleil radieux qui avait brillé sur Philadelphie venait de se coucher laissant la place à une magnifique nuit de pleine lune. La presse se déchaînait contre Delaney. Le sénateur, qui s'effondrait dans les sondages, n'avait toujours rien démenti.

Un pur régal. Jouissif.

Arnold Steeles entra dans son bureau en sifflotant. Son épouse était absente, et il avait l'intention de visionner sur l'écran géant du salon un film *hot* en compagnie d'une jeune femme avenante et peu farouche. Si la fille était aussi chaude qu'on le lui avait promis, il lui montrerait la meilleure vidéo de sa collection. Celle où l'on voyait une petite dinde arrogante se faire remettre à sa place. Il adorait cette séquence de six minutes – dont il n'avait révélé que les premières secondes, avec Montoya. Il avait visionné la performance des dizaines de fois, s'imaginant entre les cuisses de Sara-Jane Delaney. Il s'était

même branlé en regardant cette scène. La gamine était bien plus excitante que sa vieille rombière. Arnold avait rencontré à plusieurs reprises cette petite garce, et elle l'avait traité avec mépris. Il aurait souhaité voir cette salope glaciale à genoux devant lui et de l'obliger à le sucer. Il avait envie de lui montrer ce qu'était un mâle, un vrai.

Son bureau était dans l'obscurité : seule la lampe du couloir éclairait ses pas, mais cela ne le déranger pas. Steeles voulait seulement récupérer son DVD. Soudain, la porte claqua ; il sursauta, arraché à ses pensées lubriques. Les lumières s'allumèrent et il se trouva face à un individu grand, baraqué, vêtu de noir et cagoulé. Il braquait sur lui un pistolet équipé d'un silencieux. Une voix froide et cynique s'éleva alors dans son dos.

— Monsieur Steeles, enfin. Nous avons failli attendre.

Arnold se retourna à nouveau, au bord de la panique. Le fauteuil à haut dossier de son bureau pivota avec lenteur, révélant un deuxième homme. Aucune cagoule ne masquait son visage aux traits séduisants et ses cheveux blonds trop longs.

— Vous !

— Je vois que vous me reconnaissez, commenta l'homme qui jouait avec un couteau à la lame effilée.

Steeles se jeta en avant et appuya sur le bouton d'alarme qui se situait sur le côté de sa table de travail. Aucun de ses deux assaillants ne bougea.

— Vous nous prenez pour des amateurs. C'est vexant, énonça le blond.

Il fit un petit mouvement de la main. Une douleur effroyable traversa le genou gauche de Steeles qui s'effondra sur la moquette, geignant. Le type cagoulé l'avait frappé par-derrière. Le blond se leva avec une assurance tranquille et s'assit sur l'angle du bureau.

— Il est inutile d'espérer du secours. Vos gardes du corps regardent les images de la soirée d'hier, fit-il en désignant la caméra dissimulée dans le plafond. Et puis, je tenais à vous remercier : c'est gentil d'avoir pensé à insonoriser la pièce.

— Qu'est-ce que vous voulez ? s'affola Steeles.

— Vous rendez public un film où on me voit malmener la fille d'un sénateur en compagnie d'un parrain mexicain, et vous me demandez ce que je veux ? Je suis un homme discret, et vous avez montré mon visage au monde. Je n'ai pas du tout apprécié...

— Vous êtes de dos. On ne peut pas vous reconnaître...

— Pourtant, vous m’avez identifié à la première seconde !

Steeles comprit son erreur. Tentant de juguler sa panique, il proposa :

— Je peux vous payer. J’ai de l’argent...

— C’est faux. Votre femme a de l’argent. Mais nous nous éloignons du sujet. Je veux l’original intégral du film, celui qui fait plus de dix-neuf secondes.

— Je ne l’ai pas...

— Mauvaise réponse. Vous voyez ma petite amie ? fit-il, passant lentement sa lame sur la joue d’Arnold dans une caresse potentiellement mortelle. Elle a horreur qu’on lui mente. Je veux la vidéo et toutes les copies. Je veux le nom de celui qui vous l’a remis. Je veux tout ça, et je le veux *maintenant*.

\*

Sara soupira. La journée avait été épouvantable : après son accrochage avec Daniel, sa mère et son père s’étaient disputés. Les portes avaient claqué. L’équipe de sécurité était sur les dents pour empêcher les intrusions. Ils avaient intercepté plusieurs journalistes qui avaient sauté les clôtures.

À midi, elle avait appris que son stage au bureau du procureur était annulé, sans même attendre la suite des événements. Son honnêteté et celle de sa famille étaient remises en cause. Son père continuait de refuser de répondre aux accusations de Steeles, en appelant à la confiance de ses électeurs, leur rappelant qu’il ne les avait jamais trahis, mais il ne pourrait pas tenir longtemps cette position. En désespoir de cause, elle avait téléphoné à son oncle Dale en début d’après-midi pour lui demander des conseils.

— Ah non ! s’était-il exclamé au premier mot. Dis à Richard que je ne changerai pas d’avis. Je ne ferai pas venir Volkonsky.

— Mais... Je voulais juste discuter de la situation avec toi. Pas autre chose.

— Oh... Désolé, ma chérie. J’ai cru que Richard t’utilisait pour me faire céder.

— Il n’est pas au courant pour cet appel, mais je ne savais plus vers qui me tourner.

— Que Steeles veuille descendre ton père en salissant sa réputation n’a rien d’étonnant. C’est tout à fait le genre du personnage. Ce qui m’inquiète davantage, c’est la façon dont ces images sont arrivées en sa possession. Ça sent la vengeance et l’action mafieuse.

- Le cartel ? Pourtant, Montoya est mort depuis longtemps.
- Quand tu coupes la tête d'une hydre, il en repousse deux autres.
- Très rassurant.

— Je ne veux pas te mentir. Si ton père est l'objet d'une enquête pour corruption, alors tous les dossiers dont il s'est occupé en tant que président de la commission de lutte contre les narcotrafiquants seront invalidés. Toutes les investigations devront être reprises à zéro. Les condamnés seront relaxés dans l'attente d'un autre jugement. C'est énorme.

— Mon Dieu. Et tout ça à cause de moi...

Elle avait raccroché, désespérée : à la réaction de Dale, elle avait compris que celui-ci avait dû ordonner à Nick de ne pas se montrer. Ce qui expliquerait pourquoi son ange n'avait répondu à aucun des mails qu'elle lui avait adressés au cours de la journée.

Sara eut un sourire dépité. Nick était trop borderline pour qu'une fille ayant deux sous de jugeote envisage autre chose avec lui qu'une ou deux nuits torrides – et Dieu seul savait qu'elle aurait tout donné pour avoir droit à une seconde nuit. L'unique qu'ils avaient partagée avait été exceptionnelle à ses yeux, et faisait partie de ses souvenirs les plus précieux.

*Pas pour le sexe... enfin si, un peu... beaucoup même*, concéda-t-elle à sa conscience.

Mais le plus important était que, cette nuit-là, Nick s'était livré. Il lui avait parlé de ses failles, de ses faiblesses. Il avait été honnête avec elle.

Déprimée, en début d'après-midi, elle avait voulu joindre Daniel. Sa secrétaire avait fait barrage, arguant qu'il participait à une réunion stratégique et qu'il ne pouvait pas être dérangé. Sara en avait été blessée. Sachant ce qu'elle vivait, son fiancé n'avait pas laissé de consigne pour que ses appels soient prioritaires.

Daniel était issu d'une famille propriétaire d'une importante entreprise de construction, aussi riche que la sienne, brillant avocat dans un grand cabinet, beau garçon, agréable, instruit : ils avaient de nombreux points communs, et pourtant son attitude la décevait d'une façon inexplicable. Ce matin, il s'était montré... fragile, face aux révélations des horreurs qu'elle avait traversées. Il avait voulu prendre les choses en main, ce qui aurait été gentil s'il n'avait pas au passage été prêt à sacrifier son père et Nick. Elle avait mis son comportement sur le compte du choc, mais, plus elle y réfléchissait, plus elle se sentait mal, sans pouvoir pour autant identifier la cause de ce malaise.

Décidant qu'elle avait assez ruminé, Sara se leva du lit où elle se morfondait depuis plus d'une heure. La seule chose intelligente qu'il lui restait à faire était de rejoindre son père et de mettre au point un plan de bataille. S'il fallait qu'elle parle à la presse, qu'elle témoigne devant le Congrès, elle le ferait. Après, elle deviendrait avocate au fin fond de l'Alaska le temps que cette histoire soit oubliée. Elle n'était plus la gamine apeurée d'autrefois, et elle avait prouvé depuis Aspen qu'elle avait du caractère et du répondant dans l'adversité !

Sara sortit sans prendre la peine d'allumer les lampes du couloir. Personne ne pouvait la voir ; alors, pour la première fois depuis le début de cette sordide affaire, elle s'autorisa à laisser exploser sa colère et claqua de toutes ses forces la porte de sa chambre.

Elle sentit brusquement une main l'attraper par l'épaule, la tirer en arrière ; un bras puissant s'enroula autour de son cou. Elle se retrouva plaquée contre un torse musclé, dur comme l'acier. La seconde suivante, elle vit apparaître en face d'elle un deuxième homme vêtu de noir et cagoulé. Avant qu'elle n'ait le temps de réagir et de tenter une prise pour se libérer, elle entendit une voix narquoise chuchoter à son oreille :

— La porte ne t'avait rien fait, *printsessa*.

Elle se raidit, furieuse d'avoir été surprise en flagrant délit de mauvaise humeur. D'une voix un peu contrainte par le bras qui faisait pression sur sa gorge, elle répondit :

— Ce n'est pas comme ça qu'on dit bonjour chez les gens civilisés !

— Je n'ai jamais prétendu être civilisé.

Il la relâcha. Le deuxième homme appuya sur l'interrupteur, inondant le corridor de lumière. Tirant sur sa cagoule pour s'en libérer, son agresseur lui adressa un grand sourire amusé, visiblement content de sa plaisanterie.

— Franchement, Nikita, c'était puéril ! soupira Sara en levant les yeux au plafond.

— Tu as promis de ne plus m'appeler comme ça !

— Je n'ai jamais rien promis.

Puis cessant de jouer les excédées, elle se jeta contre lui pour l'étreindre.

— Merci d'être venu, murmura-t-elle, recherchant sa force et sa chaleur.

Nick l'enlaça et la sentit trembler contre lui. Son geste d'humeur n'était sans doute que la partie visible de l'iceberg face au stress qu'elle endurait. Il se

refusa, pourtant, à profiter de cet instant où il la savait dépendante de lui – sa satanée conscience le lui interdisait –, il était en mission. Il ne devait pas l’oublier.

À ce moment, il capta un mouvement sur sa gauche. Figée devant une porte, une femme qui ressemblait à Sara les observait, tétanisée, une main plaquée sur la bouche. Nick repoussa en douceur la jeune femme réfugiée entre ses bras et la fit pivoter. En une fraction de seconde, la vulnérabilité et la tristesse disparurent du visage de Sara. Elle releva le menton avec courage.

— Maman, je te présente Nick et...

— Wyatt, mon coéquipier, compléta-t-il en tendant la main vers Anabeth Delaney.

Celle-ci le dévisagea, hostile.

— Je sais très bien qui vous êtes, lâcha-t-elle, hautaine, en reculant d’un pas.

Nick attendit une seconde de plus, puis serra le poing et laissa retomber sa main, vexé. Il avait sorti sa fille de l’enfer mexicain. Il venait de traverser la moitié du globe pour sauver la carrière de son mari, la réputation de Sara, et elle le traitait comme un pestiféré...

— Bien, marmonna Sara, consciente de la gaffe de sa mère. Allons voir papa !

Attrapant Nick par le coude, elle le fit pivoter et le guida vers l’escalier.

— Eh ! Tu as grandi, *printsessa* ! plaisanta-t-il.

— J’ai des talons hauts, banane ! le contra Sara en lui souriant.

Anabeth assistait à cet échange, stupéfaite.

— Nous devrions les suivre, suggéra le dénommé Wyatt.

Elle sursauta et le regarda. Il venait d’ôter sa cagoule : des cheveux très courts, rasé de près, le visage dur, les yeux noisette, il ressemblait à un militaire... ou à un agent. Celui-là aussi était de la DEA. Encore une fois, les agences fédérales jouaient avec leur vie à coups d’enquêtes secrètes, d’immondes magouilles. Toute cette histoire ne serait pas arrivée si son mari, poussé par Dale Anderson, n’avait pas tenu à faire partie de la commission parlementaire. Sara-Jane n’aurait jamais été enlevée !

— Madame ?

— En effet, allons-y, acquiesça-t-elle, s’obligeant à réagir.

Marchant trois pas derrière eux, elle observa sa fille et le fameux Nick... Il

s'appelait donc Nick – ou Nikita ? –, et il avait fallu que les deux jeunes gens se retrouvent face à face pour que Sara lâche ce simple renseignement. Et ce comportement... Malgré ce qu'il lui avait fait subir au Mexique, Sara-Jane l'avait accueilli à bras ouverts, ne se formalisant même pas de ce simulacre stupide d'agression. La jeune femme avait suivi une thérapie, elle n'était donc plus sous l'influence de cet homme. Que devait-on comprendre de cette étreinte, trop longue, trop tendre ?

Depuis le début de cette affaire, Anabeth avait la désagréable sensation que son mari, comme sa fille, lui cachait beaucoup de choses et ce depuis des années. Toute la confiance qu'elle avait en son couple, en sa famille était remise en question. Sans compter l'inquiétude pour son enfant qui la minait...

## Chapitre 5

Richard était assis à son bureau, les poings sur ses yeux fermés. Quel enfer ! D'un côté, Arnold Steeles les traînait dans la boue dans le seul but de se faire élire, alors que ce type était une ordure, dont toute la classe politique connaissait le goût pour les très jeunes femmes, les parties fines et la générosité intéressée des lobbys. De l'autre, Ed le pressait d'organiser une conférence de presse pour rétablir la « vérité ». Ce qui revenait à jeter Sara-Jane dans la gueule du loup, à sacrifier un excellent agent de la DEA et à perdre l'amitié de Dale Anderson.

Anabeth l'avait exclu de la chambre conjugale, remettant en question leur famille, leur mariage. Elle disait ne pas comprendre qu'il l'ait tenue dans l'ignorance. Elle ne se rendait pas compte qu'elle n'aurait jamais supporté de savoir ce qui était arrivé à leur fille ! Sa femme avait passé quinze ans sous antidépresseurs après la mort de leur fils. Elle n'avait pas voulu accepter l'adoption que lui avait tant désirée, parce que « aucun enfant ne prendrait la place de Christopher ». Elle avait fait de leur petite fille trop gâtée la pierre angulaire de son existence, souvent au détriment de leur couple.

Richard soupira tristement. Sara-Jane avait changé à son retour du Mexique. Terminés les caprices. Elle l'avait surpris en abandonnant ses études en histoire de l'art – pourtant son rêve et sa passion depuis des années – pour se consacrer au droit. Il avait été si fier d'elle quand elle lui avait annoncé son désir de devenir procureur ! Sa fille, son rayon de soleil, qu'il avait mise en danger avec ses activités...

— Papa ?

Au son de la voix de Sara-Jane, Richard leva la tête et tenta de sourire – puis se figea.

— J'ai appelé les renforts.

— Je vois ça.

Nick Volkonsky n'avait pas changé. Avec son pantalon cargo, son tee-shirt noir et son arme à la ceinture, il avait l'air de ce qu'il était : un homme dangereux. Sa barbe de deux jours et ses cheveux attachés serrés ne faisaient qu'accentuer cette impression.

— Volkonsky, articula Richard en se levant.

— Sénateur, répondit celui-ci.

Il aurait été excessif de prétendre que son père serra la main de Nick avec joie, mais Sara vit un indéniable soulagement dans son regard. Il avait grand besoin de soutien.

— J’ignorais que Sara et vous étiez toujours en contact.

— Nous ne l’étions pas.

— Mais elle avait les moyens de vous joindre. Vous vous étiez bien gardé de m’en informer.

— Vous n’aviez pas posé la question, riposta Volkonsky.

Richard comprit qu’il valait mieux abandonner le sujet. Toute aide était la bienvenue. Celle d’agents entraînés et qualifiés plus que toute autre.

— Je suis content de vous revoir, agent Rodham, dit-il avec plus de chaleur à Wyatt quand celui-ci s’approcha du bureau.

— J’aurais préféré que cela se produise dans de meilleures circonstances, sénateur.

— Est-ce que Dale est au courant que vous êtes ici ? demanda Richard, qui n’avait pas oublié l’objection du directeur de la DEA.

— Nous avons peut-être négligé de solliciter sa permission, reconnut Nick. Quand Sara m’a averti, nous étions à l’autre bout de la planète. D’où le délai pour venir jusqu’ici.

Richard hocha la tête, ne sachant s’il devait manifester sa gratitude.

— Je vois que tout le monde se connaît, dit aigrement Anabeth.

Nick se tourna vers elle, croisant les bras, son regard gris acier s’étrecissant. Sara se jeta littéralement entre eux, pour protéger sa mère de la violence d’une riposte qu’elle serait incapable d’affronter.

— Nous devrions tous nous asseoir, suggéra-t-elle en insistant sur le dernier mot.

Comprenant l’intention de sa fille, Richard contourna le bureau et prit la main de son épouse pour la guider jusqu’à l’un des fauteuils. Celle-ci se dégagea et le fusilla d’un regard lourd de reproches.

Sara s’assit dans l’autre siège, sans se formaliser de voir Nick s’installer sur son accoudoir. En revanche, elle vit sa mère tiquer devant cette familiarité.

— Je suppose que Sara-Jane vous a mis au courant de la situation, dit son

père.

— Oui. Et un tour dans la presse m'a appris plein de choses que je ne savais pas sur notre virée au Mexique. Depuis quand t'es toxico et alcoolique, *printsessa* ?

— Tu n'es pas drôle.

— Désolé, répondit-il d'un air tout sauf contrit. Pour gagner du temps, avec Wyatt, nous nous sommes permis de rendre une petite visite à Steeles avant de venir ici.

Richard se redressa dans son fauteuil, son regard passant de l'un à l'autre.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda-t-il, angoissé.

— Nous avons eu, avec ce monsieur, une conversation mondaine et charmante.

— Jusqu'où as-tu poussé le charme, exactement ? s'inquiéta Sara.

— Je te promets que ma petite amie ne lui a fait aucune marque... visible.

— Quelle petite amie ? interrogea Anabeth, qui avait encore une fois l'impression d'être tenue en dehors d'une discussion codée.

— Elle ! dit Nick en sortant d'un geste vif la lame dissimulée dans sa botte de combat.

Anabeth lâcha un cri presque hystérique.

— Il ne faut pas poser de question si vous n'êtes pas capable de supporter la réponse, commenta Nick avec une ironie cinglante. Je comprends que personne n'ait jamais rien voulu vous raconter.

— Qu'est-ce que vous sous-entendez ? s'offusqua Anabeth en se levant d'un bond.

Elle n'allait pas laisser ce monstre lui manquer de respect sous son propre toit.

— Vous êtes incapable de faire face à une situation de stress. Votre fille se retrouve confrontée à des hommes cagoulés, et vous restez plantée là, comme une gourde. Au lieu de nous remercier de vous aider, vous nous agressez. Vous accablez votre mari au lieu de le soutenir. Sara est obligée de vous porter à bout de bras, de vous protéger. Vous n'êtes pas une mère, vous êtes une lavette, une vraie loque qui me file envie de gerber.

— C'est faux : je suis parfaitement capable d'assumer la situation, se défendit-elle avec maladresse.

— Ah oui... susurra Nick d'une voix dangereusement veloutée. Et si je vous racontais dans quelles circonstances Sara a fait la connaissance de ma petite amie ? C'était dans un bled paumé au Mexique : j'ai égorgé deux mecs sous ses yeux, en pleine rue, comme ça...

Paniquée, Anabeth tourna la tête en tout sens quand il mima le geste accompagné d'un bruit de gorge dégoûtant. Elle chercha un soutien.

— Richard, fais quelque chose. Sara, dis-leur de sortir...

Et brusquement, elle comprit que cet homme – cet homme horrible – avait dit vrai. Elle appelait son mari à l'aide. Elle demandait à sa fille de la protéger... Elle s'enfuit en courant, claquant la porte derrière elle.

Nick attrapa Sara par le bras au moment où elle allait se lancer à la poursuite de sa mère et l'obligea à se rasseoir. Il reprit sa place près d'elle.

— Laisse-la ! Elle doit réagir. Personne ne le fera pour elle. Si elle est incapable de trouver la force d'affronter la situation, je ne veux pas qu'elle t'entraîne au fond du trou.

— Tu l'as fait exprès ! cria Sara en se dégageant. Tu l'as provoquée, manipulée...

— Qui vous a permis ? s'insurgea le sénateur.

— Silence, intervint Wyatt. Vous êtes dans la merde jusqu'au cou. Les états d'âme de votre femme ne sont pas une priorité, Nick a raison.

Face à son autorité glaciale – typiquement militaire –, chacun reprit sa place.

— Nous disions donc que nous sommes passés rendre visite à Steeles. Il a un peu hésité, mais il a fini par nous remettre le fichier.

— Quel intérêt à cela ? Tout le monde l'a vu.

— La vidéo envoyée par Montoya faisait dix-sept secondes si je me souviens bien d'une conversation désagréable que j'ai eue avec Dale Anderson, expliqua Nick. Celui de Steeles, dix-neuf secondes. Conclusion, il détenait un fichier commençant de la même façon, mais d'une durée supérieure. En fait, Steeles a reçu un montage de six minutes.

Richard sentit tous les poils de son corps se hérissier. Une question qu'il n'avait jamais osé se poser l'assaillit. Il prit une profonde inspiration avant de demander :

— Un montage, dites-vous. Quelle serait la durée totale du film ?

Il choisit de ne pas dire : « quelle a été la durée du calvaire de ma fille ? » pour ne pas s'aliéner ce dangereux allié.

— Si on considère que Montoya a commencé l'enregistrement quand nous sommes arrivés dans la chambre et qu'il l'a arrêté au moment où il est sorti... répondit Nick après une hésitation, plus de deux heures. Deux heures quinze exactement.

— Vous... Vous... Espèce de petit salaud ! s'écria Richard, choqué.

— Papa, calme-toi ! intervint Sara. Nikita, s'il te plaît, explique-toi.

Richard faillit hurler en voyant sa fille poser sa main sur la cuisse de son bourreau.

— Quand nous sommes montés, le temps que je la déshabille, que je l'oblige à boire...

— De l'eau, tint-elle à ajouter.

— Plus le reste, trente-quatre minutes. Ensuite, nous avons dormi. Montoya a débarqué une heure vingt-deux plus tard. Son cirque a duré dix-neuf minutes.

Sara ne paraissait pas surprise de la précision des chiffres donnés par Volkonsky. Richard, lui, l'était. Ce type vivait les yeux rivés sur sa montre, ou quoi ?

— Mais je suis presque certain que ce film intégral n'existe plus, expliqua Nick. J'ai détruit les fichiers dans les ordinateurs de Montoya après l'assaut sur l'hacienda.

Sara ne prit pas la peine de masquer son soulagement. Elle ne s'étonna même pas d'apprendre que la DEA et Nick avaient participé à l'attaque.

— Steeles a choisi de montrer le début, poursuivit Nick, parce que c'est là qu'on voit le mieux Montoya, et que cela lui permettait de vous descendre.

— Tu te souviens de tout ? demanda Richard en se tournant vers sa fille.

— De la plus grande partie.

Le sénateur serra les dents. Elle ne l'avait jamais évoqué – pour le protéger, lui.

— Steeles vous a-t-il dit comment il a obtenu ce... montage ?

— Il s'est fait prier. Au début, il parlait de donation anonyme. En fait, l'enregistrement lui a été remis par un cabinet d'avocats, répondit Wyatt. Nous avons... insisté, et il nous a donné le nom : Meyer-Smith-Harrison. Nous avons déjà commencé à nous rencarder sur eux.

Nick vit le sénateur blêmir, mais ce n'était rien à côté de Sara. Elle était devenue livide et semblait au bord du malaise.

— Vous les connaissez ?

— Son fiancé est associé dans ce cabinet, dit Richard.

— Tu es fiancée, répéta lentement Nick en se levant.

Son regard gris, soudain dur comme l'acier, dériva vers la main gauche de la jeune femme, ornée d'un solitaire auquel il se reprocha de ne pas avoir prêté attention.

— Tu aurais pu me prévenir.

Sara se sentit obligée de se défendre.

— Il s'appelle Daniel Meyer, et il n'a rien à voir dans cette histoire.

— Laisse-moi juger de l'implication de ton chouchou chéri, tu veux ? C'est sa boîte qui a mis sur la place publique un film qui me fout dans une merde noire.

Wyatt seul nota la distance que Nick venait de rétablir entre lui et Sara. Il se demanda si l'annonce des fiançailles de la jeune femme n'avait pas changé la donne. Se sentant trahi, son coéquipier risquait de se replier derrière l'indifférence qui lui servait de protection, peut-être même de tourner les talons.

— Ne l'appelle pas comme ça, s'offusqua Sara.

*Elle est inconsciente de ce qui se joue*, réalisa Wyatt inquiet.

Il saisit le bras de Nick.

— Deux secondes, s'excusa-t-il auprès des Delaney.

Il entraîna de force son ami à l'autre bout de la pièce.

— On continue, ou on reprend nos billes et on se tire ? lui demanda-t-il avec brutalité.

Pour la première fois de son existence, Nick ressentait une très désagréable douleur au niveau du plexus et son estomac faisait un nœud.

*De la colère contre ce type*, décida-t-il. *Rien d'autre.*

Dans sa situation, il ne pouvait pas se permettre d'être jaloux. C'est lui qui avait dit à Sara de poursuivre sa vie sans lui, d'être heureuse, qu'il n'y avait pas d'avenir pour eux. Jamais, même un pistolet sur la tempe, il n'avouerait qu'après Aspen, il avait espéré qu'elle le contacterait, qu'elle... Il ne pouvait lui en vouloir de ne pas l'avoir fait... Et pourtant, à cet instant, il lui en voulait

à mort. Il était en rage. Sara l'avait remplacé, elle s'était maquée avec un connard d'avocat...

*Respire ! Putain, Nikita, sois rationnel, sois pro, s'ordonna-t-il en russe. Tu savais que tu ne pourrais jamais l'avoir ! Assume-le, bordel.*

Si ce type s'était fichu d'elle, il allait le payer très cher, décréta-t-il en réorientant sa hargne et sa rancœur vers une autre cible.

— On continue. On fait le ménage. Mort aux traîtres !

Nick leva son poing et Wyatt le heurta du sien, content de la décision de son ami, mais inquiet d'avoir vu luire un éclat meurtrier dans ses prunelles claires. Ils revinrent se planter devant le bureau.

— Steeles risque de porter plainte. Il va y avoir une enquête, dit Richard.

— Négatif, répondit Nick en agitant une clé USB sortie de sa poche. Nous avons fait main basse sur sa collection. Il vaut mieux qu'il se taise s'il ne veut pas que sa femme voie des choses très intéressantes. Il va commencer par donner une conférence de presse demain et présenter ses excuses auprès de vous et de Sara pour avoir diffusé cette vidéo. Il expliquera qu'il a reçu des preuves irréfutables de votre honnêteté. Ensuite, il commettra des impairs énormes pendant la campagne. À défaut, il peut dire adieu à sa petite vie confortable.

Richard observa une nouvelle fois Nick Volkonsky. Ce n'était pas la première fois qu'il remarquait cette lueur calculatrice dans son regard.

— Je suppose que cette histoire ne s'arrêtera pas là. Quelle est la prochaine étape ?

— Trouver la provenance du film. On commence par le cabinet d'avocats pour savoir comment ils ont été mêlés à cette embrouille et quels sont leurs liens avec le cartel.

— Comment allez-vous vous y prendre ? demanda Sara, encore mal remise et incapable d'imaginer que Daniel ait pu la trahir. Vous n'avez pas de mandat.

— L'assistante du procureur que tu es devrait se boucher les oreilles. On va la jouer en mode furtif. Wyatt est le hacker de notre équipe. Pas un ordinateur ne lui résiste. Évidemment, tu es priée de ne pas informer ton chouchou chéri de notre action.

— Il suffirait de lui demander son aide : j'ai confiance en lui.

— Pas moi. Si tu lui dis un seul mot, je me barre et je te laisse te démerder, avertit Nick, impitoyable. Ce n'est pas moi qui risque de perdre mon job, ma

réputation, et de me retrouver mariée à un traître d'enfoiré pourri jusqu'à la moelle.

Sara se raidit et faillit répliquer que c'était déjà trop tard pour son emploi, mais vit le geste d'avertissement que lui adressa son père. Ce n'était pas le moment de laisser Nick la provoquer. Elle était consciente de la gravité de la situation ; elle savait qu'elle et sa famille avaient besoin d'aide. Serrant les dents, elle hocha la tête pour signifier son assentiment, même si elle restait persuadée que cette défiance au sujet de Daniel était injustifiée : il devait y avoir une autre explication.

— Il faut rapatrier notre matériel et nous installer. On va aller chercher la camionnette. Vous nous ouvrirez les portes du garage, dit Wyatt au sénateur en se dirigeant vers le couloir.

— Vous ne comptez pas dormir ici ! s'exclama celui-ci.

— Vous ne pensez pas que nous allions descendre au Hilton, quand même ? On bosse déjà gratis, ironisa Nick en leur tournant le dos.

Les deux hommes sortirent.

— Les journalistes vont les voir ! Et puis d'abord, par où sont-ils entrés ? Comment ont-ils pu franchir la sécurité ?

— Je n'en sais rien, ce sont des pros, conclut-elle avec fatalisme. Je vais demander à Maria de leur préparer des chambres. Et je vais essayer de parler à maman.

Sara se dirigea à pas lents vers la cuisine. Elle ne comprenait pas la violence de la réaction de Nick à l'annonce de ses fiançailles. Il avait été très clair à Aspen : son job était la seule chose qui avait de l'importance à ses yeux. Il ne désirait pas d'une aventure avec elle, encore moins quelque chose de plus sérieux. Il n'avait pas voulu d'elle dans sa vie...

Et cela avait cruellement blessé Sara. Aujourd'hui, il ne pouvait pas lui reprocher d'avoir fait le deuil d'une histoire entre eux – qui n'avait jamais vraiment existé –, et d'avoir continué à avancer. Elle avait cessé de croire au chevalier blanc sauvant les damoiselles en détresse et elle avait vaincu ses démons. Elle avait survécu toute seule. Elle en était fière.

Elle en voulait aussi à Nick d'avoir malmené sa mère. Elle connaissait ses méthodes d'intimidation. Elle les avait subies, elle n'aurait pas dû s'attendre à autre chose de sa part. Et plus encore, elle en voulait à Anabeth.

Il lui avait fallu près d'un an de thérapie avant de pouvoir dire : « J'en veux à ma mère. Je lui en veux d'être faible. Je lui en veux de n'exister qu'à travers

moi, d'utiliser sans cesse le chantage affectif pour me contrôler. Je lui en veux parce que je ne peux pas lui parler de ce qui m'est arrivé. »

Sara avait beau avoir compris l'ampleur du chagrin et de la culpabilité de sa mère après la mort de son petit frère, Anabeth n'avait cessé de prendre des antidépresseurs que depuis deux ans, et ce n'était que depuis ses fiançailles qu'elle acceptait l'idée que Sara puisse quitter le toit familial. Nick avait raison : elle allait encore être obligée de la consoler...

\*

Wyatt et Nick déchargeaient leur matériel dans le hall quand ils croisèrent James.

— Eh ! s'exclama celui-ci. Content de voir que les renforts sont arrivés.

Les trois hommes se saluèrent chaleureusement. À Aspen, James et Wyatt avaient assuré plusieurs heures de surveillance commune. Entre anciens militaires, ils avaient eu le temps de discuter et de sympathiser.

— Au fait, chapeau ! dit James. J'ai suivi l'affaire d'Edward Willoughby dans les journaux : il a été condamné à quinze ans de prison pour trafic de drogue par les tribunaux anglais. Je parie que c'est votre équipe qui a livré l'enquête clés en main à Scotland Yard.

— Faut bien s'entraider entre gentils, confirma Nick.

— Ça me fait plaisir de vous revoir, surtout en ce moment.

Attiré par le bruit, Richard était sorti de son bureau à la dernière phrase. Il mit quelques secondes à réaliser que James ne pouvait pas avoir *déjà* rencontré les agents de la DEA. C'était impossible, puisqu'il avait été embauché trois semaines *après* le retour de sa fille du Mexique. À moins que...

— Sara-Jane Delaney, ici, tout de suite ! hurla-t-il au pied de l'escalier.

Le hall de marbre fit caisse de résonance, et l'appel monta jusqu'au grenier ameutant toute la maisonnée y compris Anabeth. Sara arriva en courant et se pencha par-dessus la balustrade.

— Peux-tu m'expliquer par quelle aberration spatio-temporelle James connaît déjà ces deux-là ?

La jeune femme dévisagea les trois hommes, qui s'étaient figés. Le sourire amusé qui apparut sur les lèvres sensuelles de Nick lui donna de soudaines envies de meurtre.

— Et merde, ronchonna-t-elle en dévalant l’escalier.

Pourquoi n’avait-elle pas pensé à briefer ses *men in black* ? Encore une explication à fournir, encore des secrets à justifier. Son père faillit s’étouffer en écoutant l’histoire d’Aspen – expurgée de tout ce qui ne concernait pas l’enquête. Sa mère resta silencieuse.

— Dale va m’entendre, pesta Richard. Me tenir à l’écart d’un truc pareil !

— Je vous rappelle qu’il ne sait pas que Wyatt et moi sommes ici, dit Nick.

Richard hocha la tête et, prenant son téléphone, composa le numéro de Dale. L’explication fut houleuse.

— Nous avons fait en sorte que ce merdeux soit persuadé que Sara-Jane ne l’avait pas reconnu, se justifia Dale. Il n’a été condamné que pour des activités récentes, sans lien avec Montoya. Il se garde bien d’en parler, des fois que les flics anglais seraient pris de l’envie de creuser plus loin dans son passé.

— Tu aurais dû m’avertir ! répéta Richard.

— Ça s’appelle le secret professionnel. En plus, on marchait sur des œufs en chassant un mec protégé par l’immunité diplomatique.

— Mais, nous parlons de Sara-Jane !

— Et ta fille s’en est sortie comme un chef. Toute l’équipe a salué son courage.

\*

Le repas du soir, pris tard dans la cuisine, se déroula dans une ambiance étrange. Les deux hommes de la DEA mangeaient en silence, installés à un bout de la table. Anabeth, les yeux rougis, avala deux bouchées avant de croiser le regard inquiet de Sara. Elle se leva et sortit, sans explication. Le père et la fille essayèrent d’entretenir une conversation normale. Malgré eux, ils en revinrent au sujet qui les préoccupait.

— Il faudrait prévenir Nell. Elle est concernée par cette histoire autant que moi.

— Elle est à Delhi pour quinze jours. Nous devrions attendre qu’elle rentre, suggéra Richard. Il est inutile qu’elle panique alors qu’elle est à l’autre bout du monde et que rien ne prouve qu’elle soit visée, cette fois.

— Quand même... hésita Sara.

— Je vais demander à Dale s’il a une équipe sur place qui pourrait la

surveiller discrètement, autrement j'enverrai Arthur.

— Merci, ça me rassure.

— Ed me harcèle pour qu'on organise cette maudite conférence de presse. Il pense que c'est le seul moyen de calmer le jeu.

— Je dois parler, décida Sara.

— Non, il n'en est pas question... commença Richard.

— Elle va le faire, le coupa Nick en levant le nez de son assiette. C'est nécessaire. Ça et les excuses de Steeles, ça fera un contre-feu.

— Je ne veux pas que ma fille soit exhibée comme une bête curieuse.

— Il faut que Sara parle, insista Nick en la fixant dans les yeux. Elle a connu pire. Elle est courageuse. Tu peux y arriver, n'est-ce pas ?

Sara lui répondit d'un sourire un peu tremblant. Leurs regards se soudèrent et, pendant un moment, ils furent seuls au monde. Ce mode de communication fonctionnait toujours entre eux, comme au Mexique ou à Aspen, quand elle cherchait son soutien, sa force, pour tenir bon. Elle puisa le courage nécessaire dans la volonté de Nick, dans la certitude qu'il était de son côté.

— Je peux le faire, annonça-t-elle, résolue, en se tournant vers son père.

— Demain après-midi, elle fait une déclaration juste après Steeles, conclut Nick.

Wyatt, comme Richard, avait assisté à cet échange muet. L'un y vit la confirmation de ce que Nick avait laissé échapper de ses sentiments pour Sara et surtout de l'existence d'une émotion réciproque. Pour l'autre, ce fut la révélation d'une relation qui dépassait de loin tout ce qu'il avait cru savoir, et la conviction de nouvelles complications.

Ils passèrent la fin de la soirée à préparer le communiqué de Sara. Elle devait en dire assez pour être crédible, mais rester vague pour que ni les lieux ni les personnes ne puissent être identifiés. Puis Richard appela Ed pour donner son accord à l'organisation d'une conférence de presse. Celui-ci en hurla littéralement de joie. Il insista jusqu'à l'indécence pour obtenir le texte du discours de Sara.

— Il n'y aura ni fuite ni histoire salace ce soir à ton club, se fâcha Richard.

— Mais...mais, je voulais aider. Je... je ne...

— Bonne nuit, Ed !

Il raccrocha brutalement.

— Étape suivante, dit Nick en fixant Sara. Où en es-tu avec chouchou chéri ?

— Ne l'ap...

Mais elle renonça à contester face au regard gris provocateur qu'elle ne connaissait que trop bien. Nick cherchait la bagarre, et elle ne lui ferait pas ce plaisir.

— Je n'ai pas pu le joindre. Il était en réunion.

— Appelle-le. Dis-lui de passer à la première heure pour te donner son avis sur le texte. S'il est innocent, il te soutiendra. S'il sait quelque chose, il se trahira peut-être.

— Je vais aller dans ma chambre pour lui téléphoner.

— Non, tu fais ça d'ici, avec le haut-parleur, comme ton père pour Dale et Ed. C'est une opération commando. Tout se fait en équipe.

— Papa ! s'exclama-t-elle, choquée de cette intrusion dans sa vie privée.

Elle soupçonnait Nick d'avoir d'autres priorités que l'enquête.

— Il a raison, répondit pourtant Richard. Si Daniel est impliqué, il faut que nous le sachions très vite. Tu n'as pas le recul nécessaire pour t'en rendre compte.

La mort dans l'âme, avec l'impression d'avoir été trahie par son père, mais aussi de trahir son fiancé, elle composa le numéro. Il décrocha dès la première sonnerie.

— Sara-Jane, mon amour, comment vas-tu ?

Tout le monde vit Nick serrer les poings, mais seul Wyatt l'entendit murmurer une insanité.

— J'ai regardé les informations, annonça Daniel. Ça se calme. Tu verras, ça retomber comme un soufflé.

Richard leva un sourcil en fixant sa fille.

— J'ai décidé de faire une déclaration publique. Tu veux bien passer à la maison demain matin pour que je te la lise ?

— Génial, tu suis mon conseil finalement. Tu vas tout raconter et donner le nom de cet agent. Il t'en serra reconnaissant quand il aura obtenu de l'avancement grâce à toi, crois-moi. Pourquoi ne pas me la lire maintenant ? Je t'écoute.

— Je ne l'ai pas terminée, mentit Sara. Je risque d'y consacrer la nuit.

— Alors d'accord, soupira-t-il. Mais je suis chez mes parents pour discuter avec eux de ton problème et des conséquences que cela aura sur nos familles. Je vais être obligé de me lever très tôt pour avoir le temps de passer chez toi avant d'aller au bureau.

— Pauv' choute, marmonna Nick moqueur. Nous, on est venu de Jordanie, mais pour lui ça fait trop loin depuis chez papa-maman.

Il fit un geste bizarre. Wyatt sourit et répondit de la même façon. Sara fusilla Nick du regard, persuadée de la signification obscène de l'échange.

— Je t'attendrai avec impatience, chéri, dit-elle avant de raccrocher.

— Je n'avais jamais réalisé que c'était un petit con, lâcha Richard, déçu.

— Daniel ne réagit pas très bien. Il ne faut pas lui en vouloir, le défendit Sara. Il n'est pas habitué aux coups tordus. C'est quelqu'un de normal, lui !

— Il est plus inquiet pour la réputation de sa famille que pour toi !

— Ce n'est pas vrai ! s'énerva-t-elle. En plus, vous m'avez obligée à lui mentir. Je vous prouverai que ce n'est pas un traître.

— Ne te fâche pas. Nous sommes tous sous pression. Tu as sans doute raison, Daniel n'est pas armé pour ce qui nous arrive, il ne sait pas comment réagir.

Sara se leva de son fauteuil, angoissée à l'idée de devoir affronter aussi les journalistes. Avec une courtoisie inattendue, Nick lui ouvrit la porte du bureau.

— Va dormir, tu auras besoin de toutes tes forces demain, dit-il avec une gentillesse qui la prit au dépourvu.

— Oui, chef, tenta-t-elle de plaisanter mais son regard éteint fit tomber la blague à plat.

Elle hésita un instant, puis demanda d'une voix douce et fatiguée :

— Donne-moi la clé USB, s'il te plaît. Je veux voir cette vidéo. Je veux confronter mes souvenirs... à ces images. Je sens que j'en ai besoin.

Sara planta son regard résolu dans celui de Nick, bleu contre gris... Ainsi qu'elle l'espérait, ce petit jeu fonctionnait dans les deux sens : il finit par céder.

— Tu vas te faire du mal pour rien, dit-il. Ne t'y attarde pas trop. On a eu d'autres moments, bien meilleurs.

— Ne t'inquiète pas, ça va aller.

— Après, efface-la. Cela fera une copie en moins qui traîne.

— Wyatt l'a vue ?

— Non. Je n'ai pas voulu.

Sara soupira de soulagement. Elle ne tenait pas non plus à ce que ses parents voient d'autres images de cette nuit maudite. Nick la poussa en avant, en douceur, comme pour lui donner l'élan nécessaire pour monter l'escalier.

Richard avait failli s'opposer à ce que Sara visionne ce film sordide, avant de se dire que sa fille était assez forte et que, si elle en ressentait le besoin, il ne devait pas l'en empêcher. Elle avait prouvé qu'elle était adulte, capable d'assumer.

Il fut le seul à remarquer que la main de Volkonsky s'était posée bien plus bas que ce que la décence autorisait. Et cet échange de regards, à l'issue duquel Nick avait capitulé devant la volonté de Sara... Et ce sous-entendu sur de « meilleurs moments »... Que devait-il comprendre ?

\*

La chambre attribuée à Wyatt était magnifique, décorée dans des teintes alternant un blanc éclatant et un bleu marine soutenu. Avec son mobilier en teck, elle faisait penser à une cabine de bateau. C'était sans doute le plus bel endroit qu'il ait vu depuis longtemps.

Mais à présent la pièce était envahie de matériel électronique : plusieurs ordinateurs portables allumés étaient posés sur les meubles, et les deux hommes du commando Alpha-1 s'affairaient à préparer la phase 2 de leur plan. Étant en plein décalage horaire, ils préféraient travailler. Au pire, ils feraient une sieste le lendemain.

Nick vit soudain Wyatt saisir son arme et la braquer sur la porte qui s'ouvrait lentement dans son dos. Son fer à souder dans une main, un transfo miniaturisé coincé dans une pince dans l'autre, il ne pouvait réagir.

— Je veux savoir ce qui s'est passé au Mexique. Je veux savoir ce qui s'est passé à Aspen. Tout savoir, exigea la voix derrière lui.

## Chapitre 6

Une nouvelle fois, Daniel eut du mal à franchir le cordon de journalistes. C'était l'hystérie depuis que le service des relations publiques du sénateur avait annoncé que celui-ci tiendrait une conférence de presse en fin de journée, en présence de Sara-Jane. Les gardes du corps durent jouer des coudes, et le jeune homme admit qu'il ne pensait pas qu'une histoire vieille de plusieurs années pourrait provoquer un tel déchaînement médiatique.

— Daniel ! Je suis contente de te voir, s'exclama Anabeth.

Elle sortait de la cuisine et se précipita vers lui avant même que Maria ait refermé la porte. Elle le serra contre elle avec effusion... Seulement, sa future belle-mère avait sans doute oublié qu'elle tenait un mug de thé. Le liquide se répandit sur la manche de sa veste de costume, noyant aussi sa montre, heureusement étanche.

— Oh mon Dieu ! Que je suis maladroite ! s'exclama-t-elle. Maria, emportez les affaires de M. Meyer à la cuisine et nettoyez tout ça, s'il vous plaît.

Docile, Daniel remit son vêtement à la domestique.

— La montre également. Mon thé était sucré, il risque de se cristalliser et de bloquer le fermoir du bracelet.

Le jeune avocat céda sans discuter, occupé à dévorer des yeux Sara-Jane qui descendait l'escalier. Malgré ses cernes, elle était superbe dans son tailleur-pantalon gris clair, ses magnifiques cheveux détachés flottant sur ses épaules.

— Ma chérie ! s'exclama-t-il en lui ouvrant les bras.

Sara-Jane se serra contre lui, mais n'accepta qu'un bref baiser. Elle paraissait tendue ; il pouvait la comprendre. Cela devait être une situation difficile à gérer. Elle avait beau se croire forte, maintenant qu'il connaissait la vérité, lui savait qu'elle était fragile.

— Viens, dit-elle en l'entraînant à sa suite.

Daniel aurait préféré un endroit plus intime que le bureau du sénateur pour discuter, comme la chambre de sa fiancée. Venant seulement d'apprendre ce qu'elle avait vécu, il n'avait réalisé que la veille au soir ce qu'il lui avait fallu de confiance et de courage pour accepter d'avoir des rapports sexuels avec lui. C'était une immense faveur. Daniel avait envie de lui faire l'amour, encore

plus qu'avant : il voulait la chérir, la protéger.

Elle s'installa dans le grand fauteuil de cuir et lui fit signe de s'asseoir en face d'elle, de l'autre côté de la table.

— Je vais te lire ma déclaration. Dis-moi ce que tu en penses.

Il acquiesça. Peut-être, après, se détendrait-elle. Ils pourraient monter à l'étage et... Sara commença sa lecture d'une voix posée, alors qu'il s'attendait à plus d'émotion de sa part.

— « J'avais dix-huit ans. Je n'étais plus une enfant, mais pas encore tout à fait une adulte. La situation de mon père m'imposait d'avoir des gardes du corps et de respecter certains protocoles de sécurité en raison des menaces d'enlèvement pesant sur moi depuis l'enfance. Il n'empêche que j'étais une étudiante qui vivait une vie sans histoire.

» J'avais dix-huit ans et, comme tous mes amis, je suis partie en vacances à Cancún pour le *spring break*. Le soir même de mon arrivée, j'ai été enlevée, droguée, transportée dans l'hacienda d'un tristement célèbre trafiquant de drogue.

» J'avais dix-huit ans et il voulait me transformer en esclave sexuelle, tout en m'utilisant pour faire chanter mon père.

» J'avais dix-huit ans et j'ai subi l'enfer, la souillure que redoute toute femme. Mais ce jour-là, j'ai eu de la chance. Quelqu'un, dont je ne peux rien vous dire, a pris la décision de risquer sa vie pour me sortir de là, pour m'arracher aux griffes mortelles de mon geôlier. Notre cavale a duré plusieurs jours. Les hommes de Montoya ont failli nous reprendre à plusieurs reprises. Et cela a été dur, très dur à vivre pour moi.

» Finalement, j'ai réussi à regagner les États-Unis, mais pas ma liberté.

» Toutes celles qui ont subi ce que j'ai eu à subir le savent. La honte, la peur, les cauchemars ne disparaissent pas sous prétexte que vous avez passé la frontière. J'ai dû suivre plusieurs années de thérapie avant de pouvoir dormir sans barricader ma porte, sans garder une batte de baseball cachée sous mon lit. Mes parents ont fait tout leur possible pour me protéger, m'épargner l'ignominie des rumeurs, des ragots, de la fausse pitié, de la condescendance salace.

» Aujourd'hui, je vois des personnes que je croyais mes amis raconter n'importe quoi sur moi pour passer à la télévision. Je n'ai jamais été alcoolique, jamais été une junkie, jamais été une marie-couche-toi-là qui « aime ça dans toutes les positions », comme je l'ai entendu ce matin encore

dans un prétendu témoignage. Ces gens ont gagné mon éternel mépris et si vous, journalistes, au lieu de rapporter la vérité, colportez de tels monceaux d'immondices, alors vous ne valez pas mieux.

» J'avais juste dix-huit ans, j'étais en vacances et j'étais une victime. »

— C'est tout ? Tu ne dis rien sur la façon dont tu as réussi à t'enfuir, ni comment tu as traversé le pays...

— Je ne peux pas mettre en danger les gens qui m'ont aidé. Tu comprends ?

— Pourquoi ne précises-tu pas, au moins, que c'est un mec de la DEA et pas un trafiquant qui t'a... enfin, tu vois ? Tu paraîtrais moins...

— Moins quoi ? demanda Sara en se raidissant. Moins violée ? Moins sale ?

— Ne te fâche pas, je dis ça pour toi.

— J'ai été violée. On ne peut pas rendre ce fait plus acceptable ou plus politiquement correct.

— Mais tu n'en veux même pas à ce type !

— Pardon ? sursauta Sara en se levant d'un bond. Qu'est-ce que c'est que ce raisonnement tordu ? Il a peut-être été forcé de le faire mais il l'a fait quand même : j'ai été violée ! Lui, au moins, ne minimise pas l'ampleur de l'agression : il l'assume. Je commence à me demander si j'ai eu raison de t'en parler.

— Ne te fâche pas, chérie, je...

— Tout à l'heure, tu vas me faire une crise de jalousie en exigeant de savoir s'il est aussi beau mec qu'il en a l'air sur la vidéo et si j'ai pris mon pied avec lui ?

— Chérie... répéta Daniel, déstabilisé. Je songeais à toi. Mes parents estiment que cette histoire va nuire à ta carrière et que tu devrais penser avant tout à ton image.

— Je me fous de mon image. C'est moi la victime. Je me suis cachée trop longtemps. Je n'aurai pas honte parce que je n'ai rien à me reprocher. N'importe quelle fille devrait pouvoir sortir faire la fête avec la certitude qu'elle rentrera chez elle sans problème, qu'aucun homme, riche ou pauvre, ne s'arrogera le droit de disposer de son corps, de sa vie, sous prétexte qu'il a une queue et des couilles.

Daniel resta un instant tétanisé par la virulence de Sara-Jane et par la vulgarité dont elle venait de faire preuve, elle qui ne disait d'habitude rien de pire que « zut ».

— Je te demande pardon, j'ai été maladroit, plaida-t-il. Je n'ai jamais voulu minimiser ce que tu as vécu. J'essayais juste de trouver un moyen de te protéger. Je ne sais pas... d'atténuer les conséquences. Je suis vraiment désolé.

Sara lui sourit, calmée. Elle accepta le baiser et la tendre étreinte qu'il lui offrit et se laissa dorloter un moment.

— Je te demanderai de ne parler à personne, murmura-t-elle contre sa chemise. Mon père ne veut pas qu'il y ait de fuite avant la conférence de presse.

— Bien sûr ! Tu peux me faire confiance, confirma-t-il.

Daniel se pencha de nouveau pour l'embrasser ; il la désirait tellement... Mais la porte du bureau s'ouvrit, vigoureusement poussée par Anabeth.

— Je suis désolée de vous déranger, les amoureux, mais notre rendez-vous chez le coiffeur n'attendra pas. Nous devons partir, dit-elle en tendant ses affaires nettoyées à Daniel.

Elle lui adressa un grand sourire tandis qu'il remettait sa veste et le serra avec affection dans ses bras avant de les inciter à sortir de la pièce, devant elle.

— Je peux passer ce soir, si tu veux ? proposa-t-il.

— C'est gentil, mais je crois que je vais me coucher tôt avec deux somnifères, répondit Sara-Jane.

Daniel songea que si elle ne faisait pas attention, elle finirait comme sa mère, belle mais accro aux antidépresseurs. Et ça, il ne le voulait pas pour elle.

Maria se tenait près de la porte, prête à lui ouvrir. Daniel allait prendre congé quand un homme vêtu d'un costume noir, les cheveux blonds attachés en catogan, surgit de la cuisine.

— La voiture arrive, madame Delaney, annonça-t-il avant de retourner dans les communs.

— L'un des nouveaux gardes du corps, gloussa Anabeth. Richard s'inquiète vraiment trop ! Au revoir, Daniel. J'ai été ravie de te voir ce matin.

Le jeune avocat sortit, songeur. Il claqua la portière de sa Porsche. Il avait un problème – un gros problème à régler avant de pouvoir penser à son avenir avec Sara-Jane.

\*

— Alors ? lança Anabeth en se tournant vers Nick qui venait de ressortir de la cuisine, accompagné de Wyatt.

Elle avait le menton fièrement levé, les bras écartés, dans une posture théâtrale.

— Impressionnante. Je m'incline, répondit-il.

Joignant le geste à la parole, il mit une main sur son cœur et baissa la tête en signe de respect. Richard, qui arrivait du salon, s'immobilisa.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il, surpris.

— Votre femme mérite un Oscar. Vous êtes une comédienne magistrale, madame Delaney.

— Vous pouvez m'appeler Anabeth.

— Avec plaisir, répondit-il en lui adressant un grand sourire charmeur.

— Nikolai Dimitrievitch Volkonsky, j'exige des explications. Immédiatement ! exigea Sara, les poings sur les hanches. C'était quoi, ce numéro ?

— Nous avons besoin que chouchou chéri nous permette d'accéder aux systèmes informatiques de son cabinet.

— Ne l'appelle pas comme ça, pesta Sara.

Nick continua imperturbable.

— Il fallait que nous mettions quelques-uns de nos gadgets sur lui.

— Et Anabeth s'est chargée avec brio de nous apporter ses petites affaires pour que nous l'équipions. Respect, conclut Wyatt en inclinant à son tour la tête.

— Je vous ai dit qu'il suffisait de lui demander. Il nous aurait aidés ! s'écria Sara avec conviction. Il n'y avait pas besoin de tout ce cirque.

— Je ne suis pas de cet avis, chérie, intervint Anabeth.

Sa mère avait la voix forte et le regard clair : elle n'avait pris aucun médicament.

— Nous avons fait un petit test. Je guettais la réaction de Daniel : à la seconde où Nick est entré dans la pièce, il l'a reconnu. Or, il ne pouvait l'identifier que s'il a vu les six minutes de cette horrible vidéo, puisque Nick m'a dit qu'on ne le voit de face qu'à la toute fin !

Sara s'effondra.

— Ce n'est pas possible... Il ne les aurait pas laissés la diffuser...

— Je parie, intervint Nick, que quand il l'a vue, il a cru que sa fiancée le cocufiait. Il a voulu se venger de toi. Je suis presque certain que ce crétin

n'avait pas reconnu Montoya et n'avait pas la moindre idée des conséquences.

— Pourquoi aurait-il donné la vidéo à Steeles ?

— Ça, c'est la question à un million de dollars. Mais on va bientôt le savoir

Alors que les deux femmes allaient sortir, Richard attrapa le coude d'Anabeth.

— Comment te sens-tu ?

— Très bien. J'ai réfléchi à mon comportement dans cette lamentable histoire, au fait que Sara-Jane n'a pas pu compter sur moi après son enlèvement. J'ai décidé de réagir. Il ne sera pas dit que j'ai été une « loque » et une « lavette qui donne envie de gerber » quand la vie de mon enfant est menacée. Je me suis battue jusqu'au bout pour notre fils, je ne ferai pas moins pour notre fille.

Elle se tourna vers Nick et Wyatt et leva son poing.

— Mort aux traîtres !

— Bien dit, Anabeth, s'écria joyeusement Nick en levant le poing. Mort aux traîtres !

\*

Nick et Wyatt sortirent presque aussitôt après le départ de Daniel, laissant la protection de Sara et de sa mère à James et Arthur, bien briefés, lourdement armés et accompagnés de cinq autres *men in black* dispatchés dans deux voitures.

Habitué aux parties de cache-cache avec les pires mafieux de la planète, échapper une nouvelle fois à la surveillance de quelques journalistes imbibés de mauvais café et gavés de beignets trop gras fut pour eux un jeu d'enfant.

— Je voulais te remercier, dit soudain Nick.

— Pourquoi ? répondit Wyatt en lâchant un instant la route des yeux.

— Tu as quitté ton poste sans autorisation. Toi et moi, on sait très bien que Dale ne croira pas une seconde que tu as agi sur ordre de Travis s'il essaie de te couvrir. Tu pourrais être sanctionné. En plus, ce qu'on va faire aujourd'hui est illégal. Si on se fait pincer, c'est emmerdes garanties. Le moins que je puisse faire, c'est te remercier pour ton aide.

Wyatt eut un sourire en coin et réfléchit avant de répondre, se disant qu'il était rare que Nick baisse sa garde et que c'était peut-être le moment d'en

profiter.

— Il n’y a pas si longtemps, je n’aurais pas levé le petit doigt pour te filer un coup de main. Je me serais même opposé à l’idée que les autres se mouillent pour tes beaux yeux.

— Qu’est-ce qui t’a fait changer d’avis ?

— Toi.

Nick médita un moment cette réponse.

— Tu pourrais être plus clair.

— Quand tu as débarqué dans l’équipe, tu étais un putain de robot. Tu exécutais les ordres sans broncher. Tu étais efficace, irréprochable, mais il était impossible de savoir ce que tu pensais. Quand tu venais prendre une bière avec nous, j’avais la sensation que tu te forçais. Que tu avais des intentions cachées. Je me demandais si je pouvais te faire confiance pour assurer mes arrières. Je me suis posé des tonnes de questions sur tes liens avec la CIA et avec le sénateur Delaney.

— Tu as les réponses maintenant, marmonna Nick en se disant que c’était bien ce qu’il avait ressenti toutes ces années : de la défiance.

— Après Aspen, tu as changé. En fait, je pense que ça avait commencé un peu avant. Tu te montrais plus ouvert. Oh, surprise, Nick Volkonsky était capable de sentiments.

— Arrête...

— C’est moi, peut-être, qui ai découpé la gueule de ce dealer de Miami avant de lui sectionner les tendons des mains et les couilles avec une précision chirurgicale ?

Nick se frotta le nez embarrassé. Quand il avait découvert que cette connasse de junkie qui leur servait d’indic avait donné sa fille de trois ans en paiement de sa came à son fournisseur et que celui-ci se filmait en train de violer la gamine, il avait vu rouge. Il s’était précipité pour intervenir – outrepassant les ordres – et avait écrit dans son rapport qu’il avait été obligé de se défendre au couteau, l’autre enfoiré ayant réussi à lui arracher son arme de service. Jusqu’à cet instant, personne n’avait mis cette version en doute.

— Comment tu le sais ?

— Tu es excellent au tir et en *close-combat*. Ce mec n’aurait eu aucune chance. Si tu l’as lardé, c’est que tu le voulais. Tu dois savoir que Lupo et Travis te soupçonnent aussi et je dois t’avouer que j’arrivais avec les mêmes

intentions – sauf que j’avais choisi une barre de fer pour lui défoncer la tronche.

— Pas très réglementaire, remarqua Nick.

— Il y a des trucs que même un agent réglo ne peut pas supporter. Et ça, ça dépassait mon seuil de tolérance.

— Et toi, tu n’as pas un viol sur la conscience pour démultiplier ta rage, marmonna Nick en sortant de sa poche un réglisse qu’il enfourna dans sa bouche.

— Donc tu as une conscience, s’amusa Wyatt. Au début, j’en ai franchement douté. File-moi une de tes cochonneries, j’ai faim.

Nick lui tendit un de ses bâtonnets sans discuter. Il avait converti toute l’équipe à son vice.

— Toujours est-il que c’est après ça que tu as commencé à laisser filtrer un côté humain, reprit Wyatt. En revanche, après l’histoire avec Sara à Aspen, tu as été imbuvable pendant deux mois. Avec les gars, on a pensé qu’elle te manquait : nous ne pouvions pas prononcer son nom sans risquer d’en manger une.

— D’accord, admit Nick. Il y avait un truc à cause d’elle, mais c’était aussi parce que Dale avait remonté le niveau de surveillance sur ma truffe.

— Tu savais ?

— Que vous pistiez mes appels téléphoniques, mes comptes en banque, les nanas que je sautais ? Évidemment ! Prends-moi pour un blaireau.

— Donc, tu aurais pu nous blouser.

— Exact. Mais la CIA, c’est fini. Ma vie, c’est la DEA maintenant et j’aime mon nouveau boulot.

Nick ne mentait pas concernant l’intérêt qu’il portait à son job. Le reste...

— Et Sara, dans tout ça ? Il y a quelque chose de très fort entre vous, ça crève les yeux. Même ses parents s’en rendent compte, et ils n’en sont pas ravis, le chambra Wyatt.

— Je ne sais pas si tu te souviens, mais elle est fiancée à un autre mec.

— Sans doute plus pour longtemps.

— On va le savoir très vite, répondit Nick alors que son coéquipier garait la camionnette devant un immeuble cossu.

Ils commencèrent par poser des mouchards dans l’appartement de Daniel,

sur sa connexion Internet, sa ligne téléphonique et dans son PC. Ils profitèrent ensuite de la pause de midi pour aller traîner dans le quartier où le cabinet Meyer-Smith-Harrison avait ses bureaux. Tous deux impeccables en costume sombre, impressionnants par leur carrure, sexy dans leur allure souriante, jouèrent à draguer les assistantes et autres avocates débutantes qui prenaient leur déjeuner dans le parc, savourant l'une des dernières journées ensoleillées de la saison.

Ils étaient dans la camionnette, sur le chemin du retour, quand Wyatt demanda à Nick :

— Qu'est-ce qui te fait marrer ?

— Si ces connards misogynes d'avocats avaient des assistants vieux et grincheux au lieu d'embaucher des petites nanas girondes qu'ils sous-payent par rapport à leurs compétences, les mecs comme toi et moi auraient beaucoup plus de mal à trouver les renseignements qu'ils cherchent.

— C'est vrai que la faille a été d'une facilité écœurante à trouver. Tu vas lui dire ?

— Pas tout de suite. Je le ferai quand on aura mis la main sur des preuves matérielles. Autrement, elle ne voudra pas me croire. Elle pensera que je mens pour la récupérer.

— Tu veux la récupérer ?

— J'y pense... de plus en plus.

## Chapitre 7

Wyatt était dans sa chambre, installé devant ses ordinateurs. Nick faisait les cent pas derrière lui.

— Dégage, tu m’empêches de travailler, lâcha-t-il. Va jouer dehors, Nikita !

— Appelle-moi comme ça encore une fois et tu es un homme mort.

— Sara t’appelle Nikita.

— Tu n’es pas Sara.

— Dégage quand même, petit génie.

Dépité, Nick sortit et erra un moment dans la maison. Il entendit une porte claquer. Sara et sa mère étaient rentrées depuis longtemps de leur rendez-vous chez le coiffeur, mais il n’avait pas croisé la jeune femme. Il la soupçonnait de l’avoir sciemment évité. Et elle venait une nouvelle fois de passer ses nerfs sur la malheureuse porte de sa chambre. Nick grimpa au deuxième étage et poussa le battant.

— Ça va ?

— Non, ça ne va pas du tout ! hurla Sara en se retournant d’un bloc. James m’a dit que vous aviez pris Daniel en filature ! Vous feriez mieux de chercher le vrai coupable.

— Holà... la *printsessa* se calme, articula Nick avec une lenteur dangereuse.

— C’est normal qu’il réagisse quand il voit une... une brute comme toi dans cette maison, l’attaqua-t-elle. Lui, il s’inquiète pour moi...

Sara ne put aller plus loin dans sa diatribe. Nick, furieux, venait de la plaquer contre le mur.

— S’il est si génial que ça, ton *fiancé*, pourquoi tu ne lui as pas demandé de t’aider au lieu d’appeler au secours un pauvre type comme moi ? À moins que tu préfères que ce soit moi qui me salisse les mains, plutôt que ton prince charmant ? Il ne faudrait pas qu’il froisse sa belle chemise en soie !

— Je ne te permets p...

Nick écrasa ses lèvres sur celles de Sara. Elle se débattit, le repoussa de toutes ses forces, mais il la maintenait utilisant tout son poids, tellement plus grand, plus fort.

— Je t’interdis ! hurla-t-elle en réussissant à détourner la tête.

— Sans blague !

Et il recommença. Cette fois, son baiser fut plus persuasif qu’agressif. Ses mains se firent caressantes. Sara se sentit assaillie par un flot de souvenirs, de sensations brûlantes qu’elle pensait sincèrement avoir oubliées. Elle tenta à nouveau de se dégager.

— Je suis fiancée...

— M’en fous. Tu te rappelles ? Je suis le mec qui n’a aucune moralité, qui prend ce qu’il veut, quand il veut.

— Et si moi, je ne veux pas ? s’exclama Sara, atterrée par la détermination qu’elle voyait dans ses iris gris. Tu ne vas pas m’obliger à coucher avec toi ?

— Pour te forcer, il faudrait que tu ne veuilles pas. Et tu en as autant envie que moi.

*Salaud !*

Sara était furieuse qu’il soit capable de lire en elle si facilement. D’un autre côté, il ne pouvait ignorer la façon dont – à sa grande honte – ses hanches ondulaient contre les siennes dans une invite impossible à nier.

La bouche de Nick chercha à nouveau la sienne. Il lui prit les mains pour qu’elle les passe autour de son cou. Elle céda – surtout à son propre désir –, et tira sur l’élastique qui retenait les longs cheveux de Nick. Il était plaisant d’y enfouir ses doigts. C’était une sensation très... érotique.

Nick la parcourait avec avidité, une urgence qu’elle comprenait sans peine, car elle éprouvait la même. Il ouvrit son chemisier. Elle se cambra lorsqu’il dégrafa son pantalon, et elle l’enjamba sans la moindre pudeur quand il le fit tomber sur ses chevilles, avec sa culotte. Elle écarta même légèrement les jambes pour laisser le passage à sa main qui la caressait intimement.

— Déboutonne-moi, chuchota-t-il de cette voix rauque qui avait toujours fait courir des frissons sur sa peau, le long de son dos.

Sara se sentit obéir : le désir la brûlait comme avant, et sans doute plus fort qu’autrefois. Elle n’était plus une gamine perdue, traumatisée, mais une femme en pleine possession de sa sensualité. Une sensualité dont elle découvrait qu’elle ne s’embrasait au-delà de tout contrôle qu’avec lui ! Elle le débarrassa de sa cravate et de sa chemise – qui volèrent au travers de la chambre. Avec une joie sauvage, elle retrouva le contact de sa peau, de ses muscles durs alors qu’il ne cessait de l’exciter, un doigt plongé en elle. Son odeur chaude d’homme décupla son désir, son envie de lui.

Nick changea de position. Il passa les mains sous les fesses de Sara, la souleva tout en continuant à la dévorer de baisers. Il était conscient de ne pas se montrer très tendre, mais il était incapable de ralentir. Avoir vu ce minable la toucher le rendait malade ! Savoir qu'elle avait couché avec ce petit merdeux... Malgré sa volonté, malgré la discipline qu'il avait tenté de s'imposer, il était jaloux à en crever. Sara était à lui et, malgré les difficultés, il n'aurait jamais dû la laisser s'éloigner.

La jeune femme noua ses jambes autour des hanches de Nick et il s'enfonça en elle, profondément. Elle ne put retenir un gémissement, de douleur et de plaisir mêlé, alors qu'il commençait à aller et venir.

Elle avait les yeux fermés et s'arquait contre Nick pour essayer de lui offrir le meilleur accès, de mieux recevoir sa puissance, sa force mais aussi la colère qu'elle sentait bouillir en lui et dont elle redoutait de s'illusionner sur la cause. Sara ne voulait pas non plus qu'il puisse lire dans son âme à quel point il lui avait manqué.

Si une part de Nick était hors de contrôle et se ruait sauvagement à l'assaut du corps doux et chaud qui se donnait et lui répondait si bien, le parcourant avidement, l'embrassant sans répit, exigeant une soumission totale, l'autre part restait lucide et veillait à ce que la jeune femme ait du plaisir à chaque poussée, qu'elle n'ait pas mal. Il s'émouvait de la voir si réactive. Sara se cramponnait à lui, le griffait, geignait et revendiquait toujours plus dès qu'il ralentissait le rythme. Déchaînée, elle voulait de lui tout ce qu'il pouvait offrir. La chambre résonnait de leurs halètements, du bruit de leurs corps qui se heurtaient dans la passion, de leurs cris de plaisir partagé, de la joie des retrouvailles.

Quand le calme revint, Sara, encore moite et brûlante, enfouit son visage dans le creux du cou de Nick, cherchant désespérément à retrouver sa respiration. Elle était toujours enroulée autour de lui, dos au mur. Leurs corps soudés. Des spasmes d'extase parcouraient ses nerfs, la faisant frissonner. Rien au monde n'aurait pu contraindre ses bras et ses jambes à desserrer leur étreinte, malgré ce que lui criait sa raison.

— Pourquoi ça n'est dingue comme ça qu'avec toi ? marmonna-t-elle, dépitée.

— Parce que je suis ton gros bâton de dynamite préféré, chuchota Nick, amusé, tout en lui mordillant le lobe de l'oreille.

— Très drôle ! Lâche-moi.

— Sûrement pas.

— Repose-moi par terre ! J'ai besoin d'aller me flanquer la tête dans le sable pour cacher ma honte, dit Sara, décidée à être aussi sarcastique que lui.

— Quelle honte ?

— J'ai des principes, figure-toi.

— Et cocufier ton traître de fiancé n'en fait pas partie ? se moqua-t-il.

Sara faillit s'énerver mais se souvint qu'avec lui, cela ne servirait à rien. Elle s'appliqua à garder un silence boudeur, espérant qu'il se déciderait à la libérer et sachant que se débattre serait sans effet : il était trop fort pour elle. À ce moment, malgré sa résolution, elle ne put empêcher ses muscles intimes de se resserrer sur cette partie de lui qui savait la rendre folle, ce qui le fit rire doucement.

— Je dois t'avouer un truc, dit Nick tout en semant des baisers traîtres dans son cou. Je suis malade de jalousie que ce mec t'ait touchée.

Même si elle s'en était doutée, un élan de colère domina un instant les frissons de plaisir de Sara.

— Tu es jaloux ! Je rêve... J'hallucine. Tu n'as aucun droit sur moi. Tu n'as pas voulu en avoir. Est-ce que je te demande combien de nanas tu t'es tapées depuis Aspen ?

— Si tu le fais, tu vas te payer la honte une deuxième fois, répondit-il en relevant la tête pour la fixer, goguenard. Je suis sûre que tu t'es envoyée en l'air avec ton gros nase dix fois plus souvent que moi.

— N'importe quoi !

Sara vit Nick lever les yeux vers le plafond et se mettre à compter.

— Neuf gonzesses pour dix-sept baisers en dix-huit mois, annonça-t-il froidement. En moyenne, je n'ai même pas tiré un coup par mois.

— Tu mens !

— Sociopathe et queutard, ça ne marche pas ensemble. Les efforts qu'il faut faire pour draguer une nana me rebutent en général. Souvent, je règle le problème tout seul.

— Tu n'es pas sociopathe, contesta Sara, presque par réflexe.

Elle était perturbée par son aveu, mais également par cette conversation surréaliste dans une position indécente. Son dangereux compagnon la fixa avec un sourire retors alors que ses mains recommençaient leur manège, s'emparant d'un de ses seins pour le caresser au travers de son soutien-gorge de dentelle blanche – toujours étonnamment en place.

— Parles-en à mon psy.

— Tu as un psy ?

— Obligé par le boulot. Demande à tonton Dale de te montrer mon dossier. Il paraît que je suis un dissimulateur névrosé de type sociopathe, et caractériel pour arranger le tout.

— Je n’y crois pas, maintint Sara, persuadée qu’il la faisait marcher. Tu es arrogant, sarcastique, horripilant...

— N’oublie pas de mentionner mon sens de l’humour pervers.

— Ça aussi ! Mais tu as des sentiments. Tu ne me feras jamais gober le contraire. Et puis, j’ai une preuve.

— Laquelle ?

— Tu viens de le dire : tu es jaloux.

— Ouais ! Je n’aime pas qu’on touche à mes affaires.

— Espèce de... de goujat. Je ne t’appartiens pas. Je ne suis pas un objet, bafouilla Sara en lui administrant une tape sur la tête.

— Si, un bel objet sexuel qui me rend dingue, la provoqua-t-il.

Nick la décolla du mur et se laissa tomber sur le lit, se maintenant toujours en elle. Il se permit même de bouger, pour avertir Sara qu’il n’en avait pas fini avec elle. La jeune femme aurait voulu l’envoyer au diable, mais son corps frémit d’anticipation.

— Petite question bassement pragmatique : tu prends la pilule ? Parce que tu as dû remarquer que je n’ai pas mis de capote.

— Oui, j’ai une contraception, admit-elle de mauvais gré.

— Et avec Dudule ? Vous vous protégez encore, ou je dois m’inquiéter du risque d’avoir chopé une merde ?

Cette fois, Nick se prit une vraie gifle. Il ne broncha même pas, alors que la trace des doigts de Sara apparaissait sur sa peau, prouvant à la jeune femme qu’il était aussi dur au mal qu’elle l’avait toujours supposé.

— Salaud ! Ça te tuerait de me poser la question avec un minimum de gentillesse ?

— Ouais, ça me tue. Ce mec connaissait cette vidéo. Il sait qui je suis et la fuite est partie de sa boîte : il t’a sans doute trahie. Alors, qu’est-ce qui te certifie qu’il t’a été fidèle ?

— Je... j’ai confiance... J’avais confiance en lui, balbutia Sara, submergée

par la cruauté de l'hypothèse que Nick venait d'exposer. Tu étais obligé de présenter les choses comme ça ? J'ai l'impression que cela t'amuse de me faire du mal.

Les larmes lui montaient aux yeux. Ne désirant pas paraître faible devant lui, elle détourna le visage. Étonnée, elle sentit la main de Nick caresser sa joue, glisser dans ses cheveux, ôter une à une toutes les épingles qui retenaient encore son chignon pour étaler ses longues mèches lentement sur l'oreiller avec une douceur, une... tendresse dont elle ne l'aurait pas cru capable.

— Je n'ai jamais voulu te faire de mal, chuchota-t-il. Jamais. Je suis désolé si je t'ai blessée, mais j'ai des envies de meurtre lorsque je pense à ce que ce crétin t'a fait. Quand j'imagine ce qui pourrait encore arriver, ça me rend agressif.

Chez Nick, les envies de meurtre étaient sans doute à prendre au premier degré. Sara fit un effort pour se ressaisir. Peut-être y avait-il une explication à l'attitude de Daniel ? Peut-être n'avait-il vu le film qu'après sa diffusion publique ?

Ou peut-être Nick avait-il raison ? Une fois de plus, il ne restait à Sara que son ange pour l'aider à s'en sortir...

— On utilise des préservatifs, avoua-t-elle en se décidant à le regarder. Mon médecin a des problèmes pour trouver une pilule qui me convienne. Je ne tenais pas à tomber enceinte.

Un sourire apparut sur les lèvres sensuelles de Nick et ses yeux pétillèrent de malice.

— Donc, c'est comme au Mexique. Une chance sur deux que je te mette enceinte.

— On croirait que cela t'amuse, et même que tu le fais exprès. Tu es insupportable !

— Je sais, dit-il fièrement comme si elle venait de lui faire un compliment.

— Et toi, alors ? Je risque d'attraper une saloperie, cadeau d'une de tes neuf dernières gonzesses ? le provoqua Sara.

— Toujours *clean*. Tu es mon unique exception.

Nick avait répondu sans hésiter, avec sincérité. Il saisit les mains de la jeune femme et les plaqua sur l'oreiller, entrelaçant leurs doigts, et recommença à bouger en elle. Elle le laissa s'emparer de sa bouche, de son corps entier, se laissa hypnotiser par son regard presque bleu où elle lisait des choses bien étranges. Elle se perdit de son plein gré dans leur chaleur, leur passion. Sara

voulait oublier. Elle ne désirait que ressentir le plaisir qu'il savait lui donner et ce sentiment de sécurité qu'elle n'avait jamais éprouvé ailleurs que dans ses bras.

Mais alors que le désir enflait dans son ventre, Nick s'immobilisa soudain.

— Retire ta bague de fiançailles, exigea-t-il.

— Quoi ? sursauta Sara, arrachée au merveilleux nuage de volupté.

— Enlève-la. Je ne supporte pas que ce type soit au pieu avec nous.

Brutalement ramenée à la réalité, Sara hésita. Si elle ôtait maintenant cet anneau, symboliquement, elle renonçait à Daniel, à l'avenir qu'ils avaient imaginé ensemble, et Nick ne resterait pas avec elle pour autant. Si elle refusait, il était capable de l'abandonner et de quitter la chambre sans se retourner, et rien ne prouvait que Daniel mérite qu'elle lui sacrifie quoi que ce soit. Surtout pas ce qu'une partie d'elle espérait lire dans le comportement possessif de Nick...

Une fois de plus, comprit la jeune femme avec une douloureuse lucidité, quelle que soit sa décision, elle risquait de se retrouver seule pour survivre quand la crise serait passée.

*J'en suis capable. Je suis bien plus forte que je ne le crois.*

Libérant ses mains, elle fit glisser la bague et la tendit à Nick.

— Mets-la dans le tiroir de la table de nuit.

— Pourquoi moi ?

— Pour le symbole.

Nick ne demanda rien d'autre et s'exécuta. Mais au lieu de reprendre où il en était, il resta immobile, la fixant avec une soudaine dureté qui la fit frissonner, d'inquiétude cette fois.

— Tu as couché avec lui dans ce lit ?

Sara n'eut pas la force de répondre et se contenta de hocher la tête.

— Je ne passe pas après ce loser, marmonna-t-il.

Et il se retira d'elle. La jeune femme sentit des larmes de désespoir lui monter aux yeux... mais, à sa grande surprise, Nick se débarrassa du reste de ses vêtements, exhibant ce corps puissant qui lui faisait un tel effet. Il souleva Sara et se dirigea vers la salle de bains, où il la déposa en douceur dans la cabine de douche, tout en lui souriant avec un air canaille qui la mit sur ses gardes.

— Ici, au moins, on ne manquera pas d'eau chaude, dit-il en ouvrant le jet d'un geste vif.

Sara cria : elle n'était pas nue ! Elle portait encore son soutien-gorge et son chemisier blanc qui, mouillé, devint aussitôt transparent et se colla à sa peau.

— Tu es une vraie bombe sexuelle, ma princesse !

Avec un regard vorace, Nick se jeta sur elle, chercha sa bouche, lui fit perdre le souffle alors que ses mains la caressaient au travers des tissus trempés, l'excitant comme Sara ne l'avait jamais été. La jeune femme se sentit terriblement sexy... Elle eut la certitude qu'elle ne lui refuserait rien de ce qu'il demanderait, alors qu'il s'inclinait pour sucer la pointe d'un sein parfaitement visible sous la dentelle, tout en glissant une main entre ses cuisses et en s'enfonçant en elle, dans cette moiteur qui n'attendait que lui.

\*

Nell avait eu un mal fou à atteindre la maison. Elle revenait d'Inde et rentrait plus tôt que prévu à Philadelphie. La jeune femme était furieuse : ses clients s'étaient décommandés sans même s'excuser.

C'est à l'aéroport qu'elle avait découvert les gros titres des journaux et appris le scandale qui frappait sa famille. En attendant sa valise, puis dans le taxi, elle avait lu avec avidité tous les articles qu'elle avait trouvés sur les sites d'informations. Elle avait aussi visionné, les larmes aux yeux, la terrible vidéo.

Les quelques bribes que sa cousine lui avait révélées au salon de thé, la semaine précédente, s'imbriquaient dans le scénario : Sara avait été violée, mais elle ne lui avait pas dit que cette monstruosité avait eu lieu devant Montoya lui-même, au milieu d'une orgie, et que le tout avait été filmé. Les journaux semblaient en revanche ignorer que son « agresseur » était un agent fédéral et que lui seul avait touché sa cousine. Les articles brodaient – parfois avec une jubilation malsaine – sur les abus sexuels et les horreurs que Sara avait subis entre les mains de Montoya et de ses hommes.

Pourvu que Sara ne lui ait rien caché de plus grave... Nell s'en voulait tellement. À cause de son aveuglement sur son « grand amour », elle n'avait pas vu le piège dans lequel elle les entraînait toutes les deux.

Une fois franchi le barrage de sécurité qui ceinturait la maison, Maria, la gouvernante, ouvrit la porte à Nell avec un sourire et lui apprit que sa cousine était dans sa chambre. Sans attendre, la jeune femme monta vivement à l'étage

et poussa le battant. Elle ne s'entendit pas hurler ni ne vit Sara sortir précipitamment de la salle de bains et se figer.

L'homme en face de Nell releva le canon de son arme vers le plafond tout en désarmant le chien alors qu'elle restait tétanisée sur le pas de la porte.

— On n'entre pas sans frapper, grogna-t-il en se détournant.

— Tu es armé ? s'écria Sara.

— Je suis toujours armé. Tu devrais le savoir, depuis le temps.

— Tu l'avais planquée où ?

— Secret professionnel.

Nell était éberluée, et mal remise de sa frayeur. Il y avait un homme dans la chambre de Sara-Jane ! Pas Daniel, ce fiancé gentil et sans personnalité dont elle s'encombra. Non ! Un mec, un vrai, selon ses critères : athlétique, sexy, avec des biceps à se damner, une adorable médaille nichée entre ses pectoraux durs et sans gonflette. Quel dommage qu'il soit en train d'enfiler une chemise qui masquait ses sublimes abdominaux, songea-t-elle. Se reprenant, elle se présenta :

— Je suis la cousine de Sara-Jane, Nell ! dit-elle.

— Je sais, riposta-t-il en sortant de la pièce et en claquant la porte derrière lui.

— Waouh.

— Arrête de le regarder comme ça ! C'est indécent, pesta Sara d'un ton possessif qui ressemblait à s'y méprendre à de la jalousie.

Se tournant vers Sara, Nell l'examina de la tête aux pieds.

— Il est trois heures de l'après-midi et tu es en peignoir. Tu sors de la douche et ce type aussi. Sans compter l'état de ton lit, qui ne laisse aucune place au doute... Tu tiens vraiment à me faire une leçon de décence ? se moqua-t-elle. Qui est-ce ?

Sara rougit en se mordant la lèvre. Nell écarquilla les yeux, frappée par l'évidence. Des cheveux clairs et longs comme ceux-là chez un mec, ça ne courait pas les rues.

— C'est le type du film. Celui du cartel !

— Je t'ai déjà dit qu'il ne bossait pas pour les mexicains, bafouilla Sara, au comble de la gêne. C'est un agent de la DEA.

— Mais de là à coucher avec lui ! Il t'a violée...

— Il n'a pas eu le choix, répondit Sara en fixant ses pieds nus. Il n'a jamais voulu me faire de mal. Et puis, je l'ai appelé au secours.

Nell allait dire à Sara qu'elle n'avait pas à coucher avec ce type par reconnaissance quand, brusquement, toutes les confidences de Sara s'additionnèrent : Aspen, sa liaison sans lendemain, la présence sur place d'une équipe de la DEA...

— Aspen, c'était lui aussi, pas vrai ?

Sara, qui avait viré au rouge brique, hocha la tête.

— Ne raconte pas à mes parents que tu as vu Nikita dans ma chambre. Je ne veux pas qu'ils sachent que j'ai replongé avec lui. Ils ne sont pas au courant de tout ce qui s'est passé entre lui et moi.

— Tu parles de ce mec comme d'une addiction.

— Je n'en suis pas loin, admit Sara.

La jeune femme retourna dans la salle de bains ; Nell la suivit.

— Alors comme ça, il s'appelle Nikita ? C'est un prénom plutôt rare.

— En fait, c'est Nikolai. Tout le monde dit Nick. Je préfère Nikita, ce surnom m'amuse, et il me laisse faire.

— Il est au courant que tu es fiancée ?

— Il est furax, reconnut Sara. Il l'a très mal pris.

*Il est furieux que tu sois fiancée, il vole à ton secours chaque fois que tu as des ennuis, et il accepte un surnom « personnalisé »... songea Nell.*

Ce n'était donc pas une simple partie de jambes en l'air, un banal retour de flamme entre ex-amants. Le beau gosse n'était pas si détaché que ça. Elle eut la conviction que Daniel allait se faire congédier sans comprendre ce qui lui arrivait. Surtout qu'un coup d'œil confirma à Nell que sa cousine avait déjà retiré sa bague de fiançailles.

— Le désastre, marmonna Sara.

— Quoi ?

— Je sors de chez le coiffeur, j'avais un beau chignon. Tu serais capable de le refaire ? demanda-t-elle en brandissant son sèche-cheveux et sa brosse.

— Je dois pouvoir, acquiesça Nell, stupéfaite.

La situation était bien plus sérieuse encore qu'elle ne l'avait pensé. Sara-Jane avait laissé cet homme l'entraîner sous la douche alors qu'elle revenait de chez le coiffeur ! Daniel, lui, n'arrivait même pas à l'emmener au restaurant, ou

voir une exposition de peinture Renaissance – la passion de Sara – s’il ne l’avait pas prévenue une semaine à l’avance.

## Chapitre 8

Nick était furieux. La situation lui avait totalement échappé. Il désirait Sara, il ne l'avait jamais nié – ça lui aurait été difficile, avec l'effet qu'elle lui avait toujours fait. Mais il n'avait pas prévu qu'elle aurait le pouvoir de lui faire faire n'importe quoi, y compris admettre ce qu'il n'aurait jamais avoué sous la torture.

*Lui dire que je suis jaloux, l'obliger à retirer sa bague, pesta-t-il en rangeant rageusement son arme dans le holster qu'il portait à la cheville.*

Et aussi lui parler de son psy et des nanas qu'il s'était tapées...

*Très malin, tête de nœud !*

Il poussa vigoureusement la porte de la chambre de Wyatt.

— J'ai un truc intéressant, annonça aussitôt celui-ci, très sérieux.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me chercher ?

— Je l'ai fait, mais tu étais occupé, le nargua-t-il.

Nick eut le bon sens de se détourner pour cacher sa gêne. Quelques secondes plus tard, son coéquipier enclencha la lecture d'un fichier audio sur l'un de ses ordinateurs, et Nick repassa en mode professionnel, oubliant ses états d'âme.

— Putain... marmonna-t-il à la fin de l'enregistrement. On cherchait des preuves. Là, on est servis. As-tu pu tracer le numéro ?

— Négatif. Il était crypté. Je me suis fait balader sur douze satellites et plus de quatre-vingts relais terrestres. Il faut réunir tout le monde, et tout de suite.

— Oui, c'est urgent.

Dix minutes plus tard, ils étaient tous dans le bureau de Richard.

— C'est qui ?

Wyatt, méfiant, désignait discrètement la jolie brunette qui s'était installée sur le canapé à côté de Sara-Jane.

— Nell, la cousine. Elle est dans l'affaire jusqu'au cou depuis le début.

En quelques mots, Nick lui expliqua ce qu'avait subi la jeune femme et comment elle s'en était miraculeusement sortie – grâce à un virus très agressif.

De son côté, Sara n'osait pas affronter le regard de Nick. Elle avait honte de ce qui venait de se produire. Personne n'aurait rien pu soupçonner dans le comportement distant de son ange ; en revanche, elle avait l'impression que sa propre culpabilité était inscrite sur son front. Elle avait trompé son fiancé avec un homme dont elle n'était pas amoureuse. Sexuellement dépendante, mais rien d'autre... Enfin, elle l'espérait.

— Cette conversation a été enregistrée sur le portable de Meyer, il y a environ trente minutes, expliqua Wyatt. Je suis navré, Sara.

La jeune femme sentit son estomac se contracter. La gentillesse désolée de Wyatt présageait le pire. Le regard étincelant de rage de Nick le confirmait. Elle serra les poings quand les voix s'élevèrent des haut-parleurs.

— *Daniel Meyer, j'écoute.*

— *Ce cher Danielito, répondit une voix au fort accent hispanique. Quelles sont les nouvelles de votre charmante fiancée ?*

— *Vous le savez très bien, marmonna Daniel, visiblement en colère. Elle va tenir une conférence de presse cet après-midi.*

— *Rien d'autre à m'apprendre ?*

— *Le type que vous cherchez est arrivé chez les Delaney. Ma belle-mère croit que c'est un nouveau garde du corps.*

— *Alors, vous avez enfin fait la connaissance de l'amant de votre dulcinée ?*

— *Fermez-la : vous m'avez manipulé. Réglez vos comptes et tirez-vous de ma vie.*

— *Oh, quelle vulgarité ! Je vais vous donner un conseil d'ami. À ce qu'on m'a dit, c'est un homme charmant, mais il a un penchant sadique pour les couteaux. Vous devriez faire attention à vous. À bientôt, Danielito...*

La communication se coupait brutalement sur le rire sarcastique du *latino*.

Un silence de plomb s'abattit sur la pièce. Sara serrait les dents de toutes ses forces pour ne pas laisser éclater sa colère face à cette preuve de la trahison de Daniel. Elle se sentait mal. Elle avait à la fois envie de hurler et de frapper son fiancé, de trépigner comme une enfant et de se cacher dans un trou de souris pour nier la réalité.

Se doutant de l'état d'esprit de sa fille, Anabeth vint s'asseoir à côté d'elle, la prenant dans ses bras pour la bercer.

— Tu es visé, dit Wyatt en se tournant vers Nick. Ils ont utilisé Sara pour te trouver. Ils ont dû penser qu'elle avait un moyen de te contacter.

Du coin de l'œil, Nick surveillait la jeune femme, toujours aussi blême. Il craignait qu'elle ne s'effondre face à la confirmation de la trahison de l'autre crétin.

— Cette fois, il faut prévenir Dale : ça va trop loin, décida Wyatt avec autorité.

— Je suis d'accord, approuva Nick. Je m'en occupe. Il...

— Pourriez-vous repasser l'enregistrement ? l'interrompit Nell, perturbée. Cette voix... elle me rappelle quelque chose.

Intrigué, Wyatt s'exécuta en dévisageant la jeune femme avec un intérêt mal dissimulé. Il la vit fermer ses beaux yeux verts pour mieux se concentrer.

— On dirait la voix... de Juan. Juan Alvarez.

— Le garçon avec qui tu devais te marier... celui qui vous avait attirés au Mexique ? demanda Richard pour confirmation.

Nell hocha la tête. Sara avait, elle aussi, écouté avec attention. Elle venait de décider qu'elle allait se battre, comme après le Mexique. La revanche deviendrait son carburant : tout, plutôt que de sombrer à cause de la trahison de l'homme qu'elle aimait.

— Tu as raison. Ça pourrait être lui.

Richard regarda sa montre.

— Nous n'avons plus le temps. Nous sommes obligés de partir pour la conférence. Pas vous, dit-il en s'adressant à Nick. Ils savent déjà que vous êtes là. Inutile de vous exposer.

Nick n'aimait pas du tout ce raisonnement, mais il était parvenu aux mêmes conclusions que Delaney.

— C'est Wyatt qui vous accompagne. Je reste ici et, avec Nell, nous allons chercher à identifier le fameux « Juan » dans nos fichiers. S'il est dans le cartel, alors nous l'avons forcément quelque part en magasin. Ça prendra le temps qu'il faudra, mais on va le débusquer.

Wyatt se précipita à l'étage pour enfiler son costume. Nick avertit James et Arthur du changement de programme pendant que Sara et son père finissaient de se préparer.

Wyatt faisait son nœud de cravate quand Nick entra dans la chambre et s'adossa au mur, avec cet air désinvolte et provocateur qui ne présageait jamais rien de bon chez lui.

— Au lieu de bouffer Nell des yeux, invite-la.

— Occupe-toi de la blonde et fous-moi la paix avec la brune, rétorqua Wyatt, furieux d'avoir été repéré. T'auras déjà bien assez à faire.

\*

À la tombée de la nuit, c'est un Dale Anderson furieux qui arriva à l'aéroport de Philadelphie et se précipita seul et en taxi – sans aucun respect des règles de sécurité liées à son statut de directeur de la DEA – chez son meilleur ami.

Richard Delaney venait à peine de rentrer de la conférence de presse et du débriefing avec son équipe de campagne. Sara-Jane avait été magnifique de classe et de dignité. Lui était épuisé d'avoir dû répondre à une multitude de questions et surtout d'avoir dû – poliment – réexpédier Daniel chez lui sans laisser paraître son mépris envers ce sale morveux qui avait trahi sa fille. Quand Dale entra comme une tornade dans son bureau sans que Maria ait le temps de l'annoncer, Richard sut qu'il n'était pas couché.

— J'ai sauté dans un avion quand j'ai lu le mail de Volkonsky. Putain, pourquoi l'as-tu fait venir ? Je ne voulais pas qu'il soit mêlé à cette histoire, explosa Dale.

— C'est Sara-Jane qui l'a appelé. Je crois que ces deux-là ont oublié de nous raconter certaines choses et que cela a échappé à ta sagacité, rétorqua Richard.

Dale sursauta. Si Volkonsky lui avait caché quelque chose – surtout au sujet de Sara –, il n'avait pu le faire qu'avec la complicité du reste de son équipe. Il faisait surveiller Nick depuis des années : conversations téléphoniques, mails, courriers... Tout avait été épluché. Comment aurait-il pu être en contact avec elle sans qu'il le sache ? À moins qu'il n'ait corrompu ses coéquipiers ? Dale écarta aussitôt cette hypothèse. Alpha-1 était l'une de ses meilleures unités d'intervention... Aucun doute possible sur la loyauté des trois autres agents et sur la qualité de leurs résultats. Mais c'était aussi une équipe très soudée qui devait couvrir les secrets de chacun – solidarité indispensable pour des hommes travaillant souvent dans des conditions difficiles. Tous les quatre se serraient les coudes, malgré leurs différences. Il se promit tout de même d'avoir une sérieuse conversation avec Volkonsky au sujet de sa filleule dès que sa dernière recrue lui tomberait sous la main.

— Il ne t'est pas venu à l'idée que c'était lui que ces salauds cherchaient à atteindre, et pas toi ? reprit-il plus calmement. Les commanditaires de cette affaire ont peut-être utilisé Sara-Jane pour trouver Nick.

— J'avoue que je n'y ai pas pensé, reconnut Richard. Et puis, l'enregistrement qu'il t'a transmis montre que nous sommes visés tous les deux.

Dale se passa la main dans les cheveux.

— C'est ce dont j'essaie de me convaincre.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu me caches ?

— J'ai deux hypothèses sur l'origine de cette attaque, admit Dale. C'est peut-être une vengeance pour le Mexique. Montoya te visait, ça lui a coûté la vie, et aujourd'hui vous subissez les représailles de son cartel. Nick est inclus dans le lot, mais comme ils ignorent sa véritable identité, ils sont passés par Sara-Jane pour le trouver.

— C'est mon hypothèse aussi, confirma Richard. Et l'autre option ?

— Tu as enquêté sur l'affaire Freeman, non ?

— Bien sûr. Mais pourquoi me parles-tu de cette vieille histoire ?

— Parce que beaucoup de personnes aimeraient mettre la main sur les dossiers disparus. Si quelqu'un a fait le rapprochement entre l'homme qui a sorti Sara-Jane des pattes de Montoya et l'introuvable ex-agent de la CIA Nick Volkonsky, alors la seule cible, c'est lui.

— C'est un agent fédéral : il ne doit pas être si difficile à trouver, si ? s'étonna Richard.

— Quand ils sont dans les unités d'interventions et d'infiltration, l'identité de mes hommes est tenue secrète pour la protection de leur vie et de leur famille. En plus, j'ai déjà constaté que Nick couvre ses traces : il détruit toutes les photos ou vidéos où il figure. Hormis une poignée de gens, personne ne sait où il se trouve ni à quoi il ressemble.

— Ton hypothèse implique que des personnes hauts placées sont persuadées que les dossiers existent encore, et que la fameuse enquête *Poltergeists* n'était pas un leurre pour masquer une sale combine.

— Quand tu m'as supplié de prendre Nick à la DEA, j'ai lancé des investigations à ce sujet. Je n'ai cessé de me heurter à des murs. Tout est verrouillé autour de lui. Alors, je me suis penché sur le cas de Marc Freeman. Savais-tu que ce mec était entré à la CIA comme archiviste ?

— Tu veux rire ? C'est une blague ?

— C'était un homme méthodique, opiniâtre, sans famille. Un patriote. Il se dévouait corps et âme à son métier.

— Pourtant, il a trahi ! rappela Richard, mal à l'aise.

— Je n'y crois plus. Même s'il l'avait voulu, le jour de son « suicide » Freeman n'aurait pas pu effacer ses dossiers : les fichiers étaient sauvegardés dans les serveurs sécurisés de Lengley auquel il n'avait pas accès. Et puis, ce mec était un archiviste ! Il avait ça dans le sang. Il conservait des versions papier, des copies sur CD-Rom... des « au cas où » ! Détruire des documents était contre nature pour lui.

— Mes enquêteurs ne les ont pas retrouvés, et pourtant ils ont cherchés. Nous aussi, nous avons creusé la théorie du complot, sans aucun résultat.

— Je sais. Autre point : Freeman ne comprenait pas grand-chose aux nouvelles technologies. C'est pourquoi il s'était entouré d'une équipe. Sa dernière recrue était un gamin surnommé « l'as des valises diplomatiques ».

— Volkonsky... Il aurait siphonné les dossiers avant leur destruction ? Il l'aurait fait pour le compte d'une puissance étrangère ?

— Je ne crois pas qu'il ait volé quoi que ce soit et tu peux oublier la théorie du complot. Connais-tu le nom de code que Nick portait à l'époque ? *Backup*. Je pense qu'il représentait le niveau d'archivage le plus sophistiqué mis en place par Freeman. Étais-tu au courant qu'entre deux missions, il dormait chez son patron ? Il avait sa chambre attitrée chez lui. Ils allaient même à la pêche ensemble.

— Comment un truc pareil a-t-il pu échapper à mes enquêteurs ?

— C'est la question à un million de dollars. Que Volkonsky ait été relâché par la commission, cela ne t'a pas surpris non plus ?

— Tu veux rire ! Je n'ai jamais compris comment cela avait pu se produire avec le dossier que nous avons contre lui.

— Je suis persuadé que certains membres de ta commission ont des casseroles au cul... Un chantage bien ajusté a servi d'assurance-vie à un gamin qui a en sa possession les secrets honteux de personnes très puissantes.

— Tu penses qu'il aurait gardé les dossiers sans les communiquer ? Mais pourquoi ?

— Pour rester en vie ! Il était peut-être jeune à l'époque, mais il n'a jamais été con.

— Il aurait pu t'en parler depuis. Vous travaillez ensemble depuis presque quatre ans, il devrait te faire confiance à présent ! Vous auriez pu reprendre l'enquête.

— Nick Volkonsky ? Faire confiance à quelqu'un ! Tu blagues ? L'année dernière, il s'est acheté... un truc. Appartement ou maison, je n'en sais rien, et j'ignore où. En fait, je n'en suis même pas sûr, tellement il a bien masqué la transaction.

Richard resta interdit.

— Tu dois l'obliger à te parler.

— Tu as déjà eu Nick en face de toi dans une salle d'interrogatoire. Penses-tu qu'on puisse lui faire dire ce qu'il ne veut pas dire ?

— Non, admit le sénateur, préoccupé.

— Il faut que je la gagne, sa foutue confiance, et alors il me parlera. S'il détient le dossier *Poltergeists*, la DEA aurait du boulot pour les dix prochaines années.

Si les hommes de Freeman n'avaient pas menti durant leurs procès et qu'ils étaient vraiment sur la trace d'une puissante organisation mafieuse impliquant des personnes très haut placées dans de nombreux pays... très très haut placées... alors Richard comprenait mieux l'inquiétude de son meilleur ami. Soudain, il réalisa que Sara était en danger, du simple fait qu'elle pouvait joindre Nick Volkonsky, qu'elle avait de l'importance pour lui...

Mais Dale ne le laissa pas pousser la réflexion plus loin.

— Je suppose que Nick est dans les parages... Fais-le venir, je veux coordonner la suite de l'opération directement avec lui.

— Dans la cuisine avec Nell. Ils cherchent « Juan » dans votre base de données.

— Ah oui... le fameux fiancé !

Une minute plus tard, Wyatt entra dans le bureau en même temps que son coéquipier.

— Pourquoi je ne suis pas surpris ? marmonna Dale. Le reste d'Alpha-1 est dans le coup aussi ? Ils sont là ?

— Ils sont au courant, bien sûr, répondit Nick avec un sourire provocateur. Et non, ils ne sont pas là. Travis et Lupo s'emmerdent en Jordanie. Je les ai encore eus au téléphone il y a une heure. Il ne se passe rien là-bas, c'était un tuyau crevé.

— Je vais les rapatrier. J'ai comme l'impression que nous allons avoir besoin de renfort, décréta Dale. Maintenant, tout le monde s'assied. Puisqu'on

commence à avoir une vue d'ensemble de ce merdier, expliquez-moi ce que vous avez décidé pour la suite.

— On sait que, pour l'aspect opérationnel, le coup vient du Mexique. Avec Nell, on épluche le trombinoscope pour trouver « Juan ». On sait aussi que le fiancé de Sara est mouillé, dit Nick avec mépris. L'un des buts de cette opération était de me faire venir. Il y a un risque qu'ils agissent vite, à présent qu'ils savent que je suis sur place. Il faut donc que nous reprenions l'initiative.

— Qu'est-ce que tu envisages ?

— Je vais avoir besoin d'un van banalisé, d'un accès à « l'annexe » de la boîte à Philadelphie et d'un parapluie géant pour pouvoir faire un truc complètement illégal.

— Du genre ? demanda Richard.

— Du genre qu'un sénateur se doit d'ignorer, répondit Dale.

Son meilleur ami soupira, sachant qu'on ne lui dirait rien de plus pour l'instant. Les opérations clandestines de la DEA l'étaient vraiment. Ce que Dale lui avait révélé sur ses doutes au sujet de Volkonsky était déjà une grande preuve de confiance, qu'il ne méritait peut-être pas...

## Chapitre 9

Sara se tournait et se retournait dans son lit. En rentrant, elle avait refusé de manger et était montée se coucher.

La conférence de presse s'était pourtant plutôt bien passée. Elle avait pris place sur l'estrade, avait lu son allocution et n'avait répondu à aucune question. Sara avait aperçu Daniel dans la salle, au premier rang. Il lui avait fait signe de l'attendre, mais elle avait demandé à Wyatt de la ramener directement. Ils s'étaient éclipsés et avaient rejoint la limousine, conduite par James devant l'issue de secours.

Dans la voiture, elle avait regardé CNN sur son smartphone. Son père faisait face aux journalistes. Très fière, Sara l'avait vu répondre et, question après question, rétablir sa crédibilité sans rien dévoiler de plus sur sa captivité. Pourtant, certains s'étaient comportés en harceleurs, cherchant le scabreux, le glauque. Ensuite, Sara avait coupé son téléphone. Elle n'avait accepté aucun appel. Surtout pas ceux de Daniel.

Une fois à la maison, elle avait éprouvé un horrible sentiment de jalousie en découvrant Nick et Nell dans la cuisine, en train de faire défiler les portraits que la DEA avait en stock. Ce n'est pas le fait qu'ils soient près l'un de l'autre qui avait provoqué cette réaction, mais le grand sourire séduisant que son ange adressait à sa cousine tout en débitant des plaisanteries et le fou rire de celle-ci. Jamais il n'avait fait cet effort pour elle.

Levant la tête un instant, Nick lui avait demandé si tout s'était bien passé et, écoutant à peine sa réponse, s'était replongé dans ses recherches. Wyatt n'avait pas eu l'air content non plus de son attitude.

Nell et Nick avaient un point commun inattendu : ils parlaient une demi-douzaine de langues chacun. Sara n'avait pas pu suivre le fil de leur conversation, alors qu'elle-même se débrouillait plutôt bien en espagnol et surtout en français. Prétendant une migraine, elle s'était isolée dans sa chambre. Pleine de sollicitude, sa mère lui avait monté un plateau auquel elle avait refusé de toucher. Anabeth montrait une solidité étonnante... La méthode brutale de Nick semblait avoir des effets positifs, finalement.

Et voilà ! Sara pensait de nouveau à lui. Elle aurait dû songer à Daniel, à son mariage définitivement compromis. Et à son propre comportement : n'avait-

elle pas trompé son fiancé en couchant avec Nick à un moment où rien ne prouvait encore la culpabilité de Daniel ?

Elle aurait dû aussi s'inquiéter de la menace des cartels qui planait sur elle et son père... et elle ne pensait qu'à son ange.

Nick, si secret qu'il avait fallu deux ans pour qu'elle apprenne son nom. Si cachottier qu'il était la plupart du temps impossible de prévoir ses réactions. Il prétendait n'avoir aucune morale, mais elle ne le croyait pas. S'il était venu dans sa chambre, s'il lui avait fait des avances, c'est qu'il était convaincu d'en avoir le droit parce que, à ses yeux, les fiançailles de Sara n'étaient déjà plus que de l'histoire ancienne. Il ne lui aurait pas fait de mal en la poussant à violer ses principes... La jeune femme était prête à parier que, quand il l'avait rejointe, il avait la preuve que Daniel était le responsable de la réapparition du film.

Ce qui inquiétait davantage Sara, c'était que Nick avait mis en doute la fidélité de Daniel. Avait-il voulu l'avertir ? Avait-il essayé, d'une manière détournée, de la préparer à de nouvelles révélations ? Était-ce une autre manifestation de la façon étrange dont il la protégeait ?

Sara sentit les larmes lui monter aux yeux, mais refusa de les laisser couler. Elle en avait assez de tous ces secrets qui lui pourrissaient la vie. Elle se tourna et retourna dans son lit avant de finir par s'avouer ce qu'elle voulait. Ce dont elle avait besoin.

\*

— Je peux dormir avec toi ?

Sans un mot, Nick ouvrit la couette et recula, lui laissant la place chaude. Sara se glissa contre lui avec un soupir de contentement, savourant le fait qu'il dorme nu. Elle avait chuchoté pour qu'il n'entende pas sa voix trembler, stressée à l'idée qu'il la repousse... Pire, elle avait craint de trouver Nell dans ce lit et s'en voulait d'une telle pensée.

— Je ne devrais pas être là, murmura-t-elle.

— Non, tu ne devrais pas.

— Je suis fiancée.

— Tu l'étais. Il t'a perdu au moment où il t'a trahie, et pas parce que tu as couché avec moi. Alors ne te culpabilise pas de venir chercher du réconfort.

— Mais toi ?

— Tu te rappelles ? Je suis l’opportuniste de service dénué de tout scrupule qui récupère toujours la belle nana du casting sans se poser de question.

— Et qui la laisse tomber à la fin de l’épisode ?

— On n’en est pas encore là, éluda-t-il.

\*

Au même moment, Nell éteignait la télévision après avoir regardé un film dans le salon. Elle avait passé les trois quarts de sa journée à chercher Juan avec Nick, qui n’était pas du tout comme elle l’imaginait. Elle avait découvert un homme au sens de l’humour caustique et aux connaissances étendues qui, même s’il avait essayé de le lui cacher, était très attaché à Sara.

Nell passait devant le bureau quand elle vit l’agent Rodham ranger son matériel. Il l’intriguait. Tout en lui clamait le militaire rigide : son maintien, le regard réprobateur qu’il avait posé sur elle à plusieurs reprises, et même sa coupe de cheveux. D’après Nick, c’était un geek surdoué et un expert en arts martiaux. Tout ce que Nell détestait : discipline, rigorisme, ascétisme et absence de fantaisie. Pourtant, il piquait sa curiosité.

— Je peux vous aider ? proposa-t-elle spontanément en entrant dans la pièce.

— Non, répondit-il sans se retourner. Si vous le cherchez, Nick est monté.

Nell resta un instant souflée devant l’agressivité du ton.

— Je suis au courant, répliqua-t-elle. Il est même probable qu’il soit dans le lit de Sara.

— Ça vous dérange ? rétorqua Wyatt en pivotant vers elle.

Le sous-entendu frappa Nell de plein fouet aussi durement que son regard méprisant.

— Qu’est-ce qui vous autorise à me parler de cette façon ?

L’agent de la DEA serra les mâchoires pour ne pas riposter face à cette fille qui se permettait de draguer Nick. Il avait bien repéré son manège dans la cuisine.

— Je suis tellement insignifiante que vous n’allez pas vous abaisser à me répondre ?

— Lâchez-moi, grogna Wyatt en lui tournant de nouveau le dos.

Il se maudit de ne pas avoir su se taire. Il tendait la main vers son ordinateur portable quand le capot de celui-ci claqua à un cheveu de ses doigts.

— Non, mais ça ne va pas, vous êtes fêlée. Vous allez le casser !

— J'ai posé une question, j'attends une réponse, s'énerva Nell.

Il pivota et se baissa pour que son visage soit au niveau de celui de la jeune femme.

— Foutez-moi la paix !

— Pauvre con psychorigide !

Pour la première fois de sa vie, Wyatt perdit son calme. Soit il lui flanquait une baffe, soit il...

Nell n'eut pas le temps de réagir quand il écrasa sa bouche sur la sienne, bloquant sa tête entre ses mains. Loin de se défendre, elle enroula les bras autour de son cou. La suite alla vite, très vite, trop pour qu'elle en mesure les conséquences. Wyatt trouva d'instinct les gestes qui lui firent perdre tout contrôle. Une partie de leurs vêtements vola, mais ils étaient trop pressés pour prendre le temps de tout retirer. Ils s'embrassaient à perdre haleine, s'étreignaient comme si leur vie, leur avenir en dépendaient. Lorsqu'ils roulèrent par terre, Nell avait déjà perdu toute notion du temps ou de ce qui n'était pas le corps musclé et brûlant de l'homme qui la couvrait de caresses et de baisers passionnés. L'orgasme la transperça dans une explosion de tous ses sens, et le monde s'évapora autour d'elle.

\*

Trois ans et demi d'abstinence sexuelle, mais aussi affective, durant lesquelles Nell s'était interdit toute forme de relation avec un homme. Elle venait de rompre sa promesse en s'envoyant en l'air sur le tapis persan de la bibliothèque de tante Anabeth avec un type qu'elle ne connaissait que depuis quelques heures et qui ne paraissait pas vraiment l'apprécier. Elle essaya de retenir les larmes qui lui piquaient les yeux.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Wyatt en essuyant une larme qui roulait sur sa joue.

— Devine, murmura-t-elle en détournant son visage pour éviter son regard.

— Je suis nul en devinettes. Nick te dira aussi que je n'ai aucun sens de l'humour. Je suis un pauvre con psychorigide.

Il lui retournait ses paroles désagréables. Il était comme les autres... Cette fois, Nell ne put retenir sa crise de sanglots. Wyatt bascula, l'entraîna sur lui, la câlina, chuchotant des mots doux. Il s'écoula un long moment avant que Nell ne parvienne à retrouver son calme. Renonçant à toute dignité, elle s'essuya les yeux avec son tee-shirt.

— C'était ma faute. Tout ce qui est arrivé... à cause de moi. Je... Je me suis laissée embobiner, j'étais amoureuse. Ce type m'a convaincue d'aller au Mexique, et c'est moi qui ai entraîné Sara là-bas, qui l'ai mise au défi de larguer ses gardes du corps.

— Ta cousine était une cible. Si Montoya n'avait pas pu l'atteindre par toi, il aurait utilisé une autre méthode. Tu n'as pas été une cause, mais une victime collatérale.

Nell renifla. Elle aurait aimé le croire. Mais comment, alors qu'elle venait encore d'avoir la preuve qu'elle était incapable de résister aux avances d'un beau mec ?

— Si tu pouvais oublier ce qui vient de se passer...

— Pas question ! la coupa Wyatt. Mais je serai d'avis qu'on aille continuer cette conversation dans une chambre. Le confort de ce tapis laisse à désirer.

Nell resta interdite. Hésita. Voulut y croire. Renonça.

— Je préférerais en rester là. Je n'aurai pas dû...

Wyatt soupira, se redressa. En quelques secondes, il avait réajusté ses vêtements et ramassé ceux de Nell. Elle cria de surprise quand il la souleva.

— Ce sera ma chambre. Si on se dispute, tu pourras partir en claquant la porte et en me traitant d'abruti. Tu es ce qui m'est arrivé de mieux depuis longtemps, et je suis désolé pour ma stupide crise de jalousie au sujet de Nick. C'était... injustifié.

La jeune femme en resta sans voix et se laissa porter jusqu'à la chambre de Wyatt.

— Je me sens idiote, murmura-t-elle quand il la déposa sur le lit et finit de la déshabiller. J'ai l'impression d'être une petite chose fragile...

— J'aime bien quand tu es fragile. Viens là !

Nell hésita puis se glissa contre lui, la tête au creux de son épaule. Elle était nue dans le lit d'un mec – très sexy – qu'elle connaissait à peine, mais qui grimpa en flèche dans son estime... sans même parler de l'aller simple pour le paradis qu'il lui avait offert.

— On va où tous les deux ? C'était un coup d'un soir ?

Wyatt prit son temps pour réfléchir tout en caressant le dos de Nell avec douceur.

— Je n'ai pas envie de me limiter à une seule soirée. Quand je vois qu'un guignol comme Nick peut réussir à trouver une nana géniale, je me dis que je dois en être capable aussi.

— Tu es conscient qu'on n'a rien en commun ou presque ? Je suis nulle en informatique. Il paraît que je suis désordonnée et fantasque.

— Et alors ? Les opposés s'attirent. En plus, une jolie fille qui mettra de l'animation dans ma vie trop bien organisée me fera du bien.

— J'ai l'impression que tu y avais déjà réfléchi, je me trompe ?

— Disons que l'idée de t'inviter à dîner me trottait dans la tête.

— Explique-moi pourquoi un beau mec comme toi s'est mis à l'informatique. Ce n'était pas pour épater les filles, quand même ?

Wyatt se mit à rire. Nell pensa qu'elle aurait fondu comme une guimauve sans se poser de questions s'il lui avait montré tout de suite ce sourire craquant qui faisait pétiller ses yeux.

— Je peux te dire pourquoi un geek maigrichon, lassé d'être le souffredouleur de l'école, s'est inscrit au karaté. Pourquoi, étant issu d'une famille modeste qui ne pouvait pas lui payer l'université, il est entré dans l'armée pour suivre la formation de ses rêves.

— Tu blagues ? Non ? En tout cas le résultat me plaît, admit Nell, sentant le désir renaître en soulevant le drap pour le détailler d'un regard dénué de pudeur.

Un désir assumé, cette fois.

\*

Sara ouvrit les yeux. La pendule indiquait 6 h 05. Elle se demanda si Nick était réveillé, puis le sentit bouger, passer la main sous le tee-shirt qui lui servait de chemise de nuit. Il commença à dessiner de petits cercles sur sa peau.

— Nous l'avons trouvé, dit-il à voix basse, mais on a eu du mal. Il est très prudent. Juan s'appelle en fait Francisco Costa. C'est le neveu de Montoya. Le fils d'une de ses sœurs.

— C'est une vengeance, alors, murmura-t-elle en se décidant à le regarder.

Pourquoi a-t-il attendu si longtemps ?

— À la mort de Montoya, ses lieutenants se sont battus pour la place. Francisco a mis du temps à s'imposer. D'après nos infos, il est en position de force depuis quelques mois, et encore : la rumeur dit qu'il est toujours contesté au sein de l'organisation.

— Alors, il n'a pas traîné pour nous atteindre.

— Il doit préparer son coup depuis un moment, pour consolider sa position.

La jeune femme se hissa, posa ses mains l'une sur l'autre à plat sur le torse de Nick et son menton par-dessus. Il continuait son manège sous son tee-shirt.

— Tu t'entends bien avec Nell ? ne put s'empêcher de le questionner Sara.

Nick lui adressa un sourire amusé, prouvant qu'il n'était pas dupe.

— Elle est sympa, très marrante, mais elle m'a harcelé à ton sujet... et au sujet de mes intentions.

— Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Demande-lui.

— Tu n'es pas drôle... Qu'est-ce que tu vas faire ce matin ? l'interrogea Sara, rassurée et revenant à des problèmes plus urgents.

— Daniel va gentiment nous expliquer comment la vidéo est entrée en sa possession, comment il contacte Francisco Costa et quel est leur plan pour la suite.

Sara allait le questionner plus avant quand le portable de Nick se mit à sonner.

— Est-ce vous ? exigea une voix féminine s'exprimant en russe dès qu'il eut décroché. Votre père veut savoir si vous êtes impliqué dans le scandale Delaney.

Sara eut juste le temps de reculer alors que Nick pivotait brutalement pour s'asseoir.

— Pourquoi s'intéresse-t-il soudain à ma vie ? rétorqua-t-il dans la même langue.

— Nous voulons la confirmation que vous allez enfin tenir votre rôle, et nous soutenir...

— Le prince se met au chantage ? la coupa-t-il. Il veut palper mon fric ?

— Non, mais une somme de vingt mille dollars serait un signe positif de votre dévouement familial...

— Dites à mon géniteur d'aller se faire foutre. Si l'un de vous ose parler, il aura une démonstration de ce que la CIA a fait de moi. Il n'y survivra pas et vous non plus.

Nick coupa la communication. Sara n'avait rien compris à l'échange mais elle sentit le matelas se mettre à vibrer. Soudain, il lança le téléphone contre le mur. Celui-ci explosa dans un bruit mat avant de retomber en morceaux sur le sol. Sara frémit de peur. Nick n'avait jamais perdu son calme, même dans les pires moments... Là, il était blême, dans une immobilité terrifiante.

À genoux derrière lui, elle hésita. C'était peut-être l'opportunité de savoir si Nick était violent ou non. Non pas « violent » au sens de capable d'utiliser la violence – ça, il l'était, pas de doute –, mais « violent » au sens de dangereux pour elle. Sara prit une inspiration et posa ses mains sur les épaules nues de son ange. Il se raidit mais ne la repoussa pas, pas plus qu'il ne tourna sa colère contre elle. Sara attendit quelques instants, puis commença à le masser avec douceur. Il fallut un moment avant que la respiration de Nick redevienne normale. Elle sentit enfin ses muscles se détendre. La crise de rage était passée... S'il n'avait plus de téléphone, elle n'avait rien eu à craindre.

— Tu veux en parler.

— Pas pour l'instant. Viens là, dit-il en l'attirant sous les draps. On a encore le temps avant de devoir se lever.

Il la serra contre lui, perdu dans ses pensées. Sara attendit en jouant avec la chaîne et la médaille qu'il portait toujours autour du cou, puis jugea que le moment était venu qu'elle rétablisse la communication.

— Je peux te poser une question ? Ton prénom, c'est Nikolai, et tu te fais appeler Nick, version américaine. Exact ?

— Si on veut, répondit-il.

— Quand tu m'as dit de ne pas t'appeler Nikita, je pensais que c'était un diminutif. Sauf que j'ai découvert que l'abréviation de Nikolai, c'est Kolya. Nikita, c'est un autre prénom. Pourquoi voulais-tu que je t'appelle comme ça ?

— Je t'ai demandé de ne pas le faire.

— En sachant très bien que je m'empresserais de faire le contraire, comme toi avec ta manie de m'appeler *printsessa*.

Nick l'observa et un sourire fit enfin pétiller ses yeux.

— Allez, dis-moi la vérité ! s'exclama-t-elle.

Brusquement, il inversa leur position, et elle se retrouva prisonnière sous

lui. Loin d'être entreprenant, Nick paraissait songeur. Du bout du doigt, il se mit à dessiner des arabesques sur l'épaule de Sara et la laissa accrocher son regard, pénétrer son âme.

— C'est l'histoire d'un petit prince russe né en exil. Mes ancêtres ont fui la Russie en 1917 avec leurs enfants, leurs domestiques et tous leurs millions. Ils ont longtemps vécu entre la France et la Suisse avant que mes grands-parents ne s'installent ici, dans les années 1960.

Sara le regarda, étonnée par ces révélations et se demandant si elle pouvait le croire.

— Mon père a baptisé son héritier *Nikolai* en l'honneur du Tsar. Il l'a confié dès la naissance à une nurse, comme il l'avait fait pour ses deux filles, et ne s'en est plus occupé.

— Et ta mère ?

— Tu veux parler de la princesse Alexandra Irinovna ? Cette femme est tout, sauf une mère. Quand, à la troisième grossesse, elle a enfin pondu un garçon, elle s'est fait ligaturer les trompes pour ne plus s'abîmer la silhouette. Elle n'a jamais changé une couche ni donné un biberon. Elle adore la haute couture et les mondanités. Rien d'autre.

Sara resta muette face à cette description... Elle avait peut-être des griefs contre sa mère, mais Anabeth l'aimait, comme elle aurait aimé tous les enfants qu'elle n'avait malheureusement pas pu avoir. La vie était parfois très injuste.

— J'ai l'impression que tu n'as pas eu une enfance... conventionnelle.

— Ça, tu peux le dire ! À cinq ans, je parlais russe, allemand et français, mais pas un mot d'anglais. Ce qui complique l'existence quand tu habites New York, mais te simplifie pas mal la vie quand ton géniteur t'expédie dans une pension en Suisse.

— Je ne comprends pas le rapport avec cette histoire de prénom.

— Mon père pique des crises quand il entend *Nikita*. J'adore l'emmerder pour lui faire payer le mal qu'il a fait.

— C'était lui au téléphone, tout à l'heure ?

— Non. Il m'a renié quand j'ai été viré de la CIA. C'était sa pouffe.

— Comment peut-il savoir pour la CIA ? s'étonna Sara.

Nick hésita un instant avant de répondre.

— Au moment où ce qui restait de la fortune familiale s'est volatilisé, le prince a eu une idée : lors des soirées du gotha, il me contraignait à forcer les

coffres de nos hôtes. Ensuite, il revendait au plus offrant ce que j'avais volé. Comme j'étais très doué, la CIA nous a repérés et recrutés. Mais dès que j'ai été majeur, j'ai mis les voiles. Fini l'argent facile à mes frais. De temps en temps, quand les maris de mes sœurs ne veulent plus banquer, mon père m'envoie l'autre garce pour me supplier de les renflouer. Aujourd'hui, c'était la version chantage : il n'avait pas encore osé.

Sara en resta un moment sans voix.

— Je n'aurais jamais imaginé une histoire pareille, murmura-t-elle.

Elle repoussa Nick et s'assit sur lui. Tapant de l'index contre son torse.

— Espèce de... Tu te moques de moi depuis le début en m'appelant princesse, mais c'est toi qui as du sang bleu. Toi qui viens d'une famille princière !

Le sourire de Nick s'élargit et son regard retrouva son humour espiègle.

— Justement, je sais de quoi je parle ! Si un jour tu rencontres mes sœurs, dis seulement « prince Harry ». Elles seront lancées pour des heures. Deux vraies perruches !

— Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point tu es misogyne.

— Je te rappelle que j'ai été élevé dans un pensionnat pour garçons et que je n'en suis sorti que pour atterrir entre les mains d'une équipe de call-girls. À part toi, les femmes dans ma vie, ce n'est pas le top... Ah si, ta mère. Elle, elle m'a épaté.

— Pourquoi ? s'étonna Sara.

— Anabeth a des tendances dépressives, mais elle s'est arraché les tripes. Elle restera debout, toutes griffes dehors et le couteau entre les dents, tant que tu ne seras pas sauvée. Elle se battra pour toi. Daniel a intérêt à l'éviter s'il ne veut pas se faire éviscérer.

Sara resta sans voix devant cette description guerrière de sa fragile maman. Sentant une violente émotion menacer de la submerger, elle proposa :

— Tu viens nager avec moi ? À moins que tu n'aies plus le temps ?

— J'ai le temps, mais je n'aime pas l'eau, répondit Nick avec une moue dégoûtée.

Elle ne put s'empêcher de le regarder comme s'il était un extra-terrestre.

— Tu m'accompagnes au moins en bas ?

— Si je fais ça, tout le monde comprendra avec qui tu as passé la nuit.

— Je n'ai pas envie de le cacher. J'en ai marre des secrets.

Sara n'eut besoin que de quelques minutes pour se préparer.

— Tu vas faire combien de longueurs ? demanda Nick en pénétrant avec elle dans le jardin d'hiver au centre duquel se trouvait le long bassin ovale.

— Entre trente et quarante, ça dépendra de ma forme.

Après avoir regardé Sara effectuer un plongeon impeccable, Nick se débarrassa de son tee-shirt et de ses chaussures. Il choisit de s'installer le long du mur, là où Sara faisait sa culbute. L'endroit, assez loin de l'eau, lui offrait toutefois une vue idéale sur les évolutions de sa sirène.

Anabeth s'immobilisa derrière la baie vitrée qui séparait le salon du jardin d'hiver. Elle admira Sara-Jane. Sa fille était une superbe nageuse, élégante, rapide. Elle avait toujours été très sportive. Mais Anabeth réalisait aujourd'hui que Sara avait commencé le judo et le kick-boxing au retour du Mexique. Elle avait prétendu avoir envie de se défouler après ses cours, pour évacuer le stress. Elle comprenait maintenant que son enfant avait eu besoin d'apprendre à se défendre. Une façon percutante de reprendre le contrôle de sa vie.

Les yeux d'Anabeth se fixèrent sur Nick. Il était assis, torse nu, immobile, et regardait Sara. Elle devait admettre que c'était un beau garçon.

— Sara-Jane est déjà à la piscine ? demanda Richard en arrivant près d'elle.

Presque avec timidité, il déposa un baiser sur la joue de sa femme, semblant s'attendre à être repoussé. Elle lui sourit tendrement. Nick avait eu raison de la secouer. Son mari, qu'elle aimait plus que tout, avait besoin de réconfort et d'affection.

— Qu'est-ce que Nick fait là ?

— Je pense qu'ils ont passé la nuit ensemble.

— Oh, c'est...

— Ce ne sont pas nos affaires, le coupa-t-elle avec fermeté. Nick a des défauts qu'il exhibe avec beaucoup de provocation, mais quand Sara l'a appelé au secours, il est venu sans hésiter. Il est prêt à prendre de gros risques pour elle.

— Il est violent ! Il pourrait la...

— Non, l'interrompit Anabeth. Ce n'est pas un enfant de chœur, mais ce n'est ni un sadique ni un pervers. Lui la protégera quoi qu'il arrive. C'est le plus important à mes yeux. D'ailleurs, n'as-tu jamais remarqué que Daniel

ressemble étrangement à Nick ?

Richard se figea et observa un moment le jeune homme avant d'admettre, à contrecœur :

— En effet.

## Chapitre 10

Daniel ne savait plus quoi faire. Cela faisait deux heures qu'il était assis dans cette pièce qui ressemblait à la salle d'interrogatoire d'une série policière : deux chaises en plastique, une table scellée au sol, des murs peints en beige. Il était seul. Il avait appelé, tapé contre le miroir sans tain. Personne n'avait répondu.

Ce matin, il était dans le parking de son immeuble, en chemin pour aller travailler, quand un van s'était immobilisé près de lui. Des hommes en avaient surgi et l'avaient aspergé de gaz. Daniel s'était réveillé dans cette pièce. Ses ravisseurs l'avaient délesté de ses papiers, de son téléphone et de sa montre. Depuis, il fixait la pendule au mur.

Soudain, il sursauta : la porte s'ouvrit, livrant passage à deux mecs. Un frisson de peur le parcourut. L'un, un inconnu, était brun, d'allure militaire. L'autre était le type blond du film, l'agent de la DEA dont Sara-Jane refusait obstinément de révéler le nom et qu'il avait cru être son amant.

L'homme le fixait de ses yeux froids, affichant un sourire mauvais en totale contradiction avec l'air juvénile que lui donnaient ses cheveux longs, négligemment attachés.

— Tiens, tiens, mais qui avons-nous là ? Daniel Meyer, avocat associé chez Meyer-Machin-Truc, fils de la riche famille Meyer. Fiancé à Sara-Jane Delaney, et crétin fini.

— Je ne vous permets pas ! s'exclama Daniel.

— Mets ton cul sur cette chaise et réponds à mes questions, rétorqua l'homme blond. Je n'ai pas de temps à perdre avec une bite molle dans ton genre.

Daniel sursauta, choqué, alors que le brun se plantait devant la porte. Le blond prit la seconde chaise, la retourna et s'y installa à califourchon. Il croisa les mains sur le dossier et posa son menton dessus, dans une attitude désinvolte qui ne trompa pas Daniel.

— Obéis ! Ton copain Francisco t'a prévenu que je suis un mec dangereux.

— Ce n'est pas mon copain !

Par prudence, tout en contestant, Daniel préféra s'asseoir. Si ce type avait eu

connaissance de ses conversations avec le Mexicain, cela signifiait que l'un d'eux était sur écoute et dans le viseur de la DEA.

— C'est un sale con qui me fait chanter, précisa-t-il pour se défendre.

— Dans ce cas, il fallait aller voir les flics.

— Je... je ne pouvais pas.

— C'est marrant, mais j'imagine très bien la scène : bonjour monsieur l'agent, je m'appelle Daniel Meyer, je suis fiancé à une fille merveilleuse, mais après une soirée trop arrosée dans un bar je me suis tapé une *bomba latina* de quatorze ans qui bosse pour le *cartel del Golfo*, dit le blond d'une voix nasillarde qui irrita Daniel. Depuis, ces vilains méchants me font du chantage. Ils viennent de m'envoyer une vidéo où ma copine se fait sauter, ils m'ordonnent de la communiquer au rival de mon futur beau-père et je ne comprends pas pourquoi.

— Mais... mais comment savez-vous ça ? s'alarma Daniel.

L'homme le toisa, méprisant.

— On a enquêté, Ducon ! Je suis persuadé qu'en plus, tu étais certain d'être dans ton bon droit. Tu voulais te venger de Sara parce que tu croyais qu'elle te trompait. Il ne t'est pas venu à l'esprit de lui parler honnêtement au lieu de refiler à l'ennemi de sa famille le film où on voit la femme que tu prétends aimer se faire violer.

— Vous admettez l'avoir violée ! s'écria Daniel en levant.

— Tu t'assieds le nabot, ordonna l'homme. Je l'ai agressée, je ne l'ai jamais nié, mais j'ai aussi massacré six mecs pour la sortir des pattes de Montoya. Ça ne m'a pas empêché de dormir et ça ne me dérangerait pas de recommencer.

Il parlait avec un calme sarcastique qui glaça Daniel.

— Je veux mon avocat.

— Tu es avocat.

— Un avocat pénaliste, pour faire respecter mes droits, rétorqua-t-il avant de réaliser que l'autre faisait exprès de ne pas comprendre.

— Non.

— J'exige mon avocat ! cria Daniel en bondissant de sa chaise.

Vif comme l'éclair, l'agent de la DEA lui attrapa la main et la plaqua sur la table. Daniel hurla en voyant un couteau surgir de nulle part et plonger vers ses phalanges. Il lui fallut deux bonnes secondes pour se rendre compte que la

lame était plantée à la jonction de son index et de son majeur, mais qu'elle n'avait qu'éraflé sa peau.

— Au prochain coup, je te tranche le petit doigt.

L'homme fit lentement pivoter le couteau, provoquant des picotements douloureux.

— Et si tu pouvais éviter de chier dans ton froc, ce serait sympa. Je dis ça surtout à cause de l'odeur.

Daniel essaya de contenir ses tremblements.

— Ce n'est pas légal... C'est une arrestation abusive et...

— Mais où as-tu vu jouer que tu étais en état d'arrestation ? Officiellement, mon pote et moi sommes en mission très loin d'ici. Donc je suis ton pire cauchemar, parce que je peux te faire tout ce dont j'ai envie, dit-il avec un sourire sadique. Je veux savoir ce que t'a demandé ton copain Francisco et comment vous communiquez.

La lame pivota encore d'un quart de tour. Vaincu, Daniel baissa les yeux.

— C'est toujours lui qui me contacte. Il doit me rappeler aujourd'hui. Sans doute ce soir.

— Pourquoi ?

— Il ne m'explique pas ses projets, se rebiffa Daniel.

— Qu'est-ce qu'il t'a demandé ? Je te préviens, *Danielito*, je perds patience.

Daniel mit une seconde de trop à se décider. La lame se planta dans la peau souple entre son pouce et son index. Il hurla de douleur et se plia en deux en tentant de se libérer. Son bourreau se tourna vers son comparse.

— J'ai loupé le petit doigt, s'amusa-t-il.

Lâchant le couteau – qui punaisait toujours la main à la table – il saisit le visage de Daniel, lui broyant la mâchoire et l'obligea à se remettre debout.

— Dernière chance, Dugland.

— Il voulait que je donne la vidéo à Steeles, haleta Daniel. Je ne savais pas pourquoi... Je n'avais pas reconnu Montoya et j'étais furieux contre Sara-Jane, elle...

— Ça, on le sait déjà. La suite.

— Je devais l'avertir si je vous voyais.

— C'est bien, petit soldat, tu l'as fait, se moqua son bourreau. Et après ?

Daniel gémit de douleur, transpirant à grosses gouttes.

— Je dois lui dire quand vous serez à l'extérieur avec le sénateur.

— Et Sara ?

— Jamais je ne laisserai cette ordure l'approcher ! s'exclama-t-il avec ferveur. Je ne répondrai à aucune question sur elle !

L'homme le relâcha brusquement, retirant en même temps son couteau. Le jeune avocat s'affala sur la chaise. Il ramena sa main contre lui et prit son mouchoir pour bander la blessure qui, à son grand étonnement, saignait à peine.

— Je ne t'ai pas abîmé, gueule d'amour, se moqua l'agent de la DEA. Mais ce n'est pas l'envie qui me manque de te refaire le portrait. On n'a pas idée d'être aussi con.

Tout en parlant, il essuya la pointe de son couteau sur son pantalon noir avant de le ranger dans un étui à l'intérieur de sa botte. Ensuite, narguant Daniel, il sortit un bâton de réglisse de sa poche et prit tout son temps.

— Quand Francisco Costa va appeler, tu lui raconteras exactement ce qu'on va te dire, au mot près. Si tu veux sortir d'ici vivant, il faudra que tu sois convaincant. Et, concernant Sara, ne t'approche plus jamais d'elle.

— Vous... vous n'avez pas d'ordres à me donner à son sujet.

L'homme blond fixa Daniel, une lueur meurtrière dans les yeux.

— Tu lui as fait assez de mal comme ça, fous-lui la paix.

— Je ne voulais pas ! Je vais me racheter...

— Et comment ? Tout le monde sait qu'elle est passée entre les pattes d'un cartel. Tous les connards vont se croire autorisés à lui manquer de respect, à lui faire des propositions dégueulasses. Toutes les poufiasses bien pensantes vont la mépriser.

La porte de la salle d'interrogatoire s'ouvrit à cet instant, et Daniel se redressa.

— Sara-Jane ! Je vais t'expliquer ! Il faut que nous parlions, que nous...

Mais alors qu'il allait s'élancer vers elle, l'homme brun l'intercepta et le rassit de force sur la chaise. La rage au ventre, impuissant, il vit le blond retenir la jeune femme.

— Tu n'aurais jamais dû venir. Je ne voulais pas que tu apprenes tout ça.

— Tu es gentil, mais arrête de me protéger sans arrêt. J'avais besoin

d'entendre la vérité. De me rendre compte que j'avais encore choisi un minable.

— Il a été piégé. Tu l'as dit toi-même : c'est un gamin couvé de la haute, il n'a jamais eu la carrure pour affronter de vrais méchants.

Daniel faillit hurler quand il vit la main de ce type se poser sur l'épaule de sa fiancée.

— Laisse-moi passer, demanda Sara qui se dégagea en douceur. Je dois lui parler.

Heureusement, l'homme obtempéra sans discuter. À nouveau libre de ses mouvements lui aussi, Daniel bondit sur ses pieds et se précipita vers elle.

— Sara-Ja...

Mais il n'eut pas le temps d'en dire plus : il se retrouva étalé par terre à regarder le plafond qui tanguait, une douleur atroce transperçant sa mâchoire déjà endolorie.

— Waouh ! Ça, c'est une putain de droite ! s'exclama l'homme brun.

— Rappelle-moi de ne plus jamais te contrarier, *printsessa*.

Sans répondre, la jeune femme se plaça à l'aplomb de Daniel, le pointant du doigt.

— Nos fiançailles sont rompues. Je te renverrai ta bague. Ne t'approche plus jamais de moi. Ne prononce même plus mon nom. Oublie mon existence.

— Mais... tenta Daniel en essayant de se relever.

Sara lui flanqua un coup de pied dans les côtes qui le fit retomber à plat dos.

— Tu es une larve, un sale traître. Tu as détruit ma vie et celle de mon père alors que tu disais m'aimer !

— Je...

— Tu la fermes. Encore un mot et je lui ordonne te t'achever ! hurla-t-elle en désignant l'homme blond. Je te regarderai couiner pendant qu'il te saignera comme un porc. Et crois-moi, il est très doué : je l'ai déjà vu faire plusieurs fois.

— Tu deviens sanguinaire, ma princesse, s'amusa celui-ci. J'adore.

Sara se détourna et se dirigea, d'un pas décidé, vers la porte. Elle sortit, accompagnée de son redoutable protecteur. Daniel gémit, roula sur le côté. Le brun, qui n'avait rien dit de tout l'interrogatoire, prit alors la parole.

— Un conseil : croise au large de Sara et de Nick. . Mon pote est du genre

psychopathe quand il s'agit de Sara. Il t'arrachera les yeux et les couilles sans hésiter si elle le lui demande.

\*

Derrière le miroir sans tain, Dale, Richard et Anabeth avaient assisté, atterrés, à toute la scène. Le sénateur et sa femme n'auraient pas dû se trouver là, mais ils avaient accompagné Sara-Jane. Dale ne savait pas comment ils avaient obtenu l'adresse des salles d'interrogatoire – l'« annexe » dans le langage des agents –, mais ils avaient refusé de quitter les lieux. De toute façon, avait pensé le directeur de la DEA, ils étaient tous mouillés dans cette histoire.

Ils avaient été rejoints par Travis Shepard et Lupo Mendes, tous juste débarqués de l'avion, mais parfaitement au courant de la situation.

— C'est navrant, murmura Anabeth. Daniel a détruit leur avenir à cause d'une allumeuse et parce qu'il n'a pas fait confiance à Sara-Jane. Il s'est laissé manipuler.

— À sa décharge, fit remarquer Dale, ce sont des pros. Il n'avait aucune chance de leur échapper. S'il avait résisté à la première fille, il y en aurait eu une deuxième... ou un piège plus tordu. D'ailleurs, ce n'est peut-être pas la première qui l'a fait trébucher.

À cet instant, Nick ouvrit la porte de la pièce et s'effaça pour laisser entrer Sara. La jeune femme était pâle et massait la main avec laquelle elle venait de frapper son ex-fiancé.

— Jolie droite, dit Dale en la serrant dans ses bras. Ça va, tu tiens le choc ?

— Il le faut bien. Je n'avais aucune illusion, mais j'espérais... Je ne sais pas... des remords, ou qu'il se rende compte de l'ampleur de la catastrophe qu'il a provoquée. Il pense vraiment qu'on va recoller les morceaux, qu'il pourra se racheter.

À travers le miroir, elle regarda Daniel qui s'était assis et maintenait sa main blessée contre lui, l'air penaud, sous la surveillance d'un Wyatt qui affichait un air tout sauf aimable.

— Comment être sûre qu'il dira ce que nous voulons à Francisco, et surtout qu'il se taira une fois libéré ? Vous n'avez pas l'intention de le tuer, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Tu as peur qu'on abîme ton chouchou chéri ? riposta Nick, soudain tendu.

— Sara-Jane s'inquiète pour vous, intervint gentiment Anabeth. Pour ce que vous risquez encore d'être obligé de faire. Moi aussi, je m'inquiète.

— Je vous adore, Anabeth ! s'exclama Nick en lui plaquant deux gros baisers sur les joues. Si vous n'étiez pas amoureuse de l'autre vieillard, je vous supplierais de m'épouser !

— C'est fini, ce cirque ? râla Richard. On peut revenir à notre problème ?

Nick poussa un soupir à fendre l'âme, accompagné d'une mimique comique.

— Je suis un éternel incompris, déclama-t-il. Quand je suis sérieux, on me reproche d'être un robot. Quand je me montre affectueux, on me prend pour un clown.

— Pauvre martyr, se moqua Sara, luttant pour masquer un sourire.

Content d'avoir réussi à la dérider par ses pitreries, Nick se dirigea vers un sac en papier qu'il avait posé sous un bureau.

— Il y a cinq ans, le papa adoré de notre petit avocat a été mis en cause. Sa société a construit des immeubles non conformes. Un balcon s'est effondré, et il y a eu trois morts. C'est le sous-traitant qui a été condamné ; le père de Junior a été relaxé, faute de preuves.

— Et alors ? demanda Dale, soudain très intéressé.

— Le diable est dans les détails, répondit Nick en lui tendant une liasse de feuilles qu'il venait de sortir du sac. Meyer raconte un seul mot de ce qui s'est produit ici et son papa chéri passe les trente prochaines années en taule pour avoir volontairement utilisé un béton de qualité inférieure. Je vous rappelle aussi que lui plonge pour viol : il a eu des rapports sexuels avec une gamine de quatorze ans. C'est interdit dans cet état.

— Ça va le motiver, confirma Travis. J'ai toujours adoré ta façon de gérer les détails.

— Ce n'est pas ce que tu as dit la fois où j'ai flanqué des pétards dans les tuyères de l'avion privé de ce diplomate salvadorien.

— Là, tu as failli créer un incident international, et on s'est payé un trekking de plusieurs jours dans la jungle pour échapper à son armée de tueurs, lui rappela Travis.

— Pourquoi je ne suis pas au courant de ça ? demanda Dale.

— Parce que, au final, on s'est bien marrés, intervint Lupo hilare. Et que vous vouliez juste la confirmation qu'on avait fait foirer un *deal* de coke à quarante millions.

— Il faut vraiment qu'on parle des *détails* que vous oubliez tous de mentionner dans vos rapports, les gars, soupira Dale. On gère la suite comment ?

— Costa en a après le sénateur et après moi, dit Nick. On va lui donner ce qu'il veut. Nous sortons tous les deux, ils nous attrapent et nous emmènent à leur chef. L'équipe de soutien intervient, et les gêneurs sont hors-jeu. *Game over*.

— Ou ils vous abattent direct, le contredit Travis, pragmatique.

— Négatif. Ce serait déjà fait. Un sniper nous aurait dégomés dès que Meyer a confirmé ma présence. Non, ils nous veulent vivants.

— Pour quoi faire ? demanda Sara.

— Pour nous tuer, répondit Nick. Mais après de lentes et horribles tortures.

— Nick ! s'exclama Anabeth en voyant sa fille blanchir.

— C'est une vendetta, expliqua-t-il. Il faut que notre mort soit visuelle, spectaculaire, terrifiante et enregistrée. Elle doit servir de leçon à tous ceux qui pourraient être tentés de résister à Costa. Le titre du film serait : *Je suis le maître du monde, je peux buter impunément un sénateur américain ou un agent de la DEA*.

— C'est dément, marmonna Sara.

— Si nous voulons aller vite et frapper fort, nous n'avons pas le choix.

— Je suis malheureusement d'accord avec lui, confirma Dale.

— Ça va être dangereux, n'est-ce pas ? demanda Anabeth.

— Je ne vous mentirai pas. Le risque est réel. Ça ne va pas être une partie de plaisir, et il va falloir jouer serré.

Anabeth hocha la tête. Elle n'avait pas envie que son mari s'expose, mais elle était assez lucide pour comprendre que c'était la méthode la plus radicale pour les sortir, lui et Sara, des mâchoires du cartel. Et sauver sa fille était sa première priorité.

— Je refuse ! s'écria Sara. Il y a forcément une autre solution que de vous balader tous les deux avec une cible au milieu du dos. Il n'en est pas question. Je...

— *Printsessa*, arrête, dit Nick avec un calme inébranlable. Je sais ce que je fais.

— Je ne veux pas !

Anabeth s'approcha et posa la main sur le bras de sa fille.

— Si c'est le seul moyen de tout stopper, alors il faut qu'ils le fassent.

— Ils vont se faire tuer !

— Tu pourrais me faire confiance : je suis plus coriace que ça, riposta Nick, vexé.

— Toi peut-être, mais mon père ?

— Sara, je ne suis pas en sucre. Moi aussi, je sais me défendre.

— Je maintiens que c'est l'idée la plus débile de la décennie, ronchonna Sara.

— Anabeth, vous saviez que votre fille est têtue comme une mule ? demanda Nick en pivotant soudain sur ses talons.

— Elle tient de moi, lui répondit-elle.

— Misère ! s'exclama-t-il. Pour fêter ça, je vais aller me venger sur chou chou chéri. Celui-là, je le découpe en rondelles s'il ne fait pas ce que je veux sans broncher.

Ils le virent pénétrer dans la salle d'interrogatoire, toute trace d'humour ayant disparu de son visage. Daniel, blême, fit un bond sur sa chaise.

Dale fit un signe discret à Richard et ils se placèrent en retrait des autres.

— Comment avez-vous eu cette adresse ? Nick ne voulait pas que vous veniez.

— Wyatt ne devait pas être d'accord. Il l'a donnée à Nell.

Le directeur de la DEA retint un sourire. La fantasque Nell et le trop méthodique Wyatt, un duo imprévu et intéressant... La question que lui posa Richard lui rendit son sérieux.

— Les six morts, c'est vrai ou c'était du pipeau pour faire peur à Daniel ?

— Je n'en sais rien, avoua Dale. Nick n'en a jamais parlé et n'en a pas fait mention non plus dans le rapport que je lui ai fait rédiger avant son intégration.

— Sara a dit qu'elle l'avait vu faire.

— Ta fille a tout entendu de l'interrogatoire de Daniel, elle a pu entrer dans le jeu de Nick. C'est lui qui joue le rôle du méchant flic.

— Peut-être. Ça sort d'où, à ton avis ? demanda Richard en désignant la liasse de feuilles.

— Il aurait eu du temps, j’aurais dit d’une enquête minutieuse et ciblée.

— Nick n’a pas eu le temps.

— Donc, il avait tout ça en stock quelque part.

— On en revient aux archives de Freeman. Je veux bien qu’elles soient conséquentes, mais au point de contenir le dossier Meyer... Ce serait une énorme coïncidence.

— Regarde, répondit Dale en sortant deux feuilles.

C’étaient des fac-similés de factures de commandes de matériel.

— Bobentchyk Ltd. C’est une boîte que la DEA surveille depuis des années, une émanation de la mafia ukrainienne. Corruption, blanchiment, importation illégale d’armes, et j’en passe. Que Freeman ait aussi eu cette entreprise dans son collimateur est logique. Le nom de Meyer a dû monter dans le cadre d’investigations plus importantes.

— Putain...

— Nick prend un sacré risque à laisser un indice prouvant qu’il a bien les dossiers perdus de Freeman en sa possession, surtout devant toi qui les as traqués. Tu l’as fait virer pour avoir gardé le secret sur l’existence de cette sauvegarde. Il le fait uniquement pour les beaux yeux de ta fille. J’espère que tu arriveras à t’habituer à l’avoir comme gendre...

## Chapitre 11

Sara se rongea les ongles depuis que la limousine avait quitté l'enceinte de la propriété. Elle avait tout fait pour décourager son père, usant de logique et d'arguments pragmatiques. Mais elle s'était heurtée à la volonté du sénateur d'en finir avec cette histoire.

Plus étonnant, sa mère était restée d'une solidité incroyable : elle avait soutenu son mari dans sa décision et avait asséné à Sara : « S'il faut en passer par là, alors nous allons le faire. Autrement, tu ne seras jamais libre. »

Cette nuit, quand Nick avait enfin daigné monter se coucher après avoir réglé tous les détails de ce plan délirant, elle l'attendait dans sa chambre. Elle avait tout tenté pour le faire changer d'avis, même le chantage sexuel ! Sara ne se serait jamais crue capable de jouer cette carte-là un jour, et elle avait échoué. Non seulement Nick était toujours décidé à suivre son idée – tout juste avait-il promis d'être prudent –, et elle avait quand même partagé son lit.

La conclusion de cette expérience était double. La première : Nick était bien plus têtu qu'elle. Elle n'avait jamais rencontré un cabochard pareil. Il lui avait donné l'impression de l'écouter, mais rien – ni l'appel à la raison, ni le chantage, ni les menaces – n'avait pu influencer sur sa décision ni même érafler sa certitude qu'il faisait le bon choix. Tenter de le faire changer d'avis avait été aussi efficace que se taper la tête contre une porte blindée pour essayer de l'ouvrir.

La seconde : l'approche du danger était un puissant aphrodisiaque qui leur avait valu une nuit presque blanche. Nick était tendu, incapable de dormir. Il avait relâché la pression en laissant libre cours à son imagination... Sara pouvait difficilement se plaindre de son amant, enthousiaste et acharné à lui donner du plaisir.

La jeune femme soupira, dépitée et un peu honteuse. La situation était si complexe qu'elle était passée en mode survie, comme au Mexique. Elle n'avait pas le temps de s'apitoyer sur la trahison de Daniel. La fin catastrophique de leur histoire d'amour ne l'atteignait pas, en tout cas, pas pour l'instant. Cela viendrait sans doute plus tard, quand elle aurait le temps d'analyser son propre comportement et de se demander comment elle avait pu retomber si vite et si facilement dans les bras de Nick alors qu'elle se pensait amoureuse d'un autre.

Elle s'interrogerait aussi pour savoir pourquoi elle était si inquiète pour son ange et, à présent, totalement indifférente du sort de Daniel toujours enfermé dans l'annexe de la DEA... Elle avait elle-même appelé la secrétaire et les parents de son ex-fiancé pour les informer qu'il était malade et alité. Mentir lui avait paru d'une facilité déconcertante...

\*

— La limousine s'engage sur le boulevard, annonça Wyatt.

Il suivait la progression de la voiture sur les écrans installés dans une pièce du sous-marin, grâce aux images d'un satellite mis à disposition par la NSA – dont un des directeurs devait un service à Dale –, pour l'opération, et aussi aux GPS dans les téléphones, aux caméras, micros et traceurs que portaient Nick et Richard dans leurs vêtements.

— Accident devant, des flics nous font signe de nous dérouter vers le réseau secondaire, annonça Nick. Équipes de soutien, préparez-vous, ça va bouger.

— Esquade 1, reçu, dit Travis qui roulait cinquante mètres derrière la limousine dans un van transportant une partie de du commando d'intervention de la DEA, lourdement armée.

— Esquade 2, reçu, confirma Lupo au volant du deuxième van, plus en retrait, dans lequel les agents sanglèrent leurs gilets pare-balles et armèrent leurs fusils d'assaut.

— Family 1, reçu, répéta James depuis la rue parallèle, dans un troisième véhicule.

— Family 2, je prends le relais d'Esquade 1, annonça Arthur en accélérant pour doubler et permettre au van de tourner sans être remarqué.

Les hommes de l'équipe de sécurité avaient tenu à participer, arguant que non seulement c'était leur travail de protéger le sénateur, mais qu'une filature assurée alternativement avec la magnifique BMW rouge d'Anabeth et la Mercedes décapotable bleue de Sara serait imparable. Aucun bureau fédéral ne véhiculait ses agents dans ce genre de voiture haut de gamme, alors que les vans noirs aux vitres teintées allaient attirer l'œil !

Dale avait dit non. Nick avait dit oui. Travis, Lupo et Wyatt avaient confirmé. Dale avait capitulé face à l'expérience de ses agents de terrain. Ce n'était qu'une violation de plus des procédures, s'était-il dit avec une philosophie que peu de directeurs auraient partagée... Dale s'était aussi résolu à ce choix car

ainsi il n'y aurait pas de fuite, et les rapports d'intervention ne contiendraient que ce qu'il serait nécessaire d'y faire figurer, la présence des membres d'Alpha-1 pourrait ainsi être escamotée, garantissant leur anonymat.

— Un van et deux bagnoles viennent de nous bloquer contre le trottoir, annonça Nick, parfaitement calme, dans un bruit de freinage violent. Le rodéo commence. Y a cinq mecs armés, Uzi et Kalach, plus les trois conducteurs. Ne nous lâchez pas, les gars.

Sara serra les dents, assise sur une chaise inconfortable entre Dale et sa mère. Elle fit tourner la montre de Nick sur son poignet, comme un talisman. Il la lui avait confiée pour ne pas risquer de l'abîmer pendant l'opération. Nell, qui avait tenu à être là, restait debout près de la porte, à se ronger les ongles.

Aucun d'entre eux ne quittait des yeux les moniteurs qui retransmettaient les images en direct. La scène se fit soudain saccadée, digne d'un mauvais film. Nick et son père se faisaient sortir en force de la voiture et les types cagoulés les contraignaient à monter dans un van blanc. Les images disparurent brusquement, laissant place à des écrans noirs et à un silence pesant.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'exclama Sara en se redressant.

— Nick a coupé la transmission, expliqua Wyatt impassible. Les hommes de Costa les passent sans doute au détecteur. Il la réactivera dès qu'il le pourra.

— Ça veut dire qu'ils sont seuls ? s'inquiéta Anabeth.

— Ça veut dire que l'équipe de soutien est derrière eux. Travis et Lupo sont plus collants que du chewing-gum. James et Arthur suivent aussi.

Wyatt ne prit pas la peine de rappeler que James était un ancien Navy Seal et Arthur un vétéran de la Delta Force, bien armés et ravis d'en découdre avec de vrais méchants – comme au bon vieux temps –, en toute discrétion, et couverts par la DEA.

— Je savais que c'était de la folie, marmonna Sara.

— Fais confiance à Nick. Tu l'as vu en action au Mexique. Tu crois que ces guignols ont la moindre chance contre un type aussi retors et entraîné que lui ? Rappelle-moi le score...

— Six à zéro, ronchonna Sara.

Dale ne dit rien, mais la confirmation de sa filleule sur le nombre de morts que Nick avait laissés derrière eux dans leur fuite ne l'étonna pas. Elle le conforta aussi dans l'idée que si un jour Nick décidait de s'affranchir de son autorité, il deviendrait un véritable problème de sécurité nationale : trop intelligent, trop doué... trop dangereux.

Les minutes s'égrenèrent, rythmées par les rapports des unités de poursuite et les images du satellite que Wyatt téléguidait pour suivre le van des kidnappeurs. Sara sursautait chaque fois qu'une voix s'élevait dans les haut-parleurs :

— Ici Esquade 1, le van tourne dans la 110<sup>e</sup> ouest.

Une minute après.

— Ici Family 2, il fait demi-tour pour revenir sur ses pas. Je le lâche.

— Ici satellite, je prends le relais. Esquade 2, va à l'angle de la 117<sup>e</sup> pour les récupérer.

La peur sans nom, atroce, que Sara éprouvait, qui la rongait, lui serrait le cœur, ne concernait pas son père. Elle ne s'expliquait que d'une seule façon. La jeune femme pouvait se raconter ce qu'elle voulait, invoquer tous les mensonges du monde, les fausses bonnes raisons, les vrais problèmes qui les séparaient : elle était amoureuse de Nick.

Maintenant qu'elle l'avait admis, il allait falloir vivre avec cette vérité lourde de conséquences.

Dans la camionnette où les types cagoulés les avaient fait monter et leur avaient lié les mains, Nick subissait des palpations désagréables.

— Le voilà ! s'exclama le mec qui le fouillait en libérant de son étui le gros couteau militaire qu'il portait à sa ceinture. Le chef a dit qu'il ne fallait jamais te laisser à proximité d'un objet tranchant et, en priorité, trouver ta lame. Il nous a raconté comment t'as crevé l'œil d'un des hommes *del señor Montoya*.

— Il avait tripoté mon matériel sans autorisation, rétorqua froidement Nick en se dégageant d'un coup d'épaule.

Les kidnappeurs retirèrent leurs cagoules, laissant voir leur expression inquiète. Nick et Richard échangèrent un regard : si ces individus se montraient à visage découvert, c'est qu'ils ne craignaient pas d'être identifiés. Leur hypothèse se confirmait : ils devaient bien être exécutés.

— Nous sommes suivis ? demanda l'homme qui avait fouillé Nick au chauffeur.

— Non, je ne pense pas. Je refais un tour de quartier par prudence, ensuite on va au point de rendez-vous.

Ils s'étaient exprimés en espagnol, indifférents au fait que Nick les comprenait.

— Ça m'étonne quand même qu'il n'y ait pas plus de sécurité autour du sénateur.

— Blondie doit se prendre pour Superman, ricana le chauffeur.

Quelques minutes plus tard, le van et ses deux voitures d'escorte s'arrêtèrent à l'intérieur d'un hangar à l'apparence délabrée, dont les portes furent aussitôt fermées. Les deux otages furent violemment poussés hors du véhicule. Ils tombèrent à genoux sur le sol en ciment brut. Richard vit Nick, dont les mains étaient attachées devant lui, les porter à la boucle de sa ceinture. Il se sentit rassuré à l'idée que les caméras et les traceurs cachés sur eux venaient d'être réactivés. Ils n'étaient plus seuls.

— Tiens, tiens, mais qui vois-je là ? L'insaisissable fantôme qui a trahi mon oncle pour les beaux yeux d'une pétasse et ce traître de Delaney, s'exclama une voix moqueuse en espagnol.

Ils tournèrent la tête et virent « Juan », alias Francisco Costa, s'approcher d'eux. Habillé d'un costume de grand couturier, coiffé avec élégance, l'homme n'avait plus grand-chose en commun avec le soi-disant étudiant dont Nell s'était crue amoureuse.

— Hormis mon nom, je n'ai rien compris, mentit Richard en se remettant sur pieds avec difficulté. Vous seriez aimable de vous exprimer en anglais.

— À genoux, ordonna Francisco Costa.

Richard ne bougea pas, le défiant du regard. Une gifle s'abattit sur son visage. Le sénateur chancela, mais resta debout, fixant toujours avec provocation son adversaire.

— Tu veux jouer ? s'amusa celui-ci.

Il décocha un violent coup de poing dans l'abdomen de Richard qui se plia en deux, le souffle coupé. Nick se redressa brusquement et se jeta en avant pour intervenir, mais il fut aussitôt intercepté par les hommes de main qui le frappèrent, le projetèrent à terre où il resta groggy, roulé en boule sur lui-même, inerte même sous les coups de pieds.

— Ton toutou est bien dressé, mais cela ne te servira à rien, sénateur. Tu vas payer ta dette, cette fois !

— Ma dette ! Quelle dette ? Votre salopard d'oncle a enlevé ma fille. Il l'a agressée et c'est vous qui venez me parler de dette !

— Oh, le gros menteur... Aurais-tu oublié, sénateur ? Aurais-tu rayé de ta mémoire la façon dont tu as financé ta première campagne électorale en Californie ? Les promesses que tu as faites à tes amis de l'époque – promesses

que tu as oubliées dès que tu as épousé la riche Anabeth Ferguson, qui a eu la gentillesse de prendre en charge le financement de ta nouvelle carrière à Philadelphie ?

Richard blêmit.

— C'est un consortium qui m'avait...

— Ferme-la, connard ! Mon oncle et ses amis t'ont aidé. Ils t'ont mis le pied à l'étrier et, toi, tu as trahi la *familia* ! Ça nous a pris du temps mais aujourd'hui, tu vas payer !

— C'est faux ! hurla Richard en voyant Francisco Costa dégainer un petit revolver et le pointer vers lui.

— Tu avais une dette vis-à-vis de mon oncle. Tu as refusé de l'honorer. Tu es le seul responsable de ce qui est arrivé à ta fille.

Dans l'annexe, personne ne bougeait, souffle suspendu. Sara ne pouvait croire ce qu'elle entendait, et était surtout morte d'inquiétude pour Nick, toujours immobile.

Tout s'accéléra soudain.

— En place ! annoncèrent presque simultanément toutes les équipes.

— *Go* ! ordonna Dale la seconde suivante.

Sara et sa mère n'arrivaient plus à comprendre ce qui se passait : leurs regards, comme celui de Nell, glissaient d'un écran à l'autre. Des hurlements, des coups de feu... et encore des détonations, des cris. Les images tournoyaient en tout sens. Sara réalisa que son père était couché au sol.

La seconde caméra – celle de Nick – bougeait trop rapidement pour qu'elle saisisse le sens de ce qu'elle voyait. Et soudain :

— Tu es mort !

C'était la voix, froide et calme, de Nick. L'image se stabilisa. Ils virent Francisco Costa à terre, le visage en sang, la lame effilée du couteau de Nick posée sur la gorge.

— Dis-leur de jeter leurs armes ! *¡Ahora!*

Costa obtempéra. La fusillade cessa aussitôt. Ils entendirent des ordres qui claquaient en deux langues différentes et le cliquetis des armes qui tombaient au sol.

— La prochaine fois que tu feras fouiller un pro, fais-le faire par un pro.

Mon couteau, c'est celui-là. L'autre, c'est un truc de rigolo pour blouser la galerie.

— Je m'en occupe, dit alors Lupo. Va soigner ça.

— Soigner quoi ? s'exclama Sara.

Elle arracha le transmetteur de la main de Wyatt.

— Nick, est-ce que tu es blessé ?

— Du calme, ma beauté. Une balle m'a éraflé l'épaule. Un pansement et un bisou magique, et ce sera bon, s'amusa-t-il en se penchant en avant pour entrer dans le champ de la caméra fixée sur sa boucle de ceinture.

Il leur adressa un grand sourire, la tête en bas, ses longs cheveux, libérés dans la bagarre, pendant comiquement.

\*

Quelques minutes après, les hommes de Costa – ceux qui n'étaient pas blessés et en cours d'évacuation vers l'infirmerie de la prison fédérale – étaient alignés, à genoux, les mains attachées dans le dos.

— Tu nous as quand même fait peur, petit génie. On a cru que tu avais ton compte, dit Wyatt dans la radio.

— Ces types tapent comme des gonzesses... Pardon, Sara, ce n'est pas ce que je voulais dire, toi tu cognes vraiment dur. En fait, j'avais juste besoin d'atteindre mon couteau pour me détacher et pouvoir protéger le sénateur au moment de l'assaut. C'était trop facile, ces crétins ne m'ont même pas lié les mains dans le dos.

— Tu t'es jeté sur mon père pour le protéger au moment de l'attaque ? s'exclama Sara en prenant l'émetteur à Wyatt.

— Tu l'as bien vu, non ?

— Dis-lui que tu t'es aussi occupé de Costa. Elle va finir par le comprendre de toute façon, conseilla Dale.

— C'était le but de la manœuvre, rappela Nick sans s'émouvoir.

— Mais il était armé et pas toi !

— Ouais, mais c'est moi qui ai gagné. Il tire comme une brêle et il n'est pas capable de se servir de ses poings.

— Parce que, en plus, c'est lui qui t'a tiré dessus ! Tu sais que tu es un grand

malade ?

Sara soupira en rendant l'appareil à Wyatt.

— C'est un cas désespéré.

— Non, c'est un chat à neuf vies, s'amusa celui-ci en lui adressant un sourire. Il a fait des trucs bien plus dingues que ça.

— Je crois que je préfère ne pas le savoir.

Dans la demi-heure qui suivit Nell, Sara et sa mère tournèrent en rond, attendant les nouvelles. L'unité d'intervention transférait les hommes du cartel vers les locaux de la DEA pendant que les ambulanciers finissaient leur travail...

— Je ne peux pas croire ce qu'a raconté ce sale type sur papa, marmonna Sara qui ressassait sans cesse la conversation entendue.

— Ton père devra s'expliquer, dit Anabeth avec un calme étonnant. De toute façon, que cela soit vrai ou faux, Richard est irréprochable depuis que nous sommes mariés. Vingt-cinq ans, c'est long pour une vengeance : j'ai du mal à y croire aussi.

— Vous devriez retourner à la maison, leur conseilla Dale. Nous devons bétonner le dossier, ça nous prendra plusieurs heures.

Une longue attente commença. Richard et Nick ne reparurent qu'à la nuit tombée. Rassurée de le voir sain et sauf, Sara serra son père contre elle, mais comprit que ses parents souhaitaient être seuls. Ils avaient besoin de se parler autant qu'elle avait besoin de discuter avec Nick. Elle lui fit signe de la suivre et ils s'isolèrent dans la bibliothèque.

Son ange portait toujours son tee-shirt déchiré et taché de sang. Sara avait envie de lui hurler dessus pour les risques qu'il avait pris et la peur qu'il lui avait faite. Mais elle n'était pas sûre qu'il réalise l'ampleur du problème. Nick vivait sur le fil du rasoir, il carburait à l'adrénaline. Ce type était tout, sauf normal. Et ce n'était pas les états d'âmes de la fille qui occupait temporairement son lit – si amoureuse soit-elle – qui allaient le faire changer de mode de vie.

— Tu peux me rendre ma montre ? demanda-t-il avec une politesse neutre.

Sara s'exécuta, vexée qu'il ne se montre pas plus tendre avec elle après les angoisses qu'il lui avait infligées. Et soudain, sa colère flamba.

— Tu es cinglé, dit-elle.

— J’ai fait ce qu’il fallait. Costa est derrière les barreaux, son staff aussi. Cette fois, la vendetta devrait s’arrêter... Enfin...

— Enfin quoi ?

— Ça dépend. Tu dois être consciente que, s’il veut nuire à ton père, il profitera du procès pour lancer ses accusations publiquement.

— Ce sont des calomnies ! s’écria-t-elle.

Nick se raidit et quelque chose dans son regard gris mit la jeune femme en alerte. Encore une fois, il avait connaissance de faits qu’il lui cachait.

— Quoi ? Dis-moi.

— Le sénateur n’est pas... totalement *clean* dans cette histoire.

— Tu mens ! Mon père a toujours été honnête !

— Sara ! soupira Nick désolé. Le mec sur lequel j’enquêtai au Capitole, le soir où nous sommes croisés pour la première fois, c’était le sénateur Delaney ! Il faisait partie des cibles qui m’étaient assignées. C’était l’un des *Poltergeists*.

— Je ne te crois pas !

— À l’époque où Montoya n’était encore qu’un caïd de quartier à Los Angeles, il a financé des meetings de ton père et acheté un certain nombre de voix pour lui. J’ai les preuves. Je cherchais à savoir si leur *deal* était toujours d’actualité et ce que ton père donnait en contrepartie.

— Montoya était mexicain, pourtant, s’étonna-t-elle.

— Il y a bien longtemps que la frontière est poreuse. Il y a plus d’Hispaniques en Californie que de personnes parlant anglais.

— Je refuse quand même d’y croire...

Nick tendit la main vers elle, peut-être pour la consoler, mais Sara réagit d’instinct et recula. La douleur de la trahison était trop vive. Elle pouvait supporter d’avoir été enlevée, violée, séquestrée parce que les activités de son père dans sa lutte contre les trafiquants les avaient exposées. Mais savoir qu’elle avait été kidnappée à titre de vengeance parce que son père s’était laissé corrompre... C’était au début de sa carrière, il avait tout fait pour se racheter depuis, mais elle n’en était pas moins la fille d’un menteur, d’un ripou.

— Si tu avais tué ce salaud, on n’en serait pas là, murmura-t-elle sans réfléchir.

— Tu te rends compte de ce que tu dis ?

Mais Sara n’entendait plus, anéantie par le chagrin, la fatigue et submergée par toutes les horreurs qu’elle avait vécues, auxquelles elle avait dû survivre... tout ça à cause de son père.

— J’ai besoin d’être seule.

— Je...

— Va-t’en ! Laisse-moi.

Nick jeta un dernier regard vers Sara. Elle lui tournait le dos à présent, rigide, serrant ses bras autour d’elle pour se protéger, se couper de lui. C’était terminé. Il n’avait plus rien à espérer. Alors il pivota et sortit de la pièce, tirant la porte qui se ferma doucement.

Il s’en voulait. Il n’aurait pas dû se leurrer. Il avait toujours su qu’ils n’étaient pas du même monde et qu’une entente sexuelle exceptionnelle, ne ferait jamais d’eux un couple. Il savait qu’une fille comme elle ne s’encombrerait pas longtemps d’un mec comme lui, borderline et sans avenir.

— Je t’aimais, Sara, murmura-t-il. Je n’avais que toi...

Prenant une profonde inspiration, il ferma les yeux. Il visualisa son vieux coffre à jouets, celui de son enfance, avec son prénom gravé sur le couvercle, en cyrillique. Mentalement, il l’ouvrit. Il y déposa une boule de lumière symbolisant cet amour qu’il s’était toujours cru incapable d’éprouver. Il y ajouta les petits morceaux de son cœur qui avaient jusque-là survécu à sa vie de misère affective. Il les cala précieusement entre d’autres souvenirs doux-amers et des rêves qui étaient restés lettre morte. Nick referma le couvercle, fixa le cadenas, et le coffre retrouva sa place, au plus profond des replis secrets de son âme.

Si Sara avait été en face de Nick quand il rouvrit les yeux, elle aurait eu peur. La vie, la joie, l’humour même, avaient quitté son regard où l’acier impitoyable avait repris ses droits.

Vingt minutes plus tard, Nick était dans sa chambre en train de boucler son sac quand Wyatt entra dans la pièce. Son ami hésita, les mains enfoncées dans les poches.

— Je pensais que tu allais rester ici, quitter l’équipe pour être avec Sara...

— Elle vient de me lourder pour ne pas avoir tué Francisco Costa. Son père

risque d'avoir des problèmes, et il m'aurait suffi d'un geste pour lui épargner ça. Le pire, c'est que ça ne m'aurait pas empêché de dormir.

— Faux, contra Wyatt. Je ne crois pas que tu ais jamais tué de sang-froid ou par intérêt. C'est ce qui fait la différence entre nous et les types que nous traquons. Elle doit pouvoir le comprendre, elle doit te respecter pour ça.

— Je ne suis pas sûre d'être aussi respectable que tu le penses. Tu pars avec moi ?

— Je vais rester ici quelques jours, dit Wyatt embarrassé. Nell a des congés avant sa prochaine mission, on voudrait en profiter pour mieux se connaître...

— Tu as été rapide sur ce coup-là. Je suis content pour toi, ça à l'air d'être une fille chouette.

Nick eut un sourire un peu amer et se détourna, faisant comprendre à son ami que la conversation était close, comme le sac qu'il venait de refermer. Comme cette époque de sa vie où il avait tenté de s'intégrer, d'avoir une existence – presque – normale.

## Chapitre 12

Sara avait ruminé toute la nuit, seule dans son lit. Elle en voulait à son père. Encore des secrets, encore des catastrophes dans sa vie. Elle en voulait à Nick qui n'était même pas venu la retrouver alors qu'elle aurait eu besoin de sa présence, de sa chaleur, de ses mains sur elle pour l'aider à oublier. Pourtant, elle savait qu'elle ne devait pas compter sur lui, sans pouvoir s'empêcher d'espérer qu'il s'adoucirait peut-être un peu et laisserait une petite chance à leur couple.

Elle se leva avec l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur, la tête douloureuse. La chambre de Nick était vide : il était déjà descendu. Elle pensa le trouver à la cuisine car elle souhaitait tirer les choses au clair entre eux une fois pour toutes. Elle ne voulait plus de secrets dans sa vie, plus de faux semblants. Elle allait lui annoncer qu'elle était amoureuse de lui... et assumerait les conséquences, quelles qu'elles soient.

Malheureusement, il n'y avait que James discutant avec Maria.

— Avez-vous vu Nick ce matin ? demanda Sara en prenant un morceau de brioche.

Son garde du corps la regarda, embarrassé.

— Il est parti hier soir.

— Comment ça, « il est parti » ?

— Il a quitté Philadelphie. Je l'ai déposé à l'aéroport. Il m'a dit que sa mission ici était terminée. Et il ne m'a pas indiqué sa destination, précisa James, devinant la question suivante.

— Non ! s'exclama Sara. Ce n'est pas possible.

Elle se précipita vers le bureau, espérant trouver Wyatt, et s'immobilisa en le découvrant en train d'embrasser Nell.

— Oh, pardon... Je ne voulais pas vous déranger.

— Ce n'est rien, répondit Nell en lui faisant signe d'approcher. Qu'est-ce que tu as ? Ça n'a pas l'air d'aller.

— Je cherche Nick, mais il paraît qu'il a quitté la maison.

Wyatt échangea un regard avec Nell avant d'avouer :

— Nick m’a raconté que tu l’avais viré en lui reprochant de ne pas avoir tué Costa.

— Nous nous sommes disputés, mais je n’ai jamais dit ça ! s’exclama Sara, stupéfaite.

— Il semble que c’est ce que lui a compris. Il a fait son sac. Je suis désolé.

— Il ne m’a même pas dit au revoir...

S’il l’avait fait, elle aurait pu tenter de le retenir. Sara regagna sa chambre, mais à peine eut-elle fermé sa porte que la colère la saisit. Son oreiller atterrit dans le mur ; elle le reprit et le bourra de coups de poing et de coups de pied.

— J’en ai marre ! hurla-t-elle. Ras-le-bol ! Fait chier, cette histoire !

Et puis... Qu’est-ce qui lui prouvait que Nick Volkonsky ne l’avait pas menée en bateau depuis le début, depuis le Mexique ? L’expérience montrait qu’elle était d’une naïveté intersidérale quand elle était amoureuse, et si un amateur comme Daniel réussissait à lui mentir, un expert comme Nick avait le pouvoir de lui faire gober n’importe quoi.

— Fils de prince, rien que ça ! C’est ce qu’on va voir.

Sara attrapa son ordinateur portable et s’installa sur son lit. Dix minutes plus tard, elle soupira, guère plus avancée. Elle avait bien découvert l’existence d’un Nikolaï, fils de Dimitri Vassilievitch Volkonsky et d’Alexandra Irinovna. Seulement, elle n’avait trouvé que deux photos qui dataient de plus de dix ans ; on y entrevoyait un adolescent blond, grand et dégingandé, toujours de trois quarts dos. Impossible d’être certaine qu’il s’agissait de l’homme qu’elle connaissait. Impossible aussi, évidemment, de trouver des informations sur ses activités récentes à la CIA ou à la DEA.

Décidée à en avoir le cœur net, première étape de la reprise en main de sa vie, elle saisit son téléphone et appela la seule personne qui accepterait peut-être de lui répondre : son oncle Dale. Allant droit au but, elle lui demanda :

— Nick est-il le fils du prince Dimitri Volkonsky, ou s’est-il payé ma tête ?

— C’est la vérité. C’est pour ça que le russe est sa langue maternelle.

— C’est aussi un ancien de la CIA qui avait été blacklisté ?

— Oui, répondit son oncle, étonné. Il avait été mis en liste noire après une enquête pour corruption de la commission que ton père préside au Congrès. C’est Nick qui t’a raconté tout ça ?

Sara se raidit à cette nouvelle révélation, mais se garda de réagir. Nick avait volontairement négligé de lui dire que son père était responsable de son

éviction de la CIA et que ce contentieux entre eux était, sans le moindre doute, la véritable raison à cette fameuse interdiction de la contacter. Encore et toujours des secrets !

Plus décidée que jamais, elle continua son interrogatoire :

— Tu l’as pris à la DEA à la demande de papa, parce qu’il m’a sauvée de Montoya, mais sous condition qu’il ne m’approche plus ?

— Exact. Je suis quand même surpris qu’il t’ait parlé de tout ça. En général, Nick refuse d’évoquer son passé à la CIA, et je sais qu’il n’a plus de contact avec sa famille.

— Tu m’étonnes, marmonna Sara en songeant à la scène à laquelle elle avait assisté. Merci pour tes réponses : j’avais peur d’avoir été trop naïve et qu’il m’ait baratinée. On s’est disputés, et il est parti. Pourrais-tu me donner son numéro de téléphone ?

— Tu ne l’as pas ?

— Étonnamment, non.

— Je ne peux pas te le communiquer, c’est un de nos principes de sécurité. Mais je vais passer la consigne à Nick qu’il te rappelle.

Sara raccrocha. Reprenant son ordinateur, elle rédigea un mail demandant – gentiment – à son ange de la recontacter de toute urgence. Malheureusement, trois secondes après l’envoi, le système automatique l’informa que l’adresse n’existait plus. Nick avait détruit l’unique lien entre eux.

Sara se laissa tomber à la renverse sur son lit, fixant le plafond. En quelques jours, son univers s’était une nouvelle fois écroulé. Plus de job ni d’avenir professionnel. Plus de fiancé ni de projet de mariage. Pire, elle avait perdu confiance en son père qui avait toujours été le seul repère solide de son existence. Il avait menti sur son passé, il connaissait Montoya, il connaissait Nick...

— Pas question ! s’exclama-t-elle soudain en se redressant.

Elle n’allait pas s’effondrer. Elle allait se battre. Elle allait commencer par parler avec son père, par obtenir la vérité.

— Pourquoi ta commission a-t-elle fait blacklister Nick ? attaqua-t-elle en poussant la porte du bureau avec une vigueur excessive.

Richard, assis derrière sa table de travail, sursauta. Il avait l’air fatigué, abattu, et une seconde Sara faillit se laisser attendrir.

— La commission a rendu un non-lieu, corrigea-t-il. C'est la CIA qui a décidé de le blacklister. Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

— Rien ! Il est parti, et c'est oncle Dale qui a gaffé en croyant que j'étais au courant.

— Je n'ai pas le droit de t'en dire plus, c'est classé secret défense, répondit le sénateur avec lassitude.

— Je m'en fous, articula Sara. Et si je te dis : *Poltergeists* ?

Son père devint livide.

— Où as-tu entendu ce mot ?

— Figure-toi que j'en connais plein d'autres ! Maintenant, je veux savoir, exigea-t-elle.

— Je suis curieuse aussi, commenta Anabeth, qui venait d'entrer dans la pièce.

Alors Richard raconta à Sara ce qu'il avait déjà expliqué à son épouse la veille : comment un jeune politicien ambitieux s'était fait piéger par des soutiens trop facilement obtenus. Comment il s'était battu pendant des années pour échapper à l'emprise du cartel. Il raconta pourquoi il avait accepté de présider une des commissions les plus difficiles du Congrès, pour laver son honneur et combattre ceux qui étaient devenus ses ennemis. Comment il espérait pouvoir sauver son amitié avec Dale qui n'avait jamais été au courant de rien. Il expliqua à mots couverts ce qu'il savait de l'affaire Freeman.

— Donc, je résume : Nick était soupçonné de bosser pour la mafia ou pour les Russes, ou même les deux à la fois pendant qu'on y était. Il a été viré pour n'avoir jamais admis qu'il avait connaissance du contenu des dossiers qui avaient coûté la vie au reste de son équipe. Mais s'il avait avoué, il se serait fait tuer lui aussi... C'est une histoire de fous.

— Présenté comme ça...

— Tu aurais dû me le dire avant, l'interrompit Sara toujours en colère. Imagine que Nick ait voulu m'utiliser pour se venger de toi !

— Vous n'étiez plus en contact après le Mexique. Il avait eu ce qu'il désirait, il était réintégré et son passé a été effacé.

— Et Aspen ?

— Il y avait son équipe et ton service de sécurité. Tu... ne risquais rien, balbutia son père, incapable de cacher les doutes qu'il entretenait depuis plusieurs jours.

— C'est amusant, répondit Sara d'une voix moqueuse, je ne me souviens pas d'une autre personne dans la chambre.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda calmement Anabeth.

— J'ai passé la nuit avec Nick, et nous n'avons pas fait que parler du bon vieux temps. S'il avait tenté de me manipuler, il n'aurait eu aucun mal !

Richard s'avachit dans son fauteuil. Étonnamment, ce fut Anabeth qui prit le relais :

— Nick a-t-il été violent avec toi ? Ou a-t-il menacé de l'être ?

— À part au Mexique ? Jamais. Même pas quand je lui ai flanqué une gifle l'autre jour. Il ne me l'a pas rendue.

— Pourquoi l'avais-tu giflé ?

— Il avait été odieux au sujet de Daniel. Il m'a dit qu'il était jaloux.

— Je pense qu'il tient sincèrement à toi, estima Anabeth. Autrement, il n'aurait pas pris de tels risques. Seulement, il est englué dans de si nombreux mensonges que cela ne doit pas être simple pour lui. Tu dois aller le chercher.

Sara regarda sa mère, étonnée. Anabeth lui sourit.

— Ton père m'a soutenue quand j'étais au plus mal et, pourtant, je lui en ai fait baver. Maintenant, c'est mon tour de défendre la famille. Mon cher Richard, je vais te sortir de la panade. Tu vas voir de quoi est capable une femme amoureuse, doublée d'une épouse intelligente, pour sauver son homme. Et tu vas voir ta fille faire la même chose pour le sien.

Sara laissa ses parents préparer la suite de leur vie, qui ne la concernait plus vraiment. Elle était adulte, elle devait voler de ses propres ailes.

À peine une heure plus tard, c'est un Dale Anderson désolé qui rappela Sara.

— Nick pense que tout a été dit, il te souhaite bonne chance et d'être heureuse.

— Et c'est tout ?

— Tu le connais mieux que moi. Dans le genre têtue...

— Où est-il ?

— Je l'ignore ; il a posé plusieurs semaines de vacances avant sa prochaine mission.

Sara raccrocha, ne sachant pas si elle devait croire Dale. Elle savait qu'il ne trahirait pas la confiance d'un de ses hommes, même pour elle. Désœuvrée,

malheureuse, elle se traîna jusqu'au salon où elle découvrit Nell et Wyatt, amoureusement installés sur le sofa.

— Oh, je suis désolée...

— Je vais vous laisser entre filles, annonça-t-il en se levant. J'ai des trucs à ranger.

— Maniaque, le chambra Nell en le regardant sortir d'un air rêveur. Je crois qu'en fait, je l'adore.

Sara lui sourit, heureuse de voir que Nell avait réussi à vaincre ses traumatismes. La jeune femme s'effondra dans le canapé en soupirant bruyamment.

— J'en ai marre, j'ai la sensation d'être la reine des pommes.

— Pourquoi ?

— Voyons, laisse-moi compter, répondit Sara en levant une main. Mon premier copain me largue pour une autre en me disant qu'elle est plus belle que moi.

— C'était un crétin.

— Nous sommes d'accord, et j'ai mis un an à m'en remettre. Mon deuxième mec se sauve en courant quand ma mère lui rappelle qu'il a joué à « touche-kiki » avec une mineure. C'était un trouillard. Six mois à pleurer toutes les larmes de mon corps. Mon fiancé me trahit en révélant au monde l'enfer que j'ai vécu et en détruisant la carrière de mon père. Je crois que je devrais me faire bonne sœur.

Nell eut un petit sourire compatissant.

— Je te rappelle que j'étais fiancée à un type qui nous a attirées dans un traquenard. Je ne suis pas vraiment plus douée que toi.

— Et Wyatt ?

— Seul le temps dira s'il tient la distance, répondit Nell avec philosophie. En revanche, il en manque un dans ta liste.

— Tu parles du mec qui est entré dans ma vie sans me demander mon avis ? L'agent secret qui préfère filer à l'autre bout de la planète plutôt que de s'engager avec moi ?

— Est-ce qu'au moins tu lui as avoué que tu es amoureuse ?

— Pas eu le temps, grogna Sara sans prendre la peine de nier ses sentiments.

— Attends... pas une seule fois depuis le Mexique ?

— Je n'étais pas amoureuse, là-bas, contesta-t-elle. C'était malsain. Nick savait qu'il aurait pu me faire faire n'importe quoi, même le tapin, selon ses propres mots. Ça n'aurait jamais été une relation viable.

— Aspen, alors ?

— Je ne crois pas, répondit Sara avec plus d'hésitation. Je pense que je suis tombée amoureuse...

Elle laissa sa phrase en suspens, et Nell sur les charbons ardents.

— ... la semaine dernière. Quand il m'a attrapée en me disant qu'il n'était pas civilisé. Mon cœur a fait boum, et j'ai eu la sensation d'être... Je ne sais pas comment l'expliquer. Je me suis sentie... complète. J'ai besoin de lui. Son absence me fait un mal de chien ! N'empêche... Mes sentiments n'ont aucune importance. Il est parti. Et c'est la troisième fois qu'il me largue dans le vent.

— Sauf qu'il revient chaque fois. Si au lieu d'attendre la prochaine catastrophe pour l'appeler au secours, tu allais le chercher en lui disant ce que tu ressens ? Que vous vous expliquiez une bonne fois pour toutes ?

Sara tergiversa un moment, puis se dit qu'elle n'avait aucune raison de mentir.

— J'ai essayé. Mais l'adresse que j'avais ne fonctionne plus, et oncle Dale refuse de me répondre, à la demande de Nick lui-même.

— On pourrait questionner Wyatt, suggéra Nell.

— Il ne trahira pas son équipier.

## Chapitre 13

Angoissée, les mains moites, Sara gara sa petite voiture de location devant le chalet. Elle n'aurait eu aucune chance de le trouver sans aide. Il appartenait à une société qui n'était qu'une boîte postale qui elle-même appartenait à une autre société, et ainsi de suite... Nick avait bien travaillé pour dissimuler l'adresse de son pied-à-terre.

Suivant les indications précises de Wyatt, elle avait franchi la barrière à l'entrée de la propriété grâce au code qu'il lui avait donné pour couper l'alarme. Elle avait dû charger dans le système, à l'aide d'une clé USB – elle aussi fournie par le nouvel amour de Nell –, un programme qui avait temporairement bloqué les capteurs de mouvements.

— Le repaire de Nick est protégé comme une forteresse, lui avait dit Wyatt. N'oublie pas d'éteindre ton portable, il a également posé des détecteurs de fréquences.

Ensuite, elle s'était enfoncée dans la forêt en suivant un chemin de terre. La propriété faisait près de quatre-vingt-dix hectares, et la maison se trouvait en plein centre, au milieu des bois. L'endroit n'avait rien d'impressionnant. C'était une petite habitation typique du Montana, en pierre, entourée par une terrasse en bois. Elle était nichée entre les arbres et bénéficiait d'une vue imprenable sur une rivière sauvage en contrebas.

Ne voyant pas Nick jaillir de la maison, furieux de son intrusion, elle en déduisit qu'il avait dû sortir. Suivant toujours les instructions de Wyatt, elle gara sa voiture derrière la remise. Ensuite, elle s'approcha de la porte arrière. Un sourire ironique apparut sur ses lèvres : clavier numérique commandant la gâche et une alarme dernière génération, comme le coéquipier de Nick le lui avait annoncé. Elle tapa le code et la serrure se déverrouilla.

Elle entra et referma consciencieusement.

— N'oublie pas, lui avait dit Wyatt, ou tu te retrouveras nez à nez avec le flingue d'un Nick de très mauvaise humeur.

Le lieu était plus accueillant qu'elle ne s'y attendait, le poêle allumé, il y régnait une température agréable... Wyatt avait décrit l'endroit comme un bunker : vitres et portes blindés, murs renforcés, et pourtant, elle avait la sensation d'être dans un chalet tout simple, rustique et confortable.

Le rez-de-chaussée se composait d'une grande pièce avec une partie cuisine bien équipée. Dans le côté salon, un profond canapé en cuir fauve faisait face à une large cheminée. Un second sofa regardait un écran géant qui couvrait la moitié du mur.

Sara s'approcha de la bibliothèque qui occupait l'autre moitié, où elle découvrit des livres dans cinq ou six langues différentes, allant des classiques de la littérature russe aux derniers manuels de programmation Java et Arduino. Des tapis, des coussins et même des rideaux donnaient une note colorée et chaleureuse à l'ensemble.

Une échelle de meunier permettait d'accéder à l'étage, qui n'était guère qu'une grande mezzanine où elle devinait un matelas à même le sol. Sous la structure, il y avait une longue table faisant office de bureau. Plusieurs ordinateurs y étaient posés, dans un fouillis de câbles et de matériel électronique.

N'osant rien toucher, Sara prit le temps d'admirer de magnifiques photos noir et blanc encadrées et accrochées aux murs. Elle découvrit un cliché de l'équipe Alpha-1 au grand complet, posant sur la terrasse du chalet avec leurs prises : de belles truites.

Désœuvrée, fatiguée par le voyage et de longues heures de conduite, Sara s'installa dans l'un des canapés et attendit. Elle finit par s'assoupir.

Nick entra tranquillement en sifflotant. Il posa ses poissons sur le plan de travail et commença à préparer son repas, content de sa pêche de la matinée.

— Il y en a pour deux ? demanda une voix qu'il pensait ne plus jamais entendre.

Il se retourna d'un bloc. Sara, à genoux sur le canapé, les coudes sur le dossier, l'observait, encore endormie.

— J'ai faim, murmura-t-elle presque timidement pour rompre le silence pesant qui s'était abattu sur la pièce.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je me suis déplacée, puisque tu ne veux pas me répondre, dit-elle en se levant.

— J'ai répondu, fit-il remarquer en enfonçant ses mains dans ses poches.

— Ah oui ? J'avais besoin de te parler, et tu m'as fait dire que tu me souhaitais bonne continuation ! La même rengaine qu'à Aspen.

Elle vint se planter devant lui, décidée à s'en tenir à ses résolutions et surprise qu'il se soit de nouveau coupé les cheveux. Ils étaient tellement courts que Nick semblait avoir le crâne rasé. Il n'avait plus rien d'angélique, il paraissait... dangereux, même pour elle.

— Je voulais te présenter mes excuses, annonça-t-elle pourtant. Je n'ai jamais souhaité que tu tues Francisco Costa. Je me suis mal exprimée.

— D'accord, excuses acceptées. Tu peux t'en aller.

— Et toi ? Tu n'as rien à me dire ?

— Non, je ne vois pas.

Sara frémit d'appréhension. Nick n'avait visiblement pas l'intention de se montrer conciliant ou coopératif.

— Je voulais autre chose !

Vivement, avant de perdre courage, elle saisit le visage de son ange et plaqua ses lèvres sur les siennes. Nick se raidit. Sara insista mais, face à son manque de réaction, elle finit par se reculer. Elle se heurta à un regard d'acier, froid, dénué de la moindre émotion.

— Lâche-moi, ordonna-t-il d'une voix dure.

La jeune femme obtempéra. C'était le mercenaire des premiers jours, au Mexique. Cet homme qui ne prenait en compte que ses propres intérêts. Elle douta. Avait-elle eu raison de venir ? N'allait-elle pas se faire souffrir pour rien ? Être rejetée une fois de plus ?

Elle avait cru Nick vexé à cause de ce qu'elle lui avait dit au sujet de son père, mais il n'était sans doute pas capable de lui donner plus qu'il ne lui avait déjà accordé.

Pire : il n'avait peut-être pas *envie* de lui donner plus.

*Autant être fixée*, songea-t-elle.

— Je n'aurais pas dû te laisser me convaincre, après Aspen, qu'on devait se séparer. Ça a été trop dur. Je ne veux pas vivre ça une seconde fois.

— Je ne suis pas un jouet, *printsessa*. Je ne vais pas te suivre à Philadelphie pour être ton petit chien jusqu'à ce que tu te lasses et que tu me vires.

— Quoi ? s'écria Sara. Chaque fois, c'est toi qui m'as balancée. Il faut croire que je n'ai aucun orgueil, aucune jugeote pour être là aujourd'hui, à te supplier.

— Qu'est-ce que tu veux, à la fin ? Qu'on tire un coup de temps en temps,

entre deux missions ? Et après ?

— Je n'en sais rien ! balbutia-t-elle, au bord des larmes. Tu crois que je sais où je vais avec toi ? Tu mens comme tu respires, mais j'ai beau le savoir, je suis dingue de toi.

— Je ne t'ai jamais menti, pas une seule fois, corrigea-t-il sans émotion apparente.

— Ce qui ne signifie pas que tu me dis la vérité.

— Je t'avais prévenu que je suis un dissimulateur pathologique.

— Et moi, je suis juste trop conne. Je tombe toujours amoureuse du mauvais mec, marmonna Sara en lui tournant le dos pour cacher ses larmes.

Humiliée, presque résignée, elle passa la main dans ses cheveux avec une telle vivacité que sa pince cassa, libérant la masse soyeuse mais encombrante.

Soudain, elle se tétanisa. Nick venait de saisir sa chevelure à pleines mains. En quelques gestes rapides, il tressa ses longues mèches qu'il rattacha avec un élastique qui traînait sur le coin de son bureau.

— Ça me perturbe quand ils sont libres.

— Pour ce que ça change, ronchonna-t-elle.

À la seconde où elle allait se retourner pour lui faire face, Nick verrouilla ses bras autour d'elle, la plaquant contre son torse, l'immobilisant. Osant à peine respirer, Sara attendit, ne sachant pas ce qu'elle devait comprendre.

Il s'écoula un long moment avant que Nick ne se décide à parler.

— Après Aspen, j'ai espéré pendant des semaines que tu me contactes, que tu me demande de revenir, de faire partie de ta vie.

Sara faillit s'étouffer de surprise. Elle tenta de lui faire face, sans succès. Comprenant qu'il était inutile qu'elle se débâte, elle céda à la colère.

— Tu avais été très clair : il n'y avait pas de place pour une pauvre fille comme moi dans ta palpitante existence d'agent secret ! On s'envoyait en l'air pour solder la note et *ciao*. J'avais bien saisi le message, alors ne viens pas me dire que tout est ma faute.

— Je ne t'accuse pas. C'est bien ce que j'avais dit. Comme quoi je peux parfois être très con pour un petit génie...

La force avec laquelle il la serrait meurtrissait Sara, mais elle n'osa pas se plaindre. Elle sentait une vibration anormale dans les muscles de Nick.

— Tu es vraiment si intelligent que ça ? demanda-t-elle pour gagner

quelques secondes et essayer de comprendre la situation.

— Au moins 140 de QI à douze ans, peut-être plus, mais je n'ai pas terminé le test tellement ça me faisait chier. Je ne me suis jamais fatigué à le refaire sérieusement.

Un long silence retomba entre eux. « Petit génie » n'était donc pas trop fort.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelée, toi ? finit par l'interroger Sara après une nouvelle tentative infructueuse pour se libérer.

— Habitude de la solitude... Orgueil, crétinerie, peur de dépendre de quelqu'un. Peur que tu ne veuilles pas t'encombrer d'un type comme moi. Peur des conséquences de mon passé, de te mettre en danger. Tu as le choix.

Elle resta un instant sans voix. Si ce n'était pas une forme de déclaration tordue, elle voulait bien être pendue ! Sa colère reprit pourtant le dessus :

— C'est seulement maintenant que tu te décides à me le dire ? Après m'avoir plaquée comme une malpropre ? T'être barré à l'autre bout du pays en m'obligeant à te courir après ? Qu'est-ce qui vient de te faire changer ?

— Tu as dit que tu étais amoureuse... et je ne pensais pas que c'était possible. En plus, tu es venue me chercher et je suis aussi en train de me rendre compte que tu sais très bien te mettre en danger toute seule : la preuve, tu es entrée dans l'ancre de la bête. Tu n'as pas besoin de moi pour t'attirer des ennuis, chuchota-t-il à son oreille, une note de rire dans la voix.

— Crétin !

— J'ai tort ?

— Même pas, admit Sara de mauvaise grâce. Nikita, lâche-moi, s'il te plaît. Je n'ai pas l'habitude de tourner le dos aux personnes à qui je parle.

— Ça m'arrange.

— Pourquoi ?

— Ça épargne mon ego, murmura-t-il d'une voix qui commençait à prendre les inflexions chaudes que Sara connaissait bien. Dans cette position, tu ne peux pas voir mon air imbécile de cocker énamouré.

— Sauf que je veux le voir. Il y a deux minutes, tu me regardais comme un cafard.

— N'exagère pas. J'essayais juste de jouer les durs à cuire.

Le cerveau de Sara se mit soudain à faire des équations complexes, regroupant les déclarations de Nick, ses attitudes, son comportement. Et les

résultats auxquels elle parvint lui firent presque peur.

*Solitaire, supérieurement intelligent, têtu au dernier degré, carburant à l'adrénaline et ne faisant confiance à personne. Ça va être du gâteau de vivre avec lui, ironisa-t-elle.*

Elle s'obligea à se détendre et se laissa aller contre Nick. Aussitôt – comme elle l'espérait – l'étau de ses bras se desserra, rendant l'étreinte plus câline. Elle frotta l'arrière de sa tête contre lui, et les mains se firent bien plus douces sur elle.

— Tu ne jouais pas. Tu pourrais me faire beaucoup de mal si tu le décidais. Tu es capable d'étouffer tes propres sentiments, comme tu l'as fait après Aspen. Tu ne serais jamais revenu vers moi cette fois non plus, n'est-ce pas ?

Nick ne répondit pas. Il l'avait dit : il ne lui mentait jamais.

— Je veux une véritable histoire d'amour, annonça Sara en sachant qu'elle jouait son avenir. Je veux que tu t'autorises à m'aimer. Je veux que tu me le dises et que tu me le prouves, que tu t'engages et surtout que tu me fasses confiance.

— Tu ne sais pas tout à mon sujet. Il y a des choses que je ne pourrai jamais te raconter.

— Je voudrais tellement qu'il n'y ait aucun secret entre nous. J'en ai marre des secrets, ceux de mon père ont failli me coûter la vie...

— Je ne te mettrai jamais en danger. Je te le jure.

Il y avait dans sa voix une sincérité que Sara ne pouvait ignorer. Accepter que Nick conserve des secrets allait contre ses résolutions... mais le perdre de nouveau n'était pas une option envisageable.

— Est-ce que ça peut remettre en cause tes sentiments pour moi ?

— Non. Cocker énamouré, répéta Nick. C'est incurable, dans mon cas.

— Alors j'y survivrai, décréta Sara. Si tu es capable d'ouvrir ton cœur, de me faire une place près de toi, de nous donner un avenir ensemble, même si c'est compliqué, je resterai. Autrement, dis-moi de partir, et je le ferai sans me retourner, sans poser de question.

Sa voix avait un peu déraillé sur les derniers mots.

— J'oubliais ! reprit-elle vivement. La fidélité est obligatoire et non négociable.

— C'était inutile de le préciser.

— Alors décide-toi. La balle est dans ton camp.

Nick souleva brusquement Sara dans ses bras et se dirigea vers l'escalier, lui laissant enfin voir son regard brillant de désir, de passion, de défi.

— Tu veux le lot complet ? D'accord, mais à tes risques et périls. Je veux le même engagement de ton côté : ton amour inconditionnel et ta fidélité. Je te préviens, je ne suis pas un cadeau, j'ai toujours vécu seul, j'ai des habitudes pires que celles d'un célibataire endurci, je suis possessif, je suis sexuellement dingue de toi et là, je suis en manque.

Nick la reposa au pied de l'échelle de meunier. Il lui mit une tape sur les fesses.

— Allez grimpe, Sara-Jane ! On va faire les fous.

Elle ne se le fit pas dire deux fois. À peine arrivés en haut, ils tombèrent ensemble sur le futon où ils roulèrent, s'arrachant mutuellement leurs vêtements. Nick la plaqua soudain sur le lit et bloqua ses mains sur l'oreiller.

— Regarde-moi dans les yeux ! quémанда-t-il.

Sara plongea sans hésiter, restaurant le lien qui unissait leurs âmes, ce lien dont elle n'avait compris la force qu'en perdant Nick. Quand il s'enfonça en elle, la fusion fut totale. Une union inexplicable qui avait failli être détruite par l'horreur des circonstances de leur rencontre mexicaine, et par tout ce qui leur était arrivé depuis.

\*

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Nick un long moment plus tard.

Sara, qui planait sur un petit nuage de félicité, langoureusement allongée contre lui, sursauta.

— Quoi ?

— Tu n'as plus de job. Et je ne t'imagine pas en riche héritière passant ses journées à faire du shopping en se limant les ongles.

— Je ne sais pas encore. Je peux dire adieu à l'idée d'une carrière de procureur. Et aucun cabinet d'avocats de bonne réputation ne voudra m'embaucher pour l'instant, le scandale est trop récent. Je crois que je vais m'octroyer un peu de temps pour réfléchir. Peut-être que je passerai les concours d'entrée de la DEA ou du FBI.

— Ça ne va pas ! Il n'est pas question que tu prennes des risques avec la vie

de ma petite amie, contesta Nick avec un indéniable sérieux.

— Niveau risques, je te rappelle que mon mec bosse à la DEA et qu'il s'est fait tirer dessus il y a deux jours.

— Justement, c'est suffisant. Et puis, les horaires de dingue qu'il se coltine vont déjà compliquer méchamment ton planning.

Sara ne put s'empêcher de sourire.

— Dis donc, monsieur le misogynne, tu n'es pas en train de sous-entendre que tu espères que je joue les femmes au foyer, à attendre le retour de mon homme en faisant la popote et le ménage ?

— Non ! Je n'ai pas dit ça. Mais il existe des tas de job sans risque. Tu pourrais être prof, ou assistante sociale... Je n'en sais rien, moi !

— De toute façon, il faut que je réfléchisse. Pour l'instant, je vais me faire oublier et profiter de nos vacances.

— J'ai encore trois semaines, confirma-t-il avec un grand sourire qui fit craquer Sara. Mais on a quand même un problème.

Sara se redressa sur un coude. Le regard pétillant de Nick ne présageait rien de bon.

— Demain matin, j'avais prévu de partir en rando et de monter jusqu'au glacier.

— Oh, ce n'est pas vrai, marmonna Sara en se laissant retomber le nez dans l'oreiller. J'ai horreur du froid. Je suis presque sûre de te l'avoir dit quand nous étions à Aspen.

— En revanche, je suis certain que tu aimes la voile, répondit Nick du tac au tac.

— Oui, pourquoi ?

— Je te l'ai dit aussi : je déteste l'eau. J'ai envie de vomir rien qu'en regardant tanguer mon bain. D'ailleurs, c'est pour ça que je ne prends que des douches.

— C'est une blague ? Monsieur le super espion a le mal de mer ?

— Ne te moque pas de moi. C'est humiliant d'être capable de faire du saut en parachute en très haute altitude ou du *base jump* mais de vomir mon quatre-heures dès que je pose le pied sur une barcasse.

— Mais tu vas à la pêche ? s'étonna Sara.

— Merde ! J'ai oublié mes poissons sur le plan de travail. Je reviens.

Sara le vit se lever d'un bond et dévaler l'escalier.

*Nick a un dos magnifique et des fesses à croquer*, se dit-elle en s'étirant.

— Alors, ce mal de mer à la pêche ? le provoqua-t-elle quand il vint la rejoindre.

— Tant que je fixe le bouchon, je gère. En tout cas, ça ne va pas être cool de s'organiser des vacances. Est-ce que tu montes à cheval ?

— Comme un vrai cow-boy, se vanta Sara.

— Je monte à l'anglaise, pantalon blanc et blazer bleu marine, conséquence d'une éducation dans un pensionnat suisse avec un prof british.

— Là, tu le fais exprès ? Ce n'est pas possible.

— D'accord, j'exagère, admit Nick en riant. J'adore les randos à cheval.

— Alors, c'est réglé pour nos prochaines vacances. Mais si demain on pouvait se contenter d'une petite marche, l'après-midi, quand il ne fera pas trop froid ? suggéra-t-elle avec un sourire mignon tout en papillonnant des cils.

— Là, tu abuses de tes charmes, s'amusa-t-il en roulant sur elle.

\*

Il était 3 heures de l'après-midi et ils étaient à table, dévorant de bon appétit les truites que Nick avait enfin préparées.

— J'ai une question sérieuse.

— Laquelle ?

— À Aspen, tu m'as dit que tu étais un dissimulateur névrosé caractériel.

— Un truc dans ce genre, confirma Nick avec un grand sourire provocateur.

— Si tu mens à tout le monde, pourquoi pas à moi ?

— J'y ai longtemps réfléchi, figure-toi. Je crois qu'après ce qui s'est passé chez Montoya, tu savais quelle sorte d'homme j'étais. Donc, je n'avais pas besoin de mentir pour jouer les gentils garçons avec toi.

— Tu aurais quand même pu m'épargner ton numéro d'ordure intégrale.

— Pourquoi ? C'était marrant de te faire marcher.

Sara leva les yeux au ciel, mais ne releva pas, sachant qu'elle l'obligeait ainsi à aller au bout de son explication.

— Au bout d'un moment, je me suis aperçu que cela me plaisait de te dire la vérité. C'était risqué mais, pour une fois dans ma vie, j'avais quelqu'un à qui parler. C'était grisant. Les gens normaux ne se rendent pas compte à quel point c'est usant de mentir, le pied que c'est de pouvoir tout simplement dire ce qu'on pense, sans filtre.

— Même si tu ne me dis pas tout, rappela Sara. Ce qui m'étonne, c'est que tu es ami avec les membres de ton équipe, alors pourquoi ne leur accordes-tu pas la même chose ?

— C'est différent. J'ai confiance en eux... dans une certaine mesure. Mais ils en sauront toujours moins que toi à mon sujet. Je fonctionne comme ça, je ne peux pas aller contre ma nature et des années d'entraînement à la dissimulation. D'ailleurs, en parlant de mes chers coéquipiers, l'un d'entre eux m'a trahi. Il a vendu mon adresse et mes codes d'alarme.

— Tu crois ? fit Sara avec un sourire innocent.

— Dale ne sait pas où je crèche. Si je devais parier, je dirais que je vois bien Nell en Mata Hari, et Wyatt lui racontant tout ce qu'elle veut savoir sur l'oreiller en échange de faveurs et autres gâteries torrides.

— Nous lui avons demandé toutes les deux ensemble, et Wyatt a accepté parce qu'il voulait que toi et moi, on s'explique. Il s'inquiétait pour nous.

## Chapitre 14

Sara s'étira et tendit la main. Elle ne rencontra qu'une place vide et un oreiller froid. La jeune femme se redressa brusquement, ne pouvant empêcher l'angoisse de la submerger. La chambre était plongée dans la pénombre : par l'interstice des rideaux, elle voyait la lumière rosée d'un jour encore jeune.

Elle dressa l'oreille.

*Faites que je m'inquiète pour rien, pria-t-elle.*

Les quatre derniers jours passés avec Nick dans cet adorable chalet au milieu des bois étaient presque trop beaux pour être vrais. Elle n'arrivait pas à faire taire la petite voix au fond de son esprit qui lui disait qu'il allait de nouveau disparaître de sa vie.

Sara enfila les premiers vêtements qui lui tombèrent sous la main et se dirigea vers l'escalier. Ce n'est qu'une fois au rez-de-chaussée qu'elle découvrit Nick, habillé, assis derrière son bureau sous la mezzanine, en train de pianoter sur son ordinateur.

— Bien dormi ? demanda-t-il sans lever la tête.

— Comme un bébé. Mais je n'ai pas aimé me réveiller seule.

— Tu étais trop mignonne pour que... Purée, je retire ce que je viens de dire. Là, tu as une touche d'enfer ! s'esclaffa-t-il.

Sara baissa les yeux et pouffa de rire. Difficile de faire pire. Elle portait le pantalon de rando de Nick, trop long, trop large, des chaussettes dépareillées et un sweat vert à capuche dix fois trop grand qui jurait horriblement avec le reste.

— Viens là, dit-il en tendant la main vers elle.

Il referma les bras autour de la taille de Sara et frotta sa joue contre le ventre de la jeune femme. Profitant de cette tendresse à laquelle elle n'était pas encore habituée venant de lui, elle caressa ses cheveux si courts qu'ils avaient le toucher du velours.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

— Je bricolais, dit-il, éludant la question.

Nick passa la tête sous le tissu du sweat et commença à poser de petits

baisers sa peau, alors que ses mains caresseraient ses fesses, annonçant des intentions bien indécentes pour le petit déjeuner.

Avant de se laisser aller, Sara nota tout de même qu'il ne lui avait pas répondu et qu'il avait verrouillé son écran pour masquer ce qu'il était en train de faire. Plus elle en découvrait sur lui, plus elle se rendait compte que c'était un dissimulateur-né. Il ne parlait jamais pour le plaisir mais seulement quand c'était nécessaire – heureusement, il avait le sens de l'humour et lâchait parfois quelques blagues. Il était plus silencieux qu'elle ne l'aurait cru possible. Avec lui, pas de risque d'attraper une migraine.

Elle cessa de réfléchir quand il la débarrassa de son pull.

— Tu avais peur que je sois parti ? demanda-t-il soudain.

— J'avoue que l'idée m'a effleurée.

— Il ne faut pas. On a eu trop de mal à en arriver là pour que je change d'avis ou que je fasse machine arrière. Je me collerai à toi aussi longtemps que tu me supporteras. Mais tu es consciente que rien ne va être simple. Je suis et je reste un agent de l'ombre avec un contrat sur la tête. Je ne pourrai jamais me montrer à tes côtés.

— J'ai bien compris, répondit Sara.

La jeune femme le fixa. Il y avait eu quelque chose dans les yeux de Nick. Une angoisse qui n'avait rien à voir avec les cartels et qu'il avait masquée en un quart de seconde. Quelque chose qui expliquait pourquoi il s'était rasé la tête, pourquoi Wyatt lui avait conseillé de faire vite, car après il serait trop tard... Il lui dissimulait autre chose.

— Dis-moi ce que tu me caches. Je veux savoir. Je ne veux plus de secret !

Nick passa la main sur son visage. Il soupira.

— Tu m'avais viré. Je pensais que c'était cuit pour nous deux et que tu n'en avais jamais rien eu à foutre de mes sentiments pour toi. Qu'à tes yeux notre histoire n'était qu'une séquelle de ce qui nous est arrivé au Mexique... et j'ai disjoncté... J'ai voulu faire quelque chose qui m'empêche de penser à toi. J'ai accepté de bosser pour un autre service qui me sollicitait depuis longtemps. D'ailleurs, Dale est furieux que je fasse des infidélités à Alpha-1, tenta-t-il de plaisanter.

— Qu'est-ce que c'est comme genre de boulot ? demanda-t-elle, refusant de lui rendre son sourire et pressentant le pire.

— C'est une mission d'infiltration dans un gang de trafiquants russes qui essaie de prendre pied en Floride, avoua Nick. Je pars à la fin des vacances,

pour trois ou quatre mois, jouer les gros bras dans une boîte de nuit de Miami.

— Seigneur, non... Ne nous fais pas ça. Pas une nouvelle séparation, s'effondra Sara.

# Saison 4

# Chapitre 1

## *New York, début juin.*

Sara pénétra dans le building où la DEA avait son siège en ville. L'appel matinal de son oncle Dale, lui demandant de venir immédiatement, l'angoissait.

Cela faisait huit mois que Nick était parti en mission. Huit longs mois sans recevoir aucune autre nouvelle que : « Tout va bien », une fois par semaine, message communiqué – certainement sans autorisation – par Travis Shepard.

Parce que, non, tout n'allait pas bien. Cette opération devait durer quatre mois au maximum. Sara avait tenté de faire parler Dale – sans résultat –, fait jouer ses toutes nouvelles relations professionnelles pour essayer d'obtenir d'autres informations : rien. Tout juste avait-elle réussi à apprendre que Nick n'était plus à Miami. Il avait quitté les États-Unis pour l'Europe. Où ? Mystère.

— Assieds-toi, lui demanda son oncle dès qu'elle l'eut embrassé.

— Il y a un problème avec Nick, n'est-ce pas ?

— On peut le dire.

— Il est...

Sara ne parvint pas à terminer sa phrase.

— Non. Mais nous avons perdu le contact avec lui.

— Quoi ! Depuis combien de temps ?

— Plusieurs semaines.

— Et c'est seulement aujourd'hui que tu me préviens !

— Je ne devrais même pas t'en parler, avoua Dale. Mais tu es... la première concernée. Nick aurait dû être exfiltré depuis longtemps. Nous avons récupéré toutes les informations dont nous avons besoin. Sauf qu'il s'est envolé pour Moscou dans le jet privé des frères Markov. Ce sont des oligarques, proches du pouvoir, mais aussi des trafiquants d'armes et de drogues parmi les plus puissants de la planète.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Je n'en sais rien. Sa mission ne les concernait pas, il avait même ordre de

les éviter s'il les croisait. C'est du trop gros gibier pour une seule agence, expliqua Dale. J'aurais dû le déclarer en défection aussitôt, le faire inscrire sur la liste des traîtres à abattre, mais j'ai pensé qu'il avait trouvé quelque chose d'important. J'ai choisi de lui faire confiance. J'ai été jusqu'à créer une nouvelle opération d'Alpha-1 pour couvrir ses déplacements et j'ai modifié son affectation.

À cet instant, les trois autres membres de l'équipe pénétrèrent dans le bureau.

— Expliquez-lui, ordonna Dale.

— Je... j'ai... commença Wyatt qui visiblement ne savait pas comment s'exprimer. Je surveille beaucoup de bases de données. J'ai des tas de requêtes dans plein de serveurs qui tournent en permanence sur nos cibles. Et, il y a deux jours, un truc hallucinant est sorti.

— Mais quoi, à la fin ? s'énerva Sara.

— Un canton suisse est en train d'informatiser les archives de son état civil. Et j'ai un nom sur un certificat de décès vieux de presque vingt ans qui est remonté.

Sara se mit à se ronger les ongles.

— Le document porte le nom de Nikolaï Dimitrievitch Volkonsky.

Sara se cramponna aux bras de son fauteuil.

— Quand j'ai vu ça, j'ai cru à un homonyme. Par habitude, j'ai vérifié. J'ai trouvé le rapport médical indiquant que le gamin qui avait onze ans est décédé des suites d'une malformation cardiaque. Il a été enterré dans le cimetière d'un village près de Lausanne. J'ai aussi retrouvé son dossier scolaire.

Wyatt tendit à Sara la photo d'un enfant malingre, blond aux cheveux coupés courts, le regard bleu et triste.

— Le mort est bien l'unique fils de Dimitri Volkonsky et de son épouse Alexandra Irinovna.

Il sortit un second cliché. Sara y vit son « Nikolaï », âgé d'une douzaine d'années, debout à côté du prince Volkonsky. Il était sérieux, mâchoires crispées, et ses iris gris montraient déjà une dureté implacable.

— Alors la question est : qui est le Nick que nous connaissons ?

— Il suffit de le demander au prince, murmura Sara, atterrée.

Les hommes autour de la table échangèrent un regard qui la hérissa.

— Quoi ? Je veux savoir.

— Le prince est une planche pourrie... un gouffre à pognon, dit Travis en cherchant lui aussi ses mots. Quand il a été ruiné, il a vendu à la CIA ses services et ceux de son fils.

— Ça, je suis déjà au courant, le coupa-t-elle.

— Sara, le fils en question parlait une demi-douzaine de langues étrangères, était doué en électronique, excellent en close-combat, au tir...

— Vous ne sous-entendez quand même pas que... ?

— Que Nick est une taupe, infiltrée par les Russes depuis son plus jeune âge. Si, c'est ce que nous pensons.

Dale fut désolé de voir le désespoir et l'incompréhension se peindre sur le visage de sa filleule. Lui non plus ne voulait pas y croire, mais ce n'était pas la première fois que Nick était soupçonné d'être un agent double... sauf qu'aujourd'hui cela semblait se confirmer.

— Il n'avait que seize ans ! plaïda la jeune femme, livide.

— Sara, nous avons des preuves que durant une assez longue période, avant que Nick entre à la CIA et jusqu'à ce qu'il bosse pour Freeman, le prince le coachait. C'est lui qui transmettait les informations que son « fils » récoltait, dit Dale en dessinant les guillemets avec ses doigts. Mais il a aussi vendu certains de ces mêmes renseignements à d'autres pays, pas tous amis.

— Je sais tout ça. Le prince est pourri, aucun doute. Mais s'il avait travaillé pour les Russes, il n'aurait pas vendu ses informations au plus offrant.

— Sara... ça pouvait être des prête-noms créés par les services russes pour ne pas apparaître au grand jour. Le monde de l'espionnage fonctionne avec des leurres, tout y est compliqué.

— De toute façon, cela ne veut pas dire que Nikita était au courant, s'acharna-t-elle, utilisant sans s'en rendre compte le surnom qu'elle réservait plutôt à leur intimité.

— Un profil pareil, c'était trop beau pour être vrai, insista Dale. Mais les connards de la CIA ont gobé le ver, l'hameçon et la ligne avec. Et ils en ont même remis une couche en offrant à Nick une formation d'élite.

— C'est faux ! s'exclama la jeune femme. Je refuse d'y croire. Il faut interroger le prince. Lui seul détient les réponses.

— Et alerter les Russes ? Pas question.

— Je n'y crois pas ! Pas une seconde. Nikita a toujours été un opérationnel.

Il n'a jamais approché les secrets d'État.

— Il était au courant de certaines missions et pouvait orienter les enquêtes ou dissimuler des infos nuisibles aux Russes.

— Non, non et non, Nikita n'aurait jamais fait ça !

— Sara... soupira Dale. Tu dois regarder la réalité en face. Nick a rompu tout contact. On le suit à distance depuis des semaines, mais il n'a pas fait un geste, n'a pas laissé un seul indice pour nous signifier qu'il marchait toujours avec nous.

— Il ne peut sans doute pas, s'obstina Sara. En plus, je ne vois pas pourquoi il aurait fait ça, à part pour une enquête. Ça n'a pas de sens.

— Pour rentrer chez lui, suggéra Wyatt.

— Je n'y crois pas une seconde ! hurla Sara. Chez lui, c'est ici, avec moi...

Les hommes autour de la table, au comble de l'embarras, ne savaient manifestement plus quoi répondre. Tous connaissaient l'attachement profond de Sara à leur coéquipier.

— Il a largué ses protocoles de sécurité. Nous ne pouvons plus l'exfiltrer, précisa Lupo d'une voix douce, en serrant avec amitié la main de Sara.

— Il a peut-être été obligé, s'il est surveillé. Nikita a dû lever un truc tellement énorme qu'il doit être prudent. Il est peut-être...

— Sara, tu es consciente que tout cela fait beaucoup de « peut-être » pour un homme dont personne ne connaît la véritable identité ?

— C'est amusant, dit Lupo avec un sourire triste. Même entre nous, nous ne l'appelons pas de la même façon.

Sara se figea et le dévisagea.

— Je suis sûre que c'est ça, la clé de cette histoire de dingue !

## Chapitre 2

*Nice, France, deux mois plus tard.*

Les lumignons rouges posés sur les tables donnaient un éclairage minimaliste et un peu glauque à la salle. Seules les petites estrades où les filles se tortillaient étaient violemment illuminées. S'il était officiellement ouvert – pour préserver les apparences –, les patrons veillaient à ce que le club reste quasiment vide, même à cette heure avancée de la nuit qui était d'habitude la plus fréquentée.

Indifférent au spectacle, le groupe installé dans le coin le plus discret était attablé autour d'un prestigieux champagne. Tous ces hommes étaient là pour affaires, ils négociaient les derniers détails d'un très gros contrat on ne peut plus illégal. Les Mexicains s'occupaient de la production et du conditionnement, les Russes se chargeaient de l'acheminement et la distribution. Presque tout était réglé pour cet accord qui permettrait, aux uns comme aux autres, de se développer sur de nouveaux marchés et de gagner un maximum d'argent en écrasant la concurrence, notamment celle des Triades.

Il était exceptionnel que les chefs de deux réseaux de cette ampleur prennent le risque de se retrouver ensemble, dans un lieu unique, même protégés et entourés de leurs gardes prétorienne. Mais, cette fois, la portée historique du contrat justifiait le risque.

Ce club sur la Côte d'Azur avait été choisi pour plusieurs raisons : il appartenait à une famille « amie » et il présentait l'avantage d'être en terrain neutre. La ville de Nice comptait depuis un siècle une importante communauté russe à laquelle plus personne ne prêtait attention, et s'y promenaient aussi de très nombreux touristes de toutes nationalités, ce qui garantissait la discrétion de la réunion. Et surtout, les flics français étaient occupés à traquer tous les apprentis terroristes qui tentaient d'infiltrer le pays : ils avaient d'autres chats à fouetter que de s'intéresser à une rencontre russo-mexicaine dont les conséquences ne les concernaient pas vraiment.

— Je regrette que Yevgueny n'ait pas pu être là, dit Ramon Alvarez en anglais.

Ramon Alvarez était le tout-puissant chef du *cartel del Golfo*. Il avait pris la

suite d'Alonso Montoya et, même si son autorité avait été un temps menacée par ce petit con de Francisco Costa, celui-ci s'était éliminé tout seul en s'en prenant à un sénateur américain.

— Crois-moi, mon ami, répondit Youri Markov, mon frère aurait préféré être là plutôt que de veiller les derniers jours de sa femme à l'hôpital.

Youri et Yevgueny Markov avaient tous deux fait leurs armes au KGB. Quand celui-ci avait été dissout, ils avaient continué leurs carrières au sein du FSB, l'organisme qui lui avait succédé, se constituant un impressionnant réseau d'influence, avant de choisir de retourner à la vie civile. Aujourd'hui, à l'approche de la soixantaine, ils étaient à la tête d'un empire colossal et très diversifié dans ses activités.

Alors qu'il adressait un sourire de circonstance à Ramon, Youri vit soudain Dimitri, son responsable de la sécurité, se redresser et passer la main sous la table – pour attraper son couteau, une lame effilée dont il ne se séparait jamais.

L'une des danseuses était descendue de son podium et s'approchait d'eux. Youri fit un petit signe à Dimitri pour lui ordonner de ne pas intervenir. La nana commença à se déhancher, faisant son numéro de chatte en chaleur autour de leur table, sans doute à la recherche de jolis billets à mettre dans l'élastique de son string.

La plupart des filles étaient assez quelconques et siliconées dans ce club de seconde zone. Celle-ci, vêtue d'une guêpière en cuir et dentelle qui sublimait une magnifique poitrine et laissait voir des fesses fermes sans la moindre trace de graisse disgracieuse, sortait du lot. Elle portait également des bottes à talons vertigineux et de longs gants montant au-dessus des coudes, le tout aussi rouge que ses cheveux coupés en carré impeccable.

Elle dansait langoureusement, se frottant à chaque homme, aguicheuse, caressant une épaule, une mâchoire, posant son pied botté sur la table pour réajuster une jarretelle – rouge – sous les yeux exorbités de Ramon et de ses deux adjoints qui bavaient littéralement.

Youri et Vladimir – son second – se régalaient tout autant ce spectacle. Seul Dimitri restait stoïque, mais son indifférence était peut-être feinte. Youri savait à quel point son chef de la sécurité était maître dans l'art de paraître impassible en toutes circonstances. Il détestait ça, alors que Yevgueny appréciait particulièrement ce côté *control freak*.

Lorsque Vladimir glissa un très gros billet dans le balconnet de la fille, Youri ressentit un désagréable pincement d'avertissement à l'estomac : celui de l'instinct du danger qu'il avait développé dans les services secrets. Vladimir

aimait les femmes, il les adorait un peu trop. Il était chargé du suivi et de l'application du nouvel accord : pas question que, dans l'euphorie du moment, il n'aille faire des confidences à une garce qui n'était peut-être pas une danseuse.

Dans ce milieu, il fallait toujours se méfier des apparences. La jolie petite pute qui se dandinait était peut-être envoyée par une organisation rivale, ou même – mais c'était peu probable – par une agence comme la CIA ou le MI6.

Quand Youri vit la fille passer la main sur la brosse de Dimitri et lui caresser le lobe de l'oreille, jouant avec son étrange piercing en acier, il eut une idée très simple pour écarter la tentation de Vladimir et voir si la fille était ou non une *escort*. Accessoirement, elle lui permettrait peut-être enfin de savoir de quel côté ce blondinet au visage d'ange de Dimitri naviguait...

Youri fit signe à la tentatrice en dentelle rouge de s'approcher. Elle s'exécuta avec grâce et élégance, tout en continuant à se trémousser, émoustillant toujours plus les convives par ses gestes lascifs.

— Mille euros pour que tu l'aides à se détendre, dit-il en anglais en désignant Dimitri.

La fille se mit à rire, un rire rauque et sensuel prouvant qu'elle avait compris.

— Je danse, c'est tout, répondit-elle avec un adorable accent français.

— Deux mille !

— Pourquoi lui ? demanda-t-elle, indécise.

— Il mérite une prime. Il a bien travaillé.

Il tendit la liasse de billets à la fille. Elle eut la coquetterie d'hésiter encore une seconde avant de s'emparer des billets et de les enfouir sous l'élastique de sa guêpière, dans son dos. L'instant suivant, elle incitait Dimitri à reculer sa chaise pour lui faire de la place et s'installait à califourchon sur ses cuisses, face à lui.

— Ce soir, je vais être ton démon de la tentation, mon ange, lui susurra-t-elle en français, suffisamment fort pour que tout le monde entende.

Youri sourit en voyant Dimitri la laisser faire, silencieux et tout aussi indéchiffrable qu'à son habitude. De toute façon, il aurait été incapable de lui répondre, se dit Youri avec ironie : Dimitri ne comprenait pas le français. Ils allaient avoir du mal à communiquer autrement que par le sexe ; son homme de main parlait anglais avec un accent à couper au couteau et baragouinait l'espagnol. Ce n'était pas pour ses qualités de linguiste qu'il avait été recruté.

Le sourire de Youri s'élargit quand l'ange de glace craqua et posa les mains sur les hanches de la fille qui ondulait sur lui, l'aidant à soutenir son rythme sensuel. Ils se fixaient à présent dans les yeux, sans le moindre mot. Dommage : Youri aurait bien aimé entendre ce salopard insondable se lâcher. En tout cas, pas de doute cette fois, cet enfoiré bandait, et la nana devait se frotter sur une érection bien longue et bien dure, à en juger par ses ronronnements de chatte.

— Allez faire ça plus loin, exigea soudain Ramon, qui avait du mal à cacher sa propre excitation face à une telle exhibition.

Youri traduisit en russe et, sans discuter, Dimitri obéit. Passant les mains sous les fesses de la fille pour la maintenir en place, il se leva. Celle-ci noua bras et jambes autour de lui tout en continuant à lui mordiller le lobe de l'oreille.

— Sacrée garce ! J'aurais dû me la faire, marmonna Ramon déçu. Pourquoi avoir offert un tel morceau de choix à ton sous-fifre ?

— Dimitri cultive l'ambiguïté avec sa gueule d'ange et son mépris affiché des femmes. Je n'arrivais pas à savoir s'il est homo ou juste misogyne.

— Je crois que tu es fixé, cette fois ! s'esclaffa le Mexicain. Ça te posait un problème ?

— Je préfère savoir à qui je confie mes arrières !

Tous les hommes autour de la table rirent et, sur cette blague douteuse, les discussions pour régler les derniers détails du contrat reprirent.

Quelques minutes plus tard, prétextant l'effet du champagne, Youri se rendit aux toilettes, intrigué de ne pas encore avoir vu Dimitri revenir. Il trouva son homme de main au fond du couloir, toujours occupé à baiser la fille. Youri ne se priva pas pour regarder : Dimitri y mettait le paquet, clouant la petite pute au mur, la pilonnant à grand coup de reins. Plus de doute, ce salaud appréciait les femmes et prenait son pied. Accrochée à lui, gémissante comme une chienne en chaleur, la Française ne lésinait pas sur les caresses, baisers et couinements enthousiastes pour gagner son fric. Ou alors, elle aimait ça... la garce.

D'un autre côté, se dit-il avec philosophie, Dimitri était un beau mec. Youri avait souvent l'occasion de le voir torse nu à l'entraînement ou – grâce aux caméras de surveillance – nu sous la douche. Cette pute ne devait pas se faire sauter tous les soirs par un type aussi bien membré, avec la clientèle de losers que drainait ce club.

\*

La jeune strip-teaseuse se précipita dans les loges dès que le dénommé Dimitri la reposa au sol. Il réussit quand même à lui mettre une claque sur les fesses avant qu'elle ne soit hors de sa portée, et son regard gris lui promit bien d'autres choses quand elle lui retomberait sous la main.

Elle était haletante, son cœur battait une chamade effrénée. La puissance de ce qu'ils venaient de partager ne lui avait pas fait oublier une seconde le danger de la situation. Mais elle avait réussi ! Elle avait joué gros en allant se dandiner autour de cette bande de mafieux, et elle avait gagné encore plus gros.

Sans prendre le temps de se changer, elle enfila son long manteau noir sur son costume de scène et veilla à ne laisser aucune empreinte en quittant la loge. Elle préférait s'éloigner le plus vite possible du club. Elle n'y était plus en sécurité ; à tout moment, s'il prenait l'envie à l'un de ces hommes, il pouvait décider d'éliminer les témoins de cette entrevue de l'internationale du crime.

Elle se rua dehors par la sortie des artistes et, une fois dans la venelle derrière le bâtiment, elle arracha la perruque rouge qui la rendait trop reconnaissable. La jeune femme libéra la masse blonde de sa chevelure qui se répandit sur ses épaules, transformant radicalement son apparence. Comme prévu, une voiture l'attendait, moteur en marche. Elle s'engouffra à l'intérieur.

\*

— Est-ce que je t'ai déjà dit que tu es complètement folle ? s'exclama Dale Anderson. Tes parents vont me tuer s'ils apprennent ça un jour.

Sara-Jane, accompagnée de Lupo Mendes qui lui avait servi de garde du corps, venait d'entrer dans la chambre du discret petit hôtel où Alpha-1 avait installé son QG temporaire. Dale l'attendait depuis près d'une heure en se rongant les sangs, se reprochant de s'être laissé convaincre par sa filleule. Sara croyait en Nick et n'avait pas douté de lui une seconde.

Personne ne savait ce qui s'était produit entre ces deux-là pendant les trois semaines qu'ils avaient passés seuls ensemble avant le début de la mission de Nick à Miami, mais depuis Sara montrait une foi inébranlable dans la loyauté de son compagnon. C'est elle qui avait trouvé la clé du passé de Nick – une histoire à peine croyable –, et c'était encore elle qui avait décidé de mettre en place l'opération « harponner Nick », qui avait malheureusement dû être différée jusqu'au rétablissement de sa santé.

Motivée comme elle l'était, Sara aurait été au bout de ses intentions avec ou sans aide. Alors Dale avait fait le choix de la soutenir, vaille que vaille. Quand l'équipe avait déniché l'information sur le lieu où se tiendrait la réunion avec les Mexicains et compris qu'il serait possible à Sara d'approcher Nick sans être démasquée, il l'avait aidée à exécuter son plan. Il avait été impressionné par la façon dont elle avait réussi à se faire embaucher comme danseuse pour effectuer cette prise de contact sans filet au facteur risque hallucinant.

C'était une idée qu'il n'aurait jamais dû approuver mais, une fois de plus, son vieil instinct d'enquêteur lui avait dit « et si Sara-Jane avait raison ? ». Elle ne s'était pas trompée pour le fils du consul. Elle connaissait Nick mieux que n'importe qui au monde... En réalité, elle était la seule à connaître « Nikita ».

Et si Sara avait vraiment raison, Nick allait lui servir sur un plateau la plus grosse organisation criminelle jamais démantelée par la DEA...

Dans la minute suivante, Travis et Wyatt entrèrent à leur tour dans la chambre. Tout de noir vêtus, casques à la main. Ils avaient fait le guet à moto, postés au coin de la rue où se trouvait le club, prêts à intervenir. Ils avaient ensuite servi d'escorte à la voiture.

— Alors ? demanda aussitôt Travis en posant son équipement sur le lit.

Il piaffait d'impatience car il avait été impossible d'équiper Sara d'un micro ni de placer une caméra dans le club. Seul Lupo y était entré, jouant le touriste italien en goguette, pour assurer une couverture minimale à la jeune femme – et encore, il avait rapidement été expulsé. Un unique porte-flingue à l'intérieur, deux hommes en soutien extérieur pour protéger une fille à moitié nue et désarmée contre une armée de mafieux de la pire espèce. De la démence pure.

— Je n'ai pas pu parler avec Nick. Il m'a fait comprendre qu'il avait un micro. Mais nous avons réussi à... communiquer.

Les trois hommes se demandèrent pourquoi Sara rougissait, et Lupo se mit à admirer le lustre.

— J'avais raison : je vous ai dit qu'il n'avait pas trahi ! pavoisa-t-elle avec un grand sourire.

— Ce n'est pas parce que Nick ne t'a pas dénoncée à ses nouveaux maîtres qu'il n'a pas changé de camp, tempéra Travis.

— Il est toujours avec nous. Mais il était furieux de me voir là et il m'aurait bien mis une bonne fessée.

Sara ne leur raconta pas que quand Nick l'avait reconnue sous sa perruque,

il avait eu l'air heureux de la voir et qu'il avait laissé filtré un début de sourire avant de se rependre. Mais ça, c'était une seconde avant qu'il ne réalise les risques qu'elle courait et que Sara ne lise dans son regard un mélange de colère et de peur. Elle ôta son manteau, révélant sa guêpière rouge, ses bottes et son string. Les quatre hommes détournèrent aussitôt les yeux, gênés, ce dont elle se moquait éperdument.

Malgré leurs efforts pour ignorer la jeune femme, ils la virent néanmoins du coin de l'œil sortir de son spectaculaire décolleté un petit bâtonnet noir qu'elle leur montra dans sa paume ouverte

— Il m'a donné ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Aucune idée. Nick n'a rien pu me dire mais, vu les précautions qu'il a prises pour me le transmettre, ça doit être important.

Sara ne vit pas l'utilité de leur préciser qu'il cachait ce drôle d'objet dans sa bouche et qu'il l'avait glissé entre ses seins en le poussant au fond de son décolleté du bout de la langue alors qu'ils étaient en train de...

Wyatt attrapa le petit cylindre et commença à le manipuler.

— Vu de loin, ça ressemble à l'un de ces réglisses qu'il est tout le temps en train de mâchouiller, fit remarquer Travis.

— Ou alors un gros cure-dent en plastique noir, renchérit Lupo.

— Putain ! C'est une sorte de clé USB miniaturisée, s'exclama Wyatt. Il m'avait parlé d'un prototype de ce genre, mais je n'en avais encore jamais vu. Ce truc a une capacité de stockage énorme. J'ai besoin du matériel de Nick, je sais qu'il a un adaptateur pour ça.

— Un adaptateur pour un prototype ? s'étonna Dale. Comment l'a-t-il eu ?

— Si je devais émettre une hypothèse, s'amusa Lupo, je dirais qu'il l'a barboté quelque part. Nick est toujours au top sur le matos, mais il ne faut pas trop chercher comment il se le procure.

— Et c'est maintenant que vous me le dites ! s'exclama leur chef.

Pendant qu'ils discutaient – ou, pour être exact, pendant que les membres d'Alpha-1 se faisaient une nouvelle fois enguirlander au sujet de leurs petits secrets –, Wyatt avait ouvert un sac de voyage et farfouillait dedans. Il s'était décidé à la dernière seconde à prendre les affaires de Nick, ce que celui-ci appelait son « couteau suisse » : un fatras de décodeurs, de transpositeurs et d'autres objets dont il valait mieux ne pas expliquer l'usage à Dale.

— Vous pensez qu’il y a quoi là-dessus ? demanda Sara.

— Aucune idée.

Wyatt trouva enfin ce qu’il cherchait. Il s’installa et ouvrit, à l’aide de deux pinces à épiler, la petite clé, puis l’inséra dans l’adaptateur avant de la relier à son ordinateur qu’il avait préalablement déconnecté de tout accès à Internet et isolé de tout réseau externe.

Il ignora aussi consciencieusement que possible Sara qui sortait des liasses de billets de tous les élastiques de sa tenue aguicheuse, beaucoup trop sexy pour la tranquillité d’esprit d’un homme hétérosexuel dans la force de l’âge – même amoureux, fiancé et presque marié. Si, à dix-huit ans, Sara était déjà un joli brin de fille, à bientôt vingt-quatre ans, elle était devenue magnifique. Wyatt comprenait sans difficulté qu’elle ait pu apprivoiser un sauvage comme Nick.

— Tu ne veux pas aller te changer dans la salle de bains ? suggéra Dale au même moment, tout en fixant le plafond.

— Ça peut attendre, répondit Sara en se contentant de remettre son manteau. Alors ?

— Et merde ! s’exclama Wyatt. Tout est crypté.

— Ça va te prendre combien de temps de casser le cryptage ? demanda Travis.

— Aucune idée. Je ne sais pas ce qu’il a pu utiliser comme chiffre. S’il avait pu donner le code à Sara, je...

— Tape : 0914s&nFE avec les deux dernières lettres en majuscules, le coupa-t-elle en jouant avec son étrange pendentif, constitué de deux anneaux entremêlés.

— Ça veut dire quoi ? voulut savoir Dale.

— C’est entre moi et Nick.

Sceptique, Wyatt s’exécuta avant de s’immobiliser, sidéré, en voyant sur son écran les fichiers se déverrouiller à une allure vertigineuse et une multitude de fenêtres s’ouvrir en cascade.

— Bordel, marmonna-t-il. Il y a des milliers de dossiers en plusieurs dizaines de langues.

Il s’accorda quelques minutes pour essayer de comprendre, manipulant avec précaution les données de cet énorme espace de stockage, craignant de tomber sur une bombe à logiciel ou sur un malware – mauvaise blague digne des

façons habituelles de procéder de Nick. Pourtant, rien ne se déclencha.

— D'après ce que j'arrive à saisir, les documents sont classés par thèmes : plans de vol, emplacements d'entrepôts, bons de livraison, listes de fournisseurs, de clients... Il y a tout un tas de fichiers audio et vidéo compressés. Il y a aussi des liens hypertextes d'un dossier à l'autre.

Ils passèrent les minutes suivantes à ouvrir au hasard un certain nombre d'entre eux.

— Si je devais parier, je dirais que nous avons sous les yeux le business d'approvisionnement en armes de la moitié des terroristes de cette planète sur ces deux dernières années, dit Travis, abasourdi de l'importance des renseignements contenus dans la clé. Et je pense qu'il y a aussi au moins un quart du trafic de drogue mondial.

— Ça, c'est de la traite de femmes, s'exclama Wyatt découvrant une vidéo atroce de femmes enchaînées les unes aux autres dans le fond d'un container. Bordel... Je savais que les Markov faisaient dans la prostitution mais là, c'est immonde.

Dale se pencha par-dessus l'épaule de son spécialiste.

— Oh, fait chier, marmonna-t-il. Si ce n'est pas un piège, alors tu avais raison, Sara : Nick traquait un truc énorme en suivant les Markov.

— Mais vous saviez déjà que ces types étaient des mafieux ? s'étonna-t-elle. Je ne comprends pas ce que tout ça a de si exceptionnel, ni pourquoi vous faites ces têtes ?

— Entre le savoir et pouvoir le prouver, il y a une galaxie d'écart, expliqua Dale. Ces mecs ont corrompu ou tiennent par le chantage un nombre incroyable de personnes qui forment un rempart de protection autour d'eux, tout un tas de fusibles qui sauteront, qui se sacrifieront pour couper les liens et nous empêcher d'atteindre les Markov. Ça fait dix ans qu'ils sont dans le collimateur de la CIA et du FBI de notre côté, mais aussi du MI6 anglais, de la DGSE française, du Mossad israélien. Même le FSD russe les surveille car il les soupçonne de ne pas toujours agir dans le sens des intérêts de la sainte mère Russie. Personne n'a jamais pu trouver de preuves contre eux.

— Certains ont essayé de placer des agents dans leur sillage, mais aucun n'a réussi, ils ont tous été rapidement identifiés et se sont fait buter, avoua Travis.

Il n'en pouvait plus de garder cette information pour lui, sur les ordres de Dale qui avait cherché à épargner à Sara certaines vérités terrifiantes sur la situation de son homme.

— Nick tient depuis plus de dix mois, c'est hallucinant qu'il soit parvenu à collecter tout ça sans se faire choper, confirma Lupo.

Sara préféra ne pas penser à tout ce Nick avait dû être obligé de faire pour être un « Dimitri » crédible et pour ne pas être démasqué. La vidéo des femmes prisonnières avait été filmée à hauteur de hanche... Cela rappelait à Sara la caméra miniaturisée que Nick avait portée cachée dans la boucle de sa ceinture le jour de l'intervention contre Francisco Costa. Nick jouait les hommes de main tout en enregistrant à l'insu de ses « patrons » les opérations auxquelles il participait. Un vrai trompe-la-mort.

— Et qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

— Si cette clé contient ce que je pense, alors nous allons pouvoir faire tomber un maximum de monde. Pas du menu fretin, mais des patrons de conglomerats, des leaders politiques, des chefs militaires, des terroristes... On va faire une putain de brèches dans le rempart, et les Markov vont sentir souffler le vent de la justice. Mais il va falloir être super prudents.

*Poltergeists*, songea Sara sans oser le dire à haute voix.

L'enquête sur laquelle Nick avait déjà travaillé... celle qui avait coûté la vie à son ami Marc et à sa première équipe à la CIA.

*Tu as retrouvé le fil, tu es reparti à l'attaque.*

Sara se frotta les yeux, malheureusement certaine de son intuition. Nick lui avait parlé de ce dossier quasiment dès le jour de leur rencontre. Il y faisait souvent allusion – alors que cette enquête était censée être classée secret-défense. Elle le hantait, le rongait depuis des années. Sara regarda les hommes autour d'elle.

— Je vais peut-être vous choquer, mais je n'en ai rien à foutre.

— Pardon ? s'exclama Travis.

— Je veux récupérer Nick. Le sort du reste de la galaxie, je m'en balance. C'est votre problème. Pas le mien. Tu viens de le dire, c'est un miracle que Nick soit encore vivant avec les risques qu'il prend. Si vous avez assez de preuves pour éradiquer les Markov, alors il faut le tirer de là et le plus vite possible. Je veux qu'il rentre à la maison, j'ai ma vie à construire avec lui.

## Chapitre 3

Dans le jet privé qui le ramenait vers Moscou, Dimitri se tenait immobile dans son confortable fauteuil de cuir, installé au fond de l'avion, les yeux fermés, laissant penser à tous qu'il dormait. En réalité, il n'avait pas sommeil, mais il avait encore moins envie de faire la conversation aux autres passagers.

Depuis des mois, il s'attendait à mourir, d'une mort violente. Il s'y était préparé et était – presque – parvenu à en supporter l'idée. Il regretterait éternellement d'avoir dû abandonner Sara, et ne se pardonnait pas le chagrin que son absence sans explication avait dû causer à la jeune femme. Le jour où l'agent spécial de la DEA Nick Volkonsky avait largué ses protocoles de sécurité et où Dimitri Kossiak, orphelin russe, ancien soldat du Génie expatrié à Miami avait accepté la proposition de Yevgueny Markov de travailler pour lui et sa puissante famille, il savait que son nom allait être inscrit tout en haut de la liste noire des ennemis des États-Unis, à abattre sans sommation et à n'importe quel prix.

Tous avaient dû penser qu'il avait retourné sa veste et trahi. Les vieux soupçons l'accusant d'être un agent double, datant de l'époque de l'assassinat de Marc Freeman, avaient sans doute refait surface. Sans compter les risques qu'il y avait à bosser pour le glacial et calculateur Yevgueny et pour son psychopathe de frère.

Il ne pouvait qu'espérer que les quelques personnes en qui il avait placé sa confiance, après sa mort, trouveraient les indices qu'il avait semés et pourraient reconstituer les preuves... lirait son testament, en quelque sorte.

La présence de Sara, cette nuit, dans ce club, remettait toutes ses certitudes en cause. Sara, sa douce, sa jolie, sa merveilleuse Sara... à laquelle il avait renoncé en décidant de poursuivre son enquête jusqu'au bout, malgré ses promesses de ne plus jamais la quitter, malgré l'amour fou qu'il lui vouait. Elle ne lui en voulait pas, elle avait compris les raisons de ses actes. Elle était venue pour le sauver, il l'avait lu dans ses yeux.

Toucher Sara, la caresser, la posséder... En quelques minutes, elle l'avait ramené à la vie, elle avait ressuscité Nikita, renvoyant le monstrueux Dimitri au fond de son antre. Alors que depuis des mois il avait l'impression d'être un mort-vivant, exécutant les ordres les plus atroces sans ciller, sans états d'âme,

compilant les preuves presque par automatisme, il s'était de nouveau senti... humain.

Par ce regard, Sara lui avait dit : « Je t'aime, je te fais confiance et je vais te sortir de là. »

Un instant, alors qu'il portait la jeune femme vers le couloir, à l'abri des voyeurs, il avait cru reconnaître Lupo au bar, ce qui signifiait qu'Alpha-1 était derrière elle, que c'était eux l'équipe de surveillance qu'il avait repérée dans le sillage des Markov depuis quelques semaines et dont il n'avait heureusement parlé à personne. Cela signifiait aussi que Dale Anderson était impliqué.

Le directeur opérationnel de la DEA croyait encore en lui, autrement il n'aurait pas laissé Sara-Jane, sa filleule adorée, l'approcher ; il lui aurait envoyé des nettoyeurs. Cela voulait dire que Dale, Travis et les autres avaient compris qu'il n'avait pas trahi et qu'il avait besoin d'aide pour venir à bout du monstre auquel il s'était attaqué.

En effet, tuer les frères Markov ne servirait à rien. Leur empire du crime était une hydre. S'il lui coupait une tête, il en repousserait deux autres. Tout comme la mort de Montoya n'avait pas mis fin à l'activité de son cartel, il devait démanteler toute l'organisation, la dynamiter de l'intérieur, faire tomber tous les complices. À cette seule condition sa mission serait une réussite et Marc ne serait pas mort pour rien. Il serait enfin vengé.

Sa femme, son équipe... une chance de se sortir vivant de cet enfer, songea Nick avec un élan d'espoir. Il fallait juste qu'il tienne bon jusqu'à ce qu'ils viennent le chercher. Il allait surtout devoir contenir les pulsions meurtrières qui le parcouraient de plus en plus souvent quand le désespoir le saisissait...

Si Sara l'attendait après tous ces mois de séparation, si elle croyait encore en leur couple, à leur avenir ensemble, alors il ne pouvait plus envisager de jouer les kamikazes pour en finir avec cette histoire.

\*

### ***Résidence Markov, à quelques jours du Noël orthodoxe.***

Dimitri venait de sortir de la douche. Il bouclait sa ceinture ; une petite grimace de douleur lui échappa. Il avait trop forcé mais, ces derniers temps, soulever de la fonte et taper sur un sac de sable était les seuls moyens efficaces pour calmer ses nerfs.

— Chef ! hurla Andreï, son second, depuis le couloir.

— Quoi ? ronchonna Dimitri en ouvrant la porte de sa chambre.

— La nurse vient d'arriver.

— La nurse ? Quelle nurse ?

— Celle que la babouchka a embauchée pour les mômes.

— Bordel ! Pourquoi personne ne m'a averti de l'arrivée de cette gonzesse ?

Suivant Andreï, il se précipita vers les escaliers. La résidence des Markov dans la ville de Sotchi était immense ; elle ressemblait plus à un château qu'à une maison familiale. Trente chambres réparties dans trois ailes, autant de salles de bains, une salle de bal, quatre salles à manger, une très grande salle de jeux pour les enfants, cinq salons, une salle de musculation, une piscine couverte en intérieur et une à l'extérieur, une salle de cinéma, un parc de plusieurs dizaines d'hectares et une plage privée... sans parler du personnel – plus de quarante personnes – et des visiteurs qui allaient et venaient sans cesse... Assurer la surveillance de cet endroit était aussi compliqué que de sécuriser Buckingham Palace, la Maison-Blanche ou le Kremlin.

— Je pensais que tu étais au courant de l'arrivée de cette fille.

— Bien sûr que non. Est-ce que quelqu'un s'est chargé de l'enquête de sécurité ?

Devant le silence de son second, il comprit que rien n'avait été fait.

— Génial ! On a déjà des problèmes de piratage en ce moment, et maintenant ça ! Les patrons vont finir par nous massacrer.

Andreï ne répondit pas mais acquiesça, conscient que ce n'était pas une métaphore. Ils risquaient leur vie. Neuf jours auparavant, les gars de l'équipe informatique avaient débusqué par hasard dans le système un hacker qui était parvenu à franchir les pare-feu. Le pirate avait réussi à leur échapper. Depuis, ils étaient sur sa trace pour l'identifier et essayer de savoir à quoi le mec avait pu avoir accès et quelles opérations pouvaient d'être compromises.

Dimitri soupira. La babouchka était la grand-mère maternelle des deux enfants de Yevgueny, Anastasia Eltsine. Elle n'avait jamais caché son opposition au mariage de sa fille unique avec un oligarque et, à la mort de celle-ci – d'un cancer foudroyant aux origines suspectes – elle avait emménagé avec eux pour prendre en charge l'éducation des petits.

Depuis son arrivée, elle ne manquait pas une occasion de leur pourrir la vie, bousillant les systèmes de sécurité – caméras endommagées, micros

pulvérisés –, refusant de respecter les protocoles. N'eût été l'amour fou que vouait les enfants à leur grand-mère, et le fait qu'Anastasia soit issue d'une longue et puissante lignée d'*apparatchik* qui avait favorisé l'introduction des frères Markov dans certains milieux très fermés, Dimitri aurait reçu depuis longtemps l'ordre d'occire la vieille bique... Il aurait peut-être pris lui-même cette initiative s'il n'avait pas craint des représailles.

Que la vieille chouette ait embauché une nounou sans prévenir personne n'avait rien de surprenant, c'était même bizarre qu'elle ne l'ait pas fait avant. Allemande d'origine – elle était née à Berlin-Est avant la chute du Mur –, la grand-mère ne se privait pas pour injurier Dimitri à la moindre occasion avec un charmant sourire, ignorant, comme tout le monde dans la maison, qu'il parlait allemand.

Dimitri arrivait sur le palier quand une voix féminine lui parvint.

— Je m'appelle Ann Elizabeth Northington. Je suis at-ten-due. Est-ce que quelqu'un comprend ce que je dis ?

Un frisson d'énervement le parcourut. La journée virait au cauchemar.

— Je comprends, annonça-t-il dans un anglais approximatif tout en dévalant l'escalier.

— Quand même !

La jeune femme, très digne dans son uniforme – longue jupe plissée bleu marine, chemisier blanc, blazer avec l'écusson de son école de formation – le toisait avec un dédain qui lui rappela les surveillantes des différents pensionnats qu'il avait fréquentés. Malgré ses cheveux d'un roux électrique et frisés que son strict chignon semblait avoir du mal à discipliner, elle avait l'air d'une *authentique* nurse anglaise : rigide, guindée, autoritaire... une chieuse.

— J'ai rendez-vous avec Mme Anastasia Eltsine.

— Nous sommes dimanche. Mme Eltsine est à l'église avec les enfants pour la messe.

— Ah oui... le culte orthodoxe, dit-elle avec un petit claquement de langue méprisant.

— Venez avec moi, ordonna-t-il.

— Et vous êtes ?

— Dimitri Kossiak, le responsable de la sécurité.

La jeune femme saisit la besace posée à ses pieds, laissant ses deux grosses valises au milieu du hall. Elle passa devant lui, le menton relevé, avec un air

d'arrogance si typique des Anglais que Dimitri eut soudain envie de lui faire un croche-pied, comme dans une cour d'école, juste pour le plaisir de l'admirer étalée comme un crêpe sur le carrelage – de préférence avec la jupe par-dessus la tête et la culotte au vent.

Restant professionnel, d'un petit geste, il désigna à Andreï les bagages. Son second acquiesça : il allait s'occuper de faire fouiller scrupuleusement les affaires de la fille. Tout serait passé aux détecteurs pour vérifier l'absence d'armes, d'explosifs, de micros ou de saloperies radioactives – telle une « bombe sale » comme celle qui avait probablement contaminé la femme de Yevgueny et que le prédécesseur de Dimitri n'avait pas découvert à temps, ce qui lui avait coûté la vie.

Dimitri guida la rouquine vers le sous-sol, jusqu'à la pièce qui lui servait de bureau, à côté du local technique où étaient installés les serveurs qui géraient le réseau informatique et les écrans de contrôle d'où étaient pilotées les caméras de sécurité, surveillés en permanence par deux de ses hommes. Il se laissa tomber dans son fauteuil tout en fixant la jeune femme qui restait debout de l'autre côté du bureau, affichant une petite moue dégoûtée devant ce local exigü, sans fenêtre ni décoration.

— Il y a eu un problème. Nous n'avons pas été informés de votre arrivée.

— J'ai pourtant un contrat dans les règles, répliqua-t-elle. C'est Mme Eltsine en personne qui m'a fait parvenir mon billet d'avion.

— Je n'en doute pas, marmonna-t-il.

À ce moment, Andreï pénétra dans la pièce et se posta en faction près de la porte, faisant signe à Dimitri que les contrôles étaient en cours.

— Mademoiselle, la famille Markov est une famille puissante et respectable, expliqua Dimitri. Elle subit régulièrement des menaces. Mon travail est d'assurer sa sécurité. Vous allez donc devoir attendre ici le temps que je procède aux vérifications d'usage.

La jeune femme soupira en le regardant avec condescendance au travers de ses strictes lunettes métalliques, sans charme.

— J'ai mes références avec moi, si cela peut vous aider. Voici mes lettres de recommandation et même mes certificats médicaux.

Elle sortit son dossier d'un sac fourre-tout à la Mary Poppins. Dimitri tendit la main pour l'attraper, sans la moindre politesse.

— Vous devriez vous asseoir, dit-il quand même en pivotant vers l'ordinateur. Je vais en avoir pour un moment.

Sans un mot, mais avec un soupir de contrariété à peine contenu, la jeune femme s'installa sur la chaise qu'elle avait jusque-là dédaignée, le dos droit, les jambes serrées, l'image même de la dignité guindée.

— Vous parlez russe ? demanda Dimitri, ne trouvant pas le renseignement dans les papiers qu'elle lui avait remis mais se doutant déjà de la réponse.

— Bien sûr que non ! J'ai été engagée pour enseigner l'anglais et les bonnes manières à Sorcha et Gregor Markov.

— Évidemment...

Se tournant vers Andreï, Dimitri lui dit en russe :

— La babouchka a vraiment décidé de nous faire chier.

— Ouais...

— Il est très malpoli de s'exprimer en ma présence dans une langue que je ne comprends pas, les tança-t-elle.

Dimitri ne put se retenir de lui jeter un regard mauvais qui, il le savait, transformait ses yeux en dangereuses billes d'acier. Elle ne réagit même pas. Décidant de l'ignorer, il se concentra sur sa tâche, faisant courir ses doigts sur le clavier pour vérifier ses références.

\*

Vingt minutes plus tard, alors qu'il n'avait épluché que la moitié du CV de la demoiselle, c'est une grand-mère en furie qui débarqua dans le bureau. Par respect, Dimitri se leva, mais cela n'empêcha pas Anastasia de l'insulter copieusement pour son imbécillité, son absence de savoir-vivre et bien sûr pour son manquement aux règles de l'hospitalité.

— Je suis responsable de la sécurité, rétorqua Dimitri en prenant sur lui pour garder son calme. Ce recrutement aurait dû être approuvé par Yevgueny et une enquête approfondie aurait dû être faite avant que cette fille passe la porte.

La réponse en allemand d'Anastasia fut indigne d'une femme portant un tailleur Chanel et trois cent mille dollars de diamants autour du cou. Dimitri ne réagit pas car il était censé ne pas comprendre qu'elle l'avait traité de couilles molles, de petite bite et de bulbe de calamar – ce qui avait au moins le mérite d'être un peu plus inventif.

Anastasia attrapa le bras de la nurse et elles disparurent toutes les deux dans

un tourbillon de senteurs capiteuses.

— Pousse la ventilation, il me faut de l'air, son parfum m'a foutu mal au crâne, ronchonna-t-il en s'adressant à Andreï.

Il se laissa retomber dans son fauteuil et reprit ses recherches sur la fille.

— Tu sais que la vieille t'insulte, et pas qu'à moitié ? demanda son second qui avait de bonnes notions d'allemand.

— Bien sûr que je m'en doute, mais je ne peux pas riposter sans subir de représailles. Et puis, si ça l'amuse... Faut bien laisser les vieux prendre leur pied comme ils peuvent.

Vingt minutes plus tard, c'est un Yevgueny énervé qui pénétra dans le bureau.

— Alors ? Cette nurse ?

— Les premières recherches ne montrent rien d'anormal, répondit Dimitri. Petite noblesse britannique. Un arbre généalogique long comme le bras, mais ils sont tous pauvres comme Job. Diplômée avec mention. Elle bosse depuis cinq ans. J'ai réussi à joindre deux de ces anciens employeurs qui se portent garants. Aucun problème connu. Aucun contact suspect – ni elle ni sa famille. Mais j'aurais aimé avoir plus de temps avant de laisser cette fille s'approcher des enfants.

— Pourquoi ne pas l'avoir retenue ici, alors ?

— Votre belle-mère a piqué une crise.

Aucune explication supplémentaire n'était nécessaire. Yevgueny soupira en levant les yeux au plafond. S'il n'avait pas eu besoin de sa belle-mère pour les enfants et pour ses relations...

— Tu finiras plus tard. Je veux que tu restes avec les jumeaux. Tu ne les laisses pas seuls avec la nurse... même si Anastasia râle. Tu es autorisé à l'envoyer chier.

— OK, acquiesça Dimitri en éteignant son ordinateur avec un sourire mauvais.

\*

Anastasia avait conduit la nurse dans la partie du palais réservé aux enfants. Elles avaient malheureusement croisé les frères Markov au pied du monumental escalier. Si Yevgueny ne s'était soucié que du programme éducatif

de Mlle Northington, le regard de ce psychopathe pervers de Youri avait été tout autre. Dieu, qu'elle les haïssait tous les deux ! Pourquoi sa fille, si magnifique, si intelligente et si jeune, était-elle allée s'amouracher d'un homme de trente ans plus âgé qu'elle ? Un homme dont les activités, du moins ce qu'elle en connaissaient, donnaient la nausée à Anastasia et qui était, à ses yeux, l'unique responsable de la mort dans d'horribles souffrances de son enfant ?

Elles arrivèrent dans la nurserie, en fait une immense salle de jeux, occupant presque tout l'étage et contenant tout ce qui se faisait de mieux.

— Je vous présente Sorcha et Gregor, mes deux trésors, annonça-t-elle, très fière. Dites bonjour à Mlle Northington.

Les jumeaux firent l'effort d'interrompre leurs jeux pour venir saluer.

— Appelez-moi Anna, leur demanda gentiment la jeune femme en se plaçant à leur hauteur.

— Dimitri ! s'écria soudain Gregor.

Il se précipita vers l'homme qui venait d'apparaître à la porte. Anastasia se raidit. Le petit garçon vénérât cette brute capable de lui réparer tous ses jouets et qui acceptait parfois de jouer avec lui.

— Votre présence ici n'est pas nécessaire, s'exclama-t-elle en russe.

— J'ai des ordres que vous n'avez pas le pouvoir d'annuler, même en vous roulant par terre de rage, répondit Dimitri en la fixant de son regard gris, provocateur.

Anastasia préféra rester prudente et s'éloigna pour dire à Anna en anglais :

— Ne vous laissez surtout pas impressionner. Certains de ces hommes ont l'air de voyous des bas-fonds, mais ils sont disciplinés comme une véritable armée. Ils sont tous dévoués corps et âme à mon gendre et à son frère – surtout celui-là.

Tout l'après-midi, en jouant avec les petits, Anna sentit Dimitri Kossiak la suivre des yeux. Yevgueny Markov avait dû ordonner à son responsable de la sécurité de ne pas la perdre de vue. L'homme était impressionnant. Car même s'il avait un visage jeune et avenant, un pantalon noir élégant et une chemise blanche de belle qualité, sa coupe de cheveux ultra-courte, son piercing à l'oreille, celui à son sourcil, ses bagues en argent à tête de mort et surtout son regard d'acier dénué de tout sentiment n'incitaient pas à se fier à lui.

\*

Adossé au mur de la salle de jeux, Dimitri s'ennuyait ferme. Surveiller une nana habillée comme une bonne sœur, essayant de faire jouer de façon éducative deux gamins indisciplinés et bruyants n'avait rien de très excitant. Surtout qu'il avait une tonne de choses à faire pour sécuriser la soirée à venir.

Il n'avait pas protesté quand Yevgueny lui avait infligé cette corvée. Chez les Markov, on ne discutait pas les ordres, ou on ne survivait pas longtemps.

Croisant les bras dans une attitude hostile pour bien faire comprendre à tous – même à cette pipelette miniature de Gregor – qu'il n'avait aucune envie de faire la causette, Nick mit Dimitri « en veille ». C'était un jeu mental auquel il s'adonnait depuis que Sara avait réveillé l'âme et la conscience de Nikita. Il restait caché derrière la façade, mais s'autorisait de petits moments à penser et à ressentir par lui-même, loin de ce personnage dénué de sentiments, froid et violent qu'il lui pesait de plus en plus d'incarner.

Cela faisait un peu plus de cinq mois à présent que Sara l'avait approché. Cinq mois qu'il lui avait remis l'une des clés, celle contenant la plus grande partie des preuves qu'il avait réunies sur les activités des Markov. Jusqu'à aujourd'hui, il ne s'était rien passé. Cela l'avait un peu inquiété, mais ce n'était pas non plus étonnant pour quiconque connaissait ce milieu glauque.

Nick était certain que Wyatt avait dû réussir à casser le cryptage, même s'il n'avait pas pu dire à Sara qu'elle détenait le code. Face à la masse de documents et de personnes mises en cause, Dale avait dû être obligé de mettre en place des mesures pour couvrir ses arrières ainsi que des précautions pour protéger la vie de tous ceux qui étaient impliqués dans l'enquête. Il n'avait sans doute pas l'intention de finir comme Marc Freeman, qui avait été trop confiant dans le système.

Mais il était urgent que les renforts débarquent : Nick avait failli se faire coincer la semaine précédente et, si doué soit-il, il ne pourrait plus enfumer très longtemps une équipe informatique dix fois mieux équipée que lui.

Retenant de justesse un soupir, il se dit qu'il n'avait plus envie de penser à toute cette pourriture, à toutes ces magouilles. Les yeux toujours fixés sur la nurse, il s'autorisa à s'évader vers ce jour, au chalet, où Sara lui avait fait avouer qu'il allait repartir en mission. Il se rappelait comme si c'était hier de la peur qui lui broyait le ventre, de sa certitude qu'elle allait le plaquer. Quelle n'avait pas été sa surprise face à la réaction de la jeune femme !

Avec un plaisir inavouable, il s'immergea dans sa mémoire, oubliant le

présent. Il choisit de revivre ce qui avait été l'un des plus beaux moments de sa vie. Il enclencha le souvenir comme il aurait regardé pour la millième fois son film préféré.

\*

— C'est une mission d'infiltration dans un gang de trafiquants russes qui essaie de prendre pied en Floride. Je pars à la fin des vacances, pour au moins trois ou quatre mois, jouer les gros bras dans une boîte de nuit de Miami.

— Seigneur, non... Ne nous fais pas ça. Pas une nouvelle séparation !

Sara le repoussa et traversa la pièce pour se laisser tomber sur le canapé le plus éloigné. Elle était livide, et croisait les bras pour cacher sa magnifique poitrine dénudée.

De son côté, il sentait l'angoisse monter en flèche : son pire cauchemar était en train de se concrétiser. Sara allait décider d'arrêter les frais, le quittant après lui avoir donné quelques jours d'espoir et de bonheur.

— Tu trouves qu'on n'a pas été séparés assez longtemps, qu'on n'a pas assez souffert, qu'on n'a pas assez galéré avec toutes les casseroles qu'on se trimbale ?

— Tu m'avais viré, se défendit-il avec maladresse.

— Sûrement pas ! s'exclama Sara en bondissant sur ses pieds, mais cachant toujours ses seins. On s'est disputés. J'ai raconté des conneries et, au lieu d'attendre que je me calme pour qu'on en discute, tu t'es barré !

— Je ne pouvais pas deviner que quand tu m'as dit « va-t'en, laisse-moi », ça voulait juste dire « va te faire un sandwich ».

— C'était une évidence ! N'importe qui aurait compris.

— Je te rappelle que tu es ma première histoire sérieuse et que, dans la gestion d'une relation, j'ai autant d'expérience qu'un ado de quatorze ans.

— Bordel de merde ! jura Sara. Le pire, c'est que je sais que c'est vrai.

Elle se laissa retomber dans le canapé.

— C'était vulgaire ça, ma princesse.

— C'est ta faute, tu me déteins dessus. Tu comptais me l'annoncer quand ? En bouclant ta valise ? Juste avant le décollage de ton avion ?

— Je n'en sais rien. Ça fait quatre jours que je me torture les méninges pour

trouver une solution. J'ai même essayé de me désister, mais ce n'est plus possible. L'opération vient d'être lancée, et ils n'ont personne d'autre parlant russe sans accent sous la main. Je mettrais en danger la vie des agents en place en ne me présentant pas. Ils risqueraient de voir leurs couvertures tomber et d'y laisser leur peau.

— Oui, murmura Sara. Je peux comprendre.

— Je suis tellement désolé, ma princesse...

Nick vint s'asseoir près d'elle. Il craignait qu'elle ne le rejette pour le mal qu'il lui faisait, encore une fois. Elle se tourna brusquement vers lui et son beau regard bleu le transperça, le faisant frissonner de la tête aux pieds.

— Pourquoi te conduis-tu comme si tu étais amoureux, mais sans jamais le dire ?

Nick resta muet, surpris par ce changement de sujet.

— Je ne l'ai jamais dit à personne, finit-il par répondre. Je ne sais pas comment m'y prendre. Et tu ne le dis pas non plus.

— Je t'aime comme une folle, riposta Sara en le fixant toujours droit dans les yeux. Au-delà de toute raison, au mépris de ma sécurité, malgré tout ce qui s'est passé entre nous, malgré tout ce que tu es capable de faire. Je t'aime et je ne peux rien contre parce que c'est chevillé jusque dans mon ADN.

Nick fut soufflé. Si elle pouvait l'exprimer de cette façon, il devait bien pouvoir y arriver aussi, se dit-il. Il prit une inspiration et se lança.

— Je t'aime...

Il hésita un instant. Recommença.

— Je t'aime... En fait, c'est facile à prononcer quand on le ressent. *Ya lyublyu tebya*, chuchota-t-il en russe.

Il se pencha, posa un rapide baiser sur ses lèvres douces et entrouvertes.

— *Te quiero*, ça marche aussi, dit-il en l'embrassant plus longuement. *Ich liebe dich*.

Il l'embrassa de nouveau, passionnément, prenant son visage entre ses mains. Il fit courir ses lèvres dans son cou, la faisant frissonner de désir.

— Arrête ! Tu n'es jamais sérieux.

Nick releva la tête et, à son tour, planta son regard dans celui de Sara pour activer ce lien de communication unique qui existait entre eux.

— Je fais le clown parce que si tu te rends compte à quel point je tiens à toi,

à quel point je t'aime, et tout ce que cela implique chez un mec comme moi, tu vas paniquer et t'enfuir à l'autre bout de la terre.

Il sentit Sara trembler quand elle comprit enfin à quel point il était attaché à elle. Exclusivement. Totalemement. Dangereusement.

— C'est ce que je veux, affirma-t-elle, l'air soudain décidé, tout en caressant le visage de Nick. Être aimée de façon inconditionnelle.

— Je ferais n'importe quoi pour toi. Tu le sais ?

Sara pouffa de rire.

— Je t'ai vu tuer six mecs pour me sortir de l'enfer et risquer ta vie pour protéger mon père. Peu de femmes peuvent en dire autant de leur petit ami.

— Je t'ai aussi fait du mal. Souvent.

— Tu l'as fait à une époque où tu étais encore un salaud égoïste qui ne pensait qu'à ses intérêts, et même là, tu avais choisi l'option la plus protectrice pour moi. De toute façon, tu as changé.

— Tu es bien sûre de toi, *printsessa*.

— Je lis dans ton âme. Mais méfie-toi, Nikita, je t'aime de la même façon. Je serais capable de tout pour toi.

— Même pas peur, répondit Nick submergé par des sentiments violents.

Cette fois, il l'attira à lui et la débarrassa de son pantalon. Sara se retrouva nue et sourit, amusée. Loin de rester passive, elle lui arracha son tee-shirt.

— Tu sais que tu ne t'en sortiras pas de cette façon à chaque dispute.

— Je suis bien conscient que ça n'a pas réglé le problème que pose mon départ pour cette mission, admit-il.

— Si tu dois le faire, fais-le, mais reviens vite.

— Je t'aime encore plus que tu ne le crois, *printsessa*...

## Chapitre 4

Anna avait lu une histoire aux enfants, avait chanté une comptine, les avait bordés, avait éteint la lumière... et avait dû recommencer ce manège cinq fois, avec une patience méritoire. Il était presque 23 heures et les deux garnements venaient seulement de s'endormir.

Anastasia Eltsine lui avait expliqué que Sorcha et Gregor manquaient d'un peu de discipline : c'était un euphémisme. Outre le traumatisme évident de la récente perte de leur mère, ces mômes étaient outrageusement gâtés, n'avaient aucune éducation – elle avait dû se battre avant le dîner pour qu'ils se lavent les mains –, aucunes manières – « s'il vous plaît » et « merci » étaient absents de leur vocabulaire –, aucune routine. Ils ne supportaient pas qu'on leur refuse quoi que ce soit et se roulaient par terre en hurlant de rage à la moindre contrariété. Du haut de leurs quatre ans, ils promettaient le pire s'ils n'étaient pas très vite repris en main.

Fatiguée et stressée par le voyage depuis Londres, l'accueil glacial et l'énergie de Sorcha et Gregor, elle espérait ne pas être obligée de se relever une sixième fois, même si sa chambre était à proximité de l'appartement des enfants et reliée à eux par un visiophone.

Après une hésitation, la jeune femme décida de se préparer une tisane et se rendit dans la cuisine de la nurserie. Les jumeaux avaient leur propre salle à manger et leur cuisinière attitrée en plus des femmes de chambre et des gardes du corps qui veillaient sur eux. Pourtant, ces enfants lui avaient fait l'effet d'être bien seuls. Leur père ne leur consacrait pas plus d'une demi-heure par jour. Sans leur grand-mère, ils auraient été livrés à eux-mêmes sous la garde d'étrangers dans cette immense maison.

La bouilloire chauffait quand Anna entendit un bruit derrière elle. Elle n'eut pas le temps de se retourner : elle se sentit soulevée et chargée sur une épaule solide. La jeune femme eut beau se débattre, crier, appeler à l'aide, son ravisseur ne dévia pas de sa trajectoire. Il la porta au travers de le palais et finit par la déposer dans l'impressionnante salle à manger d'apparat où de nombreux convives festoyaient – une cinquantaine au moins – au milieu des décorations de Noël, devant un magnifique sapin, totalement incongru dans une soirée de ce genre.

Il y avait là des hommes de tous âges et beaucoup de filles, certaines très jeunes. Pas besoin d'être futée pour comprendre que nombre d'entre elles étaient des prostituées et les autres, des gamines naïves qui n'avaient pas encore bien réalisé dans quel piège elles avaient été attirées. Anna, elle, le comprit et se prépara au pire.

— Je l'ai trouvée dans la cuisine des mômes, annonça Andreï.

— Parfait, dit Youri avec un sourire sadique. Reprends ton poste.

L'homme de main s'exécuta.

— Ma belle-mère vous a fait venir sans mon autorisation, expliqua Yevgueny à Anna en passant à l'anglais. Vous n'y êtes pour rien, mais cela me déplaît au plus haut point. Comme me l'a judicieusement fait remarquer mon frère, vous allez devoir apprendre les règles de fonctionnement de cette maison.

— Je sais tenir ma place, répondit Anna. Et je sais que cette place n'est pas de me retrouver en chemise de nuit, en pleine nuit, au milieu d'un dîner avec vos... amis.

— C'est exact, ce n'est pas la place de la nurse, mais vu le salaire que ma belle-mère vous a promis, à mes frais et sans m'en demander l'autorisation, j'attends d'autres prestations de votre part... qui justifieront vos émoluments.

Anna ferma les poings. Sa chemise de nuit avait beau être longue et en coton blanc, plus pudique que bien des robes, elle se sentait de plus en plus menacée par les regards lourds qui transperçaient le tissu.

— Vous allez nous divertir, ce soir.

— Je ne vois pas comment, sauf si vous voulez que je chante des comptines ou que je vous apprenne à fabriquer des marionnettes. Je n'ai pas d'autres talents.

— Oh, la demoiselle fait de l'humour ! Elle nous prend de haut, s'amusa Youri, avant de traduire en russe pour le reste des convives, qui se mirent à rire.

Il se leva soudainement, s'approcha d'Anna et, d'un geste vif, déchira sa longue chemise de nuit du haut en bas. La jeune femme cria, rattrapa les pans du vêtement, les serrant contre elle pour tenter de masquer ses dessous et son corps. Comprenant que sa situation était critique, elle essaya de reculer vers la sortie, mais se heurta à l'un des gardes qui se tenait en faction devant l'une des doubles portes. D'un geste brutal, celui-ci la repoussa vers l'avant, manquant de la faire tomber. Anna perdit ses chaussons et se retrouva pieds nus.

— Je me demande qui pourrait se charger de donner une leçon de savoir-vivre à cette petite garce, dit Yevgueny, déclenchant à nouveau le rire des dîneurs et débridant leur concupiscence.

— Un spectacle ! Un spectacle ! s'exclamèrent nombre des convives masculins en entrechoquant leurs verres de vodka avant de les envoyer se briser contre les murs.

— Moi, je suis volontaire ! cria un gros bonhomme suant, proche de Youri.

— Non, moi ! s'écria Vladimir, tout juste rentré de Mexico.

— Ce sera moi, intervint froidement Dimitri qui sortit à cet instant de l'ombre d'une alcôve.

Son intervention fit tomber une chape de silence sur la pièce. S'opposer à Dimitri était une idée mortelle... tous le savaient. L'homme n'était pas arrivé à ce poste de confiance grâce à sa belle gueule, mais à cause de son absence totale de pitié qui, d'après la rumeur, en faisait l'exécuteur le plus efficace que le clan Markov ait jamais eu. S'il voulait cette fille... tant pis pour elle.

— Toi ? Tu refuses de jouer à ça, d'habitude, fit remarquer Youri, intrigué.

— J'adore ce genre de nana glaciale et hautaine, surtout quand elles sont rousses.

Un sourire sadique s'afficha sur le visage bouffi de Youri, révélant sa nature perverse. Il échangea un regard complice avec son frère. Ceci expliquait sans doute le dédain de leur chef de la sécurité pour les putes qui participaient à leurs petites fêtes, et qui se jetaient sans vergogne à la tête de ce beau gosse. Youri se souvint qu'à Nice, la fille avec laquelle Dimitri s'était longuement amusé avait les cheveux rouges. Ce garçon avait-il un côté fétichiste – bien caché ?

— C'est d'accord, elle est à toi.

— Ce soir, nous allons avoir un spectacle de qualité, s'écria Yevgueny à la cantonade en se levant. C'est Dimitri qui assure les réjouissances !

Les convives s'exclamèrent et firent tinter une nouvelle série de verres – même ceux qui auraient aimé être à la place de l'impitoyable homme de main – et les envoyèrent s'écraser contre les murs.

Anna entendit résonner des rires gras et des cris d'encouragement alors que Dimitri Kossiak se rapprochait dangereusement d'elle. Elle faisait celle qui n'avait rien compris de la conversation en russe, mais elle avait parfaitement saisi de quoi il retournait.

— On va chauffer la salle pour mettre de l’ambiance, lui dit Dimitri avec son horrible accent qui écorchait les oreilles.

Pourtant, ce n’est pas son mauvais anglais qui fit frémir Anna et la fit reculer d’un pas, mais son regard gris brillant de colère. Elle n’eut pas le temps de fuir : il l’attrapa et la chargea, lui aussi, sur son épaule.

— Lâchez-moi, posez-moi par terre ! Espèce de sale brute !

— Tu devrais me remercier, rétorqua-t-il sarcastique. Il y a du verre partout.

Dimitri la laissa tomber sur une méridienne installée dans une alcôve à l’éclairage intimiste. Anna eut un instant le souffle coupé, instant qu’il mit à profit pour lui arracher sa culotte et la jeter au milieu de la pièce sous les « hurras » à la vodka du public.

La jeune femme se débattit en vain, de façon désordonnée, maladroite. Ce salaud était bien plus fort qu’elle de toute façon – quelle surprise ! Dimitri dégrafa son ceinturon, ouvrit son pantalon et s’allongea sur elle en lui bloquant les mains.

— Regarde-moi dans les yeux, ordonna-t-il.

Elle riva ses iris aux siens, le bleu se mêlant au gris. Il s’enfonça en elle sous les encouragements obscènes des convives... Anna préféra rompre le contact avec ces prunelles hypnotiques qui risquaient de lui faire perdre la notion des réalités. Elle détourna la tête et vit quelques-unes des femmes applaudir autant que les hommes. Elles s’amusaient de la situation. La jeune femme lut de l’envie dans certains regards. Certaines auraient voulu être à sa place, soumises au terrifiant mais très sexy Dimitri.

D’autres, les plus jeunes – celles qui n’étaient pas complètement ivres ou droguées – commençaient à comprendre dans quel guet-apens elles étaient tombées et cherchaient des yeux une issue.

— Ils font semblant, hein ? entendit-elle même demander par une adolescente qui venait de dessaouler brutalement face à cette vision qui la choquait.

Toujours attablé et attaquant à belles dents une pièce de boucherie, Yevgueny soupira de plaisir en sentant la viande succulente fondre sur sa langue.

— Dommage, dit Youri à côté de lui avant de vider son verre. Dimitri aurait pu se mettre sur l’estrade. On ne voit pas grand-chose.

Il ne perdait pas de vue ce spectacle qui aurait pu satisfaire ses penchants

voyeurs si leur homme de main n'avait pas choisi une alcôve sombre.

— Ce n'est pas grave. Le plus important est qu'il a cédé. Il aura presque fallu un an et demi et une rousse pour qu'il se décide à participer à nos soirées. Quand il y aura pris goût, cela ne pourra que renforcer sa fidélité à la famille.

— Tu as raison, cher frère, admit Youri. Comme toujours.

— Il aura quand même été le plus difficile de tous à casser psychologiquement.

\*

Recroquevillée dans un profond fauteuil en cuir, maintenant contre elle les lambeaux de sa longue chemise de nuit, Anna veillait à sursauter ostensiblement chaque fois que Dimitri, assis sur l'accoudoir, la touchait, ce qu'il faisait très souvent, caressant ses cheveux, sa joue, sa cuisse... avec une désinvolture distraite, alors qu'il discutait avec un homme en costume cravate. Il paraissait aimer jouer avec ses boucles rousses qu'il enroulait autour de ses doigts. Anna savait aussi que seule cette main possessive sur son corps lui épargnait un viol collectif.

Dimitri s'était réajusté : rien dans son allure ne laissait deviner ce qui venait de se passer. Autour d'eux, la monstrueuse fête avait pris de l'ampleur. Les descriptions d'orgies romaines qu'elle avait pu lire en suivant ses cours de latin étaient du Walt Disney à côté de ce qu'elle voyait. Des couples copulaient dans les canapés des alcôves, mais aussi sur l'estrade installée face aux places d'honneur. Il n'y avait pas seulement des couples, mais des trios, et même un quatuor... À peine dix minutes auparavant, une femme, sans doute une habituée, avait fait un strip-tease sur scène au son d'une musique lascive, avant de se faire, apparemment pour son plus grand plaisir, prendre en sandwich par deux hommes. Pendant ce temps, des dîneurs continuaient à manger, à boire de la vodka, à chanter et à sniffer de la coke, alors que certaines filles commençaient à paniquer...

Et tout cela se déroulait devant l'immense sapin dont les lumières clignotaient doucement, invitant à s'imprégner de l'esprit de Noël.

Il y eut soudain du brouhaha, des exclamations, des applaudissements.

— La table ! La table ! se mirent à scander les convives avec des visages ravis.

Aussitôt, la jeune femme tourna la tête vers Dimitri qui venait de jurer. Elle

le vit saisir son téléphone et aboyer des ordres, sans doute aux hommes du poste de contrôle, avant de se lever et de, en quelques gestes secs et impérieux, replacer ceux du service de sécurité. Ceux-ci obéirent, abandonnant alcool et femmes, refermant leurs braguettes.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Ça va dégénérer, répondit-il en anglais. Surtout, reste collée à moi.

— La rousse ! La rousse sur la table, s'exclama soudain une voix alcoolisée.

Un doigt boudiné assortit au reste du corps désignait Anna. Dimitri se tourna et fixa de son terrifiant regard gris le bonhomme qui avait déjà voulu s'approprier la jeune femme.

— Elle est à moi.

— Tu peux partager !

— Alors, viens la chercher.

Trop imbibé de substances nocives pour réaliser le danger auquel il s'exposait, l'homme s'avança, déboutonnant son pantalon. La seconde suivante, étalé par terre, il hurlait de douleur, maintenu par un Dimitri au calme inquiétant qui appuyait la pointe de son couteau sur la paupière du gros type, menaçant de lui crever un œil.

— J'ai dit « elle est à moi ». Compris, cette fois ?

— *Da*, couina la loque humaine.

— Dégage.

L'homme ne se le fit pas répéter. Il s'enfuit, rampant, le cul à l'air, la queue basse.

— Tu es bien possessif, mon ami, remarqua Yevgueny en s'approchant d'eux.

— Tu veux la vérité ? J'aime baiser sans capote, mais je ne tiens pas à me choper une merde. Pour une fois que je trouve une bombasse qui m'a montré son certificat médical, je ne vais pas laisser un cloporte lui refiler une saloperie et me priver de mon plaisir.

— Je reconnais là ton sens de l'anticipation des risques. C'est ce qui me plaît chez toi.

Un hurlement strident retentit. Anna bondit sur ses pieds et se colla contre Dimitri. Trois hommes avaient attrapé l'une des plus jeunes femmes. Ils la traînaient vers ce qui ressemblait à une table de gynécologue. Anna frémit

d'horreur. Malgré les supplications de la fille, ses bourreaux l'attachèrent, lui immobilisèrent bras et jambes. Mais le pire fut quand ils apportèrent une boîte en bois dans laquelle ils emprisonnèrent sa tête. Un trou avait été percé pour permettre à la victime de respirer, mais elle ne pouvait plus rien voir, et le poids de la boîte l'empêchait de redresser la nuque.

Le premier homme – un élégant quadragénaire, qui ressemblait à un cadre de banque – lui arracha sa petite culotte avant d'ouvrir son pantalon. Sans préliminaire, avec une violence voulue, il enfourcha la pauvre fille qui hurla de douleur sous les applaudissements et les encouragements du public. Yevgueny, amusé, s'était rapproché lui aussi. Il battait des mains en cadence tout en participant à la chorale qui avait entonné une chanson paillardes. Le type déchira le haut de la robe et se mit à malaxer méchamment la poitrine juvénile tout en continuant à prendre son pied. De la boîte montaient des cris et des sanglots pathétiques.

— C'est horrible, murmura Anna, au bord de la nausée.

— Ce n'est que le début. Ça va s'aggraver, la prévint Dimitri en passant un bras autour de sa taille, la maintenant fermement contre lui.

Comme pour confirmer ses dires, un autre hurlement leur parvint. Deux hommes avaient attrapé une femme blonde. Ils lui avaient lié les mains et étaient en train de nouer ses liens à une applique. L'un d'entre eux retira sa ceinture en cuir et, avec un plaisir sadique, se mit à frapper le dos dénudé par sa robe décolletée.

— C'est ce que tu voulais dire ? hoqueta Anna.

Dimitri baissa les yeux vers elle, et la fixa un instant, semblant hésiter.

— Ils vont la fouetter jusqu'à ce que ça ne les amuse plus. C'était un jeu très prisé dans l'aristocratie. À l'époque, à défaut d'avoir la télé, ils attachaient des serfs et les battaient à mort, ou alors ils organisaient des chasses à courre avec un homme à la place du renard. C'est revenu à la mode chez certains oligarques.

— C'est atroce. Les Russes sont un peuple barbare.

— Pas faux. Ils la détacheront, ou pas. Ils la violeront de toute façon. Elles vont toutes y passer, deux fois, dix fois... À la dernière soirée, à Moscou, ces tarés ont fini par tuer la fille ligotée sur la table. Elle a fait une hémorragie aux alentours de la quarantième passe. Je n'ai pas compté exactement.

Anna retint de justesse un haut-le-cœur.

— Comment peux-tu supporter tout ça ?

Il ne répondit pas alors que la pièce se remplissait de cris et des cavalcades de celles qui essayaient de fuir.

— Tes hommes les empêchent de sortir !

— Si une seule parvient à s'échapper, les flics vont rattrapper. À Moscou, ce ne serait pas un problème mais ici, ce n'est pas envisageable. Ça ferait trop de monde à corrompre. Aucune ne quittera la maison avant demain matin – avant qu'on se soit assuré de leur silence.

— C'est monstrueux...

La jeune femme frissonna d'horreur.

— Eh ! Dimitri, mon pote, s'écria Youri qui avait l'air saoul et tenait par le cou une plantureuse brunnette tout aussi ivre. Tu ne vas pas laisser ce beau petit cul refroidir.

— Je vais m'en occuper dès que la soirée aura pris son rythme.

— Moi... dit-il en titubant. Je veux... que tu te la fasses, sur-le-champ !

— J'ai du boulot, riposta Dimitri.

— Andreï va s'en charger pendant que tu te la tapes. Allez, mon vieux, c'est un ordre de ton boss. Je veux t'entendre la faire crier pendant que j'encule celle-là.

Dimitri pivota vers Anna qui recula d'un pas en le voyant dégrafer son ceinturon.

— Désolé, les ordres ça ne se discute pas ici, *printsessa*.

\*

Recroquevillée sur la méridienne au fond de l'alcôve, frissonnante, la jeune femme patientait. Elle commençait à avoir froid, mais Dimitri lui avait dit d'attendre là et de ne pas bouger. Et elle savait que lui obéir était sa meilleure option.

Les Markov s'étaient retirés depuis un moment dans leurs appartements, en galante compagnie, pendant que leur responsable de la sécurité gérait la fin de cette horrible « fête de Noël ». La salle à manger, si magnifique, était dans un état lamentable. Les lumières étaient toutes allumées, il n'y avait plus de musique. Des tables et des chaises avaient été renversées lors de danses endiablées. Certains invités avaient vomi alors que d'autres, ivres morts, ronflaient sur les canapés. Ceux qui étaient encore valides étaient en train de

rentrer chez eux. Les filles les plus jeunes, qui avaient été piégées par la promesse d'un dîner de luxe, sanglotaient dans un coin, près du sapin aux guirlandes éteintes, serrant autour d'elles leurs jolies robes plus ou moins en loques. La nurse voyait aussi des traces de sang sur le parquet et les meubles, qu'il serait difficile de nettoyer – résultat d'une bagarre entre invités.

Dimitri dirigeait ses hommes pour faire embarquer les épaves trop imbibées de vodka dans leurs voitures avec chauffeurs ou dans des taxis.

— Alors ? l'entendit-elle demander à Andreï.

— Pas de gros dégâts. On ne s'en sort pas trop mal pour une fois.

— Si les camionnettes sont là, je veux que tu te charges du transport. Je finis ici.

Andreï acquiesça d'un signe de tête. En quelques minutes, les pauvres filles furent regroupées et escortées vers la porte arrière du palais comme un troupeau mené à l'abattoir.

— Qu'est-ce qui va leur arriver ? osa-t-elle demander à Dimitri qui passait à proximité.

— Nous les emmenons dans une clinique privée. Elles seront soignées et on leur expliquera que, dans leur intérêt, elles doivent se taire. Elles toucheront aussi une enveloppe de... dédommagement.

Il avait répondu sans la regarder avant de repartir pour s'occuper de mettre au travail l'équipe de ménage, et faire un ultime tour pour vérifier qu'aucun junky en overdose n'avait été oublié sous un meuble. Il s'écoula encore vingt minutes avant qu'il n'en termine et qu'il ne revienne près d'elle.

— Tu es pieds nus et il y a du verre partout. Je vais te porter, lui dit-il d'une voix lasse.

Dimitri glissa les mains sous les genoux et dans le dos d'Anna qui ne contesta pas, passant le bras autour de son cou.

— Tu es gelée. Tu aurais dû me prévenir, grogna-t-il en la serrant contre lui.

Le reste du palais était sombre. Seules les veilleuses de sécurité éclairaient les couloirs dans lesquels Dimitri se déplaçait sans hésiter, aussi silencieux qu'un chat.

— Ouvre, ordonna-t-il quand ils furent devant la porte de la chambre de la jeune femme.

Elle obéit et il se faufila à l'intérieur, refermant le vantail du coude.

— Tu veux prendre une douche ? demanda-t-il, toujours à voix basse.

— Je suis à bout. Je n'en peux plus, il faut que je dorme.

Il la déposa sur le lit, alluma la lampe de chevet. Avec des gestes précis, il la débarrassa des lambeaux de sa chemise de nuit et de son soutien-gorge avant de tirer les draps, veillant à se positionner entre elle et l'œil de la caméra. Il ôta ses propres vêtements sans se soucier d'être observé et se glissa dans le lit, plaçant son couteau et son arme sous l'oreiller.

— Éteins, ordonna-t-il tout en remontant la couette sur eux.

Dans l'obscurité, la jeune femme le sentit se coller contre son dos. Elle avait été « donnée » par les Markov à leur chef de la sécurité comme un vulgaire objet. L'homme pouvait maintenant faire d'elle ce qu'il voulait, personne ne s'y opposerait. Il pouvait même s'installer dans sa chambre sans que qui que ce soit s'en étonne.

La main de Dimitri rampa le long de son bras jusqu'à son poignet dont il massa la peau sensible, là où il l'avait maintenue de force quelques heures auparavant. Puis il passa à l'autre poignet.

Il prit la main, l'approcha de son visage, déposa un baiser silencieux dans le creux de la paume. Ensuite, de l'index, il écrivit sur la peau soyeuse :

« Pardon. Je t'aime. »

Sara-Jane Delaney sourit dans le noir tout se serrant plus étroitement contre Nick, plaçant la grande main sur son sein, juste au-dessus de son cœur qui battait paisiblement. Il n'y avait rien à pardonner : ils étaient des professionnels en mission.

## Chapitre 5

Travis frotta ses mains l'une contre l'autre. Il avait froid. La neige n'était pas épaisse, mais l'humidité se faufilait sous les vêtements et vous transperçait les os. On lui avait vanté Sotchi comme une magnifique station balnéaire, mais c'était surtout une ville à éviter en janvier.

Surveillant ses arrières, il ouvrit la portière de la camionnette stationnée dans une contre-allée et se glissa à l'intérieur. Il referma la porte coulissante, écarta le rideau noir et fut frappé par une bouffée de chaleur ; une forte odeur de nourriture se mêlait à l'air vicié de cet espace confiné.

— On a un problème, annonça froidement l'un des agents russes.

— Lequel ? s'inquiéta aussitôt Travis en jetant sa veste dans un coin.

L'homme lui tendit une série de feuilles où des photos étaient imprimées.

— Votre agent a passé une mauvaise nuit.

— A-t-elle été démasquée ?

— Je ne pense pas. Elle est toujours vivante. Mais elle a un sacré courage. À sa place, je me serais exfiltré.

Travis n'avait aucun doute sur le courage de la jeune femme. Sur les clichés – flous, car pris au téléobjectif au travers des vitres –, il devinait Sara-Jane au milieu de cette bande de dégénérés. Il dut dissimuler un sourire en voyant quelles mains s'étaient posées sur elle. Nick avait dû être furieux d'être obligé de malmener sa princesse en public. Mais cela, Travis ne pouvait pas le raconter aux agents locaux.

Avoir dû mettre les Russes dans la confiance pour obtenir leur collaboration était déjà un risque sérieux de fuite : pas question d'aller leur révéler qu'une deuxième taupe était implantée dans la place.

En effet, si un seul connard redevable aux Markov ou à l'un de leurs sous-fifres parlait, l'opération serait compromise. C'est pour cela qu'elle avait été minutieusement préparée ces derniers mois et que tout avait été négocié entre le secrétaire d'État américain – téléguidé par Dale – et le ministre russe de l'Intérieur.

Celui-ci avait d'abord refusé d'intervenir contre d'honorables compatriotes, pour faire plaisir à des Américains prétendant avoir des preuves d'un vague

« trafic » – comme Dale s’y attendait – et c’est là que les documents récoltés par Nick avaient été décisifs. Ils démontraient que les Markov avaient vendu de l’uranium militaire aux Chinois. Cela, le Kremlin n’avait pas pu le tolérer : c’était de la haute trahison. Il avait fallu les freiner pour empêcher un carnage discret et immédiat.

Le feu vert avait été donné deux jours auparavant. Toute l’équipe était arrivée pour passer à l’attaque. Les unités d’assauts russes mises à leur disposition étaient en position d’attente à l’extérieur de la ville, prêtes à intervenir sous les ordres de Lupo qui les surveillait comme du lait sur le feu. Wyatt ne quittait pas ses écrans des yeux, guettant toute activité anormale sur le Net et dans le dark web qui pourrait indiquer que l’opération était compromise.

Lui était dans le sous-marin mobile russe, au plus près, et la vaillante petite Sara avait plongé, la tête la première, au cœur de ce nid de frelons.

Son embauche comme nounou n’était pas due à un miraculeux hasard ou à une heureuse coïncidence. Une bonne amie de la grand-mère avait suggéré à celle-ci de recruter une nurse pour chaperonner l’éducation des jumeaux. Elle lui avait vivement conseillé de ne pas prévenir Yevgueny, plaidant qu’il risquait de s’y opposer, alors qu’il était « indispensable » au bien-être des enfants qu’ils soient pris en main par une spécialiste qualifiée. Cette précieuse amie avait même recommandé à Anastasia une agence de placement. En réalité, la dame avait un fils qui avait un très vilain secret. De sa capacité à se montrer convaincante avait dépendu la survie de son rejeton chéri. Eux aussi savaient se livrer au chantage quand cela se révélait nécessaire.

La seule chose qui n’avait pas été prévue était la rapidité de l’agression dont Sara avait été victime. Quand ils avaient prévenu la jeune femme que Youri avait pour habitude de molester les membres féminins du personnel, elle avait répondu :

— J’aurai un ange gardien sur place.

— Mais si Nick ne peut pas l’empêcher ?

— Alors il y aura un massacre. Il ne laissera personne me toucher. Il n’a *jamais* laissé personne me toucher.

En regardant les photos, Travis constata qu’une fois de plus Sara avait eu raison.

— Dimitri a la réputation d’être possessif, finit-il par dire, réalisant que l’agent russe attendait sa réponse. D’après nos informations, il ne partage pas ses femmes. Elle le sait. Tant qu’elle lui plaît, elle n’aura pas grand-chose à

craindre.

— Rien à craindre ! s'exclama l'homme. À part être brutalisée et violée chaque fois que ce dégénéré en aura envie ! Je ne vous comprendrai jamais, vous, les Américains.

\*

Dans la chambre réservée à la nurse, à la lumière du matin qui filtrait entre les rideaux, Dimitri regardait Anna dormir. Elle lui tournait le dos, semblant éviter son contact. Mais sous les draps, à l'abri de l'œil inquisiteur de la caméra, son joli petit postérieur était collé contre la hanche du chef de la sécurité. Si Dimitri paraissait impassible et satisfait de la situation, Nick ne décollerait pas. Il était en rogne depuis la seconde où il avait vu Sara debout au milieu du hall dans son rôle de nurse anglaise avec son accent *so british* parfait. Avec les caméras et les micros dont la résidence était truffée, impossible de se parler. Il était bien placé pour le savoir.

Ils n'avaient pu échanger que quelques regards qui pouvaient se résumer par :

— *On va te sortir de là.*

— *Je ne veux pas que tu t'exposes !*

— *Trop tard.*

Bon sang... Quel bordel ! En plus, elle avait saccagé sa superbe chevelure blonde qu'il adorait – son fantasme depuis leur toute première rencontre. Qu'est-ce que c'était que cette tignasse de rousse à frisettes ? Elle allait l'entendre... enfin, dès qu'ils seraient sortis de cet enfer et qu'il aurait fini de lui hurler dessus pour s'être jetée dans un guêpier pareil. Qu'est-ce qui avait pris à Dale de laisser une civile intervenir dans cette mission ?

Lui qui était un maniaque du contrôle en était réduit au rôle de spectateur. Une opération était lancée : puisque Sara était là, il devait y avoir du monde en soutien. Quand ? Comment ? Autant de questions sans réponses, ce qui le rendait fou.

En plus, en toute honnêteté, il n'avait pas pensé que Youri s'attaquerait à « Anna » si vite. D'habitude, il s'écoulait une semaine ou deux avant que ce taré ne s'en prenne aux femmes de la maison. Aller jeter la nurse au milieu de l'orgie dès le premier soir était une déplaisante nouveauté.

Nick détestait ce qu'il avait été obligé de faire. Sara avait beau savoir qu'il

ne lui ferait pas de mal et ne s'être à aucun moment réellement défendue, que sa femme ait encore dû subir les perversions de voyeurs dégénérés le mettait en rage.

Laissant sa colère prendre le dessus, Nick attrapa l'épaule de Sara et la bascula à plat dos. Quand elle ouvrit ses beaux yeux bleus, ensommeillée, elle lui sourit. Il écrasa brutalement ses lèvres sur les siennes pour qu'elle se rappelle où elle se trouvait. Il fallut près de deux secondes à la jeune femme pour se souvenir et commencer à se débattre furieusement. Reprenant le rôle de Dimitri, il lui immobilisa les mains.

— Bonjour, mon petit bonbon anglais !

— Salaud, lâchez-moi !

— Pas question. D'ailleurs, j'ai un cadeau pour toi ce matin.

Elle cria et tenta de l'écartier. Nick savait qu'il allait prendre un risque – calculé –, mais sa solitude des derniers mois avait failli le rendre dingue. Sentir la femme de sa vie serrée contre lui avait annihilé ce qui restait de ses capacités de résistance. Malgré l'envie qu'il avait de la caresser, de l'embrasser passionnément – elle lui avait tellement manqué –, impossible de pousser les préliminaires plus loin qu'un baiser sous l'apparence de contrainte ; Nick fut direct, il la pénétra d'un puissant coup de reins, s'immergeant dans ce qui était pour lui le paradis.

Sara hurla de rage, de haine... Elle était une fabuleuse comédienne – encore plus douée que lors de son numéro de nurse effarouchée de cette nuit. Lorsque leurs regards s'accrochèrent, Nick, soulagé, constata qu'elle était dans le même état d'esprit que lui, agitée par un cocktail explosif de manque et de désir exacerbé par la situation à hauts risques qu'ils vivaient. Il la voulait à lui, maintenant, ou il allait devenir complètement fou !

Elle l'épata car si, sur les draps, elle le repoussait de toutes ses forces, l'injuriant, le griffant, sous la couette, ses jambes s'écartées, ses muscles intimes s'étaient resserrés sur lui, ses cuisses le tenaient aux hanches et, de ses talons plantés dans ses fesses, elle l'incitait à la prendre profondément, à accélérer la cadence pour les mener à un plaisir dont ils avaient dû se priver l'un comme l'autre la veille pour garder le contrôle sur leurs rôles respectifs, décuplant un manque viscéral, horriblement douloureux.

Les insultes dont Sara l'abreuvait et ses cris outragés servirent à la jeune femme pour masquer l'orgasme qui transperça très vite son corps et qu'il sentit se répercuter en lui par chaque contraction du vagin sur son sexe. Incapable de se retenir plus longtemps, Nick se laissa aller en elle, à poussées

profondes, sur un feulement de contentement. C'était bon...

Sara lui avait tellement manqué durant tous ces mois de solitude et d'isolement au milieu de cette bande de dégénérés. Elle était le centre de son univers. À elle seule, la jeune femme représentait tout l'amour qu'il pouvait éprouver. Toute la passion, l'affection, la tendresse qu'il était capable d'offrir lui étaient réservées.

S'effondrant sur elle, il se servit – dans un dernier instant de lucidité – de son épaule pour dissimuler le visage un peu trop extatique de Sara à l'œil de la caméra, assurant ainsi leur sécurité et s'autorisant lui aussi un moment de bonheur avant de laisser Dimitri reprendre du service.

— J'adore les petites garces glaciales comme toi, vous êtes bandantes, dit-il en se levant, exhibant sa nudité aux voyeurs qu'ils savaient embusqués derrière l'œil numérique.

Laissant également Sara observer certaines nouveautés qui ne lui plairaient peut-être pas.

— Salaud, je vous interdis de me toucher.

Sara, parfaite dans son rôle d'Anna, la nurse agressée et sans défense, se réfugia à l'autre bout du lit, serrant le drap sur sa poitrine. Elle paraissait sur le point de pleurer, les yeux brillant de larmes.

— Mets-toi tout de suite dans la tête que je te baiserais où et quand j'en aurais envie. Et prie pour que je ne me lasse pas de toi et de ton joli petit cul, parce que mes hommes se feront un plaisir de me remplacer.

\*

Quatre étages en dessous, dans la salle de surveillance, Youri bâilla à s'en décrocher la mâchoire et s'étira. Il avait donné ordre qu'on vienne le chercher dès que Dimitri bougerait un cil. Il n'avait juste pas prévu que ce maniaque se lèverait avec le soleil, le privant de sommeil.

Youri tenait à contrôler le comportement de ce type insondable face à cette nana. En plus, il adorait ce genre de scène. Il prenait son pied à voir les autres mecs baiser des gonzesses, surtout quand c'était de belles petites putes comme cette Anna. L'attitude de Dimitri ce matin le satisfait, tout comme celle de la veille. L'homme, qui avait si souvent montré des réticences à l'égard des femmes, avait été à la hauteur de ce que Youri attendait de lui : il avait mis beaucoup d'enthousiasme à baiser la fille. Il avait été l'étalon parfait : dur et

impitoyable.

*Très dur, la fille peut en témoigner*, songea-t-il avec un sourire pervers.

Après tout, Yevgueny avait sans doute raison : qu'importe que Dimitri fasse une fixation sur les rousses et qu'il ne soit pas partageur. Il pouvait bien continuer à sauter cette fille si cela l'amusait.

En revanche, Youri était curieux de voir combien de temps la petite Anglaise allait essayer de se défendre avant de renoncer et de le laisser faire, trop idiot pour comprendre que son abdication serait sa perte face à un prédateur comme Dimitri.

\*

Un peu endolorie – mais sans commune mesure avec ce qu'aurait éprouvé une femme « vraiment » violée –, Sara se leva dès que « Dimitri » eut quitté sa chambre. Elle devait assurer sa journée de travail auprès des enfants de Yevgueny. Heureusement, les petits n'avaient rien vu ni entendu de la soirée qui s'était déroulée dans l'autre aile du palais, à l'autre bout de l'immense demeure.

Tout en prenant sa douche, elle songea à Nick, si impassible en apparence mais dont elle avait ressenti la colère quand il l'avait reconnue sous ses boucles rousses ; Nick qui avait eu du mal à masquer sa rage quand il avait été obligé de s'interposer pour la protéger et de jouer le rôle du violeur pervers ; Nick qui ne lui avait pas infligé la moindre ecchymose, qui avait veillé à ce que les autres en voient le moins possible. Sara avait eu la sensation d'être une actrice sur scène.

Tous les témoins de la soirée seraient sans doute prêts à jurer qu'ils avaient tout vu d'elle, alors qu'au final ils n'avaient entraperçu qu'un bout de cuisse dénudée, peut-être l'arrondi d'un sein et une culotte en coton blanc abandonnée sur le parquet.

Cette nuit, ou plutôt pendant les trois petites heures de sommeil qui lui avaient été accordées entre la fin des « festivités » et son obligation de se lever pour s'occuper des enfants, Nick était redevenu lui-même à la faveur de l'obscurité qui leur épargnait enfin le regard obscène et dangereux des caméras. Allongé contre son dos, il avait tendrement caressé son corps nu, l'incitant à se coller à lui, à se reposer, lui faisant comprendre qu'il allait veiller sur elle. Malgré le danger, Sara avait dormi cernée par sa chaleur et

l'odeur de sa peau qu'elle aurait pu reconnaître au milieu de milliers d'autres, éprouvant un certain sentiment de sécurité qui lui avait permis de recharger ses batteries pour affronter la suite de l'opération.

Ce matin, sous la couette, il ne lui avait pas vraiment fait l'amour. Elle avait plutôt ressenti un appel au secours, le besoin pour lui aussi de retrouver de la sécurité, la certitude que malgré tout ce qu'il avait été obligé de faire, il était toujours aimé et attendu, et que, quelque part, Nikita avait encore un avenir, loin de toutes ces atrocités.

Elle l'avait observé quand il s'était levé. Nick avait changé. Il paraissait avoir... vieilli. Des cernes qui n'étaient pas dus à la soirée soulignaient ses yeux clairs. Des rides d'expression avaient marqué sa bouche de plis cyniques. Il avait perdu du poids, mais sa musculature était plus développée.

Mais les plus spectaculaires changements étaient les piercings – ceux à l'oreille et au sourcil, mais aussi celui qui transperçait son téton droit –, et les tatouages !

Une phrase écrite en cyrillique qu'elle n'avait pas eu le temps de traduire était tatouée en cercle autour de son téton gauche, comme posée au-dessus de son cœur. Dans le dos, des ailes d'ange couvraient ses épaules et ses côtes, entre elles, une dague sanglante portant l'inscription *revenge* sur la lame.

Sans parler des bagues, de la montre avec un énorme cadran à fond noir et des aiguilles fluo – loin de l'élégance de celle qu'il lui avait confiée avant son départ –, entourée d'une multitude de bracelets de cuirs multicolores, et de la grosse chaîne en argent autour de son cou.

Sara n'était pas sûre d'apprécier le look *bad boy* de Dimitri...

Un « Dimitri » dont elle était maintenant officiellement le jouet dans cette maison, en plus d'être la nurse des enfants. Sara allait devoir adapter son comportement à ces circonstances imprévues pour rester crédible dans son rôle. Un instant, elle s'autorisa une pensée pour ses parents, espérant qu'ils n'apprennent jamais les détails de cette opération.

Une fois habillée, redevenue « Anna », nurse sévère sans maquillage, avec un chignon et des lunettes, elle se sentit prête à affronter la suite des événements et se concentra sur son seul objectif : sortir l'homme de sa vie de cet enfer.

La jeune femme se rendit à la cuisine pour que les enfants prennent leur petit déjeuner – surveillée par l'un des hommes de main. Ayant fait les fous jusque tard dans la soirée, les jumeaux furent difficiles à réveiller et à habiller, mais

la promesse d'aller à la piscine finit par les convaincre d'être plus coopératifs.

Ils mangèrent sans trop se faire prier, mais comme des cochons. La cuisinière soupira et pinça les lèvres. Elle nettoya sans rien dire. Avec un mari malade, elle avait besoin de ce travail. Sara le savait car, avec l'équipe, ils avaient épluché en détail la vie de chaque personne employée par les Markov ou les côtoyant régulièrement.

La jeune femme avait déjà enfilé son maillot de bain noir – tout sauf sexy –, sous sa tenue. Quand elle prit leurs sacs, les petits la suivirent avec entrain, toujours escortés par leur garde du corps. Ils la précédèrent même pour lui faire découvrir l'immense piscine qui occupait tout le sous-sol de l'aile sud. Pataugeoire, bassin de nage à contre-courant, jets massants, jacuzzi, toboggans... rien ne manquait dans ce parc aquatique privé.

Tous les hommes qu'ils croisèrent la saluèrent, et gardèrent leurs distances. Nick – ou plutôt Dimitri – était craint, tant qu'il ne se déclarerait pas lassé d'elle, personne ne l'approcherait pour lui nuire et encore moins pour l'aider. Sara redoutait d'apprendre ce que son homme avait dû faire pour en arriver à ce résultat. Elle savait que Dale et le reste de l'équipe lui avaient caché beaucoup de d'éléments pour la ménager et préserver l'image qu'elle pouvait avoir de Nick.

Ils la prenaient tous pour une petite chose fragile qu'ils se devaient de protéger. Aucun d'entre eux ne semblait se rendre compte qu'elle n'avait jamais regardé Nick avec le filtre déformant de l'amour, les nuages roses et les cœurs rouges flottant autour de lui. Leur rencontre mexicaine l'avait privée de ce plaisir que connaissent habituellement les femmes amoureuses.

Elle avait toujours su que c'était un être dur, impitoyable, violent, un dissimulateur et un manipulateur de niveau olympique. Accessoirement, il tuait quand c'était nécessaire – elle l'avait vu faire –, et était capable de violer une fille sur commande s'il n'avait pas d'autre choix.

Où souffrait-elle d'une crise de nunucherie pour qu'on pense indispensable de lui adoucir la réalité ? Les hommes étaient parfois désespérants.

Alors qu'elle observait les enfants en train de jouer dans la pataugeoire avec un douloureux pincement au cœur, elle préféra bloquer le syndrome de l'absence, du manque qui menaçait de la submerger en s'évadant vers le passé.

Sara se souvenait comme si c'était hier de cette scène dans le bureau de la DEA, quand son oncle lui avait annoncé que Nikolai Volkonsky était mort

depuis presque deux décennies et que celui qui portait ce nom allait être inscrit sur la liste des traîtres à abattre.

Pas une seconde, elle n'avait pu y croire. Son être entier s'était révolté à cette idée. C'était la remarque de Lupo sur les différents prénoms qu'ils utilisaient pour nommer Nick qui avait soudain mis en place toutes les pièces de ce puzzle qui l'intriguait inconsciemment depuis des années.

« Mon véritable nom ? Je ne m'en sers plus depuis si longtemps que je risque de ne pas me retourner si tu l'utilises. »

« Je te présente Nick Volkonsky. »

« J'ai dû reprendre mon identité officielle. »

« Le nom qui est écrit sur mon permis de conduire. »

« Quand ton géniteur t'expédie dans une pension en Suisse. »

« Ma mère ? Tu parles de la princesse Alexandra Irinovna ? »

« Mon père a baptisé son héritier Nikolai. »

« Ton prénom, c'est Nikolai, et tu te fais appeler Nick – la version américaine. Exact ?

— Si on veut. »

« Si tu m'appelles Nikita, je te tue »...

\*

— Wyatt, est-ce que tu peux rechercher un acte de naissance pour moi ?

— Bien sûr, confirma-t-il en attrapant son ordinateur portable.

— Cherche, à New York, un enfant prénommé Nikita né la même année que Nikolai.

— Tu crois que... marmonna Wyatt avant de se jeter sur son clavier.

— Nick jure qu'il ne me ment jamais : il m'a dit être venu au monde à New York et que sa langue maternelle est le russe. Il m'a raconté être parti pour Lausanne à l'âge de cinq ans. Je parie qu'il était avec Nikolai dès le début, et qu'il l'a suivi en Suisse.

— Pourquoi en es-tu si sûre ?

— Parce qu'il m'a parlé de beaucoup de choses sur sa vie en pension qu'il n'aurait pas pu inventer et qu'avant son départ pour cette mission, Nick portait en permanence une médaille de saint Nicolas avec, gravé en cyrillique, le

prénom « Nikolai » et une date. Il y tient comme à la prunelle de ses yeux. C'est un souvenir qui pour moi signifie que les deux enfants devaient être très proches.

— Rien, les interrompit Wyatt dépité.

— Ils n'avaient peut-être pas exactement le même âge. Cherche un an avant et un an après, exigea Dale qui semblait vouloir croire à l'intuition de Sara.

— Rien.

— Merde, pourtant...

— Je l'ai ! s'exclama soudain Wyatt. Nikita Romanov. La mère est tchèque et s'appelle Iléana Romanov. Père inconnu. Il a presque deux ans de moins que Nikolai.

— Trouve-moi cette femme ! ordonna Dale.

Il fallut quelques minutes à Wyatt pour entrer dans la base de données du service de l'immigration et des cartes vertes, pour constater que celle d'Iléana Romanov était expirée depuis des années. Puis il s'infiltra dans les serveurs de la douane, alors qu'un silence atterré régnait sur la pièce.

— Elle a quitté les États-Unis une semaine après la naissance de l'enfant, par un vol à destination de Prague. Elle n'est jamais revenue.

— Elle l'a abandonné, marmonna Sara en massant son ventre douloureux. Wyatt, peux-tu vérifier si tu trouves trace d'un passeport au nom de Nikita Romanov ?

— C'est ce que je suis en train de faire. Voilà... Il ne t'a pas menti. Il a pris l'avion pour la première fois à l'âge de cinq ans à destination de la Suisse. Autorisation de sortie du territoire signée par son tuteur : je vous le donne en mille ?

— Le prince Dimitri Vassilievitch Volkonsky, répondit Dale écoeuré.

— Bingo. L'enfant n'est revenu qu'au mois de juin, puis il est reparti en septembre.

— Je suis sûre que si tu pirates les archives de l'internat, on découvrira que les deux mômes étaient pensionnaires ensemble.

— Deux mois après sa mort, Nikolai est rentré au pays, mais pas Nikita. Ce passeport n'a jamais été réutilisé. Le numéro de sécurité sociale non plus : pas de mutuelle, pas de permis de conduire, énuméra Wyatt au fur et à mesure qu'il explorait les bases de données.

— Nick m'a raconté qu'après la naissance de son fils, la princesse s'était fait

ligaturer les trompes pour ne pas retomber enceinte. Elle ne voulait plus abîmer sa silhouette.

— Sauf que l'héritier était malade. Le prince a engrossé une autre nana pour avoir une doublure sous la main, conclut Travis.

— Cet enclulé a remplacé son fils légitime par son bâtard. Et personne n'a rien vu, pesta Dale.

— Je me demande... murmura Sara. Si ça ne pourrait pas être pire que ça. Si ce n'était pas une mère porteuse pour un bébé médicament.

Elle se sentit soudain mal. Dale et Lupo se précipitèrent pour l'aider à s'asseoir le temps que le vertige passe. Elle dut masser son ventre pour estomper les crampes qui la pliaient en deux.

— Nikolaï avait une malformation cardiaque, rappela Wyatt. Il aurait fallu que Nick meure pour pouvoir lui prélever le cœur.

— Je ne pense pas que cela aurait dérangé leur père, ragea Sara qui retrouvait déjà sa combativité. Ils ne l'auront pas fait parce que la santé de Nikolaï s'est dégradée trop vite ou que les enfants n'étaient pas compatibles.

— C'est vraiment une hypothèse horrible.

Chacun prit un moment pour réfléchir à ces révélations hallucinantes et aux conséquences. Ce fut Wyatt qui reprit la parole le premier.

— Cela signifie que Nick ment à la terre entière sur son identité depuis qu'il a neuf ans. Pas étonnant qu'il soit si doué.

*Et cela veut dire que tu avais quatorze ans à peine et non seize quand ils t'ont jeté dans les bras d'une escouade de call-girls,* songea tristement Sara.

— Ils auraient dû s'en rendre compte à Lengley ! pesta Lupo.

— Comment ? Des papiers en règle. Un garçon sans doute grand même s'il paraissait très jeune. Il aura faussé tous les tests.

— Et le détecteur de mensonges ?

— Il l'aura déjoué. Il nous a montré plusieurs fois qu'il sait le faire. Ni vu ni connu.

— Mais comment ?

— C'est un surdoué, leur révéla Sara. Son QI dépassait les 140 à douze ans.

— Putain, je m'en doutais, pesta Wyatt.

— Ça s'est gâté pour le prince quand Nick a rencontré Marc Freeman, dit Sara. Il m'a raconté que c'était la seule personne à lui avoir inculqué des

principes et que Freeman avait été assassiné à cause d'une de leurs enquêtes. Je suis sûre qu'il a trouvé une piste pouvant le mener aux coupables, celle qu'il cherchait depuis des années, et que c'est pour ça qu'il s'est collé aux Markov.

— Sara, ce n'est qu'une hypothèse...

— ... de femme amoureuse. Vas-y, dis-le !

— N'empêche que c'est du délire, s'exclama Lupo. Vous vous rendez compte de la vie de ce mec... Ça explique un paquet de trucs sur le comportement de Nick.

— Je comprends qu'à dix-huit ans il ait plaqué son père pour Freeman. Mais je me demande pourquoi il a attendu d'être vraiment majeur, alors que toute son existence est un mensonge.

— Je crois que je sais, intervint Wyatt en relevant le nez de son écran. Le passeport du petit Nikita Romanov était tchèque, comme celui de sa mère. J'imagine bien le prince faire chanter son gamin avec ça.

— Mais Nick est né aux États-Unis !

— Cela lui aurait donné le droit à la double nationalité si son tuteur avait fait les démarches nécessaires, mais il s'en est bien gardé. Le jour de ses dix-huit ans, Nick a dû dire au prince d'aller se faire voir avec son chantage et il s'est fait naturaliser. Je viens de trouver le dossier. Nikita Romanov a choisi de conserver la nationalité tchèque et il a renoncé à la citoyenneté américaine

Sara ne put retenir un sourire ironique. Nick était bien Nikolai Volkonsky, compatriote d'origine russe. Mais il était aussi Nikita Romanov, citoyen de l'Union Européenne. L'astuce était que ses deux identités étaient réelles. Pas de mensonge, juste des demi-vérités.

— Tu blagues ? s'exclama Dale.

— Nan, confirma Wyatt, amusé de son petit effet.

— Le patriotisme, ça n'a jamais été son truc, conclut Dale en pensant à un certain rapport qui dormait dans son ordinateur.

— Il parle tchèque ? interrogea Sara.

— Je ne l'ai jamais entendu utiliser cette langue, répondit Travis. Mais avec Nick, je crois que nous savons à présent que ça ne veut rien dire.

— Est-ce qu'il possède un passeport au nom de Romanov ? demanda Dale.

— S'il l'a fait faire, il ne s'en est jamais servi. Je n'en ai pas trouvé de trace dans les systèmes des pays auxquels j'ai accès, les informa Wyatt en reprenant son sérieux.

— Revenons-en à notre histoire. Nick bossait pour Freeman parce qu’il le respectait, qu’ils avaient sans doute établi ce qui ressemblait à une relation père-fils. Cela explique son acharnement à retrouver ses assassins et à les faire payer.

\*

Sara rejoignit les enfants dans l’eau, et jouer avec eux lui fit du bien. Aussi mal élevés soient-ils, ils étaient un rayon d’innocence dans cet enfer de perversion. Comme elle s’y attendait, c’était maintenant « Dimitri » qui les surveillait de loin.

— Il ne vous a pas trop abîmée, dit une voix basse derrière elle.

Sara se tourna pour faire face à Anastasia qui venait de s’asseoir près d’elle.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Les domestiques savent tout et ils cancanent. J’ai appris ce qui vous est arrivé cette nuit. C’était à redouter avec cette bande de malades. J’aurais dû vous mettre en garde, mais j’ai eu peur que vous preniez la fuite. Égoïstement, je n’ai pensé qu’à mes petits-enfants.

Sara attendit la suite tout en aidant Sorcha, qui riait aux éclats, à remonter sur sa bouée.

— Je ne sais pas pourquoi vous ne vous êtes pas enfuie en courant ce matin...

— Hier, ils m’ont pris mon passeport.

— À d’autres. Ce n’est pas ce qui vous retient. Je ne vous poserai pas de question. La maison est truffée de caméras et de micros espions, il n’y a qu’ici que l’on peut être un peu tranquille à cause de la résonance sur l’eau. Mais je suis sûre que vous le savez déjà... Faites quand même attention à Dimitri. Sous son côté blondinet, c’est le plus dangereux de la bande de gorilles : il est dénué de toute forme d’humanité.

Sur ce conseil, la vieille dame attrapa la petite Sorcha et la fit tourner à toute vitesse. Sara jeta un rapide coup d’œil vers Nick. Cette nuit, il lui avait donné une idée sur la façon dont elle allait pouvoir lui communiquer ses instructions sans risquer de se faire prendre.

## Chapitre 6

Dans le sous-marin, Travis fixait les écrans reliés aux caméras qu'ils avaient placés sur les bâtiments alentour. C'était désespérant : il ne se passait rien. Avec le froid, personne ne sortait du palais, hormis les quelques hommes qui étaient obligés de patrouiller dans le parc et sur la plage. Il sursauta en entendant la porte de la camionnette s'ouvrir et fut encore plus surpris de voir Dale Anderson en personne s'asseoir à côté de lui.

— Je n'en pouvais plus d'attendre tout en écoutant Wyatt ronchonner devant ses écrans ou alors se mettre à roucouler chaque fois qu'il téléphone à Nell.

— Il vaut mieux qu'il file droit. Il a dû reporter la date de leur mariage sans pouvoir lui expliquer pourquoi.

— Mon œil, marmonna Dale. Si ce n'est pas lui, ce sera Sara qui aura parlé. Je suis sûr que Nell est au courant de tout.

Travis ne se fatigua pas à nier.

— Il se passe quoi ?

— Rien. De temps à autre, on aperçoit quelqu'un derrière une fenêtre, mais c'est tout. Les micros à longue portée sont inefficaces. Il y a des brouilleurs partout.

Travis baissa la voix pour que le russe n'entende pas la suite.

— Cet endroit est une forteresse. Le petit génie doit absolument nous ouvrir les portes si on ne veut pas se faire massacrer dès le portail.

Dale soupira. Tout reposait sur Sara-Jane et il n'aimait pas ça. Non pas qu'il n'ait pas confiance en sa filleule et en la force de ses motivations mais la jeune femme était un agent novice. L'amour sans limites qu'elle vouait à Nick risquait de la pousser à commettre des imprudences.

Nikolaï Volkonsky, alias Nikita Romanov. Moitié russe, moitié tchèque, mais complètement apatride. Moitié menteur, moitié sociopathe, mais totalement surdoué. Une énigme ambulante dont seule Sara détenait miraculeusement la solution.

La découverte de la véritable identité de Nick, grâce à l'intuition – et à l'obstination – de Sara-Jane avait été un choc pour lui autant que pour l'équipe. Travis, Lupo et Wyatt s'étaient d'abord sentis trahis d'avoir accordé leur

amitié et leur confiance à une personne qui ne leur avait jamais rendu la pareille, avant de finir par admettre que Nick ne pouvait parler de son passé à personne. Ces secrets étaient bloqués en lui.

Jay Howard, le psy de l'équipe, avait été sollicité. Il avait été le seul à avoir été mis dans la confiance. Son analyse était sans appel :

— Si Sara-Jane a raison avec son hypothèse de « bébé médicament », c'est le but qu'on a inculqué à Nick dès la naissance, l'unique justification de son existence. C'est quelque chose qui doit être ancré dans son inconscient. « Nikita » n'a jamais eu le droit de cité au sein de sa famille. C'était une ombre, un fantôme à qui on a dénié le statut d'individu. Ensuite, à la mort de son demi-frère, il a été utilisé, manipulé par son père. Pour lui, quelque part, tant qu'il reste « Nikolai », son frère existe et, d'une certaine manière, il le maintient en vie.

— Il est dangereux ?

— Évidemment ! Ce mec est une bombe psychologique. Imagine un môme à qui tu refuses une identité, dont tu fais un voleur et à qui les services secrets enseignent le pire à quatorze ans. Le syndrome de l'enfant soldat, ça te parle ? C'est un miracle qu'il n'ait jamais pété les plombs et commis des massacres. Pas étonnant non plus qu'avec un QI pareil cet enfoiré me balade depuis des années en faussant ses tests, avait pesté Jay. D'un autre côté...

— Quoi ?

— Freeman a bien travaillé.

— Je ne comprends pas.

— Il est le premier à avoir accordé une place à « Nikita » et pas n'importe laquelle : celle d'un fils respecté et, sans aucun doute, aimé. Il l'a mis au monde, en quelque sorte. Il lui a permis de sortir de la clandestinité. À eux deux, ils se sont fabriqué une famille, et la perte de son « père » a dû être terrible pour Nick.

— Je crois que j'imagine.

— Et puis, il y a Sara-Jane. Il a noué une véritable relation avec elle, et c'est en tant que « Nikita » qu'elle le connaît, qu'il est en couple avec elle. Cela signifie qu'il s'est autorisé à exister pour lui-même et qu'il n'est peut-être pas aussi instable qu'on pourrait le craindre.

— Sara-Jane dit que Nick jure ne jamais lui mentir. C'est possible à ton avis ?

— Bien sûr. Il l'a très bien analysé lui-même quand il lui a expliqué que c'est

usant de toujours tout dissimuler et qu'il se sent libre avec elle. Libre d'être lui-même.

— Donc, pour toi...

— Il s'est lancé sur les traces des Markov pour rendre justice à son père d'adoption. Sara a probablement raison : c'est son objectif depuis le début, depuis le Mexique.

Convaincu par ce raisonnement, Dale avait soutenu Sara-Jane quand elle avait décidé de prendre contact avec Nick. Lorsqu'elle avait ramené la clé USB, son contenu l'avait obligé à prendre des mesures radicales : il avait transporté l'équipe et ses propres bureaux à New York pour regrouper leurs forces et être proche de l'endroit où la jeune femme terminait sa formation.

Il avait débloqué des budgets sur les fonds réservés aux opérations secrètes pour créer une salle informatique ultra-sécurisée dont Wyatt seul avait l'usage. Celui-ci consacrait ses journées à épilucher les dossiers. Nick avait dû ramasser tout ce qu'il pouvait dans l'espoir de trouver la preuve de l'implication des Markov dans la mort de Freeman. Mais la masse d'informations était tellement énorme que, sans l'aide de Nick, Wyatt n'aurait pas trop d'une vie entière pour en venir à bout.

C'est à l'occasion du débriefing quotidien, un matin, que Dale avait soudain compris.

\*

Dale écoutait Wyatt tout en regardant l'écran où étaient projetés les documents.

— Je suis la piste d'une cargaison de deux mille AK-47 et de soixante mille balles à têtes creuses, expliquait Wyatt. Les caisses sont parties de Kiev en janvier. Elles ont transité par l'Arabie saoudite avant d'arriver au Darfour le...

Malgré sa volonté, Dale décrocha. Cette livraison ressemblait à tant d'autres, même à celles qui devaient figurer dans le mystérieux dossier *Poltergeists*. Et, brusquement, il fit un bond sur sa chaise : puisqu'il était déjà certain que Nick avait en sa possession des centaines de dossiers de la CIA, dont *Poltergeists*... qu'est-ce qui avait empêché l'ancien agent de reprendre son enquête ?

Dale savait maintenant que Nick était supérieurement intelligent, têtu et plus acharné qu'une meute de loups affamés.

Qu'est-ce qui aurait pu empêcher ce mec d'aller plus loin dans ses

investigations ?

Et si rien, justement, ne l'avait arrêté ? S'il avait continué...

Pour Nick, la mort de Marc Freeman était liée à *Poltergeists*. Il ne cherchait pas seulement les assassins de son mentor, il voulait boucler l'enquête, faire tomber toutes les personnes impliquées, sans exception.

*Poltergeists* n'était pas un dossier unique, mais le lien qui liait entre elles des dizaines, des centaines d'enquêtes. « Les esprits frappeurs » étaient une métaphore pour décrire chaque groupe mafieux ou terroriste imbriqué dans une gigantesque toile d'araignée. Nick s'était lancé dans une chasse aux sorcières mondiale pour identifier chaque membre de l'organisation et c'est à cela qu'il travaillait depuis des années.

— Stoppe tout, ordonna Dale à Wyatt. Je veux que tu cherches en priorité dans ce merdier une cartographie. Quelque chose qui ressemble à un organigramme.

— Pourquoi ?

— Nick n'a pas ramassé des documents au hasard. Ce salaud piste quelque chose depuis le début. C'est un professionnel qui est en train de monter un énorme dossier à charge, donc il suit une logique, il n'avance pas à l'aveugle. Il y a forcément un lien qui relie tout ce bordel, de Montoya jusqu'aux Markov, en passant par toutes les ramifications de leurs organisations respectives.

Dale préféra garder pour lui l'histoire de *Poltergeists*, au moins pour le moment.

— Je m'y mets, confirma Wyatt.

Cinq minutes après, Dale envoya Lupo enquêter sur un point qu'ils avaient totalement négligé jusqu'à présent.

Deux jours plus tard, ils se réunirent tous dans la salle sécurisée de leur QG. Lupo tournait en rond et paraissait perturbé.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? l'interrogea Dale.

— Je suis reparti des hommes de l'ancienne équipe de Nick à la CIA, comme vous me l'aviez demandé. Ils étaient quatre. Ils sont effectivement tous morts en incarcération. Ils étaient au pénitencier de Leavenworth. Ils n'auraient d'ailleurs jamais dû y être, c'est une prison civile. Trois sont décédés au cours d'une rixe, le quatrième a eu un accident du genre étrange : une machine à laver industrielle lui a basculé dessus. Trois des mecs impliqués dans la

bagarre sont des latinos du même gang et ils ont été libérés presque aussitôt après.

— Malgré les décès ? s'exclama Sara, choquée.

— Ça ne leur a pas porté chance. Le 7 avril, à Miami, Jésus Murino a été tué dans sa voiture, percuté par un train. Deux jours plus tard, à Scottsdale, Adolfo Cortez tombait de son balcon du sixième étage, ivre mort. Le mois suivant, à Austin, Enrique Badono se noyait dans la piscine de son motel alors qu'il venait de s'envoyer un shoot de coke. Dans les trois affaires, la police a conclu à des accidents.

— Statistiquement, c'est peu probable, une hécatombe pareille, marmonna Dale.

— Si on regarde le calendrier, ils sont tous morts dans les semaines qui ont suivi le retour au pays de Nick, après son intégration à la DEA.

— Vous pensez que Nick est impliqué ? demanda Sara.

La jeune femme semblait refuser d'y croire.

— On le surveillait de près à l'époque, mais chaque décès tombe sur un jour de congé.

— Personne n'a fait le rapprochement ? demanda Travis.

— Comment ? Ces trois mecs sont morts dans ce qui ressemble à des accidents. Comment la police aurait-elle pu établir un lien entre eux ? Et puis, il y a le quatrième... Au début de septembre de la même année, l'adjoint au directeur de la prison de Leavenworth a été retrouvé pendu chez lui. Les flics ont conclu à un suicide.

— L'homme qui avait autorisé la libération des trois autres ?

— Lui-même. Il a laissé une lettre disant qu'il ne supportait plus le poids de la culpabilité, mais sans préciser ce qu'il avait fait. Ça tombe un week-end où Nick était à la pêche.

— Il aurait éliminé les petites frappes... réfléchit Dale à haute voix. Ceux qui ont assassiné ses coéquipiers. Une vengeance calculée et exécutée de sang-froid.

— Je refuse d'y croire, s'insurgea Sara.

— Ce n'est pas à toi que je vais apprendre de quoi Nick est capable.

— Et ce n'est pas à moi que tu feras gober qu'il les a tués s'il pouvait les coincer autrement. Il n'a pas touché à Daniel bien que ça le démangeait. Il n'a pas réglé son compte à Francisco Costa alors qu'il lui aurait suffi d'un petit

geste du poignet. Il n'a pas même pas tué Montoya...

— Euh, fit Travis en se raclant la gorge.

— Quoi ? s'exclama Dale, saisi d'un très mauvais pressentiment.

— Ce jour-là, vous aviez dit de le tenir à l'écart de l'action. Nick nous avait expliqué qu'il y avait un vieux tunnel d'évacuation abandonné sous l'hacienda. Après qu'il a déverrouillé les alarmes et les serrures, je l'ai envoyé le sécuriser. Je ne pensais pas qu'il allait piéger la porte avec un dispositif de sa fabrication.

— Abrège, exigea Dale, sur les charbons ardents.

— Quand le garde du corps a posé la main sur la clenche, ça a fait un arc électrique. Lui, Montoya et les autres mecs qui étaient dans le tunnel se sont ramassés une châtaigne monstrueuse. L'électricité a sauté sur cinquante bornes à la ronde.

— On aurait dit des steaks au barbecue cramés et tout rabougris, marmonna Lupo. Ce n'était pas beau à voir et ça puait la charogne à cent mètres.

— Merci pour les détails, ironisa Dale en se pinçant les ailes du nez. Pourquoi ça ne figure dans aucun rapport ?

— C'était une intervention clandestine, et les Mexicains voulaient pouvoir affirmer que c'était eux qui avaient eu Montoya. On a accepté. Surtout que Nick n'était pas censé être là.

*Nick a travaillé pour Montoya, il devait connaître les procédures d'évacuation et pouvait avoir manipulé Travis pour être chargé de garder la bonne porte... songea Dale. Impossible à prouver, là aussi.*

— Tout cela ne nous dit pas comment il a identifié ces mecs. Il n'a pas pu obtenir les dossiers du pénitencier sans mandat.

— Il aurait pu pirater leur système, suggéra Wyatt.

— Montoya, intervint Sara. Je n'ai jamais saisi ce que Nick faisait dans le sillage de ce malade. Je viens de comprendre : il collectait des infos. Quand je lui suis tombée dans les bras, il avait récolté tout ce qu'il cherchait sur l'exécution de son équipe et les gangs mexicains impliqués. J'ai juste été son billet de sortie.

— Et en intégrant la DEA, il a eu accès aux bases de données qui lui ont permis de localiser tout ce petit monde, conclut Travis.

— Je ne vais pas faire semblant de pleurer sur la mort de trois racailles et d'un lot de pourris, mais ça m'emmerde de savoir que Nick m'a manipulé

pour régler des comptes personnels, râla Dale. Surtout que nous parlons des exécutants. C'est le bas de l'échelle. Depuis, Nick a dû chercher les donneurs d'ordres.

— Il pourrait y avoir d'autres cadavres. C'est ce que vous voulez dire ?

— Si Nick fait du nettoyage, il a eu plusieurs années pour exécuter ses projets.

— Je refuse de croire que ce soit un tueur, répéta Sara.

— Je vais chercher, dit Lupo. En repartant de tous les mecs libérés à cette époque de Leavenworth, qu'ils aient ou non été impliqués dans la rixe ; mais, sans fil conducteur, ça ne sera pas simple.

Trois jours plus tard, Wyatt mit presque par hasard la main sur un organigramme dans un sous-dossier sur des livraisons d'alcool et convoqua en urgence un nouveau briefing.

— Vous voulez la bonne ou la mauvaise nouvelle ? demanda-t-il.

— Commence par la mauvaise, répondit Dale.

— Lupo a trouvé onze décès dans les deux premières années suivant l'intégration de Nick à l'équipe qui correspondent à cette liste de noms. Des accidents allant de freins de voiture qui lâchent en passant par un règlement de compte entre gangs où il y a eu quinze morts, dont cinq de nos cibles. En revanche, il a dû se passer quelque chose à Aspen. Je ne sais pas ce que tu lui as fait, Sara, mais il a changé de tactique.

Devant le regard interrogateur des trois hommes, la jeune femme se sentit rougir.

— Je ne vois pas... On a surtout parlé du Mexique. Il s'est excusé de s'être montré si dur avec moi. Il m'a expliqué qu'il était plus facile d'effrayer quelqu'un pour le faire obéir que de gagner sa confiance. Et on a... soldé le contentieux qu'il y avait entre nous.

— J'imagine très bien ce que tu pouvais lui reprocher, mais pas le contraire.

— Il a dit que j'ai réveillé sa conscience. Qu'à cause de moi, il faisait des cauchemars.

— C'est dommage que je ne puisse pas en parler avec Jay, maugréa Dale.

— Qui ?

— Le psy du service.

— Celui qui a catégorisé Nick comme un dissimulateur névrosé sociopathe et caractériel ?

Dale se figea.

— Comment sais-tu ça ?

— Nick me l'a dit.

— Sauf que lui n'est pas censé le savoir. Ce dossier est classé, et il faut une autorisation de niveau sept pour y accéder.

— Piratage ? suggéra Travis en retenant un sourire ironique.

— Si ce petit enfoiré... marmonna Dale en se tournant vers Wyatt. Vous me vérifiez ça dès qu'on a fini la réunion. La suite !

— Je disais donc qu'après Aspen, il a changé de technique. Si je continue de décliner l'organigramme de Nick, il n'y a plus de morts, mais une longue liste d'arrestations. Par ordre chronologique, le premier qu'il a descendu légalement est un procureur de Los Angeles. La police locale a reçu un dossier sur la corruption du mec et ses accointances avec les gangs des quartiers chauds, mais je ne sais pas ce que Nick avait à lui reprocher personnellement. Sa condamnation est sans lien avec Freeman ou la mort de ses équipiers.

— Los Angeles, tu dis ? s'exclama Dale. Nick était en vacances pour surfer là-bas quand je l'ai envoyé rejoindre Sara à Aspen.

— Nick ne pouvait pas faire de surf, murmura la jeune femme. Il éprouve une véritable répulsion pour l'eau. Je ne suis pas sûre qu'il sache nager.

— D'accord, il s'est foutu de moi sur toute la ligne, marmonna Dale. Annonce la suite.

— J'ai trouvé vingt-deux personnes arrêtées pour corruption, blanchiment, deal avec des gangs, meurtres, trafics de drogue ou autre dans la même année. Des dossiers complets ont été balancés aux services de police locaux ou fédéraux. Les mecs ont pris entre vingt et cinquante ans de prison. C'est marrant, la plupart ont plaidé coupable sans négocier.

— Donc, Nick s'est adouci, il est revenu dans le système, dit Sara avec un pauvre sourire – elle ne parvenait toujours pas à admettre qu'il ait pu se comporter comme un assassin.

— Il a cessé de jouer le juge, le jury et le bourreau en même temps.

— Si on veut, grogna Dale qui n'oubliait pas les morts. Et ensuite ?

— C'est là que ça se complique. Nick a dégommé les petites frappes, les responsables de terrain. Il en est arrivé à une strate de gens plus puissants. Du

gros gibier. Ça doit lui prendre plus de temps de monter ses dossiers. Il est à l'origine de trois scandales : celui du sénateur de l'Alabama, ceux des pétroles Crown et de l'affaire Quercy.

— Le réseau de pédophilie dans les écoles de danse ?

— Oui. Une cinquantaine d'arrestations au total, beaucoup de lampistes, mais aussi quelques personnalités très importantes.

— Il y a quand même un truc que je ne comprends pas, dit Wyatt. Comment Nick a-t-il pu réunir autant de preuves ? Il bosse avec nous, il était sous surveillance. Il ne pouvait ni aller où il voulait ni enquêter à sa guise.

Sara pivota lentement vers Dale et le fixa avec un air sarcastique qu'elle ne pouvait qu'avoir emprunté à son homme.

— Il faudrait peut-être se décider à leur expliquer ce qu'est *Poltergeists*.

— Qu'est-ce que tu en sais, toi ?

— Nick m'en a parlé dès le Mexique et il est comme tous les mecs, il papote sur l'oreiller, se moqua-t-elle.

— C'est quoi *Poltergeists*, à part un vieux film d'horreur et une légende sur des esprits frappeurs ? demanda Travis dont le regard inquisiteur passait de l'un à l'autre.

Alors Dale se décida, et expliqua.

— Je résume, reprit Lupo qui aimait les synthèses. Freeman et son équipe enquêtaient depuis des années sur différentes opérations criminelles ou terroristes visant les États-Unis, et ils avaient fini par mettre en évidence un truc énorme, genre organisation mondiale du crime, avec traités internationaux, alliances commerciales et tout le bordel entre les différents groupes. Lui est assassiné et ses hommes se font trucider, sauf notre petit génie qui a joué les anguilles. Des centaines de dossiers disparaissent par magie et personne ne s'en inquiète. On classe gentiment l'histoire de ces vilains ripoux. Aujourd'hui, vous vous dites que vous vous êtes fait enfler, et que Nick a probablement les archives de son directeur planquées quelque part.

— J'en suis persuadé, répondit Dale qui n'aimait pas du tout l'idée de s'être fait avoir. Si Nick a repris l'enquête à son compte, alors tout ce qu'il y a dans cette clé se rattache aux dossiers que son ancienne équipe avait constitués. Il est en train de démêler la pelote qui part de Montoya, et qui mène jusqu'aux Markov. Après avoir foutu le bordel côté mexicain, il s'est lancé à l'assaut des chefs russes de l'organisation.

— Tout seul... Ce mec est givré !

— Non, il n'a confiance qu'en lui-même, corrigea Sara.

— Pas très flatteur pour nous, grogna Wyatt.

— Le problème, c'est qu'il y a aux États-Unis des gens haut placés impliqués dans *Poltergeists* qui ont purgé les fichiers de la CIA et manipulé une commission du Congrès. C'est énorme. Il se méfie, avec raison. Il déjà vu son équipe se faire massacrer une fois.

Ils se séparèrent sur ce constat affligeant. Quelques heures plus tard, Wyatt rappela Dale.

— Il y a un cheval de Troie accroché au dossier de Nick. Chaque fois que quelqu'un y touche, le virus fait une copie des modifications, de l'identité de celui qui y a eu accès, code le tout et balance l'info vers une adresse mail – la messagerie professionnelle du petit génie. Il a dû se marrer comme un fou à blouser les informaticiens de l'agence.

— Quel petit con !

— Et juste histoire de vous faire rager : mon poste, ceux de Travis et de Lupo sont infectés, de même que nos portables. On a trouvé des micros planqués dans les bureaux, dans nos appartements et des traceurs dans nos voitures. Nous pensions surveiller Nick et c'est lui qui nous pistait. Ce mec est un danger public. Vaudrait mieux qu'il soit vraiment de notre côté.

Dale resta silencieux, fixant son téléphone.

Nick espionnait son équipe... Il avait toujours eu un coup d'avance dans cette histoire.

Durant une longue semaine, ils travaillèrent sur les fichiers, essayant de les relier à des affaires connues, croisant des événements, cherchant à retrouver les liens que Nick suivait.

— Putain, c'est un travail de titan, pesta Wyatt. Il faudrait cinquante analystes, et pas seulement un pauvre branleur dans mon genre.

Personne ne prit la peine de répondre, mais un soupir collectif emplit la pièce quand Sara poussa la porte avec un carton de gobelets du Starbucks et une grosse boîte de beignets qu'elle posa sur la table.

— C'est la montre de Nick, ça ? s'exclama Travis en fixant soudain son poignet.

— Il me l'a confiée avant de partir, confirma-t-elle. J'ai dû faire rétrécir le bracelet.

Wyatt et Lupo s'étaient approchés et observaient aussi la jeune femme.

— Quoi ?

— Il ne t'aurait pas demandé de ne pas l'enlever, par hasard ?

— Il m'a dit qu'il était superstitieux que tant que je la porterai il restera en vie, que c'était comme un talisman. Tu ne crois quand même pas que...

— Donne-la moi, exigea Wyatt en tendant la main.

Sara obéit, se reprochant de ne pas y avoir pensé. La façon maniaque dont Nick avait toujours fait attention à sa montre aurait dû lui mettre la puce à l'oreille, surtout qu'il n'en avait jamais eu besoin : il avait une horloge dans la tête.

— Putain ! s'exclama Wyatt en ouvrant le boîtier. Elle donne l'heure grâce à un tout petit mécanisme. Le reste de la place, c'est...

Wyatt laissa sa phrase en suspens.

— Une clé USB ?

— C'est une clé d'un autre genre : une puce pour accéder à un espace de stockage.

— Où ?

— Ça, c'est la question. Est-ce que tu as sa médaille de saint Nicolas ?

— Elle est chez moi. Tu penses...

— Il ne quittait jamais ces deux objets. Si l'un est la clé, l'autre est peut-être la carte.

Les événements commencèrent à s'accélérer. Les premiers dossiers que Dale avait transmis – avec discrétion et beaucoup de précautions – au ministère de la Justice, faisaient des vagues. Plusieurs arrestations spectaculaires avaient déjà eu lieu.

La veille, ils avaient tous travaillé tellement tard qu'ils avaient sorti les lits de camp et transformé, une fois de plus, la salle de réunion en dortoir, même Sara qui pourtant préférait rentrer chez elle le plus souvent possible.

— Cet empaffé de saloperie de connard ! hurla Wyatt en entrant en trombe dans la pièce et en allumant les néons.

Ils se redressèrent tous dans leur lit, en alerte.

— Qu'est... qu'est-ce qui se passe ? balbutia Dale.

— Ton mec est le pire des enfoirés que je connaisse, s'exclama Wyatt en pointant Sara du doigt.

— Je le sais déjà, mais tu peux décoder ? Là, j'imprime pas, répondit la jeune femme en se frottant les yeux.

— Je venais juste de me coucher quand j'ai eu une idée. La médaille, c'est bien la carte. La date au dos, c'est en fait une adresse IP codée avec une séquence hexadécimale. Sa montre est une clé d'accès à un portail utilisant un transcodage...

— Stop ! cria Dale. Il est 4 heures du matin, épargne-nous le jargon.

Wyatt lâcha une nouvelle bordée de jurons.

— Pour faire simple : Nick a piraté un serveur officiel, celui de la météo. Il a créé à l'intérieur un espace sécurisé auquel seule cette clé donne accès. Et là, sous le nez de centaines d'informaticiens, il a planqué les archives de Marc Freeman : tout ce que son mentor a collecté. Vingt ans d'enquêtes et de coups tordus de la CIA rangés entre les bulletins météo.

— C'est bien, comme idée ? demanda Sara un peu perdue.

— C'est un enfoiré !

— Tu l'as déjà dit.

Wyatt souffla bruyamment.

— Je suis doué en informatique. Imaginons que je vaille dix sur dix. D'accord ? Que Nick, qui a toujours prétendu bien se débrouiller, représente, par rapport à moi, un honnête cinq sur dix.

— Et alors ?

— Ce putain d'encodage est tellement complexe que c'est du vingt-cinq sur dix, au moins ! J'en ai pour des mois à tout dépouiller, en priant pour ne pas faire une connerie qui déclenche les pièges et les sécurités qu'il a posés. Je regrette de ne pas avoir d'aide sur ce coup-là. J'ai déjà trouvé au moins cinq couches de cryptage en Java...

— Wyatt, le jargon !

— Désolé. C'est le top de la complexité. En plus, son jules a enregistré les codes en cyrillique, juste histoire de compliquer encore plus le bordel. Ce salopard est dix fois plus doué que moi. Quand je pense à toutes les nuits où j'ai trimé pour péter des pare-feu, entrer dans des dataware pendant qu'il roupillait tranquille alors qu'il savait très bien le faire et qu'il aurait pu me filer un coup de main, ça me rend dingue. Enfin, maintenant je comprends

comment Nick a pu pirater les Markov sans se faire chopper. C'est vraiment un génie.

— Est-ce qu'il y a un truc que ce mec ne sait pas faire ? grogna Lupo.

— Dire la vérité, murmura Sara en se laissant retomber sur son oreiller.

— Bien, dit Dale. On commence par sortir Nick de cet enfer et mettre les Markov hors jeu. Ensuite, on reprend à notre compte toutes les enquêtes de Freeman, on complète la toile d'araignée avec tout ce que Nick a récupéré et on attaque un grand ménage planétaire. Nous avons du boulot jusqu'à notre retraite... à condition de ne pas nous faire buter avant.

— Dit comme ça, je ne sais pas pourquoi, mais ça ne fait pas envie, maugréa Lupo.

## Chapitre 7

Sara avait enfin réussi à endormir les enfants. Elle était fatiguée, sur les nerfs. Elle n'avait pas pu échanger un seul mot avec Nick de la journée, alors qu'il avait toujours été à quelques mètres d'elle – à peine quelques regards prudents. Elle s'était préparée à tenir le rôle de la parfaite nurse anglaise et devait improviser celui d'une femme agressée, piégée et au bord de la panique. Pour être crédible, elle s'était remise dans la peau de la jeune Sara-Jane, celle qui tremblait de peur face à son terrifiant ange gardien sur les routes désertiques du Mexique. Le plus ironique était qu'à presque cinq ans d'écart, c'était toujours le même homme qui jouait le rôle de son bourreau.

Quand les enfants avaient été couchés, Nick l'avait laissée pour qu'elle puisse manger un morceau dans la cuisine de la nurserie – seule face à ses angoisses sur les suites de cette opération à hauts risques. Demain, il était prévu de célébrer Noël, en famille cette fois. Les jumeaux avaient hâte de découvrir leurs cadeaux au pied du sapin de la grande salle, et la matinée entière serait consacrée à tester les nouveaux jouets. Un repas de fête était organisé, y compris pour le personnel. Ensuite, il faudrait attaquer la corvée des valises, car la famille regagnait Moscou dès le lendemain.

L'assaut devait être donné à 2 heures du matin. Dale et son homologue russe avaient tablé sur le fait que tout le monde, à commencer par le service de sécurité, serait fatigué après une telle journée.

Sara rejoignit sa chambre. Elle devait redoubler de vigilance et le savait. En l'absence de Nick, l'un des frères Markov pouvait décider de s'en prendre à elle, elle devait aussi se méfier si l'un des hommes de main se servait d'elle pour défier l'autorité de « Dimitri », sa place était convoitée. La nurse anglaise seule et isolée représentait une proie facile dans une maison où elle avait compté plus de trente hommes dans la force de l'âge sans presque aucune compagnie féminine.

La grand-mère ne pourrait pas la défendre. Il était clair qu'Anastasia était dans une position précaire, sur le fil du rasoir, pour tenter de protéger ses petits-enfants de leur environnement néfaste.

Entrant dans sa chambre, Sara verrouilla sa porte et bloqua une chaise derrière comme elle le faisait autrefois. Essayant d'oublier les caméras qui

suivaient le moindre de ses mouvements, elle se rendit dans la salle de bains et mit l'eau à couler dans l'immense baignoire où elle jeta des sels moussants.

Se regardant dans la glace, elle se trouva une mine de papier mâché, tout à fait en accord avec son rôle de femme victime de violences et manquant de sommeil. Elle se débarrassa de sa tenue, de ses lunettes et défit le chignon qui lui comprimait le crâne, puis ferma les yeux et secoua la tête.

Quand elle ouvrit à nouveau les paupières, ses yeux accrochèrent dans le miroir des iris gris et moqueurs. Nick – ou plutôt Dimitri – se tenait insolemment appuyé contre la porte, les bras croisés, et la déshabillait du regard.

— Comment êtes-vous entré ? s'exclama-t-elle.

— J'ai mes petits secrets. Un bain... c'est une bonne idée. Ça me changera des douches, surtout avec une jolie fille pour me frotter le dos.

— Ah, non ! s'écria « Anna ». Je... je veux me laver en paix. Laissez-moi tranquille.

— Le bonbon anglais se rebiffe. J'adore, la nargua Dimitri en se décollant de la porte avec une indolence dangereuse.

Étonnée, Sara vit Nick s'approcher du lavabo : il attrapa sa bouteille de lotion pour cheveux frisés, celle dont la publicité se vantait de créer des boucles indestructibles, et pulvérisa l'angle supérieur du miroir.

*Il a brouillé l'image de la caméra.*

Nick lui adressa un sourire complice, un clin d'œil, mais posa son index sur ses lèvres pour lui faire comprendre qu'il ne pouvait pas couper les micros.

— On va se mettre dans l'ambiance, mon joli bonbon.

Il prit la télécommande de la chaîne hi-fi et zappa entre les stations. Il arrêta son choix sur du rap... en russe. Sara lui fit une grimace éloquente en se bouchant les oreilles. Même s'ils ne pouvaient toujours pas parler librement, l'avantage était qu'avec une musique de ce genre, ils ne seraient pas obligés de surveiller la moindre de leurs respirations, de leurs soupirs. Ils avaient gagné un petit espace d'intimité.

— Ça ne te plaît pas ? Pourtant ça parle de belle gonzesse et de baise intensive, cria-t-il pour couvrir les décibels qui rebondissaient contre les murs carrelés.

Sara leva les yeux au ciel pour exprimer son opinion sur la qualité de la musique. Nick sourit, un vrai sourire qui monta jusqu'à ses yeux et les fit

pétiller de malice. Il tendit la main, lui attrapa le poignet et la ramena contre lui.

— Déshabille-moi, j'ai besoin de sentir tes mains sur moi, chuchota-t-il à son oreille.

— Il faut que je... commença-t-elle.

Nick l'arrêta en posant son index sur la bouche de Sara ; ses yeux lui disaient qu'il était trop dangereux de parler de « l'autre sujet » même dans ces conditions.

Alors, elle s'exécuta, déboutonna sa chemise, la fit glisser sur ses épaules musclées tout en caressant sa peau lisse et chaude. Du bout du doigt, elle redessina le tatouage et prit le temps de le déchiffrer : la traduction était « j'appartiens à celle qui voit en moi un ange ». Elle frissonna de plaisir à cette déclaration d'amour.

Elle plissa le nez en touchant avec précaution le piercing sur sa poitrine. Nick eut un petit mouvement de sourcil moqueur, appuyant sur la main de Sara pour lui prouver qu'elle pouvait le manipuler, le faire tourner dans son logement sans crainte.

Il la saisit ensuite par la nuque pour la rapprocher de lui, posa sa bouche sur la sienne, si rose, si tendre, si tentante. Le baiser n'eut rien de brutal, au contraire. Il fut doux, un véritable échange amoureux. Sara passa les bras autour du cou de Nick, se hissant sur la pointe des pieds pour mieux ajuster son corps au sien, sentant un désir brûlant naître au creux de son corps, ressentant celui de son homme contre son ventre.

Au cours des trois semaines qu'ils avaient vécues ensemble au chalet, Sara avait découvert une autre facette de Nick que celle de l'amant passionné, expérimenté, dominateur qu'elle connaissait depuis Aspen. C'était un homme qui aimait les baisers, les caresses, et n'était jamais rassasié de tendresse. Elle y avait vu les conséquences des carences affectives qu'il avait subies de ses aristocratiques « parents »... exilé dans une pension suisse.

Près d'elle, Nick avait découvert à quel point il appréciait de prendre son temps, d'avoir le droit de revendiquer à son gré le corps de Sara, même en dehors d'un rapport sexuel, de pouvoir rester collé à elle des heures entières, juste pour discuter et se câliner, et de lui offrir les mêmes droits. Il cherchait son contact en permanence, dormait contre elle et avait parfois paru étonné de ne pas être repoussé – qu'elle ne lui dise jamais d'aller jouer ailleurs.

Nick avait tenu parole : il s'était autorisé à l'aimer. Quand il lui laissait

accéder à son âme par les fenêtres de ses iris gris, le besoin d'amour qu'elle y lisait était presque effrayant. Lui qui avait toujours été si solitaire lui avait tout donné sans restriction : il lui appartenait. Sara avait le droit de glisser ses mains où elle voulait, d'exiger de lui tout ce qu'elle désirait sans risque de refus... bien au contraire.

C'est pour cela que la jeune femme avait cru en lui, gardant foi en ce lien si particulier entre eux ; elle était la seule à qui il ne mentait pas, et le savait. Mais cela avait parfois été très dur. Elle comptait bien le lui dire dès qu'elle le pourrait, et obtenir qu'il se fasse pardonner d'une façon grandiose, surtout qu'elle lui réservait une sacrée surprise une fois de retour à la maison.

Nick lui ôta ses sous-vêtements qui tombèrent au sol, rapidement suivi par son propre jean.

— Dans l'eau ? suggéra-t-il contre son cou.

Sara lui lança un regard signifiant : « Tu es sûr ? Tu détestes l'eau. »

— Pour ce que j'ai en tête, ça sera une mise en condition parfaite.

Souriant, il l'entraîna vers la baignoire, ce qui était adorable de sa part car elle savait qu'il ne l'avait proposé que pour lui faire plaisir. Sara n'avait en revanche aucun doute sur ce qu'il avait en tête, il suffisait de le regarder. Son érection était tellement impressionnante qu'elle faillit rougir en songeant à ce dont il était capable quand il était excité à ce point.

— Attends une seconde, il faut que j'attache mes cheveux, murmura-t-elle en se faisant une queue de cheval à la va-vite.

— Bonjour la spontanéité des galipettes !

— Ronchon, chuchota-t-elle, contente de voir reparaître son sens de l'humour.

Avant qu'elle n'enjambe le rebord de la baignoire, il l'intercepta pour l'embrasser à nouveau passionnément, se frottant contre elle de façon suggestive. Sara se sentit fondre... Elle finit tout de même par lui échapper et s'installa. Elle remonta les genoux et écarta les cuisses, dans une invite explicite à combler l'urgence du manque qu'elle ressentait, à venir éteindre le brasier que leurs baisers avaient allumé.

— Bordel ! Mais c'est bouillant. On va frire là-dedans, s'exclama Nick en mettant les pieds dans l'eau mousseuse. Je ne suis pas un beignet !

— Arrête de faire ta chochette, s'amusa-t-elle, toujours à voix basse.

Il s'assit en grognant et tourna le dos à Sara. Elle comprit que, puisqu'ils

étaient enfin un peu tranquilles, Nick avait décidé de prendre son temps, de faire durer l'attente pour exacerber leur désir. Elle en frissonna de plaisir anticipé.

Sara l'attira contre elle, les larges épaules de Nick reposant sur ses seins ronds. Elle choisit d'ignorer l'aspect inquiétant – et sanglant – de son tatouage. Elle referma bras et jambes autour de lui pour le câliner, le masser, car elle savait qu'il avait besoin de se détendre après tous ces mois à se battre seul contre les monstres. Et puis, elle aimait tellement le toucher, le provoquer... Sara l'entendit gémir de plaisir lorsqu'elle faufila la main jusqu'à son sexe toujours aussi rigide et commença à le caresser. C'était amusant, sous la mousse, ses doigts effleurant à peine la surface de l'eau quand elle remontait au sommet de la colonne de chair avant de replonger dans les profondeurs.

Nick se frotta contre son elle tout en laissant glisser les mains sur la peau douce de l'intérieur de ses chevilles jusqu'en haut de ses cuisses. Sara adorait cette tendre intimité.

— Tu vas sentir bon la mangue, mon ange.

— Mon orgueil n'y survivra pas, gloussa-t-il.

Durant plus de dix minutes, ils continuèrent à jouer ainsi, à se caresser. Profitant juste du plaisir d'être l'un contre l'autre. S'il n'y avait pas eu l'assourdissant vacarme du rap russe, cela aurait sans doute été l'un des moments les plus délicieux de leur vie de couple.

— Je ne veux pas être au-dessus, chuchota soudain Nick. Viens sur moi.

Il pivota pour s'installer en face d'elle et lui tendit la main. Sara n'hésita pas un instant. Elle adorait quand son ange se laissait faire, ce qui n'était pas arrivé si souvent. Il devait aussi culpabiliser pour ce qui s'était passé entre eux depuis la veille. Sara ne voyait pas d'objection à en profiter. Elle avait appris, avec lui, à se montrer opportuniste !

Prenant les mains de Nick, elle les guida sur ses seins. Il sourit et la caressa, repoussant la mousse qui en couvrait les pointes tendues. Il s'inclina pour les embrasser, mais se recula brusquement.

— Beurk, j'ai avalé du savon, ronchonna-t-il en tirant la langue avec dégoût.

Sara se mit à rire et son amusement se transforma en gémissement de plaisir quand, après avoir caressé l'intérieur de sa cuisse, il enfonça un doigt en elle. Ce n'était pas encore aujourd'hui qu'elle obtiendrait qu'il reste passif... Un jour, elle allait vraiment finir par l'attacher pour pouvoir abuser de lui tranquillement !

Pourtant, elle ne repoussa pas sa main, surtout quand il glissa un second doigt en elle, titillant ses zones intimes les plus sensibles pour la rendre folle de désir. Nick cherchait toujours à lui offrir du plaisir. Sara se laissa faire un moment, ondulant au-dessus de lui, tout en parcourant ses épaules, son torse de ses doigts, de ses ongles, descendant jusqu'à sa virilité agressive. Excitée, les genoux tremblant, aux limites de céder, elle ôta la main de Nick et se positionna sur lui. Son sexe dressé perçait la surface de l'eau, lui disant mieux que des mots à quel point elle était attendue.

Elle le saisit à pleine main et le guida non pas en elle mais le long de sa vulve. Elle se mit à bouger : montant, descendant. Coincé entre sa paume et son corps, le sexe de Nick se couvrait et se découvrait au gré des envies de Sara, qui en avait fait son jouet.

Nick s'arquait et résistait à l'envie de se servir de sa force pour la saisir par les hanches et l'empaler comme un sauvage. Il désirait qu'elle le prenne librement, qu'elle se sente maîtresse des événements et non contrainte par la comédie qu'ils jouaient dans cet enfer où il l'avait entraînée sans le vouloir.

Sara ne souhaitait pas le torturer trop longtemps : elle était elle-même au-delà du manque. Alors elle remonta légèrement plus haut et se laissa glisser sur lui sur toute sa longueur avant même que Nick n'ait compris ses intentions. Son grondement de plaisir et la façon dont il cambra le dos lui donnèrent encore plus envie de lui. Elle ondula des hanches pour le prendre en entier, l'amener au plus profond d'elle, resserrant ses muscles intimes.

Puis, avec lenteur, elle se redressa sur les genoux. Nick ouvrit brusquement les yeux. Son regard gris, presque bleu, brûlant, la suppliait de ne surtout pas le libérer. Alors, elle redescendit sur lui, faisant jouer la friction sur toute la longueur. Une fois, deux fois... encore et encore. Elle ajouta un mouvement de bassin, ondulant lentement, lascivement, savourant la sensation de leurs deux corps qui s'unissaient, se caressaient mutuellement. Sara avait assez d'expérience pour savoir qu'en plus d'une technique irréprochable, Nick jouait dans la cour des grands, et elle aimait ce privilège. Elle adorait son volume, sa puissance au creux de son ventre.

— Accélère, murmura-t-il en se poussant plus durement en elle.

La pression montait. Sara sut qu'elle ne pourrait pas retenir ses cris, cette fois. Elle s'inclina pour embrasser Nick à pleine bouche, s'offrant le plaisir de le soumettre, de diriger leurs baisers. Elle changea de cadence. L'eau s'agita sous l'effet de la houle de leurs corps unis, gicla, se répandit sur le carrelage juste avant que Sara hurle, s'effondre sur Nick et que lui se laisse aller en elle.

Il fallut moment avant que leurs respirations et leurs rythmes cardiaques ne s'apaisent. Ils sortirent de la baignoire, s'essuyant mutuellement tout en continuant d'échanger baisers et caresses, incapables de se rassasier l'un de l'autre, de compenser les mois de séparation qui les avaient traumatisés bien plus qu'ils ne l'admettraient jamais.

Nick jeta un coup d'œil à sa montre et fit la grimace.

— Va falloir qu'on fasse un peu plus de bruit : si certains surveillent ce qu'on fait là-dedans, ça risque de leur paraître louche. Prête pour une nouvelle scène d'horreur ?

— Ma foi, si tu gères les dialogues et que tu me fais jouir, je veux bien participer.

— T'es incroyable comme fille, murmura-t-il, admiratif.

Sara tendit la main et recommença à le caresser, allant cette fois droit au but, sans préliminaire. Le sexe de Nick bondit de joie contre sa paume et reprit immédiatement de la vigueur. Nick se laissa faire, du moins au début. Puis il s'inclina. Il prit les seins de Sara à pleine main et les malaxa, les pinça, les lécha, les suçà, les tэта goulûment. Elle sentit une moiteur révélatrice envahir de nouveau le creux de son être.

— Je vais te la mettre bien profond, espèce de petite pute, s'exclama-t-il après avoir un peu baissé le son de la radio.

— Je vous en supplie, non ! Pas encore une fois, s'écria Sara, jouant le jeu. Laissez-moi tranquille. Je n'en peux plus. Vous êtes un monstre !

— Oh si, et ce coup-là, tu vas te prendre la purée dans le cul.

Sara fit signe à Nick que son vocabulaire lui écorchait les oreilles. Il faillit pouffer de rire devant son air choqué avant de la guider tendrement pour qu'elle pose les mains sur le rebord du lavabo. Il se plaça derrière elle tout en lui racontant les horreurs qu'il allait lui faire « subir », la caressant, embrassant sa peau douce, s'inclinant pour lui mordiller les fesses.

Sara passa soudain la main dans son dos et lui mit une tape sur le bras. Leurs regards s'accrochèrent dans le miroir et elle articula : « ton accent ».

Nick se corrigea aussitôt. Il s'était laissé entraîner par le jeu. Préférant éviter de dérapé une nouvelle fois, il se redressa et l'attrapa aux hanches. Il entra en elle d'une poussée profonde, se concentrant sur le plaisir qu'il voulait lui offrir. Sur fond de rap, il n'y eut plus que des halètements, des gémissements et des cris dans la salle de bains.

Après un orgasme foudroyant, qui lui avait laissé les jambes tremblantes, Sara se nettoya rapidement et enfila la pudique chemise de nuit « d'Anna ». Nick la souleva et porta au lit. Il s'affala à côté d'elle, tirant la couette sur leurs corps déjà enlacés tout en éteignant la lumière avec un soupir de fatigue.

Sara le sentit chercher sa main sous les draps. Il la ramena sur lui, sur son ventre. Ses abdominaux étaient incroyablement tendus. Son ange était sur les nerfs, il lui montrait le siège de ses angoisses. Doucement, elle se mit à le masser. Nick était aux aguets depuis trop longtemps, cela le minait. Il était temps de le sortir de cet enfer.

Elle attendit de le sentir se relâcher un peu avant de décider qu'il leur fallait refermer la parenthèse sensuelle et amoureuse. Lentement, du bout du doigt, Sara écrivit sur la peau de Nick « j'ai des instructions pour toi ». De la même manière, il répondit « go ».

Alors, la tête posée au creux de son épaule musclée, elle lui expliqua à l'abri de la couette, caresse après caresse, ce qu'il allait devoir faire.

\*

— La nurse est dans sa chambre ? demanda Youri.

— Oui. Avec Dimitri, répondit le garde en affichant l'image de la pièce obscure sur l'un des moniteurs de surveillance placé devant lui.

— Tu es sûr qu'il est là ?

— Il l'a coincée dans la salle de bains tout à l'heure. Ils doivent être au pieu maintenant. Vous voulez que je l'appelle sur son portable ?

— Non, c'est inutile.

Youri remonta dans le grand salon réservé à la famille où, aidé de deux de leurs hommes, Yevgueny installait des dizaines de paquets multicolores au pied du sapin.

— Tu as l'air contrarié, mon frère.

— J'avais envie d'aller saluer notre petite Anglaise, mais Dimitri est encore fourré entre ses cuisses. Je me demande si je ne vais pas le déloger pour en profiter un peu, moi aussi.

— Je te le déconseille.

— Pourquoi ?

— Nous lui avons donné cette fille, et je suis convaincu que Dimitri ne partage jamais ses jouets. Lui reprendre cette petite pute casserait un ressort de confiance, et nous avons plus besoin de lui que tu n'as besoin de tirer un coup ce soir.

Youri ne répondit pas et se contenta de tourner les talons. Il avait parfois horreur que son frère ait raison : Dimitri était probablement le meilleur élément qu'ils aient eu depuis très longtemps à leur service, se l'aliéner à cause d'une pétasse serait stupide.

Désœuvré, il remonta lentement dans les étages. Il fit une halte devant l'appartement des enfants, hésita puis déverrouilla la porte grâce à sa clé pour se rendre dans la chambre. Les jumeaux dormaient. La nurse avait visiblement réussi à les convaincre de rester chacun dans leur lit, pour une fois.

Youri sourit en regardant Gregor, l'héritier de l'empire Markov. Lui-même n'avait jamais eu d'enfant. Il le regrettait parfois, mais son neveu serait parfait pour ce rôle. Il avait l'intention d'enseigner tout ce qu'il savait à ce petit. Il en ferait un vrai dur. Un tsar.

Se tournant vers Sorcha, il l'examina. La gamine promettait d'être aussi belle que sa garce de mère, cette chienne qui clamait son amour et sa fidélité à Yevgueny, mais ne se montrait pas si difficile quand il venait dans son lit – une fois sa rébellion de principe du début matée. Il tendit la main pour caresser les cheveux de la fillette, si doux, si fins...

— Qu'est-ce que vous faites là ? interrogea une voix féminine, exigeante, dans son dos.

Youri pivota sur ses talons. Dans le rayon de lumière provenant du couloir se tenait la petite pute en chemise de nuit blanche, sa somptueuse chevelure rousse libre sur ses épaules. Puisqu'elle avait la bonté de venir jusqu'à lui, Youri ne vit plus de raison de se priver de ce dont il avait envie depuis la première fois qu'il l'avait vue.

— Je vérifiais que mes neveux dormaient, dit-il en s'avançant vers elle.

L'Anglaise recula d'un pas, puis d'un second, et un sourire sadique se dessina sur le visage de Youri à l'idée de ce qu'il allait lui infliger. Pourtant celui-ci se figea.

Apparaissant avec lenteur, une épaule nonchalamment appuyée sur le chambranle de la porte, les pouces négligemment coincés dans les passants de la ceinture de son jean, Dimitri le fixait de ses yeux gris acier. La fille

s'empressa de disparaître derrière lui. Youri déglutit. Son homme de main, torse nu, était impressionnant, tout en muscles et tatouages. Mais la présence de son pantalon et de ses boots était bien plus inquiétante car cela signifiait que ce maniaque avait ses armes sur lui – dont sa fameuse « petite amie ». L'affronter à main nue aurait déjà été une folie – Youri sentait le poids de leur trente années d'écart dans ses articulations –, mais si son couteau entrait dans la danse...

Puis il se reprit. C'était lui le patron et pas ce psychopathe... Youri releva le menton avec arrogance.

— Je vois que tu t'amusais au lieu de travailler.

— J'avais fini ma journée et votre frère sait où me trouver s'il a besoin de moi.

— Elle est bandante, la nurse. Son cul t'inspire.

— Elle me rappelle une de mes profs de collègue, répondit Dimitri en mâchouillant un réglisse comme à son habitude. Une espèce de pimbêche venue de Moscou. J'étais raide chaque fois qu'elle écrivait au tableau, son petit cul moulé dans sa jupe.

— Tu te l'es faite ? voulut savoir Youri.

Un sourire dangereux apparut sur les lèvres de Dimitri.

— Je l'ai coincée dans le local à fournitures. Elle y a eu le droit par tous les orifices.

— Pour un mec que je pensais homo, tu es en fait un sacré obsédé.

— Faut que la nana en vaille la peine. D'ailleurs, j'y retourne pendant que les draps sont chauds.

Dimitri tenait à présent la porte, ne laissant pas d'autre choix à Youri que de sortir de l'appartement des enfants. Youri était furieux et avait l'impression de se faire manipuler. Quand il remonta le couloir, il passa devant la chambre de la fille. Il la vit assise sur son lit, les mains coincées entre les genoux, dans une position résignée. Mauvais, il se dit qu'elle allait plus morfler avec Dimitri, jeune et excité, qu'avec un vieux bouc comme lui, qui savait parfois se montrer gentil. Tant pis pour elle.

## Chapitre 8

Sara avait réussi à dormir quelques heures, mais doutait cela soit le cas de Nick. Elle l'avait senti s'agiter et se retourner à de nombreuses reprises. Lui toujours si calme était, cette fois, nerveux, ce qui indiquait à la jeune femme que la partie allait être serrée.

Les jumeaux, comme tous les enfants du monde, filèrent comme des flèches vers le sapin dès qu'ils ouvrirent les yeux. Quelque part, Sara était triste pour eux. Ils avaient déjà perdu leur mère, et ce serait leur dernier Noël en famille. Il y avait peu de chance qu'ils en gardent le souvenir.

Refusant de céder à cette étrange forme de nostalgie, elle songea à toutes les familles qui avaient souffert et souffriraient encore à cause des Markov, de leur alcool frelaté, de leur trafic de drogue, mais aussi des armes qu'ils vendaient et des jeunes qu'ils jetaient dans la prostitution. Elle pensa à tous ces gens qui allaient mourir si on ne les stoppait pas. Au prix que sa famille et elle-même avaient déjà payé. À tout ce que Nick avait sacrifié pour les arrêter.

Que valait le chagrin de deux petits cœurs face au danger que couraient des milliers d'autres personnes ?

Sara regarda Sorcha et Gregor se précipiter au milieu des cadeaux comme des chiots dans un jeu de quilles. Yevgueny applaudissait et les encourageait à déchirer les emballages et à s'empresser de passer au jouet suivant. Tout cela était si loin des Noëls qu'elle avait connu, ou chaque présent avait une signification, avait été attendu et était reçu dans la joie, avec gratitude ! C'était des notions qu'elle entendait inculquer à son enfant... plus tard.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle vit Dimitri, toujours stoïque, qui assistait à ce grand déballage d'un air indifférent, il semblait même être en train d'estimer le nombre de sacs-poubelle nécessaire pour remettre la pièce en l'état.

La jeune femme se demanda à quoi avaient ressemblé les Noël du petit Nikita Romanov... Elle redoutait la réponse. Les recherches de Wyatt avaient montré que si Nikolai rentrait chez lui pour les fêtes ainsi que pour Pâques, Nikita, lui, restait seul dans son pensionnat suisse... Elle se promit qu'à l'avenir, lui aussi connaîtrait la joie et l'esprit de cette fête si particulière.

Le repas qui suivit ne fut pas une sinécure. « Anna » fut priée de prendre

place à la table des maîtres, assise entre les jumeaux qui mangeaient comme des goretts, au grand amusement des hommes de la famille : elle avait interdiction de leur faire la moindre remontrance – c'était « Noël ». Elle ne put rien faire d'autre que de nettoyer les dégâts qu'ils causaient, sans aucune chance de savourer ces plats pourtant délicieux. En face d'elle, Sara voyait Anastasia qui se contenait à grand-peine.

Comme prévu, elle consacra la totalité de son après-midi à superviser le travail des femmes de chambre qui faisaient les valises des enfants. Ce qui n'était pas de trop au vu de la quantité de vêtements et de jouets qu'ils transportaient avec eux à chaque déplacement. Elle essaya aussi de les faire s'amuser intelligemment avec les jouets les plus éducatifs, sans grand succès. Dimitri les surveillait toujours – ce qui rassurait à Sara qui n'avait pas à craindre une nouvelle tentative d'approche de Youri. De plus, Gregor préférait jouer à la « guerre » avec l'homme de main qui participait plutôt de bon cœur que de faire de la pâte à modeler.

\*

— Où est la nurse ? demanda Andreï en entrant dans le bureau du sous-sol.

— Elle a fini de coucher les mômes. Elle est dans sa chambre en train de faire sa valise, répondit Dimitri sans lever le nez de son clavier.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je change les codes d'accès des portes et ceux des alarmes.

— Pourquoi ? Je croyais que tu le faisais en début de mois.

— Je le fais à des dates aléatoires, autrement nous serions trop prévisibles.

— Sans doute, acquiesça Andreï qui avait renoncé à comprendre.

Le niveau de Dimitri en informatique était impressionnant. En y réfléchissant, il était même inquiétant car il prouvait que Dimitri était plus intelligent qu'il ne le laissait voir quand il jouait les gros bras juste capable de connecter le fil bleu avec le fil bleu... Et surtout, sa compréhension de l'anglais était supérieure à ce qu'il donnait à croire.

Et puis, il y avait cette histoire de hacker qui perturbait Andreï. Le dernier rapport de l'équipe informatique de Moscou précisait que le coup était parti de la région de Sotchi. Les ingénieurs continuaient à chercher les traces des pirates. Ils pensaient de plus en plus sérieusement à une attaque menée par le FSB... Mais si c'était quelqu'un de l'intérieur ? s'interrogeait Andreï depuis un

moment.

Il préféra garder cette idée pour lui. S'il se trompait et accusait Dimitri à tort, il ne survivrait pas à la vengeance de celui-ci. Il l'affrontait régulièrement à l'entraînement et n'avait jamais réussi à battre ce salaud vicieux. Il l'avait aussi vu faire des choses... dont Andreï ne voulait pas se souvenir. Il se dit quand même, une nouvelle fois, que ses patrons auraient dû se montrer plus méfiants avant de confier un tel poste à un mec qui n'était avec eux que depuis peu, mais il ne trouvait rien pour étayer cette intuition. Après tout, Dimitri avait toujours exécuté les ordres sans broncher, et n'avait jamais rien fait qui puisse jeter une ombre sur son comportement ou sa fidélité aux Markov...

— Tu viens jouer aux cartes avec nous, après ?

— Non. Je vais m'amuser avec mon cadeau de Noël.

— Tu passes beaucoup de temps avec cette gonzesse.

— Je me dépêche d'en profiter. Elle ne tiendra pas longtemps. Quand on sera à Moscou, elle risque d'essayer de fuir et de vouloir contacter son ambassade.

Andreï hocha la tête, comprenant sans peine ce que sous-entendait Dimitri. L'année précédente, la regrettée Mme Markov avait eu une charmante femme de chambre qui – c'était dommage pour elle – avait un peu trop plu à Yevgueny un soir de fête. Andreï avait dû s'en occuper quand elle avait tenté de s'enfuir par une fenêtre. L'homme de main ne comptait plus toutes celles qui avaient eu le malheur de tomber entre les mains de Youri et n'avaient pas eu la sagesse de se taire ensuite.

\*

Lupo était à genoux derrière le portail, dans l'angle mort de la caméra de surveillance. Il attendait. Comme la cinquantaine d'autres hommes embusqués autour de la résidence.

Inquiet, il regarda le ciel nocturne, envahi de lourds nuages sombres, immobiles et menaçants. La météo avait annoncé du mauvais temps... Pourvu que l'averse attende qu'ils soient à l'intérieur ! Donner l'assaut sous une pluie battante les mettrait en difficulté. En plus, le système de sécurité était encore actif et les portes verrouillées. Seules les caméras placées dans la rue avaient été neutralisées par les flics russes, diffusant les images de la veille.

Les doutes commençaient à s'insinuer en lui. Qu'est-ce qui empêchait Nick

de protéger Sara, mais d'avoir changé de camp ? Rien. Et même si Nick marchait toujours avec eux, la jeune femme avait-elle réussi à lui faire passer les consignes dans cette baraque où le moindre mot, le moindre mouvement était capté et enregistré ?

Cette fille était quand même incroyable, se dit-il avec un élan d'admiration. Elle était prête à affronter tous les dangers pour sortir Nick de là, elle voulait récupérer son mec et s'était transformée en une véritable Lara Croft pour mener à bien ce qu'elle considérait comme la mission de sa vie. Elle avait même sacrifié sa somptueuse chevelure blonde – qui aurait pu le faire fantasmer si cela ne lui avait pas fait risquer sa vie, connaissant le tempérament possessif de son coéquipier –, juste pour sauver l'homme qu'elle aimait.

*Il faut que je me trouve une femme comme elle,* songea Lupo.

Encore trente secondes...

*Ouvre-toi, putain de porte, ouvre-toi !* pensa-t-il si fort qu'un instant il crut avoir parlé à haute voix malgré la cagoule noire qui lui couvrait la bouche.

Face à lui, Travis regarda sa montre.

Et soudain, ils entendirent un déclic. La gâchette électronique venait de se déverrouiller. Les caméras du parc pivotèrent pour surveiller juste un peu trop haut, leur laissant une chance d'approcher sans être détectés.

— La voie est libre, chuchota Travis dans son micro. Unités 2 et 4, progressez jusqu'aux points d'entrée. 1, 3 et 5, tenez vos positions et attendez mes ordres.

— Que la fête commence, murmura Lupo en faisant sauter le cran de sûreté de son fusil d'assaut.

\*

Sara ne bougeait pas. Ni elle ni Nick ne pouvaient se préparer pour l'attaque sans attirer l'attention. Ils avaient dû se conduire « normalement », si tant est que simuler un rapport sexuel sous la contrainte puisse être considéré comme une chose normale... Dans l'obscurité, elle fixait les chiffres lumineux du réveil. Soudain, le premier coup de feu retentit, libérateur et terrifiant. Il fut aussitôt suivi de rafales d'armes automatiques et d'explosions des grenades offensives.

Nick, lui aussi aux aguets, s'éjecta du lit et attrapa ses vêtements.

— Toi, tu restes ici et tu te planques !

— Ce n'est pas ce qui est prévu, le contredit-elle en enfilant ses ballerines.

— Tu es en chemise de nuit et tu n'as pas de gilet pare-balles.

— Toi non plus ! Mon job, c'est de mettre les enfants à l'abri pour éviter une bavure.

— Je t'accompagne.

— Non ! Tu as autre chose à faire. Donne-moi une arme.

Nick hésita une fraction de seconde, mais un nouveau bruit d'explosion le convainquit. Il lui tendit son second pistolet, le petit calibre qu'il portait d'habitude à la cheville.

— Tu gères ?

— Sans problème, répondit Sara en armant le chien.

— Putain ! Nuisette en dentelle et flingue. Tu m'attaches au lit quand tu veux.

— Puisqu'on parle de ça, toi et moi, nous allons avoir des comptes à régler !

— Promets de m'attacher et je te raconterai tout ce que tu veux savoir.

— Tu m'agaces, marmonna Sara.

Ils sortaient de la chambre quand l'un des gardes des Markov surgit devant elle. La jeune femme lui saisit le poignet, pivota, se servant de la force et de l'élan de son adversaire et, d'un coup de hanche, le fit basculer. L'homme vola au travers du couloir et sa tête heurta le mur, l'assommant sur le coup.

— Joli ! s'exclama Nick, surpris.

— Qu'est-ce que tu crois ? Je t'ai déjà dit cent fois que je savais me défendre.

— Je suis maqué avec Wonder Woman. J'adore, s'amusa-t-il en lui plaquant un rapide baiser sur les lèvres.

Alors que Sara se précipitait vers la nurserie, Nick s'éloigna au pas de course pour aller faire sauter les disjoncteurs qui alimentaient caméras et micros : cela faciliterait la progression des équipes d'assaut.

Malheureusement, la jeune femme découvrit que Gregor n'était plus dans son lit. En larmes, la petite Sorcha lui expliqua que, réveillé par le bruit, son frère était parti retrouver leur père. Ne pouvant se lancer à la recherche du garçon, Sara prit la fillette dans ses bras et l'emporta dans les appartements d'Anastasia, à l'autre extrémité de l'immense couloir. Celle-ci, en robe de chambre et au bord de la panique, hésitait sur la conduite à tenir, alors que les

échos de fusillade se faisaient de plus en plus violents et proches.

— Enfermez-vous dans la salle de bains et restez loin des fenêtres ! ordonna Sara.

— Mais vous ?

— Il faut que je trouve Gregor.

Sara ressortit de la chambre et remonta en courant l'escalier vers les appartements du maître des lieux. Un bruit de cavalcade l'incita à se dissimuler derrière la tenture d'un bow-window. Alors qu'elle se pensait en sécurité, elle se sentit soudain happée vers l'arrière : une violente douleur lui brûla le crâne et elle manqua de perdre l'équilibre. L'homme qui l'avait saisie par les cheveux la tira à l'intérieur de la pièce la plus proche et changea de position : il lui attrapa le bras et braqua le canon de son arme vers elle.

— Salope ! J'aurai dû percuter que tu étais un agent, éructa Youri Markov. Tu es trop belle, trop parfaite.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, balbutia Sara en se tortillant.

Elle poussait des gémissements effarouchés, ce qui n'était pas difficile à simuler alors qu'il la secouait comme un prunier, manquant de lui déboîter l'épaule à chaque mouvement. Face à leur différence de gabarit, Sara était consciente qu'il fallait qu'elle change de position si elle espérait tenter une prise efficace qui désarmerait son agresseur et le sonnerait assez longtemps pour qu'elle puisse attraper le revolver qu'elle avait laissé échapper et qui gisait au sol, à deux mètres d'elle.

— Tu travailles pour qui ? La CIA ? Le Mossad ? Les Triades ? Parle, sale garce !

— Je ne comprends pas... Je suis la nurse des enfants... pleurnicha-t-elle.

— Tu te balades avec un flingue en plein assaut des forces spéciales. Prends-moi pour un con. Pour qui tu bosses ?

Il la relâcha une seconde, le temps de la gifler ; une violente douleur irradiait dans toute la boîte crânienne de Sara. Avant qu'elle ne puisse se ressaisir, il l'avait de nouveau attrapée par le coude et recommençait à la secouer.

— Tu vas me parler, je te le jure ! Tu travailles pour qui ?

Face au silence obstiné de Sara, dont les dents s'entrechoquaient sous l'effet de ce qu'il lui infligeait, Youri changea de tactique. Il la plaqua contre lui, enroulant son bras autour de sa gorge.

— Je vais te baiser à mort. Tu vas me supplier d’arrêter, tu vas parler. Je te le jure...

— Tu vas surtout la lâcher, dit une voix froide dans son dos.

Youri pivota brutalement sur lui-même, entraînant Sara. La surprise de se retrouver nez à nez avec le flingue de Dimitri le laissa un instant sans voix.

— Toi ? C’est toi, cette saloperie de taupe qui piratait nos systèmes !

— À ton service, répondit Nick en français. Et je n’ai pas fait que ça, précisa-t-il en anglais. J’ai aussi dupliqué toutes les archives, conclut-il dans un espagnol parfait. Je pourrais continuer en allemand ou en tchèque, mais tu ne comprendrais pas. Une chose est sûre : je vais faire exploser ton empire du crime.

Si Sara n’avait pas été dans une situation si précaire, elle aurait ri de l’expression ahurie de Youri Markov – elle nota au passage que Nick venait d’admettre parler tchèque.

— Et tu es quoi ? Une ordure d’agent secret qui fait tout ça au nom du patriotisme ? De la grandeur de sa mère patrie ? C’est pour l’honneur de l’oncle Sam ou celui de la Reine ? le nargua Youri en appuyant plus durement son arme sur la tempe de Sara.

Nick s’autorisa un rire bref et sans joie.

— Non, c’est personnel. Avec les compliments de mon vieil ami Marc Freeman.

Youri n’eut qu’une seconde pour comprendre et se rappeler ce modeste directeur d’une sous-section de renseignements de la CIA qui s’était montré trop curieux et trop incorruptible pour son propre bien, avant que la détonation ne claque et qu’un morceau de métal chauffé à blanc ne transperce l’os frontal, détruisant son cortex cérébral.

Sara avait senti la balle frôler ses cheveux. Le bras serré autour de son cou se transforma en poids mort. Elle n’eut que le temps de se dégager avant que la masse du corps sans vie de Youri ne l’entraîne vers le sol. Instinctivement, elle se jeta dans les bras de Nick, qui se refermèrent sur elle comme un étau.

— Tu l’as tué ! s’exclama-t-elle incrédule.

— Tu ne risquais rien. Il a commis une erreur. Il n’avait pas posé son doigt sur la gâchette. Il ne pouvait pas de te tirer dessus dans un spasme nerveux. Et puis, je suis un bon tireur. À cette distance, je ne pouvais pas le rater.

— Mais je ne te parle pas de ça ! Tu l’as abattu sans sommation, comme...

— C'est lui qui a donné l'ordre de descendre Marc et tous ceux qui avaient travaillé sur *Poltergeists*, l'interrompit Nick.

— Tu as les dossiers, nous pouvions le faire condamner...

— Arrête ! Il aurait passé quelques années dans une prison cinq étoiles d'où il aurait continué à gérer ses affaires avant de ressortir libre comme l'air. Ce n'était pas acceptable.

— Mais ce n'est pas ça, la justice.

Nick regarda Sara avec un sourire triste.

— Ce mec a fait tuer l'homme qui était plus qu'un père pour moi. Je n'ai pas fait ça pour la justice. Je traque les assassins de Marc, c'est une vengeance. Désolé de te décevoir, mais je ne suis pas un ange, je ne l'ai jamais été et je te l'ai toujours dit.

— Tu restes quand même mon ange... soupira Sara.

*Revenge... Vengeance.* Nick s'était fait tatouer la règle du jeu dans le dos. Pourtant, la jeune femme savait qu'elle allait lui pardonner, car elle pouvait comprendre sa réaction. N'avait-elle pas souhaité la mort de Francisco Costa pour s'être attaqué à son propre père ?

— Nous avons encore Yevgueny à prendre, en essayant de ne pas nous faire tuer par l'unité d'assaut. Ça serait con de ne pas survivre à ce foutoir après six ans d'enquête.

Sara leva les yeux au ciel avant de ramasser son arme. Le sens de l'humour de Nick ne s'était pas arrangé... mais pire que tout, cette ironie à l'acidité grinçante lui avait manqué.

— Ce serait bien de le prendre vivant, celui-là. C'est pour ça qu'on est là, lui rappela-t-elle.

Nick haussa les épaules avec une désinvolture suspecte.

— On bouge. Tu restes derrière moi.

— Non, contra-t-elle en passant devant lui. Les troupes ont ordre de ne pas tirer sur la rouquine avec un flingue. Je suis ta seule protection.

— Je n'aime pas ça.

— C'est ton côté misogyne qui ressort, le nargua Sara.

— Allons-y, soupira-t-il. Au fait, mon cœur...

— Quoi ?

— Il faudra que tu m'expliques pourquoi tu as pris autant de risques. Il y

avait d'autres moyens pour me filer un coup de main. Les gars pouvaient s'en charger.

— C'était le plus efficace, dit-elle en se faufilant dans le couloir. Notre latino préféré n'était pas crédible en nounou avec un tablier et des nœuds roses dans les cheveux.

Nick pouffa de rire à l'idée de son ami Lupo, couvert de tatouages, transformé en nurse et nota que Sara veillait à n'utiliser aucun nom. Elle avait été bien briefée.

— J'avais juré de ne jamais te mettre en danger, lui rappela-t-il, redevenant sérieux.

— Tu avais aussi dit que je savais très bien me coller dans les ennuis toute seule, que je n'avais pas besoin de ton aide pour cela.

— C'est vrai, je l'ai dit.

Quelques mètres plus loin, ils tombèrent sur un groupe d'assaut de la police russe. Sara cria son code d'identification, et les armes se baissèrent aussitôt, même si les regards qui se portèrent sur « Dimitri » étaient inquiets et dubitatifs.

— Donnez-moi une radio, exigea-t-elle en tendant la main vers le chef d'unité.

— Tu parles russe maintenant ? demanda Nick, pas vraiment étonné.

— Il a bien fallu que j'apprenne. Toute l'équipe s'y est mis. Il y a pas mal de choses qui ont changé durant ton absence. Ça va te faire un choc. Ici la rouquine. Cible 1 mise hors-jeu, je répète, cible 1 définitivement hors-jeu.

Nick croisa les bras pour contenir la pulsion de jalousie qui venait de le saisir à la gorge. Sara était en nuisette, la pointe de ses seins ronds pointant à travers le tissu léger à cause du froid, et tous ces enfoirés de Russes ne perdaient pas une miette du spectacle, bavant dans leur cagoule, incapables de détacher leurs yeux de cette vision de rêve.

— Le petit génie est avec toi ?

— Oui.

— Ramène-le au sous-sol, on a besoin de lui, répondit une voix que Nick identifia comme celle de Wyatt.

— Sous-sol, ordonna Sara en russe.

Nick faillit sourire en voyant une escouade entière de gros durs – lui compris – obéir à une frêle petite nana en chemise de nuit.

## Chapitre 9

— Salut, mec, content de te revoir parmi nous ! s'exclama Wyatt en lui donnant une brève accolade. Je t'aurais bien fait la causette, et aussi foutu mon poing dans ta gueule d'ange au passage, mais là, tout de suite, j'ai besoin de ton aide et le temps presse.

— Annonce, répondit Nick, retrouvant ses automatismes d'agent.

— Yevgueny et quelques uns de ses sbires sont entrés là-dedans. D'après nos infos, c'est l'accès au bunker, dit Wyatt en désignant une porte blindée, renforcée de métal. Est-ce que tu sais comment ouvrir cette bordel de porte et s'il y a une autre sortie ?

— Il y a une seconde issue.

— Merde ! jura Travis qui venait de les rejoindre avec Lupo. Ils vont nous échapper.

— Ça m'étonnerait, répondit Nick avec son sourire spécial « j'ai fait un mauvais coup ».

— Explique.

— Quand tu passes cette porte, il y a une première pièce, une sorte de *panic room*, avec de la bouffe pour tenir quelques jours. Ensuite, il y a une seconde porte qui donne sur un escalier qui conduit au bunker lui-même, c'est un abri antiatomique de l'époque soviétique, à trente mètres sous nos pieds. Du bunker part un tunnel qui permet de sortir à deux kilomètres d'ici.

— Et ? s'impacienta Travis.

— Ce sont des serrures à gâche électronique.

— Tu as changé les codes, comprit Wyatt.

— Hier soir, confirma Nick. Yevgueny et sa clique ne peuvent ouvrir aucune des deux. Ils sont coincés dans la *panic room*.

— J'ai toujours dit que j'adorais ton sens du détail, s'amusa Travis.

Sara ne partageait pas cet amusement. Chaque fois qu'elle essayait de fixer Nick dans les yeux, il se détournait. Il avait abattu Youri sans sommation. Il avait aussi manœuvré pour cramer Montoya... au sens propre.

— Qu'est-ce que tu as fait ? exigea-t-elle de savoir en l'attrapant

brusquement par le coude.

— Je te l’ai dit, esquiva-t-il.

— Non, tu nous as raconté ce qui t’arrange ! Comme d’habitude. Je veux que tu nous expliques le reste. Qu’est-ce que tu caches ? Qu’est-ce que tu as magouillé ? Tu savais que Yevgueny se précipiterait là-dedans. C’est le protocole d’évacuation que *tu* as mis en place, tout comme pour Montoya. Il est où, le piège ?

Nick libéra son bras et recula d’un pas.

— Dis-moi !

Il fit non de la tête, la défiance et la rage se lisant soudain dans son regard.

— Tu ne sais pas encore tout le mal que ce type a fait ni ce qu’il m’a obligé à faire.

— Je me doute que tu as souffert, qu’il t’a fait commettre des atrocités. Mais n’aggrave pas les choses, la vengeance ne t’apaisera pas.

— Ce mec doit être mis hors d’état de nuire.

— Le gamin est enfermé avec son père, révéla Wyatt, lui aussi inquiet.

— Ça ne change rien pour moi, marmonna Nick en serrant les poings.

— Gregor a quatre ans. C’est encore un bébé. Il n’est pas responsable de ce qu’est son père. En plus, tu l’aimes bien, ce même. Je t’ai vu t’occuper de lui !

Par les fenêtres de ses iris gris, elle vit l’hésitation combattre la haine dans l’âme de Nick. Le désir de vengeance se heurter à sa fragile conscience.

— Je peux te pardonner tout le reste, dit Sara en jouant son va-tout. *Absolument tout*, mais pas d’être un tueur d’enfants.

— Merde ! s’exclama Nick. Tu fais chier.

Il bouscula Wyatt et entra en trombe dans son bureau au bout du couloir, en jurant dans cinq ou six langues différentes.

— Ça, c’est vraiment vulgaire, marmonna Travis.

Ils suivirent Nick et le retrouvèrent devant son ordinateur, en train de taper sur le clavier à toute allure, révélant une dextérité qu’il avait toujours pris soin de dissimuler.

— Tu ne m’as pas répondu, rappela Sara.

— J’ai juste inversé ces saloperies de ventilateurs.

— Donc, ils sont en train de s’asphyxier, décoda Wyatt. À cinq dont un

enfant, ils peuvent tenir combien de temps ?

Nick s'interrompt une seconde pour calculer la dimension de la masse d'air.

— Dix minutes. Pas plus.

— Ça va être chaud. Ça fait déjà entre huit à neuf minutes qu'ils sont là-dedans.

— Pourquoi tu as fait ça ?

— Pourquoi je ne l'aurais pas fait ? rétorqua Nick. Ça y est, la ventilation fonctionne à nouveau.

— Ouvre la porte maintenant, petit génie, dit Travis. C'est un ordre du chef.

Il tapotait son oreillette pour faire comprendre que les instructions venaient de Dale depuis le centre de contrôle opérationnel. Nick soupira et marmonna une nouvelle série de jurons bien salés tout en se penchant sur son clavier.

— Trente secondes avant ouverture. Je vous conseille d'être prêts. Ils vont être enragés là-dedans, en plus d'avoir une sacrée migraine. Rien n'est pire qu'un ours russe blessé. Toi, tu restes ici avec moi, en dehors de la ligne de feu.

Nick avait attrapé Sara. Il l'attira vers le fond de la pièce, l'obligeant à s'agenouiller derrière le bureau. Il s'assit près d'elle. Son air boudeur et déçu donna follement envie à la jeune femme de le prendre dans ses bras pour le protéger, le couvrir de baisers et le consoler de tout ce qu'il avait subi. Mais ce n'était ni le moment ni l'endroit. Elle se promit de se rattraper plus tard.

Comme Nick l'avait prédit, l'ouverture de la porte fut aussitôt suivie d'une fusillade.

— Tu as failli les tuer, cria-t-elle pour passer par-dessus le bruit des détonations.

Le regard que Nick lui lança signifiait clairement qu'il regrettait d'avoir loupé son coup et peut-être même qu'il lui en voulait de l'avoir privé de sa vengeance. Elle devrait se faire pardonner d'avoir utilisé ses sentiments envers elle pour le contraindre à céder.

— On se rend ! entendit-elle hurler à plusieurs reprises.

Il fallut encore plusieurs appels avant que les tirs cessent.

— Tu ne bouges pas, râla Nick en la ramenant de force à côté de lui. On attend ici d'être sûrs qu'ils soient tous désarmés et menottés.

Dans la pièce voisine, Travis baissa lentement son arme. Il échangea un regard atterré avec Wyatt, en position près de lui : les agents russes étaient des fous furieux. Ils avaient défouraillé avant même l'ouverture de la porte. Si les mecs dans le bunker s'étaient tenus derrière avec l'intention de se rendre, ils auraient été transformés en passoire. Ils devaient d'ailleurs le savoir, puisqu'ils étaient réfugiés dans les angles morts et ne cessaient de hurler « reddition ».

— Jetez vos armes et sortez les mains en l'air, cria enfin le chef d'unité russe.

Des pistolets furent lancés vers eux, glissant sur le sol jusqu'aux pieds de Travis. Deux hommes sortirent, pliés en deux, la respiration sifflante. Nick n'avait pas dû passer loin de réussir son coup. Ils étaient à moitié asphyxiés et ce n'était pas l'air saturé de fumée et d'odeur de poudre de la pièce qui allait les aider à récupérer. Frappés derrière les genoux, ils tombèrent et furent promptement ligotés, mains dans le dos.

Deux flics entrèrent alors avec précaution dans la *panic room*.

— Un type dans les vapes, annonça l'un d'eux après avoir pris le pouls d'Andreï allongé derrière une pile de cartons.

Ils le tirèrent par les pieds hors de la pièce.

— Dégagez, reculez ! hurla soudain une voix.

Instantanément, tous les hommes se remirent en position de tir : les armes cliquetèrent.

Yevgueny surgit de derrière une armoire métallique, tenant Gregor dans ses bras, mais braquant son revolver sur la tempe de l'enfant presque inconscient.

— Laissez-moi sortir ou je le descends.

— C'est votre fils, tenta d'intervenir Travis.

— Ta gueule, l'Américain ! rétorqua Yevgueny en s'avançant, menaçant.

Il y eut un moment de flottement : les Russes attendant les ordres, l'équipe de la DEA répugnant à risquer la vie d'un innocent.

Le coup de feu claqua. Touché à l'épaule, Yevgueny partit vers l'arrière, déséquilibré par la force de l'impact. Il lâcha Gregor juste avant de s'effondrer par terre. Impériale, Sara passa son arme fumante à Nick et s'avança pour récupérer le petit garçon qui hurlait de terreur.

— Un type qui se planque derrière un enfant est une larve, lui dit-elle en russe avant de s'éloigner dans un silence sépulcral, ignorant la main que

Yevgueny tendait vers son fils.

La jeune femme cacha le visage de Gregor dans le creux de son épaule pour qu'il ne puisse plus rien voir, tout en le cajolant et en lui chuchotant des paroles de réconfort. Pauvre petit, il allait déjà être suffisamment traumatisé.

Personne ne bougea, alors qu'elle sortait de la pièce. Un ange roux, vêtu de blanc, venait de tirer sur l'un des plus puissants trafiquants au monde pour protéger un petit garçon qui ne lui était rien, et elle s'éloignait avec la grâce d'une reine.

— J'suis amoureux, murmura l'un des agents russes.

— Touche-la et t'es mort, rétorqua Nick, brutalement ramené à la réalité.

\*

L'évacuation des blessés du sous-sol se fit dans un calme relatif.

— Sale traître ! hurla Andreï qui avait repris conscience, en voyant « Dimitri » du côté des autorités. Je me vengerai.

— Garde tes forces, tu vas en avoir besoin. Et un conseil : tais-toi.

Andreï le regarda étrangement avant de hocher la tête pour montrer qu'il avait compris la véritable portée de l'avertissement. Il s'éloigna, encadré par deux flics encagoulés.

Dans la salle de surveillance, l'ambiance était encore plus tendue.

— Ils ont eu le temps de détruire le contenu des serveurs, y compris les vidéos. On ne trouvera plus rien, expliqua l'informaticien du FSB installé au clavier.

— C'est vraiment dommage, dit le responsable russe qui n'avait pas l'air si désolé.

Dale se retint de dire ce qu'il pensait, et afficha un visage neutre. D'après Wyatt, tout était encore intact cinq minutes auparavant. Dans la panique provoquée par l'assaut, aucun des hommes des Markov n'avait songé aux mémoires des ordinateurs, surtout que ce job aurait dû être celui de « Dimitri ».

— Si votre taupe a réussi à faire sortir certains dossiers, continua son homologue, ces données appartiennent au FSB, et vous devez me les remettre sur-le-champ.

— Il n'a pas eu le temps de prendre quoi que ce soit, vous l'avez bien vu.

Sur un sourire parfaitement hypocrite, il prit congé et rejoignit Alpha-1.

— Ça m'agace, ronchonna Dale. Les Russes sont déjà en train de tenter de savoir ce que nous avons pu récupérer et ils vont essayer de détourner les infos pour étouffer les trucs qui les dérangent.

— Vous avez mis à l'abri ce que j'avais donné à Sara ? s'inquiéta Nick.

— Évidemment. Dans un réseau isolé à l'usage exclusif de l'équipe, répondit Travis à voix basse en dissimulant sa bouche derrière sa main. Son existence n'est consignée nulle part. On a aussi consulté la météo avant de venir.

Nick les dévisagea avant de hocher la tête d'un air entendu.

— Ce qui est con, c'est qu'il va nous manquer des trucs, ronchonna Wyatt, le visage à moitié enfoui dans le col roulé de son pull noir. J'ai eu l'impression qu'il y avait des trous dans certains dossiers.

— Je le sais. C'est à cause de ça que j'ai failli me faire cramer la semaine dernière, répondit Nick en faisant semblant de bâiller. L'équipe informatique des Markov a presque réussi à m'avoir. J'ai juste eu le temps de leur balancer la DCA et de me débiter.

— Dommage. Ces infos nous auraient été utiles, c'étaient les plus récentes.

— Je n'ai jamais dit que je ne les avais pas eues.

Tout le monde le regarda.

— On en reparle tout à l'heure, éluda Nick, aiguisant leur curiosité.

Il fallut encore vingt minutes avant que les responsables russes acceptent – contraints et forcés après un appel du département d'État à leur ministre de tutelle – de les laisser remonter au rez-de-chaussée. Lupo s'éclipsa discrètement et les autres retrouvèrent Sara dans le grand salon en compagnie des enfants et de leur grand-mère, qui tentait de les occuper et de les rassurer au milieu de l'enfer qui s'était abattu sur leur petite vie. Gregor portait un masque à oxygène posé par l'équipe médicale.

Nick nota que Sara avait enfilé un gilet noir sur sa chemise de nuit, mais qu'elle paraissait avoir froid. Il faillit se précipiter vers elle pour la prendre dans ses bras et la réchauffer, et se retint de justesse. Ils devaient faire attention à leur comportement jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue des hommes du FSB.

— Quand je vous ai vu si anglaise, si parfaite, j'ai trouvé ça anormal, était en train de dire la babouchka qui lui tournait le dos. Lorsque vous n'avez pas essayé de fuir après ce qu'ils vous ont fait subir, j'ai su que vous étiez un agent. CIA, Mossad... je m'en fichais du moment que vous permettiez la

neutralisation de ces ordures. Je n'avais pas pensé que vous étiez la cavalerie et qu'il y avait déjà quelqu'un dans la place. Surtout pas lui... De tous les salauds qui gravitaient autour de mon gendre, il était bien le seul sur lequel je n'aurais jamais parié : il est dénué de toute humanité.

Embarrassée, Sara hésita à répondre et jeta un discret coup d'œil vers Nick.

— C'est un comédien très doué.

— Il ne joue pas ou il aurait été démasqué. Il est comme ça. Comment allez-vous supporter de continuer à travailler avec votre... collègue après ce qu'il vous a fait subir ?

Une nouvelle fois, Sara se demanda quoi répondre. Anastasia la dévisagea.

— Ne me dites pas que vous et lui...

Nick décida de se montrer pour sortir Sara de ce mauvais pas. Sans le vouloir, elle en avait déjà trop laissé deviner. Surprise, Anastasia le salua d'un bref signe de tête.

— Tiens, vous êtes mieux disposée à mon égard que d'habitude, dit-il en allemand.

Anastasia blêmit.

— Vous...

— ... n'êtes pas un bulbe de calamar, la coupa-t-il en la provoquant ouvertement.

— Je ne comprends pas, lui rappela Sara en russe.

— Faudrait t'y mettre. Demande à ta nouvelle amie, elle connaît plein de grossièretés très fun. Mais « petite bite », ça ne me correspond pas, ajouta-t-il, narquois.

## Chapitre 10

— On bouge ! cria soudain Travis.

Toute l'équipe se mit aussitôt en mouvement ne laissant à personne le temps de réagir. Nick emboîta le pas à Sara. Il se doutait qu'un protocole d'évacuation avait été prévu. Lupo les attendait à la porte arrière au volant d'une camionnette grise. Nick savait sans avoir besoin de poser la question que celle-ci avait été « nettoyée » : pas de traceur, pas de GPS, et sans doute un brouilleur de position dernière génération. Il fallait qu'ils se tirent de la zone en urgence avant que les Russes ne décident de les mettre au secret – surtout lui, pour l'« interroger ».

Ils se précipitèrent à l'intérieur, autant pour fausser compagnie au FSB que pour essayer de ne pas se faire tremper par le déluge qui s'abattait depuis quelques minutes sur Sochi.

— Direction l'aéroport.

— On ne va pas au consulat ? s'étonna Sara, qui n'avait visiblement pas été mise au courant de leur véritable plan d'évacuation.

— Non, sauf si tu veux qu'il meure, répondit Dale en désignant Nick.

— Il faut que je quitte le pays le plus vite possible. Les Markov étaient liés à des hommes politiques très puissants qui vont tout faire pour cacher certaines vérités, y compris abattre les témoins. Andreï et les autres ont intérêt à se taire : s'ils parlent pour obtenir des réductions de peines, ils ne vivront pas jusqu'à leurs procès.

— Vous ne m'aviez pas dit ça, râla Sara en s'adressant aux hommes autour d'elle.

— Tu avais déjà suffisamment de choses à gérer.

— Son identité est protégée ? demanda Nick, en désignant Sara.

— J'y ai veillé, c'est opaque. Rien ne passera.

— Tant mieux. Et pour moi ?

— Théoriquement, tu es couvert.

— Bordel... Je n'aime pas ce qui est théorique, marmonna-t-il. Par contre, je voudrais savoir ce que c'est que cette idée débile d'envoyer une civile dans

ce merdier ?

— Ce n'est pas une civile, répondit calmement Dale.

Nick fit un bond et fixa Sara assise sur le siège devant lui. La jeune femme s'était retournée et le regardait, impassible.

— Tu n'es pas entrée à la DEA ? On était d'accord que tu ne le ferais pas.

— On n'était d'accord sur rien du tout, répliqua-t-elle avec un petit sourire en coin. Et je ne suis pas à la DEA. J'ai choisi Interpol pour intégrer leur département de recherche des œuvres d'art volées. J'ai réuni ma passion au métier que je désirais faire.

— Vous êtes son parrain, vous ne pouviez pas l'empêcher de faire une connerie pareille ? Votre boulot, c'est aussi de la protéger.

Si les yeux de Nick avaient pu tuer, Dale aurait été en train d'agoniser.

— Je ne voulais pas que tu le fasses, Sara, que tu prennes des risques.

— Dit le mec qui vient de passer presque dix-huit mois au cœur de la mafia russe. Je te rappelle que je suis une femme indépendante. Je décide de ma vie et de mon job toute seule, je n'ai pas besoin de ton accord. Je te rappelle aussi que si j'avais été influençable, j'aurais écouté mes parents et mon oncle chéri et je t'aurais éjecté de ma vie.

— Paf, dans les dents... murmura Lupo qui, comme les autres, ne perdait pas une miette de cette petite scène de ménage qui ramenait Nick Volkonsky, le super espion, au rang du type ordinaire que sa petite amie menait par le bout du nez.

Nick serra les poings. Dale, qui ne pouvait masquer un sourire vengeur, expliqua :

— Interpol nous a gentiment prêté l'un de ses agents pour aller identifier des tableaux volés au Guatemala. C'est beau, la coopération internationale.

— Fais chier, marmonna Nick en croisant les bras. Elle a juste laissé ses empreintes digitales partout chez les Markov. Le FSB risque de la pister à présent.

— Prends-nous pour des débutants ! s'exclama Travis, presque vexé.

Sara tendit sa main et montra le bout de ses doigts à Nick. Ils étaient recouverts d'une fine pellicule transparente qu'il n'avait, bêtement, pas remarquée – preuve qu'il commençait à perdre sa vigilance et qu'il était urgent qu'il se sorte de tout ça. Le film masquait les empreintes et, une fois posé, pouvait tenir plusieurs semaines.

— Mouais, marmonna-t-il.

Il était prêt à parier que la teinture pour les cheveux qu'elle avait utilisée était ce produit spécial qui brouillait les marqueurs ADN capillaire...

— Quand est-ce que j'ai une chance de récupérer ma blonde ? demanda-t-il, incapable de se calmer quand il repensait aux risques auxquels Sara s'était exposée.

— Tu n'aimes pas les boucles rousses ? le chambra-t-elle.

— Rousse, ça pourrait passer, mais c'est les boucles. J'ai l'impression de coucher avec un caniche abricot. Très zoophile, comme concept.

— Tu sais toujours parler aux femmes. Divinement odieux, mon ange.

Elle lui tourna le dos, se remettant dans le sens de la route.

— Comment fais-tu pour le supporter ? demanda Dale en se penchant pour chuchoter à l'oreille de sa filleule.

— Il est en colère et il joue un rôle parce que vous êtes là.

— Mais il est vraiment furieux pour ton job.

— Il s'y fera. J'ai bien survécu au sien.

Nick croisa les bras, garda un silence buté. Ce fut Wyatt qui le relança :

— Tu nous as promis quelque chose, sur les données manquantes.

— Ah oui, le boulot. Il n'y a que ça qui compte, grogna Nick.

Il leva les bras et retira le piercing de son oreille, un bâtonnet d'acier aux pointes acérées.

— Tu es vraiment un enfoiré de premier ordre, s'exclama Wyatt en reconnaissant une clé USB miniaturisée. Tu balades avec les dossiers piratés sous le nez de tout le monde.

— Plus c'est évident, moins les gens font attention.

Nick ouvrit les premiers boutons de sa chemise blanche et retira de la même façon le piercing qui transperçait son téton.

— C'est dégueu, marmonna Wyatt en récupérant la seconde clé. Et le sourcil ?

— Non, celui-là, c'est juste de la déco.

— Pas terrible.

— Tu n'as pas vu le reste ! dit Nick qui retrouvait son sens de l'humour, en écartant plus largement sa chemise. Ce tatouage, c'est de la rigolade à côté de

celui que j'ai dans le dos.

— Oh la vache ! T'as pas fait les choses à moitié.

— Moi, j'adore. Il est génialement bien fait, intervint Lupo en lançant un coup d'œil expert dans le rétroviseur.

Ils échangèrent un regard de connivence avant que Wyatt n'enfouisse les deux clés dans une poche zippée à l'intérieur de sa veste, sous son gilet pare-balles et ne redevienne sérieux, tout en remettant ses gants et en réajustant la cagoule qu'il avait roulée pour en faire un bonnet – hors de question de laisser la moindre empreinte ni le plus petit cheveu, même dans cette camionnette.

— Il y a une question que je me pose depuis des mois. Comment fais-tu pour télécharger là-dedans ce que tu récupères ? Ce n'est pas standard, il faut un adaptateur.

Nick eut un sourire en coin. Il retira sa montre, la retourna et appuya sur un bouton qui ouvrit la plaque arrière, révélant des prises de connexion.

— Malin ! Tout le matériel sur toi en permanence. Je me disais aussi que cette toquante grosse comme une horloge ce n'était pas ton style.

— C'est celui de Dimitri.

— Ça nous a fait marrer que tu prennes le prénom de ton père pour cette mission.

— Petite vengeance mesquine, admit Nick en remettant sa montre.

Machinalement, il vérifia l'heure.

Ils roulèrent encore une vingtaine de minutes, faisant des tours et détours sous une pluie battante qui ne simplifiait pas la tâche de Lupo. Enfin, celui-ci engagea la camionnette sur l'embranchement menant à l'aéroport de Sotchi.

— Nous n'avons pas été suivis ?

— Non.

Il se faufila entre les hangars avant d'entrer dans le dernier, tout au bout de la rangée, et de refermer la porte automatique derrière eux.

— On reste ici en attendant le feu vert du pilote pour sauter dans l'avion.

Chacun des hommes savait ce qu'il avait à faire en descendant du véhicule. Lupo, Wyatt et Travis ôtèrent leurs gilets pare-balles, enfilèrent des anoraks neutres, regroupèrent leurs affaires et rangèrent leurs armes dans des sacs. Dale tendit une petite valise à Sara.

— J'ai pensé que tu aurais envie de te changer.

— Génial. La chemise de nuit, ce n'est pas le top. Je me gèle avec cette humidité.

Elle s'isola dans un coin. Nick se planta devant elle, tenant une couverture de survie comme un paravent pour la protéger du regard des autres sans même qu'elle ait à le demander. Dale ne fit pas l'effort de cacher son sourire face à ce comportement possessif.

La jeune femme s'empressa de troquer ses vêtements de nuit contre un jean, un gros pull, des chaussettes épaisses et une solide paire de tennis, laissant échapper un soupir de contentement.

Nick, qui n'avait pas perdu une miette de son déshabillage, serra les dents mais ne dit rien en la voyant accrocher un holster à sa ceinture et y glisser un calibre 38, son arme de service.

Une fois son blouson enfilé, Sara sourit à Nick et l'attira dans le seul fauteuil de l'endroit, près d'un bureau qui ne devait plus servir depuis des années. Elle s'assit d'autorité sur ses genoux, passant les bras autour de son cou et lui volant un baiser au passage. Il avait eu le temps de se calmer un peu, d'encaisser les révélations ; il se doutait aussi qu'il y en aurait d'autres. Sara lui avait dit qu'il y avait eu beaucoup de changements en son absence, et cela l'inquiétait de plus en plus.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle.

— Je t'ai encore fait du mal, biaisa-t-il pour ne pas avouer ce qui le perturbait.

— Je savais où je mettais les pieds. J'étais préparée.

— Comment pouvais-tu être certaine que je ne les laisserais pas te toucher ?

— J'ai confiance en toi, et j'ai parié sur ton côté possessif.

— À ce point, c'est de la démente. Je devrais... En fait, j'ignore ce que je devrais faire pour te mettre du plomb dans la cervelle. Je ne veux plus jamais, tu m'entends, *plus jamais* que tu prennes de tels risques !

— Alors, arrête d'en prendre, toi aussi.

— Je devais aller au bout, retrouver les assassins de Marc et le venger.

— Pourquoi ne nous as-tu pas demandé notre aide ? Nous t'aurions épaulé quand tu as compris que tu avais trouvé la bonne piste.

— C'était trop dangereux.

— C'est ce que j'ai toujours dit : tu n'es pas têtu, comme mec ! se moqua Sara en se serrant contre lui.

Nick resta interdit pendant quelques secondes avant d'enfouir son visage dans ses cheveux – roux et désespérément frisés –, se refusant à polémiquer.

— Tu es en colère, je le sens, murmura-t-elle.

— Je t'en veux de ce que tu m'as obligé à te faire. Même si j'ai fait attention pour ne pas te blesser, c'est une autre horreur contre toi sur ma pauvre conscience.

— J'étais un agent en mission. Ce qui s'est passé chez les Markov ne me concerne pas en tant que personne, je ne suis pas traumatisée. C'était du cinéma.

— Tu as été violée en plein milieu d'une orgie ! s'exclama-t-il en redressant la tête.

— Ann Elizabeth l'a été, et cette fille n'existe pas. Sara-Jane n'a eu sur elle que les mains de son mec, et de personne d'autre. Un ange qui a eu la gentillesse de veiller à ce que les pervers en voient le moins possible. Pas vrai ?

— J'ai essayé, admit Nick qui éprouvait quand même un sentiment d'échec.

— La présence de ces voyeurs en fait un mauvais souvenir. Mais j'avais déjà eu droit au même cirque avec Montoya. Pas de quoi se tirer une balle dans la tête, conclut Sara en haussant les épaules. J'ai l'impression que tu es bien plus traumatisé que moi.

*Pas de doute*, songea Nick.

Mais il ne pouvait pas lui avouer à quel point cela l'atteignait. Kolya était mort durant son sommeil, dans le lit à côté du sien. Nick ne s'était rendu compte qu'au matin que cette âme pure était partie, qu'il n'avait pas été capable de veiller correctement sur son frère. Il n'avait pas pu sauver Mark, ni ses coéquipiers. Et aujourd'hui, c'était Sara qu'il avait encore blessée même si elle prétendait le contraire. Il ne méritait pas cette femme...

— Peut-être... N'empêche que tu es malade de t'être jetée dans la gueule du loup.

— Tu es trop mignon. J'adore quand tu t'inquiètes pour moi, Nikita Romanov.

Nick se figea.

— J'avais neuf ans la dernière fois qu'on m'a appelé de cette façon. Comment l'as-tu découvert ?

— Une banale mise à jour informatique dans une des routines de Wyatt.

L'acte de décès de ton demi-frère, le véritable Nikolai Volkonsky, est remonté. Après, nous avons dû nous creuser les méninges pour comprendre vos histoires de famille.

— Pauvre Kolya... murmura Nick. Il avait deux ans plus que moi, mais il était si malade qu'il paraissait avoir huit ans quand il est mort. Au pensionnat, je passais mon temps à le protéger des autres. Et notre connard de père ne voyait pas d'urgence dans son opération.

— Tu aimais ton frère ?

Nick se tut et la regarda étrangement, Sara eut l'impression que « Nikita » en lui hésitait à livrer un nouveau secret. Comme s'il lui était difficile de ne plus être « Nikolai », de laisser partir le fantôme de son frère. Il finit tout de même par répondre.

— Pour le prince, son bâtard était le domestique, l'ombre de cet héritier souffreteux qui lui faisait honte. Je portais le cartable de Kolya lorsqu'il était trop fatigué, je faisais ses devoirs quand il n'y arrivait plus... Mais aussi surprenant que cela puisse paraître, nous étions plus liés que des jumeaux. On s'adorait.

Deux enfants souffrant de négligence parentale, deux petits garçons ne pouvant compter que l'un sur l'autre face à la solitude, à l'isolement, à la maladie... Quoi d'étonnant ?

— Kolya aurait pu être sauvé, mais sa malformation vexait le prince qui la prenait comme une insulte personnelle : il ne l'avait même pas inscrit sur les listes d'attente de greffe. Notre père ne voulait pas que le secret sorte du cercle familial

— Je peux te poser une question ?

— Comme si je pouvais t'en empêcher.

— Tu étais un bébé médicament ?

Nick hésita, puis hocha la tête, surpris et impressionné qu'elle l'ait compris seule.

— Je devais avoir six ans quand j'ai entendu la pouffe reprocher à mon géniteur le prix que coûtait mon éducation alors que j'étais « une petite merde même pas fichue d'être compatible ». Je ne l'ai jamais dit à mon frère, ça lui aurait fait trop de mal. Kolya n'était pas comme moi, il était gentil, affectueux. Il aimait tout le monde. Il freinait mes accès de colère, mes crises de rage, il me canalisait. Il était ma conscience. D'ailleurs, elle est morte avec lui et j'ai dû attendre de te rencontrer pour qu'elle ressuscite.

Sara caressa doucement son visage, jouant même avec le piercing de son sourcil. Nick se sentit entouré d'une bulle d'amour, le protégeant pour quelques instants des horreurs de la vie, éloignant de lui la solitude qui l'avait rongé pendant des années. Il soupira et enfouit son nez dans le creux de l'épaule de sa femme. Il ne la méritait pas, mais il était bien trop égoïste pour la laisser partir.

— Tu en veux à ton père ?

— Évidemment, mais je leur fais payer, à lui et à sa pétasse, chaque jour que Dieu fait.

Nick redressa la tête et lui adressa un grand sourire retors.

— Mon premier véritable piratage informatique, j'avais à peine douze ans. Ça m'a pris trois jours pour péter le pare-feu de la banque suisse et pour mettre en place une purge lente, avec transferts d'actifs, achats d'actions fictives... J'avais trouvé ce modèle de fraude expliqué dans un journal économique qui traînait à la bibliothèque du pensionnat pendant les vacances. Je m'étais renseigné sur Internet, et je n'ai eu qu'à appliquer le système à la lettre. Tout le monde n'y a vu que du feu. Ça a pris un an et demi pour tout liquider. J'ai filé le fric à des associations de mécénat cardiaque. J'ai ruiné le prince.

Sara était impressionnée, mais pas surprise. Elle y voyait la preuve qu'il ne fallait jamais laisser un surdoué passer ses vacances seul et désœuvré...

— Il le sait ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que non. Je lui dirai quand ça ne m'amusera plus de voir sa précieuse princesse ramper devant moi quand ils ont besoin de fric.

— C'est pervers et c'est cher payé pour une vengeance. Surtout avec ce qu'il t'a obligé à faire pour les renflouer, tout ce que tu as eu à subir.

Nick haussa les épaules avec un fatalisme typiquement slave.

— Je t'ai rencontrée, ça compense tout le reste. Et puis, je ne suis pas matérialiste. L'argent, ça va, ça vient. En plus, maintenant je suis marié à une riche héritière.

Au même moment, Dale, qui arrivait près d'eux, s'exclama, stupéfait :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous êtes mariés ?

— Quoi ? Sara n'a rien dit ? s'amusa Nick en voyant la tête de son chef et le regard éberlué de ses coéquipiers. On a régularisé avant que je plonge.

— Sara-Jane Delaney, explique-toi tout de suite !

— Un aller-retour à Vegas, marmonna sa filleule. Je voulais lui donner une raison de revenir.

— 0914s&nFE, ça signifiait quoi pour vous, à part : « 14 septembre Sara & Nick *For Ever* » ? s’amusa Nick. C’est ce qui est gravé à l’intérieur de nos alliances. Celles que Sara porte en pendentif, d’habitude.

— Je vois que l’on n’a pas vidé tous les sacs à secrets dans cette équipe ! s’exclama Dale. Tu aurais dû me le dire avant : il faut qu’on fasse disparaître le registre.

Nick faillit intervenir mais il eut soudain la désagréable impression que son patron avait fait référence à autre chose qu’il ne savait pas encore...

— Allez ! On embarque, s’écria Travis qui venait de recevoir le message du pilote au même instant sur son portable, coupant court aux discussions.

Chacun attrapa son barda. Nick saisit la main de Sara et entrelaça leurs doigts.

— J’ai hâte de me barrer d’ici. Le prochain qui m’entend parler russe, je l’autorise à m’en coller une. Je ne riposterai pas et je lui dirai merci.

— Pourquoi ?

— C’est la langue de mes cauchemars, celle de mon enfer personnel.

Au pas de course, ils se ruèrent vers le jet. Les réacteurs tournaient à plein régime et, dès la porte refermée, le pilote mit les gaz pour s’engager à pleine vitesse sur la piste de décollage.

— Bienvenue à bord de ce vol de la Lux & Calm Airlines, annonça-t-il, hilare. La famille Kardashian est priée d’attacher sa ceinture.

— Qu’est-ce que c’est que cette connerie ? s’exclama Dale en se tournant vers Wyatt qui avait géré cette partie de l’intendance.

— Disons que Nell a fait déposer par son entreprise un plan de vol pour des stars qui voulaient passer des vacances incognito, mais qui viennent de changer d’avis parce qu’il pleut sur Sotchi et repartent aussitôt pour New York, répondit Wyatt. L’avion de la DEA est en train d’atterrir sur l’autre piste et les Russes doivent l’attendre de pied ferme.

— À part ça, Nell n’est pas dans le coup, ronchonna Dale.

— Alors ça roule toujours, vous deux ? demanda Nick à son voisin de fauteuil.

— On doit se marier le mois prochain.

— Félicitations, vieux ! Je suis content pour vous.

— Merci, mais visiblement, tu m’as grillé.

— Je connais Sara depuis plus longtemps, se défendit Nick.

— Je respirerai mieux quand on aura quitté l’espace aérien russe, grogna Dale en regardant le sol s’éloigner par le hublot.

Le silence s’installa dans la cabine, chacun le mettant à profit pour essayer de décompresser un peu. Aucun d’entre eux n’avait dormi depuis plus de vingt-quatre heures et ils n’allaient pas pouvoir se reposer avant un moment. Sur la ligne d’horizon, le soleil apparaissait déjà.

Sur un baiser, Sara se leva pour se rendre aux toilettes. Lupo en profita pour venir s’asseoir à côté de Nick qui paraissait avoir de plus en plus de mal à tenir en place.

— Ça va ?

— J’ai du mal à réaliser que c’est fini. Que j’en suis sorti et que je rentre à la maison. Je stresse un peu pour la suite. C’est bizarre, non ?

— Tu penses à quoi ?

— À la gamine de dix-huit ans que j’ai sauvée des pattes de Montoya. C’était une fille à papa, trop gâtée et plutôt fragile. Aujourd’hui, je viens de voir la même femme mener un assaut à la tête d’une escouade de gros durs, en chemise de nuit, assommer un mec avec une prise de judo et en flinguer un autre avec un 6.35.

— Au cas où tu ne serais pas au courant, ta nana c’est Lara Croft, et je veux la même.

— Je me demande si je ne suis pas tombé sur un modèle unique.

— Tu étais amoureux de la gamine, fit remarquer Lupo, soudain sérieux. Tu vas réussir à t’habituer à la nouvelle Sara ?

— Sans problème. J’ai toujours eu peur de la blesser, qu’elle soit trop fragile pour un barbare dans mon genre. Maintenant, je sais qu’elle m’en collera une si je ne file pas droit.

— Un peu pervers, ça, s’amusa Lupo en jouant des sourcils.

— Elle a promis de m’attacher au lit, répondit Nick sur le même ton.

— Veinard.

## Chapitre 11

L'avion avait atteint son altitude de croisière et survolait à présent l'Europe de l'Ouest. Ses occupants commencèrent enfin à décompresser vraiment. Nick ne lâchait pas Sara : caresses, baisers appuyés, mots tendres chuchotés à l'oreille. La jeune femme, loin de le repousser, cherchait son contact, se rassurant sans doute de le retrouver indemne après tous ces mois d'angoisse à craindre pour la vie de son mari.

*Son mari !*

Dale n'en revenait pas que sa filleule ait pu dissimuler une telle information pendant tout ce temps. Pour une personne qui pestait contre les secrets, elle en avait elle-même quelques-uns, et pas des moindres !

Même s'il ne voulait pas les espionner, Dale ne pouvait s'empêcher de les observer du coin de l'œil. Quand il avait connu Nick Volkonsky, celui-ci était toujours maître de lui, glacial et d'une ironie mordante. Avec le temps, l'agent s'était intégré à Alpha-1, et son amitié avec ses coéquipiers l'avait rendu un peu plus sociable, mais guère plus bavard. Jamais il ne serait venu à l'idée de Dale d'accoler les adjectifs « amoureux » ou « affectueux » au nom de Nick.

Les rares fois où Sara – dans ses moments de déprime – s'était laissée aller aux confidences, racontant à quel point son *Nikita* était gentil, câlin et tendre avec elle, Dale avait eu du mal à y croire. Il avait espéré que la jeune femme ne se leurrait pas, qu'elle n'aurait pas à payer au prix fort son amour inconditionnel pour un homme aussi complexe.

Aujourd'hui, il ne pouvait que constater qu'il existait bel et bien deux personnalités chez Nick. Et l'une d'entre elles était en train de roucouler, une main sous le pull de Sara, tout en lui chuchotant des secrets dans le cou qui la faisaient glousser. De vrais ados !

Voir Sara enfin heureuse ne lui ôtait malheureusement pas ses responsabilités professionnelles. Dale avait un certain nombre de points à clarifier avec Nick avant leur arrivée sur le sol américain. Le dossier Markov était loin d'être clos : ce n'était même que le début du combat pour exploiter tout ce que Nick avait collecté au péril de sa vie.

Qu'importe que l'ancien agent de la CIA ait agi pour venger son ami décédé, il fallait à présent que la justice fasse son travail. Dale croyait profondément en

la nécessité d'une justice pour maintenir l'équilibre – précaire – de ce monde. Et cette justice risquait de dérailler en raison du comportement équivoque de Nick qui était loin d'être irréprochable et avait semé un paquet de cadavres dans son sillage. Ce serait la catastrophe si son témoignage était considéré comme irrecevable par un juge honnête mais pointilleux.

En revanche, si c'était un juge corrompu... Dale se frottait les mains d'avance et bénissait la mémoire de Marc Freeman pour les dossiers qu'il avait laissés. Cet homme avait été un modèle d'ordre, de méthode et de probité. *Poltergeists* était une gigantesque toile d'araignée dont Freeman avait, pendant huit ans, consciencieusement suivi chaque fil dans le monde entier, référencé chaque intervenant avec son implication, ses secrets honteux et les preuves qui allaient avec. Grâce à lui, Dale tenait à présent par les couilles la moitié de la haute magistrature américaine, autant d'hommes politiques et bien d'autres gens très importants dans beaucoup de pays, amis ou ennemis.

— Tout le monde ici, s'exclama-t-il.

L'équipe se regroupa dans les places au centre de l'avion, qui formaient un salon.

— On fait un feu de camp ? s'amusa Nick.

— Arrête de faire le clown. J'ai des questions à te poser et pour commencer, je veux une explication pour tous ces morts, maintenant ! exigea Dale.

— Lesquels ? demanda Nick en bougeant la tête comme pour détendre sa nuque.

— Ceux que tu as tués dans les mois suivants ton intégration à la DEA.

Nick resta interdit quelques secondes. Puis son regard gris s'éclaira.

— Mais je n'ai tué personne !

Près de lui, le visage de Sara afficha un soulagement évident.

— Ne te fous pas de moi ! s'exclama Dale. On a des preuves.

— En fait, c'est moi mais ce n'est pas moi, répondit Nick avec ce sourire capable de faire enrager la terre entière.

— Développe.

— Le premier mec, c'était celui qui avait mené l'attaque sur mes coéquipiers en prison. Il devait connaître ma tête car dès qu'il m'a vu, il a sauté dans sa caisse. Il a grillé le feu rouge et s'est pris le train de plein fouet, juste sous mon nez. Ce n'était pas beau à voir. J'étais furax, c'était ma première piste et il se faisait compacter comme un con.

— OK, je veux bien te croire. Le suivant ?

— Lui, il ne me connaissait pas. Je lui ai payé un verre. Il a fallu deux bouteilles de whisky avant qu’il me lâche des renseignements que je cherchais. C’était un neveu qui avait juste fait le guet alors je ne l’ai pas zigouillé, même si c’était mon intention de départ, je l’avoue. J’ai appris le lendemain qu’il était tombé de son balcon tellement il était bourré.

— Le junkie dans la piscine ?

— Là, je plaide non coupable, Votre Honneur, dit Nick, la main droite sur le cœur. Quand je suis arrivé, le coroner était déjà en train de fermer le sac.

— Le directeur adjoint de la prison ?

— Je lui ai envoyé un dossier contenant ses relevés de comptes aux îles Caïmans, plus quelques photos de ses galipettes avec son amant, en promettant de les montrer à l’administration fédérale et à sa femme s’il ne se dénonçait pas. Il s’est suicidé sans que j’intervienne.

— Tu l’as juste poussé des deux mains.

— Il a fait ses choix de vie, et il a décidé de mourir plutôt que d’affronter les conséquences de ses actes. Je n’ai aucun regret, si c’est ce que tu veux m’entendre dire. Ce type avait libéré des tueurs en échange d’un très gros paquet de billets. Fric que j’ai d’ailleurs récupéré pour financer la suite de mes investigations, précisa Nick avec provocation.

— La fusillade entre gangs ? demanda Dale, se refusant à entrer dans son jeu.

Nick haussa les épaules avec désinvolture.

— Ces mecs ont des QI d’huîtres. Tu fais courir une petite rumeur sur les réseaux sociaux, une ou deux photos truquées, et ils s’entretuent comme des imbéciles pour des histoires de territoire et pour savoir lequel pisse le plus loin. C’était presque trop facile. Eux aussi ont choisi leur mort.

Dale se passa la main dans les cheveux, presque désarçonné par le calme de Nick. Il ne manifestait aucun remords. Il avait éliminé avec méthode et professionnalisme ses objectifs... Ce qui était exactement ce qu’on demandait à un bon agent. La seule différence était que Nick s’était assigné lui-même ses cibles.

Sara, même si elle regardait son mari – son mari ! – avec inquiétude, ne lui avait pas lâché la main. Aucun doute, elle resterait de son côté, quoi qu’il ait fait. Les liens de ces deux-là étaient bien plus forts que Dale ne l’aurait cru possible.

— Pourquoi as-tu changé de méthode après Aspen ? voulut-il savoir.

— Simple coïncidence de date. J'avais fini l'étage des exécutants. J'avais réuni assez d'infos pour passer aux donneurs d'ordres, ceux qui ne se salissent jamais les mains. Eux, je souhaitais qu'ils payent autrement, qu'ils en bavent en tôle. J'ai des restes d'éducation religieuse, je veux qu'ils se repentent, qu'ils prient pour le salut de leur âme en pleurant leur mère chaque fois qu'ils vont à la douche.

— T'es un salopard, murmura Dale.

— Ils ont tous trempé dans la mort de mon équipe. Je vous ferai remarquer que je n'ai jamais blessé un seul innocent. Ils étaient tous coupables et n'auraient été condamnés ni pour ces assassinats ni pour leurs actes de haute trahison. Il n'y avait officiellement plus de dossiers et personne ne m'a cru quand j'ai essayé de suivre les règles que Marc m'avait inculquées et de faire confiance au système. J'ai failli y rester aussi...

La voix de Nick avait pris des inflexions méprisantes, impitoyables.

— Je devrais te faire la morale, dit Dale en se laissant aller au fond de son siège. Je devrais te mettre en état d'arrestation. Tu as violé au moins deux douzaines de lois fédérales et commis je ne sais combien de délits et de crimes.

— Mais vous ne le ferez pas, parce que je suis la clé qui va vous permettre de mettre les plus grands salauds de la planète K.-O. Vous êtes comme Marc, un patriote qui croit en la justice, mais ça vous retourne l'estomac de dépendre d'un connard amoral dans mon genre.

Dale soupira, contrarié : Nick avait raison.

— Une dernière question : tu étais obligé d'abattre Youri Markov ?

— Il menaçait Sara. Il avait son flingue sur sa tempe.

— C'est vrai ? demanda-t-il pour confirmation à sa filleule.

— Dit comme ça, c'est ce qui s'est passé.

Il grimaça à cette réponse ambiguë. Sara lui laissait entendre que Nick ne mentait pas, mais ne racontait pas tout non plus, comme d'habitude ! Seulement, Dale était tout aussi certain que jamais elle ne l'admettrait. Donc, il n'avait aucune preuve de préméditation – exactement le même scénario qu'avec Montoya.

Dale eut un sourire amer : la jeune femme pouvait aussi à présent invoquer la loi fédérale qui dispensait une épouse de témoigner contre son mari. Le summum de l'ironie. Nick devait jubiler derrière son petit air innocent.

— Dégagez de ma vue ! Allez dormir, tous les deux, ordonna-t-il.

Sans discuter, Nick et Sara se levèrent. Main dans la main.

— Il a raison, marmonna Travis, qui avait gardé le silence pendant toute la conversation. Par les voies légales, il ne serait arrivé à rien d'autre qu'à se faire tuer, et les dossiers auraient été définitivement détruits.

— Je le sais, et c'est bien ce qui me rend fou. Il a fallu qu'un type surdoué et incontrôlable joue les kamikazes pour pouvoir mettre toute cette pourriture au grand jour.

— Ça, ce n'est pas encore fait, fit remarquer Lupo, moins optimiste. Ceux qui ont essayé de faire disparaître *Poltergeists* sont sans doute toujours en poste. Ils vont tout tenter pour démasquer le témoin mystère, lui mettre la main dessus et le faire taire... et nous avec.

— C'est bien pour ça que j'ai blindé nos arrières.

— S'il faut que je recule une nouvelle fois la date de mon mariage, c'est vous qui allez l'annoncer à Nell, prévint Wyatt. Je ne veux pas mourir.

\*

L'arrière de l'appareil était équipé d'une chambre. Mais cela n'avait rien à voir avec les luxueuses photos qui circulaient sur Internet. Ce jet était affrété pour des opérations spéciales. La « chambre » était en fait un dortoir avec six couchettes réparties en trois lits superposés.

Nick fut le plus rapide à se débarrasser de sa chemise et de ses chaussures.

— Viens contre moi, demanda-t-il.

Il s'allongea, le dos plaqué à la paroi pour laisser le plus de place possible à Sara.

— Ça sera miraculeux si je ne dégringole pas, s'amusa-t-elle en se glissant contre lui, sous la couverture rêche.

— Dors, lui murmura-t-il à l'oreille en la serrant fort contre lui. Je veille sur toi.

— Il faut que toi aussi, tu dormes. C'est moi qui vais veiller sur toi.

Sans un mot, il éteignit les lumières.

Sara ne mit pas cinq minutes à comprendre qu'il y avait un problème. Le Nick qu'elle connaissait s'endormait sur commande. Là, collé contre elle, il

était éveillé, tendu, et ses muscles étaient traversés de spasmes qu'elle avait déjà remarqués la veille chez les Markov, mais qu'elle avait mis sur le compte du stress.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien. Il va me falloir quelques jours pour relâcher la pression. Ne t'inquiète pas.

Seulement, il fut vite évident pour Sara qu'il n'y aurait pas moyen de se reposer dans ses conditions, malgré la fatigue.

— Si on allait manger un morceau ? proposa-t-elle.

Nick acquiesça et se leva d'un bond, la bousculant presque au passage.

Le temps que Sara se rhabille, Nick avait déjà investi le coin cuisine et faisait l'inventaire des placards en croquant à belles dents dans une barre de chocolat.

— Ce n'est pas fabuleux. Hamburger surgelé ou hamburger surgelé ?

— Va pour le hamburger, s'amusa Sara.

— Tu peux aller t'installer. J'assure le service.

— Finalement, tu n'es peut-être pas si misogyne que ça.

Nick lui fit une grimace avant de partir à la recherche de boissons et de chips. Trois minutes plus tard, il rejoignit Sara et ils attaquèrent leur pique-nique.

— Pas terrible comme petit déj, fit remarquer Dale en passant près d'eux. Je vais me chercher du café. Bon appétit quand même.

Sara lui sourit, elle se moquait bien du contenu de son assiette : Nick était près d'elle, enfin, après tous ces mois. Et elle avait quelque chose de très important à lui annoncer, qui allait chambouler leur vie, leur avenir. Elle prit une inspiration et commença :

— Je dois te...

— Attends ! J'ai oublié le ketchup, l'interrompit-il en se levant d'un bond.

La jeune femme resta figée. Surtout que Nick prit son temps pour revenir, s'arrêtant pour plaisanter avec Wyatt et Lupo.

— Tu disais ?

— J'ai quelque chose à te dire...

— Moi aussi ! Si tu savais à quel point je rêve de vacances. Ça vire à l'obsession !

Nick se lança dans un descriptif enthousiaste de son « rêve ». Il parlait vite, trop vite, mangeait à peine, se contentant de picorer des miettes... Lui qui parlait peu d'habitude, ne se conduisait pas normalement.

Comme dans la couchette, il n'arrêtait pas de bouger, changeant sans arrêt de position, incapable de fixer son regard ou son attention plus de quelques secondes.

Sara l'observa plus attentivement : ce n'était pas le Nick calme et maître de lui qu'elle connaissait depuis des années, et qu'il était encore quelques heures auparavant. Elle avait la sensation d'être assise à côté d'une grenade dégoupillée.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle soudain.

Vivement, elle attrapa le poignet de Nick pour l'empêcher de regarder le cadran de sa grosse montre – ce qu'elle l'avait vu faire à plusieurs reprises ces derniers jours.

— Enlève ta main.

— Quelle heure est-il ? répéta-t-elle.

Nick hésita, son regard se fit fuyant.

— Je n'en sais rien.

Il avait répondu très lentement, prouvant à quel point cet aveu était lourd de conséquences.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu as toujours eu une horloge dans la tête. Pourquoi s'est-elle détraquée ? Pourquoi tu ne dors plus ?

Nick se mura dans le silence ; inquiets, les autres membres de l'équipe s'étaient rapprochés. Lupo hésita, mais devant la tension qui grimpait en flèche, il se décida à formuler la question qu'ils se posaient tous à présent :

— Tu as les pupilles dilatées. Tu transpires alors que la clim est au max. Tu es incapable de rester tranquille deux minutes d'affilée. Tu prends quel genre de merde ?

Nick soupira et dégagea en douceur son poignet de l'emprise de Sara.

— Amphets, répondit-il, mâchoires crispées.

— Putain de bordel, lâcha Dale. Mais pourquoi ?

— C'est évident, murmura Nick qui n'osait plus regarder sa femme. Pour ne pas dormir. Rester aux aguets, tout voir, tout entendre. Et surtout pour trouver une opportunité de foutre le camp de cet enfer avant de me faire buter.

— Tu en es à quelle dose ?

— Trop, beaucoup trop, reconnut-il.

— Tu ne peux pas continuer à prendre ces cochonneries, et je ne peux pas t'envoyer en désintox, dit Dale en se passant les mains dans les cheveux.

— Pourquoi ? demanda Sara.

— Quand les procès commenceront, les avocats de la défense se jetteront sur ça comme un nuage de sauterelles. Que vaudra la parole d'un agent fédéral toxicomane contre celle de leurs clients si « respectables » ?

Dale avait dessiné des guillemets avec les doigts, l'air écœuré.

— Je le sais, c'est pour ça que je n'ai rien avalé depuis hier soir, expliqua Nick.

— Tu es déjà en manque, fit remarquer Lupo consterné. Tu as pris un sacré risque d'arrêter juste avant l'assaut.

— Il fallait que je sois lucide et calme. J'avais à peu près cinq heures devant moi avant que ça parte en vrille.

— Sevrage à la dure ? questionna Wyatt.

— C'est l'idée. Je n'ai pas le choix, confirma Nick

— Ça ne va pas être du gâteau, tu vas morfler sévère.

— J'ai balancé mes stocks pour être certain de ne pas craquer. Le débriefing pourra être décalé de combien de temps ? Trois, quatre jours ?

— Une semaine, si je prétends que tu as la grippe, dit Dale. Mais pas plus. Tu as sept jours pour redevenir *clean* et te retaper suffisamment pour répondre aux questions d'une batterie d'enquêteurs excités comme des pitbulls avant un combat.

Sara attrapa la main de Nick et la serra de toutes ses forces pour l'empêcher de la lui arracher.

— À quel point cela va-t-il être dur pour toi ?

— Tu souviens au Mexique, le mal que tu as eu à reprendre le dessus ? Et tu n'étais shootée que depuis trente-six heures. Moi, j'ai plusieurs mois de merdes à éliminer. Je vais me transformer en monstre agressif et dangereux. Je ne veux pas que tu m'approches pendant les prochains jours. C'est clair ?

Sara blêmit.

— Je veux être près de toi. T'aider à...

— Non, la coupa-t-il en l'attrapant pour l'installer sur ses genoux. Toi, tu

dormais parce qu'ils t'avaient injecté des somnifères. Moi, je prends des trucs de synthèse destinés à exciter le système nerveux. Je n'ai pas dormi depuis des semaines. Je vais grimper au mur... Je commence déjà.

Nick tendit sa main devant lui : les tremblements qui l'agitaient confirmaient ses dires.

— Pour l'instant, j'ai des soubresauts, l'estomac en vrac, mais je contrôle encore le reste. Dans vingt-quatre heures, je serai capable de tuer n'importe qui, même toi, pour une barre de chocolat. Vous allez être obligés de m'enfermer et sans doute de m'attacher pour limiter les dégâts.

— Tu pensais pouvoir nous le cacher ? dit Travis.

— Je comptais me barricader au chalet. Je ne risquais pas de croiser quelqu'un, encore moins un dealer. J'aurais trouvé un prétexte pour éloigner Sara quelques jours.

— Ce n'était pas idiot, concéda Dale. Mais c'était complètement stupide de ta part de vouloir nous dissimuler le problème.

— Vous croyez que j'en suis fier ? Vous croyez que je ne savais pas que ça peut plomber la crédibilité de mon témoignage ? s'énerva Nick.

Il serra les poings et respira avec lenteur pour faire redescendre la pression qui menaçait de le faire basculer. Sara prit ses mains et les obligea à se refermer autour d'elle. Nick lui sourit presque timidement en affermissant sa prise, soulagé de sentir la chaleur, la douceur féminine de Sara, qui lui disaient mieux que des mots qu'elle était à lui et qu'elle allait le soutenir, cette fois encore.

— On va t'installer dans une résidence sécurisée de la DEA à Annapolis, décida Dale. Tu as sept jours pour refaire surface. Nous ne sommes plus à un secret près dans cette équipe.

Nick acquiesça.

— Pourquoi du chocolat ? essaya de plaisanter Sara en se serrant contre lui.

— C'est un calmant naturel, répondit Nick. Ajouté au sucre, ça donne un léger répit.

— Alors, on va te gaver, annonça Wyatt.

\*

Comme tous les matins depuis trois jours, Sara arriva à la résidence

surveillée. Ou, pour être plus exacte, une jeune femme en jean et pull XXL, brune avec une coupe au carré et des lunettes de soleil, portant deux énormes sacs de ravitaillement, ouvrit la porte en jonglant avec son chargement.

— Alors ?

Assis dans la cuisine, à moitié avachi sur la table, une tasse à café devant lui, Wyatt se frotta la nuque, visiblement épuisé. Au passage, alors qu'elle se dirigeait vers le réfrigérateur pour le remplir, Sara nota d'impressionnantes ecchymoses sur ses avant-bras ; une ombre violacée sur son visage signalait la prochaine apparition d'un œil au beurre noir.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Nick est trop bien entraîné, répondit-il enfin. Cette nuit, il a réussi à se détacher. Il a fallu qu'on s'y mette à trois avec un taser pour le neutraliser.

— Des dégâts ?

— Nous oui, lui pas trop. On a essayé d'éviter la figure pour qu'il reste présentable, mais il est coriace, ton salaud de mari.

— Tu crois que, dans quatre jours, il aura refait surface ? s'inquiéta Sara.

— Peut-être. Ce qui est sûr, c'est qu'il aura la tronche d'un mec qui a eu une grippe carabinée. Oh, putain, qu'est-ce que j'ai mal ! grimaca Wyatt en se redressant. Je suis sûr que cet enfoiré m'a pété plusieurs côtes.

— Donc, je ne peux toujours pas le voir.

— Hors de question. Je pense qu'il a atteint le pic de la crise. S'il n'était pas attaché, il se gratterait à s'arracher la peau et...

À ce moment, une série de chocs violents résonna dans la maison. Wyatt leva la tête vers le plafond.

— Salut, Nick.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il est réveillé. Il a dû réussir à libérer une de ses jambes et il balance des coups de pied dans les murs. Il nous l'a fait plusieurs fois hier après-midi et cette nuit.

— Tu n'y vas pas ?

— C'est le tour de Lupo. S'il appelle au secours, j'irai l'aider. Enfin, peut-être.

— Où est Travis ?

— Il dort. Heureusement qu'il est célibataire en ce moment. Nick lui a

flanqué un coup vicieux. C'est d'ailleurs pour ça qu'on a été obligé de le taser. À trois contre un, on n'arrivait pas à le maîtriser tellement il était enragé.

— Tu penses que ça va aller mieux ?

— Soit le cœur flanche, soit il reprend le dessus.

— Très rassurant, marmonna Sara.

— Il le savait. C'est pour ça qu'il ne veut pas que tu l'approches. Tu es sa femme. Il ne veut pas que tu le voies réduit à ça.

— Il m'a bien vue complètement shootée, lui !

— Sara... Cette nuit, il avait le regard et le comportement d'un tueur. À mon avis, c'est ça qu'il ne veut pas que tu voies, pas le fait qu'il vomisse.

— Comme si je ne savais pas qu'il peut être dangereux, se moqua-t-elle. Il mange ?

— On arrive à lui faire boire des trucs protéinés. Il ne renvoie qu'une fois sur deux.

Une nouvelle série de *boum* retentit, accompagné d'un « putain, tu fais chier, petit génie » hurlé depuis l'étage par Lupo qui venait juste de ressortir de la chambre.

— Crois-moi, si Dieu existe, il est en train de faire expier à Nick tous ses péchés. Et à nous aussi par la même occasion, soupira Wyatt.

Il se leva avec une grimace pour aller prêter main-forte à son collègue.

## Chapitre 12

Ce premier débriefing avait duré toute la journée. Quatorze heures à répondre à un feu nourri de questions avec juste une pause sandwich. Nick n'en pouvait plus. Il n'avait même pas pu parler à Dale depuis leur retour aux États-Unis. Enfin, les responsables fédéraux avaient accepté de le laisser souffler quelques heures.

Il avait demandé à Lupo, qui lui servait de chauffeur et de garde du corps, de l'emmener voir Sara. Son ami avait tout prévu. Il avait déployé des trésors d'ingéniosité pour s'assurer qu'ils ne seraient pas suivis. Ils avaient changé six fois de voiture pour semer poursuivants et satellites espions, fait près de deux cents kilomètres de détours pour atteindre l'hôtel de Sara, qui se trouvait à moins de cinq kilomètres de l'immeuble de la DEA.

Nick se tenait enfin devant la porte, fatigué et inquiet. Il avait besoin de voir sa femme. Un besoin vital. Sauf qu'il se sentait horriblement mal, moche, minable, et en piteux état.

Surtout que le pire était survenu. Un scénario qui s'était mis en place pendant qu'il combattait sa dépendance : Yevgueny Markov était fort opportunément mort à l'hôpital d'une septicémie soi-disant provoquée par la balle qu'il avait reçue. Nick était persuadé que Markov avait été assassiné. Mis en cause, son empire en loques, n'ayant plus son frère pour couvrir ses arrières, il était devenu dangereux et inutile pour beaucoup trop de gens à Moscou – et ailleurs.

Mais, plus catastrophique que tout, le nom de « Nick Volkonsky » avait – comme par hasard – fini par fuiter dans la presse depuis une délégation régionale du FBI qui n'aurait jamais dû être en possession de son dossier. Dale ne décolerait pas. Il avait déjà obtenu, sur un plateau servi par le Président lui-même, la tête de deux directeurs du bureau fédéral et semblait parti pour descendre dans la foulée le secrétaire d'État en personne.

Nick était à présent l'homme le plus recherché du pays, peut-être même du monde. Il y avait ceux qui souhaitaient l'interroger pour boucler des enquêtes en cours, procureurs ou flics. Ceux, nombreux, qui voulaient le tuer pour que ses révélations ne flanquent pas en l'air leur confortable petite vie. Et puis, il y avait tous les chasseurs de scoop de la planète qui se battaient pour être le premier à photographier l'agent mystère de la DEA, le fantôme qui avait

infiltré une puissante organisation mafieuse et en était ressorti vivant, celui dont les journaux parlaient sans cesse, émettant les pires hypothèses sur les horreurs qu'il avait dû commettre pour assurer sa couverture – sans se douter qu'ils étaient à encore des années-lumière de la vérité, les journalistes manquant totalement d'imagination et de sens des réalités à force de vivre dans le cocon de leur précieuse rédaction.

Nick savait que ses espoirs de reprendre une vie normale après avoir déposé contre la lie de la société en tant que témoin protégé n'étaient plus qu'un rêve. Jamais il ne pourrait partager la vie de Sara, jamais ils ne pourraient être un couple ordinaire avec une maison achetée à crédit, deux voitures, un chien ; jamais ils ne pourraient faire leurs courses comme tout le monde ou partir en vacances en amoureux.

Ce soir, il était venu pour la voir, mais aussi pour lui dire adieu. La séparation allait l'achever. Il n'avait pas encore réfléchi à tout – il n'était pas en état – mais Nick savait qu'après il ne serait plus qu'un corps sans âme, privé de son cœur, attendant de croiser la balle qui lui était destinée. Il l'acceptait. C'était la conséquence de ses choix, le prix à payer pour avoir fait passer sa vengeance avant l'avenir que Sara lui avait offert, avant leurs rêves.

Quelque part, il avait toujours su que Sara-Jane Delaney était trop bien pour lui. Il était maintenant temps qu'il la libère du danger qu'il représentait pour elle.

Faisant appel à tout son courage, il frappa à la porte de la suite qui s'ouvrit presque aussitôt. Nick eut un coup au cœur en la voyant si jolie, ses longs cheveux redevenus blonds et lisses. Sara parvenait à être élégante même vêtue d'un sweater trop grand et d'un pantalon de yoga.

— Je t'attendais, dit-elle simplement. Entre.

La jeune femme referma et verrouilla avec application, activant une alarme qu'il connaissait bien, souvenir de leur virée au Mexique.

Nick allait l'embrasser, la prendre contre lui, même s'il savait qu'il n'aurait pas la force pour autre chose. Physiquement, il était sur le point de s'effondrer. En revanche, une fois qu'il aurait rendu sa liberté à Sara, il ne pourrait pas s'empêcher de quémander une dernière nuit à dormir dans ses bras.

Un objet stoppa son geste... et une odeur.

Il y avait une jolie petite peluche rose et bleue sur la table basse, et un parfum d'enfant flottait dans la pièce – mélange de lait de toilette et d'autres produits pour bébés.

Le voyant de figer, Sara lui prit la main et l'entraîna jusqu'à la porte de la chambre. À côté du grand lit se trouvait un berceau où dormait une adorable petite fille, une poupée potelée en pyjama rose avec un duvet de cheveux blonds, presque blancs.

Nick sentit une émotion violente le prendre à la gorge : son cerveau se mit en court-circuit avant de redémarrer comme un fou, boosté par son cœur qui battait une chamade endiablée après avoir fait une brutale embardée. Il dut inspirer plusieurs fois avant de réussir à contrôler sa voix.

— Elle est à nous ?

— Oui. C'est ta fille. Elle s'appelle Katerina.

Sentant une fureur sans nom le gagner, Nick fit signe à Sara de sortir de la chambre et referma – très délicatement – la porte derrière eux.

— Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ?

— J'ai essayé dans l'avion, mais je crois qu'aucun moment n'a été propice à ce genre de révélation.

Se passant la main dans les cheveux, Nick prit conscience qu'elle avait raison, mais ne put s'empêcher de lui en vouloir. Il avait un bébé... une petite fille... Il était papa...

— Je suis papa, marmonna-t-il en se mettant à aller et venir. Je suis papa. Papa. J'ai un bébé. Bordel, j'ai une petite fille. À moi...

Nick s'accroupit la tête entre les genoux, les mains sur son crâne, essayant de contrôler l'ouragan de sentiments qui le dévastait, la ronde effrayante de ses pensées et la sensation de malaise qui menaçait de le submerger. Il frissonnait et avait l'impression qu'il allait vomir... ou alors se mettre à courir dans les couloirs de l'hôtel en hurlant.

Sara l'observait sans oser le toucher, sachant qu'il devait accepter cette nouvelle, la digérer. Elle priait pour qu'il s'en réjouisse et ne choisisse pas la fuite. Elle avait eu des mois – d'angoisse et de solitude – pour s'interroger sur la réaction de Nick face à l'arrivée imprévue de ce bébé, et n'avait jamais trouvé la réponse. Une part d'elle espérait que l'homme qui lui avait promis un avenir commun serait plus fort que les traumatismes laissés par une enfance chaotique et une vie marquée par la clandestinité et la violence.

Quand Nick redressa légèrement la tête, elle constata qu'il était blanc comme un linge et paraissait au bord du malaise. Il n'avait jamais eu de famille : la paternité pouvait le mettre en panique, surtout que la période difficile qu'il vivait n'était pas favorable à un tel bouleversement.

— Tu es cinglée ! cria-t-il en se relevant d'un bond. En me suivant chez les Markov, tu as failli en faire une orpheline.

— Tu t'assieds et tu arrêtes de hurler, répondit Sara avec calme. Tu vas réveiller Katy.

Pris de court, Nick obéit. La fatigue et le choc de cette découverte ne l'aidaient pas à réfléchir sagement. Il se laissa tomber sur le canapé, se frottant les yeux, se demandant un instant s'il n'était pas en train de rêver.

De son côté, Sara était contente de le voir enfin réagir et reprendre des couleurs. Un moment, elle avait vraiment cru que Nick Volkonsky, l'impitoyable dur à cuire, allait tourner de l'œil à cause d'un bébé.

— Tu es cinglée quand même, répéta-t-il d'une voix plus contrôlée.

— Je savais exactement ce que je faisais. Je me suis entraînée pendant des semaines.

— Tu n'aurais jamais dû. Je ne vaux pas un tel risque.

— Toi non, elle oui. Je suis comme ma mère, je défends mon enfant le couteau entre les dents. c'est génétique. Soit je te sortais de là, soit ma fille n'avait aucune chance de connaître son père. J'ai fait tout ça pour Katy... et aussi un peu pour toi. Cela ne sert plus à rien d'épiloguer. J'ai réussi.

Sara aimait leur bébé... Cette nouvelle, qui était pourtant une évidence, atténua une douleur que Nick n'était même pas conscient de porter en lui. Sa génitrice n'était qu'une mère porteuse, payée pour fabriquer un morceau de viande destiné à l'abattoir, et qui l'avait abandonné sans remords. La princesse était une garce sans cœur. Seule Anabeth lui avait montré ce qu'était une mère. Il était soulagé d'une manière inexprimable que Katerina ait une maman aimante et prête à tout pour elle.

Katerina... Ce tout petit bout de bébé. Comment allait-il pouvoir faire comprendre à Sara – si heureuse, si fière de lui présenter leur fille – qu'il devait les quitter toutes les deux ? Comment pourrait-il exiger d'elle une dernière nuit après ça ? Tendait la main, Nick prit celle de sa femme. Il se sentit rasséréiné de voir qu'elle portait leurs alliances en pendentif. Cela rassura l'enfant abandonné qui paniquait au fond de lui.

— Ta pilule n'était donc pas efficace ? tenta-t-il de plaisanter avec un pauvre sourire pour retarder le moment de la séparation.

— Elle l'aurait peut-être été si je ne l'avais pas oubliée deux soirs de suite quand nous étions à Vegas.

— On a trop fait les fous, s'amusa-t-il un instant aux souvenirs de ce week-

end mémorable. Tu étais la plus jolie des mariées.

— Merci. Tu n'étais pas mal non plus en smoking. J'ai su que j'étais enceinte trois semaines après ton départ. Quand nous nous sommes croisés à Nice, j'avais accouché depuis à peine un mois. J'avais dû faire un sacré régime pour rentrer dans cette satanée guêpière.

— C'était de la folie... Tu l'as toujours, cette petite chose en dentelle ?

— Obsédé, s'amusa Sara, contente de le voir réagir d'une manière plus habituelle.

Nick comprenait la situation et semblait à présent parvenir à l'accepter. Peut-être arriverait-il à se projeter dans l'avenir, à concevoir qu'ils n'étaient plus un couple, mais une famille.

— Je vais aller chercher Katy pour que tu puisses faire sa connaissance.

— Non ! Sara, je vais mourir, il y a un nouveau contrat sur ma tête. Il y en a même plusieurs. Des pourris m'ont balancé, mon nom a filtré.

— Je le sais. Je lis la presse – en plus, Dale me tient au courant de tout.

— Cette fois, je n'ai plus de solution de secours, plus d'échappatoire, avoua Nick. J'ai mis les magouilles de trop de puissants en lumière. Ils vont tout faire pour m'empêcher de témoigner. Ils risquent de s'en prendre à toi... à elle, maintenant. Je dois absolument m'éloigner de vous pour vous protéger.

— Il faudrait déjà qu'ils nous trouvent, le contredit Sara.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Dès l'instant où nous avons compris l'importance de ce que tu traquais, oncle Dale et papa ont fait le nécessaire. Un sacré défi. Officiellement, c'est Lupo qui m'a ramenée du Mexique. Nos chemins se sont croisés alors qu'il rendait visite à sa famille. Dans l'affaire avec mon père, ton nom a disparu. C'est Wyatt qui a réglé le problème pour les beaux yeux de sa petite amie, la jolie Nell Delaney, future Mme Rodham.

— On me voit sur le film de Montoya, rappela Nick.

— Non, on voit un type de dos qui n'a jamais été identifié.

— Le prince m'a reconnu.

— Ton père a été prévenu que si un seul mot sort de sa bouche ou de celle de sa femme, leurs morts, celles de tes sœurs et de leurs petits-enfants, seront lentes et infiniment douloureuses. Il y aura éradication complète de la lignée. Daniel, qui connaît ton visage, a été sommé de se taire sous peine de représailles mortifères contre sa précieuse famille.

— Ça me plaît. Mais vous avez oublié Costa et sa clique.

— C'est vrai que tu n'es pas au courant ! s'exclama Sara. Francisco Costa a été victime d'un malencontreux accident dans les douches de la prison. Il n'a même pas eu le temps de témoigner contre mon père. Ramon Alvarez l'a fait assassiner pour s'assurer le contrôle total sur le *cartel del Golfo*, il y a des mois de cela. Les plus proches lieutenants de Costa ont aussi été exécutés, d'une façon assez... *gore*.

— Je ne vais pas pleurer, admit Nick. Et pour Aspen ?

— Personne ne t'a vu là-bas. C'était l'opération de Travis, qui a falsifié tous les rapports. Toi, tu étais en vacances en Californie cette semaine-là.

Nick soupira de soulagement. Au moins sa famille – sa « famille », que la douceur de ce mot lui faisait mal ! – était-elle à l'abri des représailles. Sara poursuivit ses explications :

— C'est comme cette mission à Sotchi. C'est une femme, agent de la DEA nommée Ann Elizabeth Summer qui y a participé, pas moi. J'étais au Guatemala. En plus, c'est très bête, mais Elizabeth s'est tuée dans un accident de voiture quelques jours après avoir survécu à l'assaut sur la résidence Markov. Son corps a été incinéré, comme cela était stipulé dans son testament. La pauvre n'avait pas de famille. À ce jour, il ne reste aucune trace tangible que Sara-Jane Delaney ait un jour croisé la route de Nick Volkonsky. Tous ceux qui connaissent la vérité et qui n'ont pas été neutralisés sont nos alliés, et ils garderont le secret, comme James et Arthur.

— Et pour notre mariage ?

— Dale s'est chargé de l'effacer. Comme le reste.

Nick eut une moue boudeuse.

— J'avais signé Nikita Romanov, ronchonna-t-il.

— Je m'en suis aperçue quand j'ai brûlé le certificat. Sois positif, dis-toi qu'on pourra recommencer et en profiter pour organiser une grande fête.

— Et Katerina ?

— Officiellement, elle est née de père inconnu. Mes parents ont fait courir le bruit qu'après le scandale et la douloureuse rupture de mes fiançailles, j'avais eu une aventure avec un prof de tennis qui a fichu le camp en apprenant ma grossesse.

— Non ! Là, je ne suis pas d'accord. C'est ma fille ! s'exclama spontanément Nick.

Puis il se laissa aller au fond du canapé et posa un baiser sur la paume de la main de Sara.

— Tu as eu raison. C'est ce qu'il fallait faire. Mais j'en suis malade. Quand je pense que j'ai manqué cet instant magique où on a la confirmation de la grossesse... Que je n'étais pas là pour te dorloter lorsqu'elle grandissait en toi... Je ne l'ai pas vue venir au monde...

— Ma mère était avec moi pour l'accouchement... essaya de l'interrompre Sara, inquiète de son attitude pessimiste et de la façon dont il se culpabilisait.

— Je n'étais pas présent non plus pour son premier Noël ! s'énerva Nick en se relevant d'un bond. Je vais manquer encore combien de moments importants de sa vie, de la tienne, avant que cette histoire ne soit finie ? Enfin, si je survis... Je ne serai peut-être pas là pour ses premiers mots, ses premiers pas, son premier anniversaire. Pourquoi est-ce que tu veux t'encombrer d'un mec comme moi ?

— Parce que je t'aime. Elle t'aimera aussi.

— Kolya s'acharnait à aimer notre père et sa mère malgré mes avertissements. Ils l'ont laissé mourir ! Je ne veux pas que Katy s'épuise à aimer un fantôme, et que toi tu attendes quelqu'un qui ne reviendra peut-être pas. Il vaut mieux pour vous deux qu'on se sépare. Que Katerina ne sache jamais qui est le trop célèbre « Nick Volkonsky » pour elle.

— Viens là, murmura Sara en l'attirant de nouveau sur le canapé, dans le cercle de ses bras. Tu es fatigué, tu sors juste d'un sevrage difficile. Tu n'as pas le recul nécessaire pour évaluer la situation. Fais-moi confiance. Nous avons tout prévu pour la suite et c'est sans doute l'opération la plus sophistiquée qu'oncle Dale ait jamais mise au point. Il t'expliquera au fur et à mesure. On va s'en sortir.

Nick se recroquevilla contre Sara. En lui, le gamin sauvage, le survivant, déposa les armes. Il était à bout. Alors, il se laissa glisser, posa sa tête sur les cuisses de la jeune femme et remonta ses jambes sur les coussins. Il ne voulait pas paraître faible devant Sara, mais cette fois son courage l'abandonnait. Nick sentit les larmes couler sur ses joues. Il n'avait ni la force ni l'envie de les dissimuler. Sara ne dit rien : elle se mit à le bercer avec douceur, caressant ses cheveux, sa nuque, essayant ses joues.

Au bout d'un moment, elle éteignit la lumière, ne laissant qu'une seule petite lampe. Nick se sentit étonnamment mieux, comme si l'obscurité qui les entourait se faisait complice. Lui, l'enfant caché, l'agent de l'ombre, puisait ses forces, son énergie dans les ténèbres et non dans la lumière.

— Comment dis-tu « je t'aime » en tchèque ? chuchota Sara à son oreille.

— *Miluji tě.*

— *Miluji tě*, répéta-t-elle.

— *Lásko*, murmura Nick. Mon amour.

— Où as-tu appris ?

— Au pensionnat, pour emmerder mon père.

— Cela ne figure pas dans ton dossier scolaire.

— Je l'ai piraté, admit Nick.

— Wyatt s'en est douté quand il a constaté que tous les fichiers photo étaient corrompus. Il a pensé que tu avais déjà fait le ménage dans tout ce qui permettait de t'identifier. Ça nous a bien arrangés.

Nick se laissa bercer un moment par la douceur de la jeune femme. Dans son esprit, l'idée de vivre près de Sara et de Katerina gagnait du terrain à une vitesse hallucinante. Il essaya de revenir à son pragmatisme habituel, celui qui l'avait maintenu en vie toutes ces années.

— Tu sais, j'ai failli craquer plusieurs fois, commença-t-il à raconter d'une voix sourde. Je me suis souvent imaginé prendre un flingue et tous les abattre avant de me faire sauter la tête. J'avais toutes ces informations que je stockais, que je compilais, mais pourquoi ? Pour qui ? Personne n'allait me croire, comme la première fois. Et jour après jour, j'étais obligé de commettre des horreurs qui faisaient de moi un autre homme, qui me changeaient. J'avais peur que tu ne veuilles plus de moi après tout ça.

— Je t'ai dit que je pouvais tout te pardonner. Grâce à toi, le monde dans lequel va grandir notre fille sera un peu plus sûr, un peu plus beau. Ce que tu as fait est exceptionnel de courage et d'abnégation.

Nick pouffa d'un rire nerveux en frottant sa joue sur la cuisse de Sara.

— Je suis probablement le salaud le plus égoïste, le plus opportuniste qui ait croisé ta route. J'ai fait tout ça par vengeance. Il n'y a aucune abnégation là-dedans.

— Tu l'as fait en mémoire d'une personne qui était importante pour toi et qui défendait la justice.

— Tu sais, j'avais lâché cette idée de vengeance. J'aimais mon boulot à la DEA, j'avais enfin des amis, et on venait de se marier. Je me disais que Marc comprendrait que je refasse ma vie, que j'oublie les dossiers qui dormaient planqués dans un serveur. Mais tout ça m'a rattrapé quand je suis tombé nez à

nez avec les frères Markov à Miami. C'est comme si le destin m'avait mis au défi de finir ce que j'avais commencé.

— Quand Dale m'a annoncé ce que tu avais fait, je t'en ai voulu à mort, reconnut Sara. J'étais seule, enceinte de huit mois. Je découvrais que ton identité était falsifiée et que tout le monde te prenait pour un espion russe. J'ai dû batailler pour faire entendre ma voix et trouver la clé de ton passé. Lorsque j'ai compris que tu étais parti à l'assaut d'une forteresse du crime, je t'ai haï, détesté de toute mon âme. Et puis j'ai fini par comprendre.

Nick se redressa et passa son bras autour des épaules de Sara la serrant contre lui.

— Qu'est-ce que tu as compris ?

— Ton sens de la loyauté, que je t'aimais quoi qu'il advienne et que tu faisais ça pour la bonne cause, même si tes méthodes ne sont pas très... conventionnelles.

Nick sentit ses réticences fondre, sa résistance être vaincue. Il ferait selon la volonté de Sara, il allait s'en remettre à elle, lui faire aveuglément confiance.

— Je t'aime tellement, chuchota Nick en cherchant ses lèvres.

Le baiser fut long, tendre, plein de promesses et de pardon.

— Ça m'énerve, marmonna-t-il. Je ne peux même pas porter mon alliance sans nous trahir. Parce que, registre détruit ou pas, nous sommes mariés.

Sara l'embrassa tendrement, amoureusement.

— Ne t'inquiète pas, je la garde précieusement. Tu pourras la reprendre bientôt.

— J'y compte bien.

Il regroupa ce qui lui restait de courage, se traitant de fou.

— Tu veux bien aller chercher Katerina, me présenter ma fille ? quémanda-t-il à voix basse.

Sara lui sourit.

— J'attends ce moment depuis des mois.

Elle revint de la chambre, portant Katy qui suçait son pouce dans son sommeil. Délicatement, elle déposa l'adorable bébé dans les bras de Nick, qui n'osait plus bouger.

— Respire, mon ange ! Ça ne va pas la réveiller.

L'émotion de Nick était tangible et vibrait dans la pièce.

— C'est la première fois que j'ai une vraie famille, chuchota-t-il. Tu ne te rends pas compte de ce que cela représente... Tout petit, je ne comprenais pas pourquoi personne ne se préoccupait de moi. J'étais invisible. Il n'y avait jamais ni câlin ni cadeau pour moi. Arrivé en pension, j'ai appris la vérité à la dure et, sans Kolya, je n'aurai pas tenu. Sa mort a été horrible. J'ai perdu l'amour de mon frère, la seule affection qui existait dans ma vie. Il me restait un père qui ne voyait en moi qu'un lot de capacités à exploiter, une marâtre qui aurait préféré me voir mort et deux sœurs qui ont cru pendant des années que j'étais le fils du majordome.

— Je comprends, murmura Sara en l'embrassant doucement.

— Avant Marc, personne ne s'était jamais soucié de ma santé, n'avait veillé à ce que je mange sainement. C'est lui qui m'a obligé à arrêter de fumer, à faire du sport par plaisir et non pour être le meilleur. Pour la première fois, je me suis amusé. Il n'y avait plus de but, d'objectif, de challenge. À l'époque de sa mort, il me harcelait pour que j'arrête les coups d'un soir et que je me trouve une véritable petite amie. Je n'ai même pas eu le temps de lui dire que je t'avais rencontrée au Capitole.

Touchée, la jeune femme caressa ses cheveux.

— Elle... C'est magique. C'est un cadeau du destin. Mon enfant...

Il prit le temps de s'incliner et d'embrasser la joue douce et rebondie de sa fille, fermant les yeux pour s'imprégner de son parfum sucré.

— Tu sais le plus bizarre ? Ce bébé, j'y pense depuis le Mexique. Depuis la première seconde où toi et moi...

— Je l'avais compris. À Aspen, tu craignais d'apprendre que j'avais avorté.

— Ça se voyait à ce point ?

— C'est l'époque où j'ai commencé à réussir à lire en toi.

Les minutes suivantes, Nick les consacra à dorloter son bébé, à lui chuchoter à l'oreille mille promesses dont certaines firent sourire Sara – comme lui apprendre à pêcher et à grimper aux arbres –, à lui faire plein de bisous en prenant bien garde de ne pas la réveiller.

— Si j'avais besoin d'un motif pour continuer le combat, tu viens de m'offrir la plus belle des raisons de vivre.

— On va s'en sortir, tu verras.

— On va s'en sortir.

\*

### ***France, trois mois plus tard.***

Sara était contente de son nouveau job. Elle avait choisi de quitter New York et les États-Unis pour intégrer le service d'Interpol spécialisé dans la recherche et la récupération des objets d'art volés en Europe. Il se situait au siège de l'agence, à Lyon.

Elle avait dû dépoussiérer son français, mais c'était une excellente décision professionnelle. Le travail était passionnant et sans risque, elle en avait pris assez pour toute une vie. Elle avait des horaires – presque – réguliers. Grâce au réseau d'entraide de ses collègues, elle avait déniché un bel appartement proche du bureau ainsi qu'une place en crèche pour Katy.

Ses parents avaient prévu de venir très souvent les voir et ils envisageaient d'acheter un appartement à proximité du leur, même si son père était très occupé. Il avait été réélu grâce à l'acharnement d'une épouse infatigable qui avait enchaîné pendant des semaines meetings et interviews, renversant les sondages par sa force de persuasion.

Sara avait découvert chez sa mère une volonté qu'elle n'aurait jamais soupçonnée. Elle avait vu cette guerrière dont Nick lui avait parlé, cette femme capable de « s'arracher les tripes » pour sauver sa famille. Sa mère qui l'avait soutenue de la première minute de sa grossesse à son accouchement sans jamais faiblir. Anabeth qui lui avait dit, le jour où, à Londres, elle lui avait confié Katerina pour aller chercher Nick :

— Tu es forte, tu es intelligente. Tu vas réussir. Ramène-le en un seul morceau.

Ce soir-là, Sara était fatiguée. Avec Katerina, elles avaient fait un rapide aller-retour aux États-Unis pour assister au mariage de Wyatt et de Nell. Sa cousine planait sur un petit nuage, et le couple parlait déjà d'agrandir la famille à présent que Wyatt avait un poste sédentaire « d'analyste programmeur » dans une toute petite unité de la DEA à New York aux activités mal définies.

La jeune femme regardait CNN alors que sa fille dormait, adorable boule d'amour nichée dans son berceau au milieu de ses peluches. Sara avait disposé sur la commode de sa chambre l'unique photo existante de Nick tenant

Katerina, prise le soir où il les avait rejointes à l'hôtel. Katy ne s'était pas réveillée un seul instant, se sentant sans doute en sécurité dans les bras de son père. Sara ne pourrait jamais oublier les larmes qu'elle avait vues dans les yeux de Nick – ils lui avaient soudain paru plus bleus que gris – des larmes d'un bonheur qui se teintait d'angoisse.

— Je ne vous mérite pas.

— Ne dis pas de bêtise.

Ils étaient restés près de trente minutes ainsi serrés dans le canapé. Les cernes sous les yeux de son mari, ses tremblements de fatigue qu'il peinait à contenir, avaient fini par inquiéter Sara.

— Tu dois dormir.

— Je... je ne veux pas. Je risque d'être des mois sans vous voir. Je veux profiter de chaque seconde de votre présence.

— Tu vas dormir, c'est un ordre. Je veillerai sur ton sommeil. Katerina et moi, nous serons près de toi chaque fois que tu ouvriras les yeux.

Nick avait hésité. Même épuisé, son côté tête de mule restait vivace.

— Nikita ? avait insisté Sara en lui tendant impérieusement la main.

— J'arrive, avait-il fini par céder.

C'est lui qui avait recouché Katerina, avec une douceur que Sara lui avait rarement vue. Puis, Nick s'était débarrassé de ses vêtements et allongé, tourné vers le berceau. Sara s'était collée contre son dos nu, l'enlaçant. Il avait sombré aussitôt. Vingt fois au cours de la nuit, elle l'avait senti se réveiller, relever la tête pour regarder sa fille avant de se rendormir.

À l'aube, c'est elle qui avait glissé la main dans son boxer pour le provoquer.

— Non... avait-il chuchoté. On ne peut pas.

— Si nous pouvons, avait gloussé Sara. Comme tous les parents du monde, il faut qu'on apprenne à être discrets et à ne pas faire de bruit.

Nick avait cédé. Ils avaient fait l'amour avec douceur, presque en silence. Au moment du départ, il avait serré une dernière fois son bébé contre lui avant de poser un ultime baiser sur ses petits cheveux et de rendre Katerina à Sara.

— Il y a une véritable ironie dans notre histoire. Tu m'appelles ton ange, mais en réalité, c'est toi qui as toujours été mon ange-gardien. Tu m'as permis de me sortir des pattes de Montoya. Tu m'as ouvert les portes de la DEA. Tu m'as rendu mon cœur, ressuscité ma conscience. Tu es venue me chercher en

enfer. Et aujourd'hui, tu m'offres une nouvelle vie. Je t'aime, *Lásko*.

Son regard était combatif quand il avait quitté la chambre.

À l'écran, le reporter expliquait que la mise en examen par un grand jury de plusieurs des personnalités impliquées dans le scandale Markov venait d'avoir lieu à Washington. Trois mois après sa révélation, l'affaire faisait encore de monstrueux remous dans de monde entier. Des têtes tombaient et, dans certains pays, elles étaient vraiment tombées sous la hache des bourreaux.

Soudain, il y eut un mouvement de caméra. Excité, le journaliste annonça :

— Le voilà, il sort du palais de justice. Le témoin de l'accusation, l'agent spécial de la DEA qui a passé plus d'un an chez les Markov en tant que garde du corps et qui a fait éclater ce scandale. C'est la première fois qu'il apparaît au grand jour, que vous allez pouvoir le voir, chers téléspectateurs. Il est encadré par des hommes du... Oh, mon Dieu ! Que se passe-t-il ? On dirait... des coups de feu. On vient de tirer sur... Quelle horreur ! Le témoin vient d'être abattu.

— C'est fait. Tu es mort, Nikolai Dimitrievich Volkonsky. Paix à ton âme, murmura Sara la gorge nouée par une émotion violente, en coupant la télévision.

Malgré sa volonté, les larmes roulèrent sur ses joues.

## Épilogue

Le soleil brillait généreusement, ce dimanche était splendide. Sara guida la poussette de Katerina au travers de la roseraie du parc de la Tête d'Or. L'endroit était magnifique, et elle se plaisait à s'y promener dans la sérénité des immenses jardins.

Elle souriait à la petite fille qui agitait joyeusement les pieds, et riait aux éclats chaque fois qu'elle réussissait à ôter l'une de ses chaussures.

— Katy, arrête, s'amusa Sara en lui remettant le bottillon.

L'enfant recommença aussitôt, s'attaquant à l'autre pied.

— Je crois que tu es aussi têtue que ton père. Ça promet.

Nick Volkonsky était mort, abattu par un sniper – qui n'avait pas été retrouvé – à la sortie du tribunal, trois semaines auparavant, juste après avoir témoigné devant le grand jury. Les images terrifiantes tournaient encore en boucle sur toutes les chaînes. La balle l'avait frappé en plein cœur, transperçant son gilet pare-balles – quelques experts s'étaient d'ailleurs étonnés que le tireur n'ait pas visé la tête...

Depuis, ces charognards de journalistes se repaissaient à diffuser la scène de panique qui avait suivi le tir, notamment quand les agents fédéraux – tous en tenues noires et cagoulés – s'étaient empressés de porter le corps inerte à l'intérieur du bâtiment, alors qu'autour d'eux le public s'éparpillait en hurlant, dans un chaos indescriptible.

Les journaux aimaient aussi diffuser les images de la mare de sang qui couvrait les marches du palais de justice. Cet assassinat était en passe de battre le record du nombre de vues sur Internet détenu par celui de Kennedy !

Les avocats de la défense avaient tous clamé l'innocence de leurs clients dans cette « affreuse mort d'un courageux agent fédéral ». Ils avaient pleuré des larmes de crocodile, insistant sur le fait que leurs gentils clients ne pourraient plus défendre leur honneur maintenant que le seul témoin à charge était mort... Avant de pleurer des larmes de rage en découvrant que Nick Volkonsky laissait derrière lui plus de deux cents heures de témoignage filmé sous serment, détaillant chaque opération à laquelle il avait participé, le rôle de chaque personne croisée chez les Markov, nommant toutes celles qui avaient

eu un lien avec leur organisation.

Il se murmurait aussi dans les cercles autorisés qu'à tout cela il fallait ajouter les vidéos que l'agent avait réalisés en caméra cachée – où les associés des Markov figuraient parfois en gros plan –, et les centaines d'heures d'enregistrement audio issues du piratage des lignes téléphoniques. Toutes ces informations étaient sous le contrôle de Dale Anderson et de ses équipes, qui ne les divulguaient qu'au compte-gouttes, faisant trembler bien des gouvernements.

Les Russes avaient exigé que tout cela leur soit restitué... Et leur premier ministre était tombé pour un scandale pédophile la semaine suivante. Le directeur du FSB avait dû justifier sa maîtresse tchéchène... et n'était toujours pas tiré d'affaire. Plusieurs autres gouvernements avaient été ébranlés, les démissions pleuvaient dans certains secteurs, notamment dans les entreprises d'armement... Le grand nettoyage anticorruption était en route.

Dale Anderson était devenu un dieu à Washington et au-delà – courtisé, redouté. On lui avait offert des ponts d'or pour quitter son poste et rejoindre le privé où sa fortune serait assurée s'il oubliait tous ces vilains dossiers et les laissait à la charge d'un successeur moins zélé. Il avait fallu mettre en place des mesures de sécurité exceptionnelles autour de lui. Surtout que le nom « Nick Volkonsky » avait fait remonter à la surface toutes les rumeurs sur le mystérieux dossier *Poltergeists*. Marc Freeman était maintenant considéré comme un patriote, assassiné en faisant son devoir.

Les procès continuaient donc, et la commission du Congrès, toujours présidé par le père de Sara, ne chômaient pas non plus !

\*

Sara avisa un banc libre et s'y installa. Katy avait gagné : ses chaussures étaient maintenant rangées dans le sac à langer et la petite chipie jouait tranquillement avec ses orteils. La jeune femme prit son livre pour profiter de ce moment de paix au soleil printanier.

— Je peux m'asseoir à côté de vous ? demanda en français une voix teintée d'un charmant accent slave, la sortant de sa lecture.

Surprise, Sara sursauta et son cœur manqua un battement.

— Bien sûr, répondit-elle dans la même langue en se retournant.

L'homme qui prit place près d'elle était habillé d'un jean et d'une simple

chemise blanche. Une mèche châtain foncé un peu trop longue retombait sur ses élégantes lunettes à monture métallique, dissimulant la petite cicatrice encore à vif qui marquait son sourcil. Les lunettes donnaient à son beau visage un petit côté à la fois sérieux et rebelle, et elles rendaient un peu moins remarquables des iris d'un gris exceptionnellement clair.

Lui adressant son plus chaleureux sourire, Sara nota qu'il avait des pansements au bout de chaque doigt – c'était fou ce que la chirurgie laser pouvait faire sur des empreintes digitales – et qu'il ne portait ni montre, ni bague, ni bracelet d'aucune sorte.

— Elle est très jolie. Je crois qu'elle a besoin de bouger, dit l'homme en désignant avec un sourire Katerina qui s'agitait en l'observant de ses grands yeux gris, curieux. Je peux la prendre ?

— Oui, mais attention, elle vient de manger.

— Elle marche ?

— Pas encore. Mais elle en a très envie, ça ne va pas tarder.

— Tant mieux, je pourrais assister à ses premiers pas...

Avec une émotion profonde, Sara le regarda détacher l'enfant avec des gestes lents et précautionneux puis la soulever et de la serrer contre son cœur. Il enfouit son nez dans son cou et respira son adorable odeur de bébé.

— Coucou, ma mini princesse.

— Si on faisait quelques pas ? proposa Sara pour masquer à quel point elle était émue.

Il acquiesça en se redressant, Katy bien installée sur son bras. La petite s'accrocha à sa chemise, ravie d'être perchée plus haut qu'avec sa mère.

— Je suis arrivé en ville ce matin, expliqua-t-il tout en observant comment Sara manœuvrait les freins de la poussette. Je vivais en Suisse, du côté de Lausanne. Je vais être professeur d'allemand dans un lycée près d'ici et aussi donner des cours de tchèque à la fac.

— Enseigner vous intéresse ?

— C'est ce que je voulais faire : aider des jeunes à acquérir des connaissances solides et à trouver leur voie. Par contre, je n'ai pas encore d'appartement. Si vous aviez... une chambre d'ami... un canapé pour moi ? Ça serait sympa.

Sara dut baisser la tête pour masquer son amusement face à cette conversation décalée, si loin de toutes les scènes de retrouvailles qu'elle avait

pu imaginer.

— Bien sûr. Où sont vos valises ?

— Dans le coffre de ma voiture. C'est une corvette Stingray noire de 1969, un modèle de collection que j'ai acheté aux enchères la semaine dernière.

— Pas vraiment un véhicule familial.

— Non, mais c'était l'un de mes vieux rêves.

Le jeune homme lui adressa un grand sourire complice, avant de poser un bisou sur la frimousse de Katy qui gazouillait.

— Au fait, je m'appelle Nikita Romanov.

— Je suis ravie de faire enfin ta connaissance... Nikita.

Sara repoussa du bout des doigts la mèche qui venait de retomber. Nick lui fit un clin d'œil, en la laissant faire.

— On va à l'appartement ?

— Oui. On rentre chez nous.

— Alors on roule, *moje princezny*. Ça veut dire « mes princesses ».

— En tchèque, je suppose ?

— J'ai toujours été tchèque.

Il aurait été impossible à Dale de créer une fausse identité totalement indétectable. Mais quoi de plus efficace pour disparaître qu'une véritable identité ignorée de tous qui permet de renaître ?

LINDSEY T.

P  
I  
É  
G  
É  
E

L'ORGANISATION



LINDSEY T.

PIÉGÉE

L'ORGANISATION #1

**BMR**

Couverture : © Shutterstock / InnervisionArt

© Hachette Livre, 2017, pour la présente édition.  
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-513587-8

# CHAPITRE 1

Le cœur battant à tout rompre, l'estomac au bord des lèvres, Lori saisit fébrilement son téléphone dans la poche de sa veste.

Ses mains tremblaient tellement qu'elle faillit le laisser tomber à terre.

La panique accapara tout son être, brouillant son jugement, parasitant ses sens, perturbant le moindre de ses mouvements.

*Bon sang !*

Il fallait qu'elle se calme.

Elle s'exhorta à prendre deux longues inspirations et fixa le cadran noir qui dansait devant ses yeux.

Les doigts parcourus de tressaillements nerveux, elle composa le 911 et porta l'appareil à son oreille.

L'opératrice décrocha à la seconde sonnerie.

— Allô, vous avez demandé la police, quelle est votre urgence ?

Jamais Lori n'avait été aussi soulagée d'entendre la voix d'une autre personne, mais pourtant, la panique ne reflua pas. Au contraire, curieusement, elle enfla, jusqu'à affecter sa respiration, la rendant heurtée et difficile.

— Je... je... Il faut que vous m'aidiez ! Je suis à la banque Morgan et des hommes sont entrés, ils sont armés... Et...

— Calmez-vous, l'interrompit l'opératrice, je ne comprends pas ce que vous me dites. Commencez par me donner votre nom.

*Son nom ?*

*Ça, c'était une question facile.*

— Je m'appelle Lori Weston, souffla la jeune femme.

— Pouvez-vous parler plus fort Lori ?

— Non ! Ils pourraient m'entendre ! J'ai réussi à me cacher, mais s'ils me trouvent...

Lori se rendit compte que sa voix était tellement hachée que ses propos étaient quasiment incompréhensibles. Elle prit une longue inspiration et ferma brièvement les yeux.

*Respire...*

*Respire...*

*Mais ne perds pas trop de temps.*

Une illusion d'apaisement créée par l'apport supplémentaire en oxygène tomba immédiatement sur elle.

— Écoutez, reprit-elle plus calmement, je travaille à la banque Morgan, dans le centre. J'ai vu quatre hommes armés entrer dans la banque. Des coups de feu ont été tirés. J'ai réussi à me cacher, mais je ne sais pas si ces hommes sont encore là.

Elle n'en revenait pas d'avoir réussi à faire une phrase aussi longue, vu sa nervosité.

— OK. Ne bougez pas de votre cachette tant que les secours ne sont pas venus vous chercher. Et restez en ligne.

*D'accord.*

*Ça aussi elle savait faire.*

Elle examina fébrilement les lieux dans l'espoir de trouver un abri sûr. Heureusement pour elle, la pièce dans laquelle elle avait trouvé refuge et qui servait de réserve était à demi-plongée dans l'obscurité et offrait de nombreuses zones d'ombre.

Lori se tapit dans le coin le plus reculé et poussa un long soupir, se demandant comment sa vie avait pu basculer en quelques secondes.

Elle marchait dans le couloir pour se rendre dans le bureau du directeur lorsqu'elle avait vu les quatre hommes masqués et armés pénétrer dans le hall. Par réflexe, elle avait ouvert la première porte qui se trouvait devant elle. Elle avait entendu les cris des clients affolés, les coups de feu et une voix masculine qui ordonnait à tout le monde de se taire et de se coucher par terre. Puis plus rien...

— Allô, vous êtes toujours là ? Madame ? La police est en route. Allô ?

— Oui, je suis là, chuchota Lori. Je...

Elle s'interrompit brusquement, tous ses sens en alerte. Un bruit déchira le silence retombé sur la réserve.

Quelqu'un était en train d'ouvrir la porte.

Son cœur se mit à galoper dans sa poitrine, si vite et si fort qu'elle n'entendit plus que le son de ses pulsations cardiaques affolées qui remplissait

l'atmosphère.

— Mon Dieu, balbutia-t-elle, ils essayent d'entrer, ils vont me trouver !

— Ne parlez plus. Restez cachée. Les secours arrivent.

Comme dans le pire de ses cauchemars, Lori vit distinctement trois hommes s'avancer dans la pièce, tandis que les battements de son organe vital rugissaient à ses oreilles.

Elle distingua leurs silhouettes qui se dessinaient entre les rayonnages de l'armoire métallique derrière laquelle elle se dissimulait. Elle vit l'éclat argenté d'une arme. Elle entendit le bruit de leur pas et leurs souffles étouffés.

Un des hommes poussa un grognement.

— Faut pas traîner. Je n'aime pas l'idée que Larry surveille seul les otages. Putain, ce qu'il fait chaud là-dessous, dit-il en enlevant la cagoule qui masquait entièrement son visage. T'es sûr que ce qu'on cherche est ici ?

Personne ne lui répondit. Un autre homme s'affairait dans le coin opposé de la pièce, fouillant dans l'un des meubles alignés contre le mur. Lori ne voyait pas le troisième. Elle résista à l'envie de se couvrir les oreilles et de fermer les yeux, ses bras entourant ses genoux, comme les enfants qui s'imaginent qu'ils deviennent invisibles lorsqu'ils refusent de voir le monde extérieur. Elle n'avait jamais été aussi terrifiée de sa vie.

Pourtant, singulièrement, c'est le moment que choisit son sens logique pour se remettre à fonctionner.

Et au lieu de se demander si ces hommes pouvaient la voir, s'ils pouvaient la trouver, une seule question traversa son esprit vidé par la panique.

Que pouvaient donc chercher ces hommes dans la réserve d'une banque ? Lori ne voyait autour d'elle que des rames de papier et des vieux cartons d'archives datant d'avant l'ère de la numérisation des documents. La salle des coffres était dans une autre partie du bâtiment.

— C'est bon. J'ai ce qu'il me faut. On se replie, déclara l'homme en charge de la fouille.

Il s'avança au centre de la pièce et rangea quelque chose dans le sac qu'il portait en bandoulière. Lori retint sa respiration et s'enfonça encore un peu plus contre le mur, comme si elle pouvait être aspirée par la froideur du béton.

Allez ! Dans quelques minutes, tout serait terminé.

Elle allait reprendre le cours de sa vie et bientôt cet épisode ne serait plus qu'un lointain cauchemar. Cela deviendrait une anecdote croustillante qu'elle

raconterait à ses collègues de travail à la prochaine réunion des cadres. Elle allait faire fureur au prochain congrès de Morgan avec cette histoire !

— On passe à la phase trois.

Les braqueurs s'apprêtaient à remettre leur cagoule avant de sortir.

Lori faillit laisser échapper un soupir de soulagement. Elle se figea, tous ses muscles en alerte, et entama un décompte dans sa tête.

5... 4... *Ils vont partir. Dans deux secondes ils auront franchi la porte.*

3... 2... *Ils ont déjà la main sur la poignée. Plus qu'une seconde.*

1...

## CHAPITRE 2

C'est le moment que choisit son téléphone pour émettre un bip, signe de batterie faible.

Un bip. Un seul. Un unique son sinistre qui déchira les oreilles de Lori aussi sûrement qu'une craie crissant sur un tableau noir.

Elle se statufia. La peur resserra brutalement son étreinte, mena sa poitrine au bord de l'explosion et tordit son estomac de sa une main invisible comme un torchon que l'on essore, tandis qu'une supplique désespérée colonisait sa tête, chassant tout autre pensée cohérente.

*Mon dieu, faites qu'ils n'aient rien entendu, faites qu'ils n'aient rien entendu...*

Ses prières restèrent vaines.

En une seconde, un bras l'agrippa violemment. Elle sentit la chaleur de chaque doigt s'imprimer dans sa chair comme si elle était marquée au fer rouge. Elle subit la force de l'homme qui l'extirpa sans ménagement de sa cachette, et la projeta debout sur ses jambes tremblantes.

Et elle se retrouva en train de vaciller comme un poulain qui vient de naître, face à deux hommes qu'elle n'osa pas regarder.

Le troisième se plaça derrière elle, et lui serra si fort la nuque qu'elle crut entendre ses vertèbres craquer.

Brusquement, sans prévenir, il la secoua aussi facilement qu'une poupée de chiffon, et la douleur se répandit dans tous ses membres comme si sa tête allait se détacher de son corps.

Par réflexe, elle tenta de saisir les mains qui l'enserraient dans un étau de douleur. Elle essaya désespérément de trouver une prise et griffa rageusement la peau rugueuse. L'homme ne bougea pas plus que s'il avait été piqué par un moustique inoffensif.

— Putain ! Qui est cette salope ? Je t'avais dit de vérifier que tous les employés étaient dans le hall, gronda l'homme en direction du grand blond qui se tenait face à lui.

La respiration courte et erratique, Lori jeta un coup d'œil à la dérobée à l'homme qui la tenait toujours. Il était plus petit que les deux autres, mais aussi

plus massif. Ses cheveux bruns lui recouvraient en partie le visage mais ne parvenaient pas à dissimuler complètement la longue cicatrice qui barrait sa joue droite.

L'homme blond face à elle lui jeta un regard ennuyé. Ses yeux bleu acier passèrent sur Lori comme s'il regardait un nuisible méprisable.

Un rictus déforma ses traits lorsqu'il fixa enfin le visage de Lori.

— Faut croire qu'elle s'était bien planquée.

Une pointe d'accent slave. Russe peut-être.

La panique faisait maintenant partie de Lori aussi sûrement que si elle était née avec. Avait-elle jamais connu un autre état que celui dans lequel elle se trouvait à cet instant ? Avait-elle vécu d'autres moments durant lesquels son cœur ne battait pas à un nombre incalculable de pulsations par minute, durant lesquels sa respiration n'allait pas si vite que l'oxygène peinait à atteindre ses poumons, durant lesquels son esprit n'était pas à la fois totalement vide et complètement empli d'une terreur pure ?

Le troisième homme toussota discrètement, comme s'il interrompait une querelle d'amoureux.

— Euh, y'a deux problèmes...

Le blond se tourna brusquement vers lui, son agacement maintenant nettement perceptible.

— D'abord, elle a un téléphone, asséna le troisième homme, ce qui veut dire qu'elle était sans doute en communication avec la police. Et elle a vu nos visages.

Un silence de plomb retomba sur la pièce avec ces derniers mots et même si Lori ne l'aurait jamais cru possible, sa peur grandit encore, jusqu'à atteindre des proportions incommensurables.

Elle était de nouveau au centre de l'attention. Son cerveau se remit brusquement en branle et une succession de pensées toutes aussi effrayantes les unes que les autres défilèrent à une vitesse folle dans sa tête tandis que les trois hommes la scrutaient intensément.

Désespérément, elle scruta leurs visages, hésitant entre ouvrir la bouche pour les supplier ou se taire pour ne pas aggraver la situation.

Avant qu'elle n'ait pu prendre une décision, le dernier homme à avoir pris la parole lui adressa un petit sourire, comme s'il était désolé pour elle.

Un instant, l'espoir ressurgit, apportant une étincelle de lumière au fond de

l'âme glacée de terreur de Lori.

Il n'avait pas la même carrure que ses complices. Il n'avait pas l'air d'être une grosse brute, lui. Il était plus maigre, moins musclé, et il regardait Lori en plissant les yeux, le regard concentré.

Elle devina qu'il devait habituellement porter des lunettes. L'intellectuel du groupe, sans aucun doute. C'était l'homme qui avait trouvé ce qu'ils étaient venus chercher.

Lori se sentit presque soulagée par sa présence. Étrangement, elle pensa que lui pourrait arranger la situation.

Car la situation allait s'arranger, non ? Et au moins, il s'était montré presque amical. Il avait l'air plus réfléchi, plus posé. Il empêcherait sans doute les deux autres de faire une bêtise, non ?

L'homme qui maîtrisait Lori lui arracha brusquement le téléphone qu'elle tenait toujours, mettant fin à l'espoir qui renaissait en elle.

Il jeta un coup d'œil à l'écran.

— 911, lut-il. C'est bien la police.

Lori entendit la voix étouffée de l'opératrice et son cœur manqua un battement. Elle ne pouvait plus rien pour elle maintenant.

— Allô, allô, écoutez-moi, ne faites rien de stupide, ne...

Sous les yeux effarés de Lori, le téléphone atterrit par terre avec fracas avant d'être écrasé par le pied du grand blond.

De nouveau, Lori chercha le regard de l'homme qui lui avait souri quelques instants plus tôt.

Celui qui allait arranger la situation, celui qui allait convaincre les autres de la laisser partir, celui qui lui avait témoigné un geste de sympathie, celui qui lui avait adressé un sourire, celui qui...

Il ne souriait plus. Plus du tout. Et une arme s'était matérialisée dans sa main droite.

Lori comprit en une fraction de seconde que tout était terminé. Que rien ne pourrait arrêter ce qui allait se passer. Qu'aucun chevalier n'allait surgir pour l'enlever sur son cheval blanc et la soustraire à son sort.

Ce serait fini dans un instant.

Pourtant, le temps s'étira et transforma cette dernière seconde en un moment à la fois douloureusement interminable et redoutablement éphémère.

Comme au ralenti, Lori vit l'homme lever son arme vers elle.

Et il tira.

La douleur explosa dans le crâne de Lori, puis ce fut le trou noir.

## CHAPITRE 3

Tout n'était que douleur. Une douleur lancinante, intense, omniprésente.

Une douleur qui constituait l'essence de son être, qui contaminait chacune de ses cellules, qui brouillait toutes les connexions de son cerveau désorienté.

Lori n'avait jamais eu aussi mal de sa vie. En fait, avant cela, pour elle, une telle sensation n'était pas imaginable.

Même dans les pires moments de sa vie, elle n'avait jamais autant souffert. Même dans ses cauchemars les plus noirs, elle n'avait jamais ressenti le début de ce qu'elle subissait aujourd'hui.

Heureusement, dès que la douleur franchissait un nouveau seuil et devenait intolérable, Lori finissait par replonger dans les ténèbres et l'oubli. Son corps maltraité lui accordait au moins ce répit nécessaire à sa survie.

Et à chaque fois qu'elle reprenait conscience, ramenée de force à la surface par la souffrance, il y avait cet homme à son chevet.

La première fois qu'elle avait ouvert les yeux, elle était si affaiblie qu'elle n'avait même pas compris où elle se trouvait. Le blanc éclatant des murs qui la cernaient lui brûlait la rétine et les puissantes odeurs de désinfectant lui avaient immédiatement donné la nausée.

Mais lorsque la douleur insupportable avait recommencé à irradier dans sa tête, entraînant ses gémissements, *il* avait posé une main apaisante sur son front en lui murmurant des mots indistincts. Et l'effet avait été immédiat. Elle avait replongé dans l'oubli artificiel des analgésiques avec le cœur curieusement allégé.

Les fois suivantes, elle avait su qu'elle se trouvait à l'hôpital. Dans son brouillard de souffrance et de confusion, elle avait vu les visages défiler : médecins, infirmières, aides-soignants. Puis à nouveau d'autres médecins, et ainsi de suite. Des visages, des mains qui la touchaient, la manipulaient, la lavaient, lui apportaient tantôt des douleurs supplémentaires, tantôt un soulagement éphémère.

Mais lui, il était différent. Il était toujours là, présent, rassurant, seul élément intangible dans le monde chaotique de Lori.

Perdue dans un kaléidoscope géant, elle n'arrivait pas à maintenir son

attention suffisamment longtemps pour distinguer clairement ses traits. Pourtant, elle le reconnaissait sans peine dès qu'il était là. Presque sans avoir besoin de soulever ses paupières si lourdes.

Elle put enfin l'observer, le jour où elle se réveilla et le trouva assoupi dans un fauteuil près de son lit. Une barbe de trois jours assombrissait les lignes de sa mâchoire. Quelques mèches rebelles de cheveux châtain lui tombaient sur le front. Il était grand et massif car il tenait à peine dans le fauteuil dans lequel il avait trouvé place.

Même endormi, sa puissance et son assurance parvenaient par vagues jusqu'à Lori.

Même endormi, il se dégageait de sa personne une aura de force... et de *danger*.

Pourtant, Lori n'éprouva aucune crainte. Elle n'avait pas peur de lui. Et en fait, la seule question qui lui vint à l'esprit était : *de quelle couleur sont ses yeux ?*

Comme s'il l'avait entendue, c'est le moment que choisit l'homme pour ouvrir lentement les yeux et la fixer intensément, sans détour.

*Verts. Ils étaient verts.*

Une douce chaleur enveloppa le corps de Lori alors qu'elle verrouillait son regard au sien. L'espace d'un instant, elle oublia la douleur, la chambre d'hôpital et le malaise qu'elle ressentait. Il n'y avait plus que lui et son regard qui l'enveloppait, la couvait... qui la protégeait.

Et le charme ne fut pas rompu lorsque son ange gardien prit la parole.

— Lori, comment vous sentez-vous ? Je m'appelle Ryan Williams et je suis là pour vous aider, lui dit-il d'une voix chaude.

Lori ne le quittait pas des yeux. Elle ouvrit la bouche, comme si elle voulait parler, puis fronça les sourcils.

— J'ai mal, croassa-t-elle.

Et elle sombra à nouveau dans l'inconscience.

Ryan poussa un soupir de frustration en voyant la jeune femme replonger dans le néant et passa une main rageuse dans ses cheveux.

Depuis dix jours qu'il se trouvait à son chevet, c'était la première fois qu'elle restait consciente suffisamment longtemps pour qu'il puisse lui parler et qu'elle lui réponde... Si on pouvait appeler ça une réponse.

*Et merde !*

Le regard qu'elle portait sur lui alors qu'il dormait et qu'il avait surpris lorsqu'il s'était réveillé l'avait atteint. Ces grands yeux noisette qui le dévisageaient et les émotions qu'il y avait lues. Peur, angoisse, douleur.

Il se leva et s'étira comme un fauve, déroulant tous ses muscles endoloris les uns après les autres, méthodiquement.

*Bon sang !*

Le manque de sommeil le rendait faible. Il n'allait jamais pouvoir mener sa mission à bien s'il faisait preuve de tant de sentimentalisme.

Il avait un boulot à faire et il allait le faire comme à son habitude. Sans état d'âme. Jusqu'à ce qu'il obtienne ce qu'il était venu chercher.

Pourtant, malgré cette résolution, il ne put s'empêcher d'observer à nouveau la jeune femme allongée inconsciente dans son lit d'hôpital. Un large bandage enserrait sa tête et la faisait paraître encore plus pâle. Il voyait presque les veines courir sous sa peau diaphane et des cernes sombres creusaient son visage.

Elle paraissait minuscule et fragile, des tubes enfoncés dans ses bras et entourée d'appareils qui émettaient des bips inquiétants.

L'instinct protecteur de Ryan se réveilla et commença à tourner comme un lion en cage. Il l'étouffa immédiatement. Il avait un job à faire et il avait appris à ses dépens que l'on ne mêlait pas sentiments et travail.

Sans compter qu'il n'osait imaginer la réaction de Lori lorsqu'elle finirait par apprendre qui il était vraiment.

## CHAPITRE 4

Trois jours plus tard, Lori était suffisamment en forme pour rester éveillée la majeure partie de la journée... et pour détailler sous toutes les coutures son *bodyguard*.

Sa première impression avait été la bonne : il était tout simplement vraiment *beau*.

Il n'y avait pas d'autres mots suffisamment forts pour rendre justice à son physique. Il était grand, peut-être un mètre quatre-vingt-dix, ses cheveux châtons plutôt foncés mettaient en valeur son visage aux traits fins mais racés et dégageant une puissance indéniable.

Et ses yeux...

Lori n'en avait jamais vu d'un vert si profond, si intense. Chaque fois qu'elle accrochait son regard, il lui semblait qu'il lisait au fond d'elle et qu'il y apprenait ses secrets les plus inavouables. Et inmanquablement, elle finissait par détourner le regard, vaguement consciente que de son côté, il n'avait rien livré de lui.

D'ailleurs, le moins que l'on puisse dire de lui était qu'il n'était pas très bavard. Au début, ce silence têtue ne l'avait pas tellement dérangée.

C'est vrai qu'elle aurait eu du mal à tenir une vraie conversation tant sa capacité d'attention était encore réduite par la fatigue. Pourtant, ce silence lui apparaissait comme contraint, comme si cela ne correspondait pas à sa vraie nature et qu'il forçait le trait, pour une raison qui échappait à Lori.

Mais maintenant qu'elle avait retrouvé un peu d'énergie, les questions lui brûlaient les lèvres et menaçaient de fuser à chaque instant.

Lori contempla l'homme un moment. Il était avachi dans le fauteuil qui semblait être devenu sa deuxième maison et fixait l'écran d'un ordinateur portable.

Elle prit une grande inspiration, rassembla son courage, et se racla la gorge.

— Euh... M. Williams ?

Il redressa si brusquement la tête que Lori ne put retenir un sursaut et il la scruta d'un air surpris, comme s'il était étonné qu'elle se souvienne de son nom.

Le cœur de Lori s'affola brutalement et elle esquissa un sourire gêné, saisie par une furieuse impression d'avoir éveillé un fauve endormi.

*Bon...*

*Elle avait son attention.*

Lori déglutit pour tenter de chasser la boule qui se formait dans sa gorge tandis qu'il l'observait toujours de son regard perçant.

*OK...*

Si elle voulait poser les mille questions qui tournaient en boucle dans sa tête depuis plusieurs jours, c'était le moment ou jamais.

Elle reconnut à peine la voix tremblotante qui sortit de sa bouche.

— Qu'est-ce que je fais ici ? Que... Que s'est-il passé ? Et... qui êtes-vous ?

Ryan Williams fronça les sourcils devant ce flot de questions, et ses yeux se plissèrent, détaillant avec encore plus d'attention la jeune femme.

Lori se sentit mise à nue par ce regard et un stupide besoin de se justifier s'imposa, dictant ses paroles.

— O... oui..., reprit-elle précipitamment en tentant de maîtriser sa voix, les médecins m'ont dit qu'on m'avait tiré dessus. Mais, je ne me souviens pas de ce qui s'est passé. Et pourquoi vous êtes là, à mon chevet. Je ne vous connais même pas. Je ne vous connais pas, n'est-ce pas ? Je m'en souviendrais quand même, vous êtes trop b...

Elle écarquilla les yeux et s'interrompit brutalement en se rendant compte de ce qu'elle était en train de dire.

*Merde !*

*Avait-elle vraiment failli dire... ça !*

Une chaleur cuisante enflamma ses pommettes. Voilà qu'elle rougissait comme une écolière maintenant !

*Mais quelle idiote !*

Elle était restée plusieurs jours dans un état comateux dans une chambre d'hôpital et elle déclarait sa flamme au premier inconnu venu avant de s'empourprer comme une collégienne !

Même s'il fallait reconnaître que cet inconnu ne manquait pas de charme...

Et pour couronner le tout, la situation semblait l'amuser au plus haut point s'il fallait en croire le petit sourire en coin qui était apparu sur ses lèvres et qu'elle voyait pour la première fois.

Il était tout simplement diaboliquement séduisant.

Ryan regarda la jeune femme se débattre avec elle-même avec un amusement grandissant. Il ne put retenir un sourire devant sa gêne évidente et la rougeur qui gagnait ses joues.

Il n'ignorait pas l'effet qu'il produisait sur la plupart des femmes. Effet dont il usait et abusait.

Certains et certaines lui reprochaient d'ailleurs cette arrogance.

En réalité, il aimait se dire qu'il s'agissait plutôt d'estime de soi. Il était sûr de lui et de ses charmes, et savait s'en servir à son avantage. Son métier l'exigeait.

Mais en face de lui, une femme qui se remettait à peine de ses blessures s'agitait, visiblement en proie à un malaise de plus en plus important.

Il mit fin à sa torture.

— Vous ne vous souvenez vraiment de rien ? lui demanda-t-il d'une voix douce mais ferme, feignant d'ignorer les derniers mots qui lui avaient échappé.

La jeune femme secoua la tête en se mordant les lèvres et ses joues prirent à nouveau une jolie teinte rosée.

Cela ne l'étonna pas vraiment. Les médecins lui avaient dit que Lori risquait d'avoir perdu la mémoire des faits. Mais il avait espéré – et redouté ? – qu'elle se souvienne des événements.

Il poussa un soupir et avança son fauteuil pour se rapprocher du lit. Il voulait se montrer le plus délicat possible, mais il n'y avait pas de mots indolores pour dire ce qu'il avait à lui dire.

Autant se montrer direct. Et voir ce qu'elle pouvait supporter.

— Et bien, commença-t-il d'un ton qu'il voulait égal, un braquage a eu lieu dans la banque dans laquelle vous travailliez. Et les braqueurs vous ont tiré dessus. Une balle dans la tête. C'est un miracle que vous soyez toujours en vie. Les médecins pensent que vous avez dû bouger au dernier moment, ce qui a fait dévier la trajectoire de la balle. Et c'était un petit calibre. La balle n'a fait que vous effleurer sans faire de trop gros dégâts. Mais vous avez une belle commotion.

Lori sembla encaisser ces informations. Elle le regarda intensément sans ciller pendant quelques secondes, comme si elle était ailleurs.

Ryan pouvait presque voir les rouages se mettre en branle sous son joli

crâne.

Et pourtant, sa question le prit au dépourvu.

— Mais qui êtes-vous ?

Il ne pouvait plus reculer. Il allait devoir lui mentir.

Il prit une inspiration et s'apprêta à débiter le discours qu'il avait appris.

## CHAPITRE 5

— Je suis là pour vous protéger, commença-t-il. Nous pensons que les braqueurs pourraient chercher à vous éliminer s'ils apprennent que vous êtes toujours vivante.

Lori était suspendue à ses lèvres. Pourtant, elle le regarda sans comprendre un traître mot de ce qu'il essayait de lui dire de sa voix ferme et assurée.

— Mais pourquoi chercheraient-ils à m'éliminer moi, et pas les autres clients de la banque ?

La question avait fusé sans même qu'elle l'ait formulée consciemment, mue par sa logique imparable.

L'homme la scruta comme s'il cherchait à savoir si... si quoi ? *Si elle mentait ?*

— Je ne vais pas rentrer dans les détails, finit-il par dire, mais l'endroit où l'on vous a retrouvée et le fait qu'ils aient tiré pour vous...

Il hésita et sembla chercher le mot juste

— Pour vous exécuter, reprit-il, nous laissez penser que vous avez pu voir quelque chose que vous n'auriez pas dû voir.

À nouveau, il la regarda fixement, droit dans les yeux, jugeant sa réaction.

*Pourquoi la regardait-il comme cela ? Comme si elle n'était pas la victime ?*

— Alors, vous êtes de la police ? demanda-t-elle, à la fois intimidée et gagnée par un brusque sentiment de révolte.

— En quelque sorte, répondit-il. Je suis *U.S. Marshal*. En charge de la protection des témoins.

*Protection des témoins...*

Il ne la pensait donc pas complice des braqueurs mais... témoin de quelque chose, comme il venait de lui dire.

Elle se contenta de cette réponse. Son esprit n'était de toute façon pas encore en état de fonctionner dans des conditions optimales.

Elle ne pouvait que poser les questions basiques. Le reste viendrait plus tard.

— Et que va-t-il se passer maintenant ?

— Dès que vous serez sur pieds, on vous emmènera en un lieu sûr, répondit Ryan en la détaillant toujours, ses yeux verts dardés sur elle.

Il ne fit référence à aucune autre option possible. Et Lori ne chercha même pas à argumenter ou à protester.

Car une autre émotion brute parasita son esprit et étouffa sa raison.

Bien malgré elle, la chaleur embrasa à nouveau le corps de Lori.

Seule avec lui dans un endroit secret...

Tous les deux sans personne d'autre...

À cette pensée, tous ses sens s'enflammèrent.

*Bon sang ! Mais que lui arrivait-il ?*

Elle jeta subrepticement un coup d'œil à l'homme qui se renfonçait dans son fauteuil, les bras croisés, tout en l'étudiant attentivement. Le petit sourire en coin réapparut et Lori comprit qu'il savait exactement à quoi elle pensait.

La honte l'envahit brutalement et elle se figea, mortifiée, ses mains devenues moites serrant de façon compulsive le drap rêche qui la couvrait.

Et cet idiot qui continuait à la regarder avec un sourire goguenard !

Le coup frappé à la porte la fit sursauter mais lui apporta une vague de soulagement salvatrice.

*Sauvée par le gong !*

Immédiatement, le sourire disparut du visage de Ryan et il porta la main à son flanc. C'est à ce moment-là que Lori remarqua l'arme rangée dans l'étui en cuir noir. Un sentiment de peur et de malaise l'étreignit avec force et sa respiration s'accéléra.

Si Ryan remarqua son trouble, il n'en montra rien. Toute séduction était cependant dissipée. Il avait repris son masque de professionnel, lisse et sans émotion.

— Je vais laisser le médecin vous examiner et puis vous pourrez vous reposer. Si vous avez besoin de moi, je suis dans le couloir, indiqua-t-il d'une voix neutre.

Il sortit de la chambre, la laissant seul avec l'homme en blouse blanche qui franchissait la porte, en proie à des sentiments contradictoires.

Elle se sentit soulagée que Ryan ait quitté la pièce et emporté avec lui cette gêne insupportable, mais pourtant, dès que la porte se referma sur sa haute silhouette, un vague sentiment de manque naquit en elle. Comme si elle n'était

plus en sécurité.

Les questions du médecin dissipèrent cependant cette impression fugace.

Une fois le professionnel parti, Lori décida de se traîner dans la petite salle de bains attenante à la chambre. Elle y parvint au prix d'un immense effort, et à la vitesse d'un escargot cacochyme. Il n'y avait pas d'autres mots.

Rien ne l'avait préparée au choc qui la saisit quand elle se vit dans la glace.

Elle se mordit l'intérieur de la lèvre, le goût métallique du sang emplit sa bouche et elle refoula ses larmes en s'examinant attentivement dans le miroir.

Pas étonnant que Ryan ait trouvé ses tentatives de séduction pathétiques. Elle ressemblait à un cadavre ambulante. Un zombie.

Le médecin avait enlevé l'énorme bandage qui recouvrait sa tête et Lori découvrait qu'une partie de son crâne avait été rasée pour laisser la plaie à nu, recouverte par un simple pansement. Et bizarrement, sur elle, cela ne donnait pas comme sur Rihanna. Cela n'avait absolument rien de sexy, surtout lorsqu'on rajoutait son visage émacié et sa pâleur de demi-morte.

Lori sentit un fou rire nerveux la gagner, chassant les larmes. Ah ça, elle aurait fait une excellente figurante pour *The Walking Dead* !

Elle passa un long moment devant son reflet pitoyable à essayer d'arranger ses longs cheveux blonds afin de cacher le désastre, sans résultat probant.

Elle fit de nouvelles tentatives la journée suivante, surtout lorsqu'elle apprit de la bouche de Ryan qu'elle sortait de l'hôpital le lendemain. Heureusement pour elle, une infirmière charitable lui indiqua qu'une coiffeuse officiait à l'hôpital deux jours par semaine et Ô miracle, était justement dans les murs ce jour-là. Lorsqu'elle vit le résultat du travail de la coiffeuse, Lori lui en fut tellement reconnaissante qu'elle faillit lui sauter au cou et l'embrasser.

Et c'est finalement avec une figure presque humaine qu'elle retint sa respiration lorsque Ryan se pencha vers elle pour l'aider à s'installer dans le fauteuil roulant imposé par le règlement de l'hôpital pour sa sortie.

Le simple contact de sa main sur son bras déclencha à nouveau ces sensations qu'elle chercha aussitôt à enfouir au plus profond d'elle-même. C'était déjà assez compliqué d'arriver à garder les idées claires, sans que son corps se mette à la trahir en la bombardant de signaux contradictoires.

*Cette balle devait avoir fait disjoncter certaines connexions de son cerveau !*

Jamais auparavant elle n'avait ressenti ce type de frissons déstabilisants qui s'épanouissaient dans son ventre uniquement parce qu'un homme lui attrapait

le bras.

Ou parce qu'elle sentait le regard brûlant de ce même homme sur sa nuque.

Elle s'efforça de respirer profondément tandis que Ryan se chargeait lui-même de conduire le fauteuil le long des couloirs immaculés, puis sur le bitume gris du parking, dans un silence oppressant.

Les sensations physiques refluèrent légèrement pour laisser place non pas à l'apaisement qu'elle cherchait, mais à un malaise diffus dont elle ne perçut que difficilement les contours.

Elle le suivait – ou plutôt il *la poussait* – vers l'inconnu. Tout s'était passé si vite qu'il restait des dizaines de questions dont elle avait conscience qu'elle aurait dû obtenir la réponse avant d'accepter la situation.

Et maintenant c'était trop tard.

Étrangement, elle eut l'impression désagréable d'avoir déjà ressenti ce sentiment que son sort était scellé en une seconde, qu'il n'y aurait pas de retour en arrière.

Elle n'eut pas le temps d'approfondir ses réflexions car Ryan lui tendit la main pour l'aider à monter dans un SUV noir et le trouble physique parasita à nouveau son cerveau raisonnable.

Ryan s'installa au volant et se tourna vers elle.

Elle se secoua mentalement, sous le regard acéré qui la sondait. Pas question de laisser ces mauvaises pensées la contaminer.

Il était là pour la protéger, non ?

En route vers de nouvelles aventures, songea-t-elle les yeux fixés droit devant elle, vers l'avenir, à la fois excitée et effrayée.